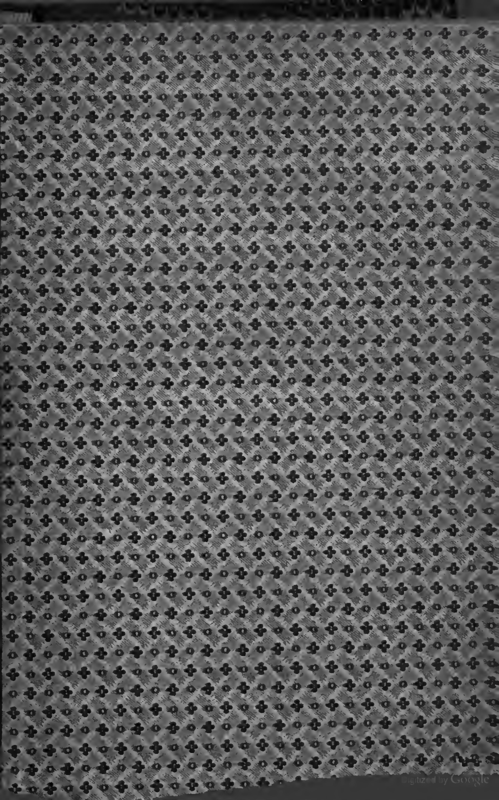

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Gl.
39. IX. 11.
III 22 VII 16 B



GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET Cie,
Rue de Seine, 32.

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES,

PAR

UN HOMME DE RIEN.

> Laissons là les théories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.
>
> CHATEAUBRIAND.

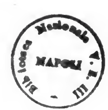




TOME TROISIÈME.

(NOUVELLE ÉDITION.)

PARIS,
A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 32.





M. O'CONNELL.

Pernel René et Cie

M. O'CONNELL.

Vous vous plaignez que nous ayons toujours sur nos lèvres le nom d'O'Connell, et que nous dirigions tous nos efforts vers la ruine d'un simple individu ; c'est que cet individu est un *pouvoir*.

Réponse de Wellington aux ministres.
(*Chambre des Lords*. 1836.)

Mobilitate vigens, vigoureux de mobilité, il est corps et âme dans un état d'*agitation* permanente.

Shiel sur O'Connell.

Un jour, le même jour peut-être, deux îles surgirent côte à côte du sein des mers. Toutes deux avaient reçu du ciel même parure verdoyante, mêmes ressources naturelles, même sol riche et fertile. Séparées par un canal de quelques lieues, habitées par des populations d'origine et de mœurs différentes, étrangères l'une à l'autre pendant des siècles, ces deux îles vivaient heureuses, lorsque des aventuriers normands, après avoir conquis

Que si maintenant de cette île nous passons à l'autre, quelle différence! Là, les conquérants, loin de s'unir aux indigènes, travaillent sans relâche à perpétuer les violences de la conquête; recrutés des bandes de pillards que leur envoie chaque jour la mère-patrie, ils promènent partout la dévastation et la mort. Pendant trois siècles ils se renouvellent sur cette terre, dédaignant de s'y fixer et la quittant chargés de ses dépouilles. Quand ils s'y fixent, non contents de s'attribuer tout le sol, ils s'attribuent tout le droit, élèvent des barrières éternelles et infranchissables entre eux et des vaincus qu'ils foulent aux pieds, dont ils méprisent le langage, violentent les mœurs et dégradent la vie... Lorsqu'au XVIe siècle la mère-patrie change de religion, ils changent avec elle, et s'étonnent qu'un peuple, à qui ils n'ont rien laissé que la foi de ses pères, refuse d'abandonner le seul bien qui lui reste. Alors commence contre la race indigène une persécution atroce. La mère-patrie envoie des soldats, des canons et des bourreaux; les *saints* de Cromwell s'abattent comme des vautours sur ce malheureux pays, le sang coule à flots pendant plus d'un siècle; et

quand enfin les vainqueurs sont lassés d'une guerre qui n'enfante que des martyrs, la persécution se résout en un vaste système d'oppression légale et d'*ilotisme* organisé qui dure encore cent ans. Deux grandes révolutions, celles d'Amérique et de France, ont porté à ce système les premiers coups, et la Providence a suscité un homme fort qui achève aujourd'hui de le briser.

Toutefois, si les instruments d'une tyrannie de sept siècles sont à peu près anéantis, les effets de cette tyrannie subsistent, et le contraste se présente encore sous son plus hideux aspect : si bien que de ces deux îles, nées avec des droits égaux à une même destinée, l'une, la Grande-Bretagne, s'étale heureuse, opulente, fière de ses vaisseaux qui couvrent les mers, de l'or qu'elle va chercher sur tous les points du continent, et de ses vieilles institutions si caduques qu'elles soient, car elles ont longtemps fait sa prospérité et sa gloire; l'autre, l'Irlande, gronde, s'agite et pullule, nue, misérable, affamée, sans commerce, sans industrie, sans autres ressources que la terre natale, qu'elle couvre de ses sueurs pour qu'une aristocratie égoïste, abhorrée, en recueille les produits et les dépense

à l'étranger; l'Irlande, aujourd'hui politiquement libre, mais socialement esclave, exécrant des institutions qui n'ont jamais été que des armes meurtrières aux mains de ses oppresseurs, et réclamant le premier, le plus impérieux de tous les droits, celui de vivre par le travail. Tels sont les deux pays qui se nomment, par dérision sans doute, le royaume *uni* de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Ce serait un grand et sombre tableau que celui des maux de l'Irlande; peut-être y aurait-il profit pour le lecteur à montrer comment des institutions semblables, appliquées dans un esprit différent, ont élevé un peuple au plus haut point de prospérité, et précipité un autre peuple dans un abîme de misères; à chercher après tant d'autres la solution de ce grave problème: comment soulager, comment rénover l'Irlande? Problème effrayant pour l'Angleterre, car il grandit et se complique chaque jour; et devant ce résultat monstrueux d'une longue suite d'iniquités, à l'aspect de ce cancer rongeur attaché à son flanc, l'Angleterre hésite, car elle ne sait comment le guérir; elle n'ose l'extirper, ne peut le laisser vivre, et il

y a pour elle un péril presque égal dans la justice, dans l'inaction, ou dans l'injustice.

De telles questions, si intéressantes qu'elles soient, sont trop vastes pour trouver place ici; je ne puis guère que les résumer; et, d'ailleurs, ce travail n'est plus à faire, il est déjà fait et admirablement fait; c'est dans les pages à la fois graves et touchantes du livre de M. Gustave de Beaumont (1); dans ces pages où, sous l'austère raison de l'historien et du publiciste, on sent vibrer l'imagination d'un poëte et palpiter le cœur d'un homme de bien, c'est là qu'il faut étudier l'Irlande dans son passé et dans son avenir, dans sa ferveur religieuse, dans son bouillonnement démocratique, dans ses mœurs à la fois patriarcales et sauvages, dans ses haines et dans ses amours ardents comme ses haines; dans les vices que lui a imprimés une dégradation de sept cents ans, et dans les vertus qu'elle lui a laissées; dans le voisinage hideux du luxe oriental de quelques-uns, et d'une misère immense, effroyable,

(1) *L'Irlande sociale, politique et religieuse,* par Gustave de Beaumont. — Il a été publié depuis un autre ouvrage sur l'*Irlande*, par M. de Feuillide. Ce dernier livre, assez remarquable sous le rapport poétique et descriptif, est pour tout le reste bien inférieur au précédent.

inouïe, d'une misère qui n'offre d'antécédents et d'analogie nulle part. C'est là qu'il faut la voir cette verte *Erinn*, si chère aux poëtes, la belle *émeraude*, *the first gem of the sea*, *la première perle des mers*, enchâssée dans l'Océan, avec son ciel brumeux et sa brillante robe de verdure, ses montagnes escarpées, ses torrents sonores, ses frais vallons, ses grands lacs, ses prairies éternelles, et ce large fleuve *Shannon* qui la traverse lentement en lui distribuant en vain le bienfait de ses ondes.

C'est sur cette terre, si favorisée par la nature et si maltraitée par l'homme, que se développe, à cette heure, à la face du monde, un grand drame suivi d'un œil d'effroi par l'aristocratie anglaise, et dont le dénoûment sera terrible, car il ébranlera sur sa base le vieil édifice de la constitution britannique. Dans ce drame il y a quatre acteurs principaux : l'Irlande protestante, l'Irlande catholique, le gouvernement anglais et O'Connell; établissons brièvement la position et le rôle de chacun d'eux. La population irlandaise se divise en deux parties bien tranchées, sans nuances intermédiaires, qui forment deux nations dans une.

Il y a des *Anglo-Irlandais*, *Anglicans*, *Orangistes*, aristocrates et riches ; c'est tout un, race implantée par la conquête, affermie par la violence et enrichie par la spoliation. D'après le dernier tableau statistique de 1834, cette fraction de la population ne compte guère plus de *huit cent mille* âmes. Puis viennnent les Milésiens-Irlandais, race indigène, catholique, démocratique et pauvre, race vaincue et spoliée. Ce parti national, auquel se sont joints aujourd'hui les presbytériens du nord et autres protestants dissidents en haine de l'aristocratie, compte près de *sept millions* d'âmes.

Dans le premier parti les fortunes varient de 1 million à 50,000 livres de rente. Quant au second, sauf quelques existences exceptionnelles, nées du commerce et de l'industrie, voici la classification sociale la plus simple ; si incroyable qu'elle paraisse, je ne l'invente pas, je la choisis toute faite dans le livre de M. de Beaumont, où elle est appuyée de documents authentiques. « Les uns, les privilégiés, mangent des pommes de terre trois fois par jour ; d'autres, moins heureux, deux fois ; ceux-ci, en état d'indigence, une fois seulement ; d'autres enfin, plus dénués encore, demeu-

rent un jour, deux jours même, sans prendre aucune nourriture (1). »

Ainsi donc, ici pas de ces classes moyennes (2) qui, formant l'échelle graduée du millionnaire au prolétaire, préservent l'un du contact et de l'agression de l'autre; cent palais contre mille huttes de boue, un million de mendiants contre cent Lucullus, voilà l'Irlande.

On comprend que, réduite à ces simples termes, la question eût été vidée depuis longtemps, si l'aristocratie d'Irlande n'eût eu à son service l'artillerie, les habits rouges et les *police-men* de sa sœur l'aristocratie anglaise ; celle-ci, bien mieux

(1) *L'Irlande*, t. I, p. 203.—Le pain est pour les cinq sixièmes de la population irlandaise un objet de luxe parfaitement inconnu. Tous les ans, à peu près à la même époque, on annonce en Irlande le commencement de la famine, ses progrès, ses ravages, son déclin ; les commissaires anglais chargés de la grande enquête de 1835 sur l'état social de l'Irlande constatèrent qu'il y a dans ce pays près de *trois millions* d'individus qui, chaque année, sont sujets à *mourir de faim*. Ceux qui ne meurent pas de faim ne sont pas comptés.

(2) Ceci ne doit pas être entendu d'une manière absolue; il y a trois ou quatre villes commerçantes en Irlande où se forme un noyau de classe moyenne ; mais le fait est si restreint qu'il est permis de n'en pas tenir compte. — Voir du reste à ce sujet les tables statistiques annexées au livre de M. de Beaumont.

inspirée chez elle, mais poussée ici par le fanatisme religieux, par je ne sais quelle antipathie de race qui semble innée entre les deux peuples, par un amour malentendu du lucre commercial et par l'attrait des bénéfices communs d'une oppression commune, et aussi enfin par ce sentiment de solidarité qui unit toutes les aristocraties, a, pendant sept siècles, ordonné, dirigé, autorisé ou sanctionné toutes les mesures qui ont conduit l'Irlande au déplorable état où nous la voyons aujourd'hui. La perte de ses colonies d'Amérique, en lui ouvrant les yeux, l'a ramenée à de meilleurs sentiments. Le grand mouvement démocratique parti de chez nous l'a effrayée; elle a commencé par concéder d'un côté en châtiant, en enchaînant de l'autre. L'abolition de plusieurs *lois pénales*, la répression impitoyable de l'insurrection de 1798, et l'acte d'union de 1800 sont des faits presque simultanés. Depuis, l'aristocratie anglaise s'est trouvée forcée de plus en plus à alléger la tyrannie qui pesait sur l'Irlande : aujourd'hui elle est à bout de concessions ; de politique qu'elle était, la question tend de jour en jour à devenir sociale; ce n'est plus seulement de la liberté politique et

religieuse que veut l'Irlandais, c'est du pain et de la propriété ; c'est l'abolition de cette dîme écrasante qu'il paie au ministre d'une religion qu'il déteste, de ces corporations municipales qui le pressurent, de ce système de fermage qui l'épuise ; c'est enfin la possibilité d'acquérir ce sol dont il a été spolié, qu'il féconde de ses mains, et sur lequel il meurt de faim. En un mot l'aristocratie anglaise ne peut se débarrasser de ce fantôme toujours dressé devant elle qu'en réformant en Irlande l'aristocratie, les municipalités et l'Eglise, c'est-à-dire en touchant aux principes constitutifs de sa propre existence. Si différent que soit l'état des deux pays, une telle mesure ne serait-elle pas pour l'aristocratie anglaise une sorte de suicide, et sera-t-elle assez généreuse pour l'accomplir? Il est permis d'en douter, et l'on peut croire, avec bien plus de raison, que, sans ce même homme qui depuis vingt ans lui arrache une à une toutes ces concessions, sans cet homme qui d'une main agite et de l'autre contient l'Irlande, le gouvernement anglais n'eût pas été fâché d'en finir une fois pour toutes par les armes, avant que le danger ne grossisse, et pourvu

qu'une grande imprudence lui permit de pallier, aux yeux du monde et à ses propres yeux, une grande iniquité.

Ceci nous amène enfin, après quelques détours qui m'ont paru indispensables pour la clarté de ce qui suit, à aborder la figure historique, non pas la plus haute, mais certainement la plus extraordinaire de notre temps.

Représentez-vous, en effet, un homme qui n'est ni soldat, ni magistrat, ni prêtre, et qui, dans sa physionomie et dans ses actes, tient à la fois du soldat, du magistrat et du prêtre ; un homme qui, sans autre force que sa parole, est parvenu, dans une société organisée, au milieu d'un dédale de lois répressives, à fonder un gouvernement extra-légal, dont il est le chef suprême et absolu ; un pouvoir qui, assis sur cette base si fragile, la faveur populaire, dure depuis tantôt vingt ans et s'accroît chaque jour ; pouvoir comme il n'en fut jamais, qui s'étend partout, bien que ses droits ne soient écrits nulle part, qui s'exerce à la face du soleil, sans autre moyen d'action que le blâme ou la louange, qui a sa liste civile payée avant l'impôt légal, qui lève des taxes, donne des avis

qui sont plus puissants que des lois, et conduit, pour ainsi parler, au doigt et à l'œil sept millions d'hommes. Entrez pour un instant dans la position de ce médiateur intéressé entre l'Irlande et l'Angleterre, c'est-à-dire entre l'esclave impatient du joug, toujours prêt à courir à la révolte, et le maître fatigué de céder, poussé par l'irritation à la violence. Entre ces deux passions en sens contraire, dont l'une est plus impétueuse que forte, l'autre plus forte qu'impétueuse, voyez cet homme qui apprend à l'esclave comment il faut suppléer à la force par la ruse, menacer toujours et n'attaquer jamais, et, *pacifiquement agité,* se tenir sur la limite extrême qui sépare la résistance légale de l'insurrection; qui tantôt terrifie le maître des éclats de sa voix, tantôt chante ses louanges, gesticule comme un possédé sur la place publique, puis s'habille en marquis et va faire sa cour, chicane en avocat et tonne en tribun, allie dans des proportions énormes les qualités et les défauts les plus contraires, l'astuce et la franchise, la prudence et la violence, l'énergie et la subtilité, la dignité et la grossièreté, les idées les plus élevées et les déclamations les plus vulgaires,

et tout cela, il faut le dire, mélangé, uni, fondu en un sentiment qui ne varie jamais, l'amour ardent du pays natal incarné tout entier dans cette organisation bizarre, grandiose et complexe qui s'appelle Daniel O'Connell.

L'*agitateur*, comme disent les whigs; le *roi-mendiant*, *the king beggar*, comme disent les tories, ou le *libérateur*, comme disent les Irlandais, est né dans la partie sud-ouest de l'Irlande, dans une région montagneuse et sauvage de la province de Munster, dans le comté de Kerry, à Carhen, en 1774, une des plus mauvaises années de l'Irlande, qui n'en a jamais eu de bonnes; la tyrannie légale était alors dans toute sa force. Les *lois pénales* (1) renfermaient le catholique dans un cercle de fer; la misère poussait au brigandage des bandes armées qui, sous le nom de *White-Boys* (2), *garçons*

(1) Il serait trop long d'exposer ici ces lois absurdes et odieuses aujourd'hui abolies; pour en donner une idée au lecteur, il me suffira de signaler cette disposition qui défendait à tout catholique de posséder un cheval valant plus de 5 livres sterling, 100 fr., et qui, au cas de contravention, autorisait tout protestant à s'emparer du cheval, en le payant 100 fr. au propriétaire, en valût-il 10,000.

(2) Aujourd'hui encore, malgré les efforts d'O'Connell,

blancs, *Oak-Boys*, *garçons du chêne*, sorte d'Outlaws assez semblables à ceux du roman d'*Ivanhoë*, ravageaient le pays, et se vengeaient par le crime de l'oppression des lois. Deux ans plus tard la révolution d'Amérique allait donner la première et la plus vive secousse à l'Irlande.

La famille de Daniel, d'origine milésienne, avait joué un grand rôle dans les sanglants combats de l'invasion anglo-normande. L'*agitateur* a hérité de l'énergie et des haines de ses aïeux, chefs du clan d'Iverrarah, qui, pour me servir de l'expression du vieux chroniqueur de la conquête, Hanmer, reçurent les galants chevaliers de la Bretagne, le sabre au poing, en vaillants hommes braves à pied et à cheval.

Le dernier descendant de cette race, le père de Daniel, Morgan O'Connell, cultivait la terre de ses ancêtres à titre de fermier du collége protestant de Dublin; il n'en a pas moins laissé à son fils, l'aîné de la famille, une assez belle fortune, qui, jointe à celle d'un oncle beaucoup plus riche,

tous les ans, à l'époque de la famine, des bandes de White-Boys désolent une partie de l'Irlande.

a constitué dès l'abord à O'Connell une fort belle position pour un catholique.

La première éducation du jeune Daniel fut confiée aux soins d'un de ces vieux prêtres enthousiastes, austères, patriotes ardents, dont l'Irlande abonde, et dont Shiel (1) nous a si bien reproduit le type dans le portrait du père Murphy de Corofin. Il paraîtrait qu'on le destinait d'abord à l'Église. L'intolérance anglicane était alors dans toute sa force; les colléges catholiques étaient prohibés dans les trois royaumes, et toute la jeunesse d'Irlande était placée entre l'ignorance, l'abjuration ou le voyage d'outre-mer. Le père d'O'Connell choisit pour son fils ce dernier parti, l'envoya d'abord à Louvain chez les Pères Dominicains, et de là à Saint-Omer, chez les Jésuites, où il passa deux ans, se montra plus fort à coups de poing qu'à coups de plume, et fit d'assez mé-

(1) Shiel, le premier orateur irlandais après O'Connell, son ami et son frère d'armes, a publié en 1829 quelques articles pleins de verve et d'esprit sur le grand mouvement catholique et révolutionnaire de l'Irlande, un entre autres sur O'Connell lui-même, auquel j'aurai parfois recours dans ce travail. Ces articles reproduits dans le *Globe* ont été publiés depuis sous le titre de *Scènes populaires en Irlande.*

diocres études. « Je ne sais trop, dit Shiel, ce qui changea la destination d'O'Connell. Probablement il sentit qu'il y avait trop de chair et de sang en lui pour faire un moine, et la nouveauté de la carrière légale le tenta. Le barreau venait tout récemment d'être ouvert aux catholiques. Il laissa donc Saint-Omer, ses messes, ses vêpres et ses jeûnes, et, ayant avalé le nombre convenable de gigots de mouton (1) à Middle-Temple, fut reçu dans le barreau irlandais, au terme de Pâques 1798. » Encore une année fatale pour l'Irlande, année sanglante, où le jeune avocat, en abordant aux rivages de sa patrie, la trouva rebelle, vaincue, châtiée sans merci, sous le coup d'une loi martiale atroce, et se heurta dès l'abord contre des baïonnettes anglaises, des gibets et des cadavres.

On connaît assez généralement l'histoire du grand mouvement républicain conduit par l'association des *Irlandais-Unis;* on sait comment,

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer le mécanisme très-compliqué des universités anglaises; qu'il suffise au lecteur de savoir qu'avant d'être reçu *in docto corpore* le candidat légiste est tenu surtout de faire preuve d'une grande capacité d'estomac. (*Note de l'auteur.*)



sous l'influence de notre révolution de 89, protestants plébéiens et catholiques, enflammés d'une même ardeur, s'unirent un instant en Irlande pour briser la domination anglaise; comment les horreurs commises chez nous en 93 désunirent et affaiblirent l'association sans la dissoudre; comment l'expédition française conduite par le général Hoche, à la fin de 1796, rebroussa chemin sans aborder; comment l'insurrection éclata en 1798; comment une seconde armée française, sous les ordres du général Humbert, arriva trop tard pour la soutenir et assez tôt pour se trouver entourée par des forces supérieures et forcée de se rendre prisonnière; comment l'Angleterre, tenant sous ses pieds l'Irlande épuisée et vaincue, se repent des concessions faites avant le combat, et profite de sa faiblesse pour la replacer sous un joug absolu; comment, malgré les adjurations éloquentes de Grattan, le Démosthènes du parlement irlandais, il se trouve cent dix-huit hommes assez lâches pour vendre à beaux deniers comptant leur existence politique; comment enfin le parlement d'Irlande se suicide à l'aide d'un vote qui coûte à Pitt 31 millions de francs; tous ces faits appar-

tiennent à l'histoire d'Irlande (1), nous ne nous y arrêterons pas. Contentons-nous de dire que, dans une assemblée des avocats de Dublin, convoquée pour protester contre l'*acte d'union*, un jeune homme de vingt-quatre ans prit la parole à plusieurs reprises, se distingua par l'âpre véhémence de ses sorties contre les rigueurs nouvelles de l'Angleterre et l'anéantissement légal de l'indépendance de son pays. C'était Daniel O'Connell.

De 1798 à 1810 la vie d'O'Connell s'écoule dans l'exercice de sa profession; et bientôt, malgré les obstacles qui s'attachent à sa qualité de catholique, il s'élève au premier rang dans le barreau, concentre sur lui tous les regards de ses coreligionnaires, et pose les premiers fondements de sa puissance politique. Déclarés indignes de toute fonction civile, administrative ou militaire, déchus de tous droits, hors celui de payer d'énor-

(1) Wolfe-Tone, l'un des fondateurs de l'association des *Irlandais-Unis*, qui passa en France, prépara les deux expéditions de Hoche et d'Humbert, dont il fit partie, fut pris, reconnu, condamné à mort par les Anglais, et se tua dans sa prison, nous a laissé sur cette dramatique époque des mémoires pleins d'intérêt.

mes impôts, les catholiques n'existaient pour ainsi dire pas comme citoyens. O'Connell résolut, avec le seul instrument qui lui eût été laissé, la parole, de briser une à une toutes ces entraves; sa réputation au barreau, en le constituant le défenseur-né de tous les intérêts catholiques dans les procès civils comme dans les causes criminelles, le servit merveilleusement dans son ambition de libérateur.

Ici se placent naturellement quelques mots sur cette physionomie si variée, si affairée, d'avocat et de meneur politique, qui fut durant trente ans celle d'O'Connell, et dont il a dépouillé un des traits distinctifs, aujourd'hui qu'il a renoncé au barreau. Shiel nous a peint O'Connell à cette époque de sa vie, dans un portrait où l'*humour* anglais se mêle à une verve toute française, qui fait penser aux meilleures pages de Timon; c'est là qu'il faut voir le Conseiller, *the Barrister*, à Dublin, dans son fashionable hôtel de Merrion-Square, d'abord reclus austère, levé avant le soleil, absorbé dans l'étude des nombreux dossiers qui gisent autour de lui; puis, quelques heures plus tard, arrivant aux *Quatre Cours* (four courts),

le palais de justice de Dublin, arpentant rapidement la salle des Pas-Perdus, rayonnant de santé et de vie, et portant serré contre sa poitrine, avec une tendresse toute paternelle, un large sac tellement rempli que son robuste bras peut à peine le soutenir. Une palissade vivante de clients et d'avoués l'entoure, le cou tendu, les oreilles et la bouche ouvertes, cherchant à attraper à la volée quelque opinion qu'on a chance d'extorquer *gratis* du Conseiller en l'enjôlant, puis éclatant de rire à ses débordements de plaisanteries joyeuses et familières, ou frémissant quand, monté sur un ton plus sévère et plus haut, il se pose en prophète et leur annonce que l'heure de la rédemption de l'Irlande est proche. Mais voici le moment des plaidoiries ; le Conseiller court rapidement de salle en salle, fait à lui seul la besogne de vingt confrères, entrelarde chaque affaire de cour d'assises ou de police correctionnelle d'un mouvement oratoire sur l'*acte d'union* et la tyrannie anglaise, personnifie dans le plus obscur de ses clients l'Irlande tout entière, et, avec la meilleure foi du monde, *empoche des honoraires* de l'air d'un homme qui se dévoue à son pays. —

Trois heures sonnent, les juges quittent leurs siéges, O'Connell ruisselant de sueur court au *meeting* assemblé dans la première taverne venue; là il dirige l'ouragan des débats populaires avec une telle force de poumons, un tel redoublement d'énergie, qu'on dirait qu'il s'élance tout frais aux travaux de la journée. A sept heures un banquet l'attend; il s'y comportera en joyeux convive, prononcera une demi-douzaine de discours à la louange de l'Irlande, puis se retirera à une heure tardive et demandera à un court sommeil des forces pour recommencer le lendemain. Ailleurs Shiel nous peint le Conseiller au lever du vice-roi, l'épée au côté, dans les rangs des oppresseurs, gonflé et servile comme eux, ou encore s'en allant en grande cérémonie, une branche de laurier à la main, recevoir genoux en terre Sa Majesté le roi Georges IV sur la plage de Dunleary (1); et, pour que rien ne manque aux couleurs disparates de ce portrait, voici maintenant

(1) Georges IV visita l'Irlande en 1821, et son court séjour fit naître entre les deux partis une réconciliation passagère : protestants et catholiques se donnèrent une sorte de baiser d'amourette dans la personne de MM. Elliot et O'Connell.

O'Connell qu'un jury de Dublin, s'il était habilement choisi, condamnerait à vue comme coupable de haute trahison par construction, tant toute sa tournure et chacun de ses gestes sont imprégnés de ce sentiment national : l'indépendance de l'Irlande ou la combustion du monde ; sa carrure est athlétique, sa figure est heureuse et avenante ; les traits en sont à la fois doux et mâles ; l'éclat florissant de la santé et d'un tempérament sanguin brille sur son visage, qui rayonne d'émotions patriotiques ; son expression ouverte et franche invite à la confiance, et ses riants yeux bleus sont doués des plus honnêtes et des plus bienveillants regards ; dans ses allures de Spartacus il porte son parapluie sur l'épaule comme une pique, lance un pied factieux devant l'autre, comme si, brisant déjà ses fers, il chassait devant lui la suprématie protestante, tandis que de temps en temps le mouvement d'épaules démocratiques de son large buste semble un vigoureux effort pour rejeter au loin l'oppression de sept cents ans. Maintenant tournez la page ; voici le démocrate qui passe comme l'éclair dans son brillant et révolutionnaire équipage, sa voiture verte, ses livrées vertes,

et ses turbulents coursiers papistes galopant d'une façon toute fringante sur un pavé protestant, au grand chagrin et dommage des protestants piétons.

Cette esquisse suffit pour donner une idée de la vie bizarre et dévorante d'O'Connell jusqu'à l'élection de Clare. Un incident particulier mérite cependant d'être rapporté, d'autant plus que quelques recueils l'ont déjà raconté en le dénaturant (1). En 1815, dans un *meeting* tenu à Dublin, O'Connell, attaquant avec sa fougue ordinaire la corporation municipale de cette ville, l'avait appelée

(1) Je citerai notamment un article de la *Revue des Deux-Mondes*, signé *un Membre du parlement anglais*. Cet article est non-seulement injuste dans l'ensemble, mais encore rempli d'inexactitudes de toute espèce. En voici un petit exemple : « Ce gros homme, dit l'auteur en parlant d'O'Connell, si fleuri, si gai, si ouvert, ne semble pas avoir souffert beaucoup, et les soucis de la vie publique n'ont pas plissé son large front *ni dégarni ses tempes de cheveux*. » Cette phrase, qui d'ailleurs ne dit pas grand'chose, est d'autant plus mal trouvée qu'il est notoire que l'agitateur est *chauve* et porte une *perruque* très-épaisse et très-apparente, ce qui semblerait prouver que le *prétendu membre* du parlement siége fort loin d'O'Connell. Ailleurs il est question de l'œil *sensuel, ardent*, presque *féroce* d'O'Connell : comparez cela aux *riants yeux bleus* dont parle Shiel, au gros homme si *ouvert*, si *gai* de tout à l'heure, et jugez du reste.

une *corporation mendiante*; un avocat, membre de cette corporation, nommé d'Esterre, descendant d'une famille française de protestants réfugiés, se regarda comme personnellement insulté et envoya un cartel à O'Connell; ce dernier refusa d'abord, en déniant toute intention d'insulte personnelle; son adversaire le menaça d'un soufflet. Les amis d'O'Connell décidèrent que le duel aurait lieu ; le pistolet fut l'arme choisie, et l'agresseur tomba roide mort : O'Connell, désolé de sa victoire, se rendit à l'église avec ses témoins et ceux de d'Esterre, jura solennellement qu'il ne se battrait plus, et offrit à la veuve de son adversaire une pension égale au revenu annuel que gagnait son mari. La corporation de Dublin décida que cette offre ne serait pas acceptée, et vota sur ses fonds la somme promise par O'Connell.

Depuis lors, on a souvent reproché à l'*agitateur* de se retrancher derrière ce vœu pour se permettre impunément l'insulte ; tout n'est pas fondé dans ce reproche; le courage personnel de l'impétueux Irlandais ne saurait être mis en doute; mais il est certain qu'il a souvent manqué de dignité, et n'a pas su comprendre que, dans la position excep-



.tionnelle qu'il s'était faite, la décence dans l'attaque était le plus impérieux de ses devoirs. Je crois même que dernièrement encore un de ses fils ou de ses neveux a été obligé de se battre pour lui.

Arrivons maintenant à la période la plus brillante de la carrière d'O'Connell; comme elle est beaucoup plus connue que l'autre, je serai plus bref.

A l'association des Irlandais-Unis avait succédé le *comité catholique*. Un marchand de soieries de Dublin, John Keogh, homme d'une capacité supérieure à sa naissance et à son éducation, avait formé, soutenu ce comité et en dirigeait les opérations; à sa mort, l'association perdit presque toute sa force, les promesses libérales du roi Georges achevèrent de la dissoudre. Ces promesses furent éludées, et, en 1823, les catholiques, frustrés dans leurs espérances, toujours garrottés de lois restrictives, se trouvaient dépourvus de tout principe d'unité, de tout centre d'action, lorsque O'Connell et Shiel, jusqu'ici étrangers l'un à l'autre et même ennemis, se rencontrèrent chez un ami commun dans les montagnes de Wicklow, et formèrent le projet de relever le parti catholi-

que de l'état d'abjection où il était réduit. Quelques mois après, vingt individus se réunissaient dans la taverne de Dempsey à Dublin et formaient le noyau de cette immense *association catholique* qui, six ans plus tard, en 1829, embrassait toute l'Irlande, appuyait ses décrets de la voix de sept millions d'hommes, et arrachait par la crainte au ministère Wellington et Peel la grande et mémorable loi de l'*émancipation.*

Un mot d'abord sur l'organisation de l'*association catholique*, ce gouvernement extra-légal dont je parlais en commençant, qui a son budget, son trésor, ses avocats, ses avoués, ses journalistes, qui en un jour peut mettre sur pied toute l'Irlande, qui s'est constitué le défenseur du peuple et le contrôleur infatigable de tous les actes du gouvernement anglais, et qui, par l'empire d'une autorité toute morale et par cela même plus puissante, est arrivé à faire sortir l'ordre du désordre même. Un comité central, séant à Dublin et composé de membres dont le mode d'élection a varié suivant les circonstances, représente l'association et prend toutes les mesures jugées utiles à la cause commune. Ce comité s'assemble régulièrement,

examine les lois proposées au Parlement, les discute, censure les actes du pouvoir et ses agents, prend des résolutions, les publie par la voie de son journal; en un mot, agit comme un vrai parlement, auquel il ne manque que le pouvoir régulier de faire des lois obligatoires pour tous. Le mode de perception de l'impôt qui, en 1825, était de 2 sous (un penny) pour chaque membre, a subi différentes métamorphoses pour échapper à l'action du Parlement anglais. Dissoute à plusieurs reprises comme inconstitutionnelle, l'association renaît toujours, se reforme sous un autre nom, avec d'autres formes, mais le fond reste le même; ainsi, en 1829, elle s'appelait l'*Association catholique;* en 1837, l'*Association générale* de l'Irlande; en 1839, *la Société des Précurseurs* (*Precursor Society*); aujourd'hui elle a pris le nom d'*Association nationale.* — Enumérer les actes de ce singulier gouvernement, c'est faire l'histoire d'O'Connell; car si l'association mène l'Irlande, c'est lui qui mène l'association.

La première élection d'O'Connell est, sans contredit, une des tentatives les plus audacieuses de ce pouvoir. La loi, en imposant à tout catholique

l'obligation de prêter le serment de *suprématie protestante* pour entrer au Parlement, était par le fait même une véritable loi d'exclusion, et nul catholique ne s'était encore porté candidat, lorsque l'association résolut de braver la loi. Le député d'Ennis, dans le comté de Clare, M. Vesey-Fitz-Gérald, protestant en religion, mais catholique en politique, c'est-à-dire *honnête homme*, pour parler le langage des Irlandais, ayant accepté une place dans le ministère, fut obligé de se soumettre à une réélection ; et c'est alors, en 1828, que l'*Association* décida qu'O'Connell se poserait le compétiteur du ministre et se présenterait, lui catholique, aux suffrages des électeurs de Clare. O'Connell accepta sans hésiter cette grande mission, et bientôt s'ouvrit une lutte électorale dont l'Irlande gardera longtemps le souvenir ; car c'est là qu'elle acquiert le sentiment de sa force, c'est là qu'elle arrache au gouvernement anglais la mesure qui devait l'affranchir un an plus tard. Shiel nous a laissé un brillant tableau de toutes ces scènes si curieuses, si dramatiques, si variées, si pittoresques de l'élection de Clare. Dans ce tableau, que l'exiguité de mon cadre ne me permet

pas de reproduire ici, sont consignés tous les détails de ce mémorable combat auquel assistait d'intention ou en personne l'Irlande tout entière. — D'une part, M. Vesey-Fitz-Gérald, accompagné de toute l'aristocratie du comté; d'autre part, l'*agitateur*, suivi d'une foule immense de francs-tenanciers (*freeholders*), qui s'avançait prêtres et bannières en tête, jouant de la cornemuse, et faisant retentir les airs du bruit de ses acclamations : sur les *hustings* les deux rivaux luttèrent d'éloquence; M. Vesey-Fitz-Gérald parla de tous les services rendus par ses ancêtres, de ses services à lui, de son vieux père, vénéré dans le comté, en ce moment couché sur son lit de mort, et dont l'agonie rendait le souvenir plus touchant. Aux larmes de l'orateur la foule répondit par des larmes de sympathie; mais bientôt s'éleva la voix d'O'Connell, cette grande voix qui pénètre au cœur des masses; elle fut tour à tour moelleuse, vibrante, énergique, railleuse, pathétique, grossière, impitoyable; les *hourras pour O'Connell!* éclatèrent de toutes parts, et le succès de son élection fut assuré. On raconte à ce sujet, comme un témoignage de la toute-puissance de l'*Association* sur

l'Irlande, qu'il fut fait, par le comité, défense à cette immense multitude de boire du whiskey tout le temps que durerait l'élection, et que pas un homme ne se montra rebelle à l'obligation imposée ; fait bien remarquable pour qui connaît ce penchant invincible à l'ivrognerie qui distingue si éminemment le paysan irlandais !

Six mois après, le gouvernement anglais, effrayé de tant d'audace, se détermina à céder ; le bill d'émancipation fut voté, et O'Connell ne craignit pas de se présenter à Westminster pour réclamer son siége de député de Clare, en invoquant le bénéfice d'une loi votée après son élection. C'est le 15 mai 1829 qu'il fit pour la première fois son apparition au Parlement ; l'Angleterre avait déjà vu l'agitateur en 1825, lorsqu'il vint à la tête d'une députation chargée d'exposer les griefs du peuple irlandais. Il avait été accueilli par les applaudissements du peuple, et ce même peuple, curieux de revoir l'homme qui remplissait l'Irlande du bruit de son nom, encombrait toutes les avenues du Parlement. O'Connell entra ; la salle était comble, et, sur son refus de prêter l'ancien serment, le président, en lui déclarant que la loi d'émancipation

ne pouvait avoir d'effet rétroactif, lui enjoignit de se retirer; il sortit; son élection fut vivement discutée et enfin annulée. Après quelques jours consacrés aux fêtes que lui donnèrent les radicaux dans toutes les tavernes de Londres, O'Connell partit pour réclamer une seconde fois le mandat des électeurs de Clare. Sa marche à travers l'Irlande fut un long et immense triomphe; quarante mille personnes entourèrent constamment la voiture découverte du haut de laquelle l'agitateur les haranguait. Enfin il arriva à une heure du matin à Clare, où il fit une entrée solennelle, suivi de toute la population du comté, au milieu des fleurs, des palmes, des flambeaux, aux sons des instruments, au bruit des hourras et aux cris des femmes qui agitaient leurs mouchoirs et lui jetaient des bouquets. De pareils triomphes sont flatteurs sans doute, ils récompensent dignement les grands orateurs, les grands défenseurs des peuples; malheureusement les peuples en accordent tout autant aux danseuses, et cela en diminue un peu le prix.

Réélu une seconde fois, et sans que personne se présentât pour concourir avec lui, O'Connell vint enfin prendre possession de son siége dans les

premiers jours de mars 1830. Il m'est impossible de le suivre ici dans tous les détails de sa carrière politique. Elle a éprouvé quelques variations que plusieurs, qui n'ont pas compris ce patriotisme exclusif et limité à l'objet de ses affections, lui ont vivement reprochées ; je me contenterai d'en indiquer les points principaux. Il contribua de toutes ses forces à la chute du ministère Wellington et à l'avénement du ministère whig de lord Grey. Réélu député par le comté de Kerry, il se prononça pour la réforme des lois électorales, appuya chaudement le *reform-bill*, qui a presque doublé la représentation populaire, et prononça à ce sujet un remarquable discours qui décida en grande partie l'adoption de cette mesure importante; allié d'abord aux radicaux, il s'en sépare pour appuyer le ministère, qui lui promet l'abolition de la dîme en Irlande ; déçu dans ses espérances, il proclame en 1833 les whigs « *une faction de fripons, un excrément du torysme,* » et présente, en avril 1834, une motion pour le rappel de l'*acte d'union*. L'orateur ne rencontra dans son auditoire aucune sympathie, et partit pour l'Irlande à la fin de la session, en annonçant partout qu'il allait mettre le

rappel à l'ordre du jour. Sur ces entrefaites, les tories reprirent un instant le pouvoir, les whigs firent des propositions à O'Connell, qui se ligua de nouveau avec eux sous conditions, et bientôt, grâce à l'appui de son nom et des quarante voix irlandaises dont il dispose au Parlement, les whigs triomphèrent. Wellington fut de nouveau forcé de quitter le pouvoir, et le cabinet Melbourne fut fondé. Quelques réformes partielles opérées en Irlande attachèrent d'abord O'Connell à ce cabinet. C'est vers cette époque, en 1835, que, dans sa tournée triomphale à travers l'Ecosse, tout en prêchant la réforme de la Chambre des Lords, l'abolition de l'hérédité, et en prodiguant au peuple d'Edimbourg sa fameuse comparaison de l'homme « qui prétend savoir faire des souliers, « par l'unique raison que son grand-père s'en ti« rait assez bien dans son temps, » il terminait chacun de ses discours par ce cri *loyal:* Vivent les ministres du roi! « Pas de bannière, pas d'em« blêmes, du calme et de la modération si l'on « vient au-devant de moi, » écrivait, à son retour à Dublin, l'*agitateur* devenu de plus en plus pacifique. Aujourd'hui ce bon accord d'O'Connell et

du ministère semble définitivement rompu. Il a replacé l'Irlande sur le pied de l'agitation, après avoir vainement demandé la réforme de *l'Eglise* et des corporations municipales. Il annonce qu'il a été trompé, qu'il reprend sa proposition d'il y a huit ans, et sa voix tonne de nouveau pour le *rappel de l'union.* Il est évident qu'O'Connell poursuit une chimère, ou, ce qui est plus probable, que, pour obtenir le moins, il demande le plus, sachant bien qu'il ne l'obtiendra pas. L'Angleterre, qui a poursuivi avec tant d'ardeur, il y a quarante ans, et payé si cher l'anéantissement d'un Parlement servile, n'ira pas aujourd'hui rendre à l'Irlande un Parlement qui, pour être indépendant, ne tarderait pas à devenir hostile, et provoquerait, sans nul doute, la séparation des deux pays, c'est-à-dire le plus grand danger que puisse courir l'Angleterre, danger dont elle comprend toute la portée, car elle sait bien que de tous temps, depuis la fameuse *Armada* de Philippe II jusqu'à l'expédition de Hoche et d'Humbert, l'Irlande a été le point de mire de ses ennemis, et que cette contrée qu'elle aperçoit de ses rivages, du jour où elle cesserait de lui appartenir, pour-

rait, en quelques heures, lui lancer une invasion. D'ailleurs l'Angleterre n'a pas coutume de renoncer de bonne volonté à ce qu'elle tient.

Maintenant comment tout cela finira-t-il? Cette question nous conduit à résumer notre pensée sur la physionomie d'O'Connell comme orateur et comme homme politique, sur le but qu'il poursuit et les résultats qu'il a obtenus.

Les qualités oratoires d'O'Connell consistent bien moins dans le développement extraordinaire de telle ou telle faculté que dans l'assemblage de plusieurs facultés hétérogènes. Il est tout ce qu'il veut être : parfois logicien à la manière des scolastiques et jusqu'au pédantisme, parfois rhéteur disert, idyllique et fleuri ; parfois inspiré et pathétique jusqu'aux larmes, parfois railleur acéré et impitoyable ; parfois simple et naïf en vrai bonhomme ; mais plus souvent *agitateur de son métier*, comme il dit, tribun du peuple et tribun irlandais, c'est-à-dire combinant la vigueur et la bouffissure, la finesse et la vulgarité dans des proportions colossales, et par cela même sans rival en Europe dans l'art de remuer à son gré une multitude. Les facéties et les brutalités oratoires

d'O'Connell dépassent toutes les limites du possible: à l'un de ses ennemis, à lord C***, il dira que c'est une *hure de sanglier garnie d'une peau d'orange ;* à l'autre, qui a le malheur d'être boiteux, qui l'attaque et prétend que son langage est sévère, mais juste, il répliquera: « Oui, juste comme vos jambes ; » celui-là il l'appellera : « la baleine terrestre, l'homme montagne, la plus grande masse que l'on puisse montrer gratis. » En réponse aux attaques de M. Jackson, le plus impitoyable ennemi de l'Irlande, O'Connell se lève et s'écrie :

« Dans la poitrine de tout homme, le cœur, enrichi d'un sang généreux, tient à des muscles que la sympathie dilate; dans la poitrine de celui-là (en montrant Jackson de la main gauche), si vous l'ouvriez à l'instant, savez-vous ce que vous trouveriez ? au lieu de cœur et de sang, de petits vaisseaux pleins d'une humeur âcre et noire; au lieu de muscles, des courroies de cuir moisi que la haine resserre contre les poumons, et qui lui arrachent ces cris de bête fauve dont il nous a déchiré les oreilles. »

Et lorsque tout le côté tory éclate et se lève en tumulte, O'Connell, dominant le bruit de sa voix puissante :

« Allez, allez, braillards ! y en a-t-il d'autres encore? qu'ils se joignent à ceux-là. Qu'importent quelques rosses de plus ou de moins dans une foire! »

Je n'en finirais pas si je voulais tout citer ; j'ajouterai seulement qu'il ne faudrait pas juger l'orateur sur ce simple échantillon. Bien souvent, dans ces rapides improvisations où il a tout un peuple pour auditoire, O'Connell, laissant de côté le sarcasme et l'injure, s'anime, s'exalte, se pénètre de la grandeur, de la dignité de sa mission, et alors sa parole se déroule pure, ardente, imagée, grandiose, et s'élève jusqu'à la plus haute poésie : ainsi, après sa seconde élection à Clare, il termine une allocution qui s'adressait à quarante mille hommes par ces mots :

« En présence de mon Dieu, et avec le sentiment le plus profond de la responsabilité qu'entraînent les devoirs solennels et redoutables que vous m'avez deux fois imposés, Irlandais, je les accepte ! et je puise l'assurance de les remplir, non dans ma force, mais dans la vôtre. Les hommes de Clare savent que la seule base de la liberté est la religion. Ils ont triomphé parce que la voix qui s'élève pour la patrie avait d'abord exhalé sa prière au Seigneur. Maintenant des chants de liberté se font entendre dans nos vertes campagnes, ces sons parcourent les collines, ils ont rempli les vallées, ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos torrents avec leur voix de tonnerre crient aux échos de nos montagnes : l'Irlande est libre ! »

Joignez à de telles paroles une puissance superbe de port, de geste, de voix, et jugez de l'effet.

La physionomie politique d'O'Connell est rarement appréciée de sang-froid ; pour les tories, c'est un *saltimbanque sans pudeur*, un *effronté mendiant* (1), un *chien hargneux qui mérite la corde*, etc., etc.; pour les whigs, c'est un homme dangereux et vénal, qu'il faut s'efforcer d'acheter ; pour les radicaux, c'est un ami peu sûr dont on doit se défier; pour la plupart des radicaux français, O'Connell est un esprit étroit et sans portée, servi par de magnifiques organes, une tête imbue de vieux préjugés de secte, « une sorte « de Circé, moitié avocat et moitié prêtre, la pire « espèce d'alliance et d'association (2) ; » pour les Irlandais, O'Connell est plus qu'un homme; c'est presque un dieu.

(1) On sait que chaque année le peuple irlandais offre à O'Connell un tribut volontaire très-considérable ; en 1835 cette somme a dépassé 514,000 francs, et plus d'un voyageur raconte que, donnant quelques *pence* à un pauvre d'Irlande, il lui en a vu mettre *deux* à part en disant : « Ceci est pour la rente d'O'Connell. » Cette rente a pour but d'indemniser l'agitateur de l'abandon qu'il a fait de sa profession d'avocat, et en même temps de subvenir aux frais nombreux que nécessitent ses fréquents voyages, ses relations multipliées et sa haute position politique. Du reste, la publicité absolue qui accompagne la perception de cette rente atténue ce qu'elle peut offrir d'étrange pour nos mœurs.

(2) Voir la *Nouvelle Minerve* de 1837.

Toutes ces appréciations si différentes se conçoivent et s'expliquent par la mobilité même d'O'Connell, mobilité dont il faut chercher la cause et la justification dans cette position mixte où il s'est placé, entre la légalité et l'insurrection. « O'Connell, comme l'a très-bien dit M. de Beaumont, n'est ni un homme de pure opposition parlementaire, ni un homme de révolution; il est l'un et l'autre, tour à tour et selon les cas; tout pour lui consiste à obéir et à résister avec discernement. » O'Connell n'est point un philosophe humanitaire, parce qu'il est avant tout l'homme de son pays, et que l'Irlande a trop à faire de ses propres maux pour songer à disserter synthétiquement sur les maux de l'espèce humaine; O'Connell est catholique, d'abord parce qu'il est Irlandais, et ensuite parce qu'il parle à des Irlandais et pour des Irlandais; O'Connell n'a point insurgé son pays, et, bien qu'il le puisse faire d'un geste, il ne le fera pas, parce qu'il ne croit point encore l'Angleterre assez divisée ni l'Irlande assez forte pour risquer l'initiative. Songez à toutes les tentatives antérieures où Dieu a laissé couler en vain le sang de l'opprimé, songez

à cette effroyable responsabilité qui pèse sur la tête d'un seul homme; voyez cet homme qui sent que les temps approchent, mais qui recule devant le sacrifice de toute une génération qui espère mourir avant l'heure du combat ; et comprenez les secrètes angoisses d'O'Connell !

Maintenant, O'Connell mort, que devient l'Irlande? Le lecteur a dû voir, d'après tout ce qui précède, que le *statu quo*, si longtemps qu'il puisse se prolonger, manque de toutes les conditions de vie. L'Irlande sera-t-elle écrasée encore une fois, et rentrera-t-elle pour des siècles dans le dur esclavage d'où elle est enfin sortie? Pour, de ce qui est, tirer une telle conclusion, il faudrait douter de la Providence et de la marche ascendante de l'esprit humain. L'Irlande se séparera-t-elle de l'Angleterre? On a vu que cela ne pourrait avoir lieu aujourd'hui que par l'anéantissement de l'une ou de l'autre; reste une dernière et meilleure solution du problème : si O'Connell n'a pas donné le bonheur et la vie sociale à l'Irlande, il lui a donné du moins le sentiment de la force dans l'union, et quelles que puissent être les alternatives de la lutte à venir, ce sentiment ne périra pas; mais O'Connell a fait plus encore,



il a porté à travers l'Angleterre ce que j'appellerai volontiers la *contagion* de l'Irlande. L'aristocratie anglaise sera punie par où elle a péché; elle a eu deux poids et deux mesures, elle a gouverné l'Angleterre avec un bon esprit, bien que ce ne fût encore que l'esprit de l'égoïsme, mais elle a fait passer toute l'Irlande sous le même niveau de misère, et par là elle a créé à ses côtés la plus énergique et la plus redoutable de toutes les démocraties, celle des *haillons ;* or la démocratie est épidémique de sa nature, et les haillons ne manquent pas même en Angleterre : s'il est bien vrai que les générations sont solidaires les unes des autres; s'il est bien vrai, comme l'a dit M. Ballanche, que l'humanité marche toujours dans une route jalonnée par ces trois mots : *Déchéance, expiation* et *réhabilitation;* s'il est bien vrai que les crimes des castes, comme ceux des peuples et des individus, sont libres, mais que la peine de ces crimes, si lente qu'elle soit, est fatale; s'il est bien vrai que pendant sept cents ans l'aristocratie anglaise a envoyé à l'Irlande la tyrannie, aura-t-elle donc le droit de se plaindre quand l'Irlande lui enverra en échange une révolution?

SUPPLÉMENT.

(DEUXIÈME ÉDITION.)

Il faudrait un volume pour décrire la vie d'O'Connell depuis cinq ans ; nous l'avons laissé à la chute du ministère whig, commençant sa campagne pour le *rappel*. Durant la première année qui suivit l'avénement du ministère tory, il parut s'arrêter un instant dans sa marche et attendre les événements; à la fin de la seconde année, il avait déjà soulevé toute l'Irlande et donné à l'agitation des proportions jusqu'alors inconnues. De 1842 à la fin de 1843, on voit cet infatigable vieillard se promener de *meeting* en *meeting*, haranguant des assemblées de quarante mille hommes avec ce mélange d'élévation et de bouffonnerie, de prudence et d'audace, de bonne foi et de forfanterie, qui le classe tout à fait à part des célébrités de ce siècle ; annonçant pendant deux ans, à chaque trimestre, le triomphe infaillible du Rappel pour le trimestre prochain, s'engageant même au besoin *à porter sa tête sur l'échafaud* si l'Irlande n'obtient pas le « rappel dans six mois, « pourvu qu'elle reste agitée » ; et, au milieu de cette vie dévorante, trouvant encore le temps d'écrire un livre pour dénoncer à l'Irlande et à l'Europe tous les crimes de la domination anglaise depuis Henri II.

A toutes ces manifestations l'Angleterre n'avait opposé d'abord que la raillerie. Cependant le danger croissait de jour en jour, et il était impossible que, de ces milliers d'hommes incessamment échauffés par la brûlante parole d'O'Connell et tôt ou tard exaspérés par de continuelles déceptions, il ne sortît pas à la longue quelque horrible scène de carnage. Le gouvernement anglais se décida enfin à intervenir, en défendant, par une proclamation, un meeting monstre qui devait avoir lieu aux portes même

de Dublin, en intentant des poursuites contre O'Connell et ses principaux associés.

Après de vifs débats, O'Connell, condamné à la prison, en appela du jury de Dublin à la Chambre des Lords, qui remplit le rôle de notre Cour de cassation. La sentence fut cassée pour vice de forme, et, sans autre jugement, le grand agitateur fut rendu à la liberté. Mais l'effet moral du simple contact de la loi avait suffi pour paralyser l'agitation ; seulement, et c'est là, après tout, ce qui explique et justifie en quelque sorte le charlatanisme d'O'Connell, demandant hardiment une chimère pour obtenir un peu de réalité, seulement le gouvernement anglais était encore une fois forcé de s'occuper sérieusement de l'Irlande. Il a su, avec habileté, intéresser à ses mesures une portion même du parti d'O'Connell, notamment plusieurs évêques et archevêques catholiques d'Irlande, qui ont accepté une participation à la direction de l'emploi des fonds accordés au grand collége de Maynooth. D'autre part, la fraction la plus ardente du parti, celle qui se qualifie du titre de *Jeune Irlande*, a fini par se lasser des doctrines pacifiquement agitées d'O'Connell, et elle se révolte fréquemment contre lui. Placé ainsi entre deux opinions contraires, dont l'une se déclare prête à s'associer à toutes les améliorations de détail que le gouvernement anglais introduira en Irlande et dont l'autre semble incliner de plus en plus vers une solution violente, le pacifique agitateur voit diminuer son influence, et cette situation l'entraîne à des boutades plus ou moins pernicieuses. C'est ainsi qu'après avoir eu maille à partir avec le pape lui-même il s'est pris de querelle avec la France et s'est aliéné l'opinion qui lui était si favorable dans notre pays par toutes sortes de discours ridicules, parmi lesquels il suffira de rappeler celui où il proposait une formidable brigade irlandaise pour la restauration de Henri V.





M. MEYERBEER.

Imp. de Pernel

Rene et Cie

M. MEYERBEER (1).

Maître, je ne suis pas un savant, j'ai la voix fausse et ne sais jouer d'aucun instrument.

GEORGE SAND à MEYERBEER. — *Lettres d'un voyageur*, t. II, p. 292.

Maître, c'est-à-dire lecteur, je suis exactement dans le même cas que George Sand, qui a cela de commun avec Napoléon. En si belle compagnie il m'est bien permis de supporter stoïquement mon infortune; et cependant le ciel m'est témoin des longues heures que j'ai passées à regretter avec

(1) Ce nom devrait s'écrire *Meyer Beer*, ainsi que je l'expliquerai plus loin; mais comme je sais que l'illustre compositeur tient essentiellement à la nouvelle orthographe qu'il a adoptée, j'ai cru devoir m'y conformer.

amertume, non point de n'être pas un savant en matière d'art, mais bien d'avoir été privé de ce magnifique instrument, le plus beau de tous, l'expression des joies intimes, la consolation des peines, l'ange gardien des souvenirs, l'organe du cœur, l'échelle de l'âme pour monter à Dieu, en un mot la voix humaine donnée à tant de gens qui en font un vilain usage; chaque fois que j'entends un niais, un bateleur ou un homme ivre chanter juste, j'ai presque envie de pleurer. Rien pour moi n'égale cet instrument divin, et je n'aime les autres que dans la proportion même où ils s'en rapprochent. C'est assez vous dire que des deux musiques celle que je préfère est celle qui se chante; *mélodie, harmonie, rhythme, expression*, voilà ce que je sens; quant aux secrets et aux nuances de l'*instrumentation*, votre très humble serviteur est parfois d'une indifférence révoltante. Il a entendu souvent le soir, au bord de la mer, par un jour d'orage, dans le sourd mugissement des vagues, dans le roulement et les éclats du tonnerre, dans le sifflement des vents et le rapide tocsin d'une cloche isolée, des effets d'harmonie instrumentale qu'il a vainement rede-

mandés aux trombones, aux trompettes, aux timbales, aux triangles et aux grosses caisses de l'Opéra. D'où il suit qu'une des faces les plus brillantes et les plus vantées du génie de M. Meyerbeer, c'est à-dire l'*orchestration*, est souvent pour moi lettre-close. Il est des moments où mon oreille se replie devant cette masse titanique de sons *stridents* où le cuivre domine, comme mon œil se ferme devant certaines toiles d'un coloris outré et éblouissant. Je n'ai pas ce privilége qui n'a été donné qu'aux aigles, et ce n'est point à son midi que j'aime à contempler le soleil.

Toutefois, et malgré cette incompétence bien constatée, il est certain que je n'ai rien négligé pour accomplir et dépasser même mes devoirs de biographe : j'ai consacré des jours et des nuits à me plonger dans l'*esthétique*, j'ai compulsé bouquins sur bouquins pour y trouver la science que je n'avais pas, et, suivant mon insupportable habitude de reprendre toutes choses *ab ovo*, je me proposais d'abord de vous donner ici, à propos de l'auteur de *Robert le Diable*, un petit résumé de l'histoire de la musique depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; rien que cela.

Je voulais traiter avec vous cette grande question qui divise aujourd'hui les savants, question d'autant plus difficile à résoudre, que les documents sont absents : quel était le caractère de la musique dans l'antiquité ? Les anciens possédaient-ils toutes les parties constitutives de la musique moderne, à savoir, la mélodie, l'harmonie, le rhythme et l'instrumentation ? Et d'abord la musique comme art existait-elle en Orient ? La plupart des auteurs sont pour la négative. Existait-elle en Grèce ? Oui, suivant le plus grand nombre, mais les Grecs ne connaissaient pas l'*harmonie*, c'est-à-dire l'effet musical produit par la combinaison de plusieurs sons entendus simultanément ; ils n'employaient que l'*unisson* et l'*octave*, et l'harmonie est une invention qui ne remonte pas au-delà du VIIIe siècle de l'ère chrétienne. Les philosophes *Hégéliens*, qui savent tout ce qu'il est possible de savoir, et même quelque chose de plus, sont pour cette dernière opinion ; plusieurs même refusent à la musique grecque une existence propre et indépendante; suivant eux, la musique n'était alors qu'une partie bien secondaire de la poésie dont elle formait comme l'élé-

ment prosodique ; elle était à peu près à la poésie ce qu'un libretto est aujourd'hui à un opéra, c'est-à-dire une chose fort insignifiante par elle-même. Un esthétique laborieux, M. Bottée de Toulmon, raisonne dans le même sens ; il pense que ces prétendues traditions musicales, qu'on nous dit léguées par les Grecs à travers le *plain-chant* de la primitive Église, loin de faire la base de la musique moderne, furent au contraire le principal obstacle à son développement,

L'opinion opposée est soutenue avec beaucoup de talent par un de nos plus savants compositeurs, M. Lesueur ; suivant lui, les Grecs connaissaient parfaitement l'harmonie ; après avoir déduit longuement les motifs *historiques* et *analogiques* de son opinion, il déclare qu'il a entre les mains des morceanx entiers de leur musique à plusieurs voix, des duos, trios et chœurs de *Sapho*, *Olympe*, *Therpandre*, qu'il publiera un jour et qui, fidèlement reproduits dans nos signes musicaux, prouveront victorieusement que le *plain-chant* informe de saint Ambroise n'est point une tradition grecque, mais bien plutôt une tradition des hymnes barbares, et que la gamme et le système

de tonalité des Grecs sont parfaitement identiques aux nôtres. M. Berlioz, résumant les deux opinions et concluant, pense, jusqu'à preuve contraire, que la musique grecque était encore dans l'enfance. Ce contraste de l'état imparfait d'un art spécial au milieu du développement extraordinaire des autres arts, ne lui paraît point du tout une anomalie, et offre, suivant lui, de nombreuses analogies historiques. « En un mot, dit-il, notre musique contient celle des anciens, et la leur ne contenait pas la nôtre. »

L'examen approfondi de toutes ces questions nous conduisait à nous demander sur quel air David dansait devant l'arche? si les sons qu'il tirait de sa harpe pour calmer les transports du roi Saül étaient des *unissons* ou des *accords?* quelle différence entre cette terrible *marseillaise* de trompettes, à l'aide de laquelle Josué renversait des murailles, et la mélodie fantastique dont se servait Amphion pour en bâtir? si c'était avec un récitatif ou un air de *bravura* que le ténor Timothée jetait dans l'extase le nerveux et mélomane Alexandre? si le chant fameux des soldats de César au retour des Gaules « *Mœchum adducimus*

calvum » était oui ou non un morceau d'ensemble pour soprano, ténor, contralto et basse-taille? Tout cela est fort controversé et fort épineux; vous le trouverez développé en de nombreux volumes dans la bibliothèque du Conservatoire. Hippocrate dit oui, Galien dit non; quelques-uns, après un mûr examen de la chose, ont adopté une troisième opinion qui me paraît assez judicieuse; ils ont pensé qu'ils n'en savaient rien. C'est cette dernière solution que je vous soumets, en vous proposant toutefois de réserver comme un fait incontestablement acquis à la science, que les rossignols sont antérieurs à Guido d'Arezzo, l'inventeur de la gamme.

Reste donc à admettre que, seule de tous nos arts, la musique moderne ne doit rien au génie de l'antiquité; que, privée de toute base traditionnelle, elle a dû, si tant est qu'elle ait jamais été inventée jadis, s'inventer une seconde fois, et comme le phénix renaître de ses cendres. Cette destinée a été pour elle un malheur en même temps, et un bonheur; son éclat fut retardé de près de deux siècles; mais, obligée de ne rien devoir qu'à elle-même, la musique moderne a su

tirer de l'absence de tout enseignement antérieur cette originalité unique dans l'histoire de nos arts, et qui semble lui réserver le premier rang dans les sympathies de l'avenir.

Cela dit, on pourrait suivre pas à pas la musique moderne, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, depuis les nouvelles gammes de Grégoire-le-Grand, qui forment le chant liturgique de l'Église romaine, jusqu'à l'invention très contestée de Guido d'Arezzo; parler du premier essai d'opéra tenté à Florence vers la fin du XVIe siècle; de la fameuse et première école gallo-belge, à la tête de laquelle vient se placer Dufay, qui se perfectionne sous Ockenheim, s'agrandit et couvre l'Europe sous Jasquin, se continue sous Willaert, et s'acclimate enfin en Italie, où Palestrina fonde cette brillante école de mélodie, dont l'éclat n'a fait que s'accroître de jour en jour. Alors naît enfin, et se développe en dehors de la musique sacrée, la musique dramatique, dont les Italiens nous ont donné les premiers modèles, mais qui, transplantée en Allemagne et en France, n'a pas tardé à s'y naturaliser en se modifiant sous l'influence du génie de chaque peuple. Après

s'être d'abord servi des instruments pour accompagner la voix, on ne tarda pas à combiner les instruments eux-mêmes ; la *symphonie* prend naissance et se développe en Allemagne. Haydn et Beethoven élèvent à son apogée la musique instrumentale. Mais tandis qu'en Allemagne la musique de théâtre reste avant tout *harmonique*, la mélodie prédomine en Italie, le mouvement et le drame se fixent en France : aujourd'hui il tend à s'opérer chez nous, entre ces trois éléments de l'art musical, une sorte de synthèse, vers laquelle ont marché Rossini dans ses opéras français, M. Auber dans *la Muette*, et dont M. Meyerbeer, qui a écrit successivement dans les trois genres, est indiqué par plusieurs comme le représentant le plus élevé. Cette opinion est elle fondée? la musique a-t-elle enfin trouvé son Michel-Ange? *Robert*, *les Huguenots* et *les Anabaptistes*, dont on annonce l'apparition prochaine, forment-ils dans une autre sphère le pendant de la basilique de Saint-Pierre, de la statue de Moïse et du Jugement dernier? C'est là une dernière et grave question que je ne traiterai pas plus que les autres. Pour un profane je n'ai déjà que trop dis-

serté; et comme je ne voudrais pas ressembler à ce critique dont parle George Sand, qui s'épuise à tailler un chêne pour en tirer une allumette, je me décide à rentrer dans ma spécialité de collecteur de dates et de faits, en commençant par le commencement.

Il y a bientôt quarante ans que la *Gazette de Leipzig*, dans sa correspondance de Berlin du 14 octobre 1801, parlait avec éloge d'un petit juif (*kleiner Jude*), nommé Liebman Beer, jeune virtuose de neuf ans, qui commençait comme Mozart, et dont le rare et précoce talent de pianiste faisait l'admiration des dilettanti berlinois; deux ans plus tard la *Gazette* revient, à plusieurs reprises, sur son petit protégé dont la réputation va croissant, et qui ne laisse, dit-elle, rien à désirer pour l'habileté et l'élégance de l'exécution. Comme on le voit, la presse préludait de bonne heure à cet immense concerto de louanges qui devait plus tard s'élever autour de l'illustre auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots*. Toutefois, si universel, si pompeux qu'ait été l'*hosannah*, je doute qu'il ait jamais chatouillé les oreilles du grand compositeur aussi agréablement que ces quelques lignes

de la bonne *Gazette* en faveur de l'enfant-prodige.

M. Meyerbeer se nommait alors Meyer Liebmann Beer; Meyer est une sorte de prénom allemand aussi intraduisible que Wolfgang et plusieurs autres; Liebmann équivaut au mot *philanthrope;* et comme plusieurs journaux, notamment la *Gazette* que j'ai déjà citée, s'obstinaient à écrire Bär (prononcez Ber), au lieu de Beer, il résultait de l'accouplement du prénom et du nom la signification assez bizarre d'*ours philanthrope*. Je donne ces petits détails, assez mesquins en eux-mêmes, parceque j'imagine, à tort ou à raison, que c'est un motif d'*euphémisme* qui a déterminé le maestro à changer tout cela, et à se présenter devant la postérité sous le nom plus poétique de Giacomo Meyerbeer.

M. Meyerbeer est né à Berlin, d'une riche famille juive, en 1791, d'après le *Conversations-Lexicon* de Leipzig, et en 1794 d'après M. Fétis et plusieurs autres biographes. Quand on compare ces deux opinions aux divers témoignages des journaux allemands au début de la carrière du jeune artiste, la première paraît plus vraisembla-

ble. Le père de M. Meyerbeer, M. Jacques Beer, mort il y a quelques années à Berlin, exerçait la profession de banquier. Des deux frères du compositeur, l'un, Guillaume Beer, s'est fait avantageusement connaître par plusieurs travaux d'astronomie, et notamment par la publication d'une nouvelle carte *sélénographique;* l'autre, Michel Beer, l'auteur du *Paria*, jeune poëte plein de verve et de feu, avait déjà conquis uue belle réputation dans la carrièrre dramatique, lorsqu'une mort prématurée est venue tout récemment briser les espérances qui s'attachaient à son nom.

Né de parents opulents, M. Meyerbeer reçut de bonne heure une éducation soignée; de bonne heure aussi la musique devint sa passion dominante et l'absorba tout entier. Dès quatre ans, au lieu de se livrer aux jeux de son âge, il employait ses journées à écouter de sa fenêtre les orgues de Barbarie qui passaient dans les rues de Berlin, et, pour peu que la mélodie plût à son oreille, il courait à son piano et la reproduisait à l'instant. Frappé d'une aussi merveilleuse aptitude, son père le confia aux soins d'un pianiste distingué, Lancka, élève du célèbre Clementi. A sept ans,

le jeune Meyerbeer faisait brillamment sa partie dans les concerts d'amateurs ; à neuf, on le citait parmi les meilleurs pianistes de Berlin. C'est à cette époque que le savant abbé Vogler, de Darmstadt, le plus illustre professeur de contre-point que possédât l'Allemagne, eut occasion, à son passage à Berlin, d'entendre le jeune virtuose. « En présence d'un tel maître, l'enfant, dit un biographe, se piqua d'honneur et se mit à improviser avec une verve presque furibonde. Le bon abbé, placé entre son admiration pour l'originalité des inspirations du jeune compositeur, et le mépris qu'elles affectaient pour les grandes règles de l'art, ne put que manifester une vive surprise et lui prédire une belle renommée musicale. »

A dix ans, le jeune Meyer renonça aux leçons de Lancka, et Clementi lui-même consentit à continuer son éducation, bien qu'il eût depuis longtemps renoncé à l'enseignement. Dès cet âge, l'enfant composa plusieurs morceaux de chant avec accompagnement de piano, et ces premiers essais furent très goûtés du public. A Clementi succéda, comme professeur de composition, Bernard-Anselme Vogler, le frère de l'abbé. Ce nouveau

maître, grand admirateur de Gluck, mais faible harmoniste, cultiva de son mieux les dispositions de l'élève, et l'initia aux premiers rudiments de la haute science musicale; mais l'élève en savait déjà tout autant que le professeur, lorsque le savant abbé, informé des progrès du jeune homme, l'invita à venir auprès de lui à Darmstadt, et consentit enfin à lui ouvrir les portes de ce séminaire musical où il n'admettait que des élèves d'élite.

M. Meyerbeer se trouva là avec des condisciples tels que Ritter, Knecht, Winter, qui sont devenus plus tard de savants critiques; Gamsbacher, qui fut maître de chapelle à Vienne; l'illustre auteur de *Freyschütz* et d'*Oberon*, l'immortel Charles-Marie de Weber, enlevé si jeune aux applaudissements de l'Allemagne, et Godefroy de Weber, frère de ce dernier.

La vie était laborieuse et réglée à l'école de l'abbé Vogler; on y cultivait l'art avec une sorte de fanatisme : c'était l'unique occupation de toutes les heures. Chaque jour, après la messe, que Charles-Marie servait en sa qualité de catholique, l'abbé rentrait dans son appartement pour travailler avec ses élèves. Le professeur commen-

çait par une leçon de contre-point ; ensuite il donnait un sujet de composition, un hymne ou un psaume, qu'on devait remplir dans la journée, et le soir était consacré à l'exécution et à l'analyse des morceaux composés. Cette méthode avait le double avantage d'être sérieuse en même temps qu'attrayante par l'émulation qu'elle excitait. Qu'on se représente, en effet, l'auteur futur de *Robert-le-Diable* aux prises avec l'auteur de *Freyschütz*, à qui écrira le mieux un *Kyrie-eleison*, un *Sanctus* ou un *Gloria*, et l'on comprendra quels développements cette lutte dut produire dans des organisations aussi heureuses, et comment, plus tard, M. Meyerbeer a dû, à cette éducation large et forte, l'élévation toujours soutenue de son style, et le procédé à l'aide duquel il a opéré une sorte de révolution en faisant passer dans la musique de théâtre bon nombre d'habitudes et de formes particulières à la musique sacrée.

Les exercices des apprentis compositeurs fournissaient à la consommation de toutes les églises du grand-duché. Souvent, le dimanche, à la cathédrale de Darmstadt, l'abbé Vogler, qui était un

des plus habiles organistes de l'Allemagne, s'emparait d'un orgue, en confiait un autre à M. Meyerbeer, et tous deux improvisaient en même temps, en prenant chacun, dit M. Fétis, un sujet *fugué*, et le développant.

M. Meyerbeer était encore sur les bancs quand il composa son premier *oratorio*, intitulé *Dieu et la Nature*, qui le fit nommer compositeur de la cour grand ducale, et qui, joué plus tard à Berlin, fut très bien accueilli du public. Cette première production du grand maëstro, très remarquable au dire des critiques, joint à la sévérité des formes mélodiques un plan varié et plein de vie, un récit expressif et vrai; l'instrumentation en est bonne et souvent originale et neuve.

Deux ans d'études s'étaient à peine écoulés, et déjà les élèves de l'abbé Vogler avaient pris leur volée. Le digne abbé avait fermé son école, et parcourait l'Allemagne en compagnie de M. Meyerbeer, son disciple favori. Ce dernier fit à Munich, dans la carrière dramatique, un premier essai qui ne fut pas heureux : son *Vœu de Jephté, opera seria* en trois actes, qui fut représenté en 1812, satisfit médiocrement les connaisseurs. Cette œu-

vre, qui portait plutôt le caractère d'un *oratorio* que d'un opéra, et dont les formes froides et sévères se ressentaient encore du pédantisme de l'école, fit assez mauvais effet à la scène. L'année suivante, le jeune compositeur se rendit à Vienne, où il obtint de très grands succès comme pianiste. Dans cette dernière ville, il fut chargé par la cour de la composition d'un opéra-comique, *les Deux Califes*, qui fut représenté d'abord à Stuttgart, et joué en 1814 à Vienne. Cet opéra-comique, écrit d'un sérieux glacial, et dans le même style que *le Vœu de Jephté*, sentait son abbé Vogler d'une lieue. Les oreilles viennoises, constamment caressées par la musique italienne, s'effarouchèrent d'une telle âpreté de formes, et l'œuvre échoua complètement. Plus tard cependant, lorsque M. Meyerbeer eut commencé sa réputation en Italie, son ancien condisciple, Weber, le blâmant d'avoir abandonné sa première manière, lui opposait ce même opéra qu'il louait beaucoup, et dont il n'attribuait la chute qu'a la pitoyable exécution des rôles et à la mauvaise composition d'un *public de dimanche*.

Quoi qu'il en soit, M. Meyerbeer se désolait fort

de ces deux échecs successifs, lorsque l'auteur de *Tarare*, le célèbre Salieri, qui dirigeait alors l'Opéra italien à Vienne, lui rendit un peu de courage en l'assurant que l'inspiration ne lui manquait pas, et en lui conseillant d'aller en Italie pour acquérir plus de moelleux, plus de souplesse, et la connaissance du chant qui lui manquait. M. Meyerbeer eut le bon esprit de suivre ce conseil. Il se rendit d'abord à Paris en 1815; là, il paraîtrait qu'il eut un instant l'idée de travailler à la composition d'un grand ouvrage de théorie qui devait remplir une lacune importante dans la littérature musicale; mais, poussé par le génie de l'invention, il laissa là son projet, et passa les Alpes pour aller réchauffer sa nature germanique aux rayons brûlants du soleil italien. C'était le temps où la première manière de Rossini faisait fureur; il n'était bruit que de *Tancredi*. Cette partition fut la première qu'il entendit; elle le transporta d'enthousiasme, et ce fut pour lui comme une révélation. Dès ce moment commence, pour le talent de M. Meyerbeer, une phase nouvelle; il oublie l'abbé Vogler, ses hymnes, ses psaumes, sa rudesse allemande, et se voue tout

entier à la musique italienne. Toutefois il ne faut pas croire, comme l'ont dit plusieurs biographes, que le jeune compositeur, parfaitement inconnu alors en Italie, trouva, dès son premier pas, des *impressarii* affables, des chanteurs obséquieux, un public avide et une carrière semée de fleurs; ce fut tout le contraire, et bien lui en prit d'avoir une cassette assez confortablement garnie. Voici, à ce sujet, une anecdote que je trouve dans cette même *Gazette de Leipzig*, qui n'avait pas oublié son petit phénomène berlinois, et aimait à le suivre de l'œil. Un correspondant de Venise lui écrit, en juillet 1817, ceci : « M. Meyerbeer, de Berlin, « avait écrit une partition pour notre théâtre de « *San-Benedetto;* le compositeur, qui est riche et « ne fait de l'art que par amour de l'art, avait « payé l'auteur du *libretto*, donné *gratis* sa par- « tition, et proposait même de payer les chan- « teurs. Imaginez-vous que le directeur du théâ- « tre a été assez *cuistre* pour exiger encore cent « louis afin de couvrir, disait-il, les frais de cos « tumes et de décors. M. Meyerbeer, ayant refusé, « a été obligé de retirer sa partition. »

Peu flatté d'un tel encouragement, M. Meyer-

beer quitta Venise, et alla chercher pour sa partition un théâtre plus hospitalier ; celui de Padoue consentit enfin à la recevoir *gratis*, et, le 19 juillet de la même année, ***Romilda e Constanza***, ce premier essai du compositeur dans le genre italien, fut représenté au milieu des applaudissements frénétiques des Padouans. La célèbre Pisaroni seconda admirablement les intentions de l'auteur. Beaucoup d'idées, des mélodies charmantes, une instrumentation large et brillante à la fois, et un chant complètement italien assurèrent la fortune de cet opéra ; l'auteur fut obligé de paraître en scène à plusieurs reprises, et, à dater de ce jour, sa réputation fut faite. L'année suivante il promit un opéra au théâtre de Trieste ; cette promesse ne fut pas réalisée. En 1819, il fit représenter au théâtre royal de Turin *Semiramide riconosciuta* de Métastase. Cet opéra fut composé pour madame Carolina Bassi, la cantatrice la plus dramatique qu'ait possédée l'Italie avant madame Pasta. En août de la même année, M. Meyerbeer, qui savait qu'en Italie il faut produire beaucoup sous peine d'être oublié, reparut triomphant à Venise avec une nouvelle composi-

tion, *Emma di Resburgo*, qui fut représentée en même temps que l'opéra *Eduardo e Cristina* de Rossini, et eut un succès d'enthousiasme. Les Vénitiens offrirent au compositeur berlinois une couronne, qu'il refusa modestement sans pouvoir toutefois se dérober aux bruyants témoignages de l'admiration italienne. Ce même opéra, si applaudi à Venise, fut représenté à Berlin, au commencement de 1820. Il plut médiocrement; le public jugea que c'était là bien plutôt une musique de concert qu'une musique vraiment dramatique. A Vienne, où on le représenta également sous le titre d'*Emma de Leiceister*, il fut qualifié d'imitation servile de Rossini, et les critiques viennois, dilettanti gastronomes, l'appelèrent, par comparaison, un *morceau de dessert*.

L'Allemagne témoignait déjà sa rancune au *Germain italianisé;* et cependant M. Meyer Liebmann Beer, bien qu'il fût devenu maestro Giacomo Meyerbeer, n'oubliait pas sa première patrie; il écrivit pour Berlin un opéra en style italien, intitulé *la Porte de Brandebourg*; cet ouvrage, composé pour une fête nationale, n'arriva pas au

jour fixé, et les Berlinois le laissèrent dormir au fond du répertoire.

Enfin, la renommée de M. Meyerbeer grandissant toujours en Italie, le théâtre de la Scala, à Milan, dont l'accès est en général assez difficile aux compositeurs, ouvrit ses portes à *Margarita d'Anjou*, en 1822. Cet ouvrage, où Levasseur débuta sur la scène italienne, fut vivement applaudi, et suivi bientôt de *l'Esule di Granata*. Le succès de cet opéra fut un instant disputé. Une cabale formée en haine de l'*impressario* entreprit de se venger de ses griefs sur le compositeur. Le premier acte fut sifflé et échoua complètement ; le second eût sans doute éprouvé le même sort, sans un duo où Lablache et madame Pisaroni, chargés des principaux rôles, enlevèrent tout l'auditoire. Les représentations suivantes eurent un plein succès. L'opéra d'*Almanzor*, écrit pour Rome, dans la même année (1823), n'a jamais été représenté ; Madame Bassi, pour laquelle il avait été écrit, tomba dangereusement malade au sortir de la répétition générale, et garda la partition.

Nous voici enfin arrivé au plus brillant, au plus

applaudi de tous les opéras italiens de M. Meyerbeer, je veux parler du *Crociato in Egitto* (le *Croisé en Egypte*), qui fut représenté pour la première fois en 1825, sur le théâtre de *La Fenice* à Venise; c'est dans cette œuvre que débuta madame Méric-Lalande, sous les auspices de Veluti et Crivelli. Le succès fut immense; l'auteur, couvert d'applaudissements et de couronnes, al'a lui-même monter sa pièce sur d'autres théâtres d'Italie. M. de Larochefoucauld invita le compositeur, au nom de Charles X, à venir inaugurer son opéra au théâtre Favart. M. Meyerbeer partit, en 1826, pour Paris, ou le *Crociato*, avec madame Pasta, eut un succès prodigieux; de là le *Crociato* passa le Rhin, se fit applaudir des Allemands malgré leur rancune nationale, parcourut les divers théâtres de l'Europe et ne s'arrêta qu'au Brésil.

Ici finit la seconde période de la carrière musicale de M. Meyerbeer; il part en 1827 pour Berlin, où il se marie; il perd successivement les deux enfants nés de ce mariage, et, dans sa douleur, il se retire à la campagne, où il passe deux ans solitaire et recueilli; c'est à ces deux années de méditation

et de tristesse que plusieurs attribuent la révolution qui s'opéra dans le talent du célèbre maestro. Entre l'auteur du *Crociato* et l'auteur de ***Robert-le-Diable*** le pas est immense ; c'est presque une complète métamorphose. A son début dans la carrière, M. Meyerbeer commence avec toute la sécheresse et la rigueur de l'école allemande la plus sévère. La science fait presque tous les frais de ses premières compositions, où l'on chercherait vainement ce feu sacré, qui seul donne à la foule le sentiment des beautés de l'art. Plus tard, l'audition de *Tancredi*, le séjour en Italie, des études spéciales sur l'instrument le plus propre à rendre le drame en musique, la voix humaine, tout cela revèle à M. Meyerbeer des moyens nouveaux et tout un horizon, jusque-là inaperçu, de conceptions mélodiques ; et cependant ce n'était point dans le genre italien que pouvait s'incarner complètement le génie du grand musicien. Malgré ses efforts pour atteindre à la légèreté, à la souplesse, à la simplicité, à la facilité de la mélodie italienne. Les allures de M. Meyerbeer, dans cette sphère étrangère, se ressentent encore de la pesanteur germanique. La science et le sérieux y tuent la

frivolité et la grâce. Cette expression maniérée du sentiment propre aux compositeurs italiens, et qui rappelle assez le *marivaudage* français, manque totalement aux ouvrages italiens de M. Meyerbeer. Non pas que ces dernières productions soient mauvaises, loin de là; mais elles valent moins que beaucoup d'autres de même famille. Ici la plupart des avantages du compositeur allemand lui deviennent inutiles et même nuisibles. Le don de la mélodie est surtout nécessaire dans le genre italien; or la mélodie relève presque uniquement de l'inspiration, et, suivant plusieurs, le génie de M. Meyerbeer doit au travail et à la science une part au moins égale à celle dont la nature a fait les frais.

En présence de cette grande douleur et de cette grande solitude dont j'ai parlé plus haut, l'âme du compositeur se replia sur elle-même; il se fit en lui comme un travail intérieur où les deux premières manières se combinèrent et s'enrichirent d'un mouvement dramatique tout français. Le fond de la pensée resta allemand, l'inspiration prit un tour sombre et grandiose; la musique religieuse reparut, comme un souvenir d'enfance

qui s'est embelli de toutes les rêveries de la jeunesse, de toutes les tristesses et de toutes les agitations de l'âge mûr. Un *Stabat*, un *Miserere*, un *Te Deum*, douze psaumes à double chœur, huit *cantiques* de Klopstock à quatre voix, furent comme les avant-coureurs d'une grande explosion lyrique. Longtemps le compositeur porta dans le cerveau son grand poëme; pour mener à bien le tableau de cette terrible lutte du bien et du mal, il fallut une gestation douloureuse et pénible; enfin le moment de l'enfantement arriva, M. Scribe envoya son petit livret en guise de layette, et *Robert-le-Diable* vit le jour.

Que dire maintenant d'un opéra qui en deux ans a fait le tour du monde? Représenté pour la première fois à Paris, le 21 novembre 1831, *Robert-le-Diable* a conquis de suite une popularité européenne, popularité d'autant plus merveilleuse que l'ouvrage en lui-même est de l'ordre le plus élevé, et que la pensée s'y meut dans une région supérieure qu'on pourrait croire inaccessible au vulgaire; et pourtant il n'est pas de chef-lieu de département qui n'ait voulu entendre *Robert-le-Diable*; de modestes chefs-lieux d'arron-

dissement ont brigué l'honneur de voir défigurer chez eux cette grande partition. Je me rappelle même, à ce sujet, une représentation assez singulière qui eut lieu, en 1836, dans un petit port de mer, non loin de Narbonne. Le théâtre avait été construit sur une barque; une mer immense, paisible et unie comme un miroir, un beau soleil de mai, un ciel bleu et pur, remplaçaient les toiles peintes et les quinquets de la rue Lepelletier. Le rivage servait de parterre, et la foule s'y pressait compacte et frémissante. L'orchestre, composé d'un cornet à piston, d'un flageolet et d'une grosse caisse, entama l'ouverture, et bientôt des acteurs nomades, venus on ne sait d'où, se jetèrent intrépidement dans ce drame terrible; un Bertram en loques fit retentir les airs de son évocation satanique; une Alice fanée chanta sa délicieuse mélodie au pied de la croix; une Isabelle, vieille et laide, et un Robert grotesque, mais tous deux pourvus d'un larynx vigoureux, crièrent à pleine voix le beau duo du quatrième acte. Au cinquième, l'enfer se déchaîna contre le ciel, Bertram lutta contre Alice, fut vaincu, disparut à fond de cale en poussant son terrible cri : *Ah! tu l'empor-*

tes, *Dieu vengeur!* Robert fut sauvé, le public fut ravi, et le rivage retentit d'acclamations. C'est qu'après tout, comme le disait Napoléon, la démocratie a *des entrailles*. Traduisez une pensée, si vaste, si profonde qu'elle soit, dans une action dramatique assez vive, assez réelle, pour la faire entrer en quelque sorte dans l'esprit et dans le cœur du spectateur, et vous remuerez éternellement les masses, parceque vous vous adresserez aux sentiments les plus intimes de l'homme, et que vous l'entraînerez dans un ordre d'émotions poignantes, qui se lie à tout ce qu'il y a de redoutable et de redouté sur la terre.

Robert-le-Diable est une de ces œuvres qui restent et font époque dans l'histoire d'un art. Pour arriver à une telle inspiration il a fallu la chercher sur les cimes escarpées où seul le génie prend pied, où Homère a trouvé son *Iliade*, Dante sa *Divine Comédie*, Milton son *Paradis perdu*, Mozart son *Don Juan* et Châteaubriand ses *Martyrs*. Et pourtant il est certain que c'est presque à son corps défendant que M. Véron admit *Robert* au répertoire et consentit à se laisser enrichir d'un demi-million.

Après cette grande et laborieuse création, M. Meyerbeer se reposa pendant cinq ans. Quelques mélodies pleines d'élévation, pour voix et piano, le *Ranz des vaches*, le *Vœu pendant l'orage*, *Rachel et Nephtali*, le *Moine*, et quelques autres parurent dans cet intervalle : et cependant le public, attendant avec impatience la partition nouvelle qu'on lui annonçait, criait sans cesse au journalisme : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien » venir? » Rien ne venait. M. Meyerbeer est de ceux qui font difficilement des choses faciles ; il se hâte lentement, et l'inspiration ne lui arrive qu'à force de méditation et de travail ; enfin l'opéra des *Huguenots* fut mis à l'étude et représenté, pour la première fois, en mars 1836.

Cette œuvre est aussi une œuvre de génie ; mais comme chez M. Meyerbeer la pensée musicale, bien qu'*une* par le fond, est presque toujours l'expression vraie des situations, il devait se trouver dans la musique des deux ouvrages la même différence qu'entre l'ordre d'idées sur lequel roulent ces deux sujets. L'action des *Huguenots* est celle d'un drame comme tous les drames ; rien de très élevé dans les situations.

L'amour est la seule passion qui fasse les frais de la partie la plus dramatique de l'ouvrage. Dans *Robert* l'émotion nous arrive de plus haut et nous pénètre plus profondément. Dieu et Satan, le bien et le mal, sont comme les acteurs principaux de ce drame merveilleux, et quelque intérêt que l'on prenne aux attrayantes péripéties d'une passion amoureuse, il est difficile de mettre sur la même ligne deux conceptions d'un caractère aussi différent. Comme type, Marcel, ce soldat rude et fanatique, qui représente non pas seulement le luthérien, mais bien plutôt le sectaire, dans le sens le plus général du mot, est certainement au-dessous du type de Bertram représentant le génie du mal dans son acception poétique la plus élevée. Valentine, cette *grande fille brune* et *courageuse* qu'aime tant George Sand, peut-être parcequ'elle tient un peu de Sylvia et de Lélia, me séduit bien moins que la douce Alice qui puise sa force dans sa candeur, et dans sa foi, et qui prie à genoux aux pieds de la croix qu'elle embrasse; Raoul enfin, cet être étourdi et insipide, ce *hanneton sentimental*, comme dit George Sand, qui passe trois actes à courir

d'une femme à l'autre, est-ce là un type à comparer à Robert luttant entre le ciel et l'enfer? et le petit page donc, quel triste rôle! et la scène du sopha et de l'évanouissement, qui influe si ridiculement sur l'effet de ce beau duo de Raoul et de Valentine, le morceau le plus pathétique de l'ouvrage! En somme, il est évident que comme conception les *Huguenots* ne valent pas *Robert*. Mais il est évident aussi que, dans la responsabilité de cette partie de l'œuvre, M. Scribe est au moins de moitié.

Maintenant, pour ce qui concerne la partie purement musicale, s'il était permis à un Béotien comme moi d'avoir un avis, je dirais qu'elle est loin de me paraître supérieure à la musique de *Robert;* l'instrumentation y est, dit-on, pleine de science; mais dans ce torrent d'harmonie instrumentale les idées mélodiques apparaissent *rari nantes in gurgite vasto*. Le choral de Luther est certainement d'un très bel effet, bien qu'il ait un peu le caractère d'une psalmodie; mais y a-t il dans les trois premiers actes une seule mélodie qui émeuve, saisisse et transporte? La romance: *Plus blanche que la blanche hermine*, est très fi-

nement dessinée, je l'avoue, très difficile à exécuter, on me l'a dit; l'accompagnement sur *la viole d'amour* me paraît une invention charmante, mais le chant en lui-même ne me semble pas contenir un grand fond d'originalité. Le duo du troisième acte serait admirable si ce n'était la naïveté quelque peu anacréontique de la situation. Les quatrième et cinquième actes sont d'une beauté complète; le trio final entre Raoul, Valentine et Marcel est un vrai chef-d'œuvre, qui vaut à lui seul toute une partition.

Depuis les *Huguenots*, c'est-à-dire depuis quatre ans, M. Meyerbeer se livre avec sa lenteur ordinaire à une grande composition qu'on annonce, depuis bien des mois, comme devant paraître incessamment. On l'appelait d'abord *le Prophète;* aujourd'hui elle a nom *les Anabaptistes;* et quelle que soit sa destinée, on peut prédire d'avance qu'elle sera marquée de ce cachet qui constitue l'originalité de la troisième manière de M. Meyerbeer. Son titre seul annonce déjà qu'il y aura encore là une fusion de la musique religieuse et de la musique dramatique. Cette fusion donne aux productions récentes de M. Meyerbeer une cer-

taine allure sévère et solennelle, qui n'appartient qu'à lui et l'a fait considérer par les enthousiastes comme la plus haute expression du génie musical moderne. Et pourtant il est encore en Allemagne des *esthétiques* qui persistent à soutenir que les œuvres dernières de M. Meyerbeer ne sont qu'un assemblage de ponts-neufs homériques, un travail de marqueterie et de placage, arrangé avec une science qui touche au pédantisme. Suivant eux, sa méthode actuelle est un alliage dont les éléments sont plutôt juxta-posés que fondus.

Si ignorant que l'on soit, ne pourrait-on pas trouver entre deux extrêmes un terme moyen? Ne pourrait-on pas signaler, même dans *Robert*, à côté d'une grande fécondité d'harmonie, un peu de stérilité mélodique, un goût trop prononcé pour les accords dissonnants et ce que les musiciens appellent des *transitions d'emblée*, procédé qui donne à certaines parties des ouvrages de M. Meyerbeer une dureté pénible? Mais ce qui fait surtout de la musique du célèbre maestro une nourriture rude, âpre et dangereuse aux gosiers qui en usent immodérément; ce qui a

il a reçu de la gloire ses grandes lettres de naturalisation ; il aime Paris comme on aime toujours le théâtre de ses succès ; il est membre associé de l'Institut de France ; et, de tous les ordres dont il est chamarré, la décoration qu'il préfère est celle d'officier de la Légion-d'Honneur. Comme homme, on le dit d'un caractère doux, affable et modeste, bien que passionné pour l'encens, cet aliment des dieux de la terre et de l'Olympe. Il puise ses inspirations, non point dans un nectar généreux, ainsi qu'on l'a faussement prétendu, mais dans une carafe d'eau claire et limpide ; et le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est de renouveler trop rarement la provision d'enthousiasme de ses admirateurs.



M. MAUGUIN.

A. René et C.ie

M. MAUGUIN.

Moi, Messieurs, vous le savez, j'ai toujours pris pour type du gouvernement que je voudrais voir en France les dernières années du consulat et les premières années de l'empire.

Une voix. **— Sans charte! (Exclamations!)**

Séance du 26 août 1835, *Discours de* M. Mauguin.

Cette galerie serait incomplète, en ce qui concerne les notabilités de la Chambre, si, après avoir peint les différents partis dans la personne de leurs chefs, j'oubliais le parti Mauguin. Le parti Mauguin se compose de M. Mauguin tout seul; c'est exactement comme le parti Dupin. M. Mauguin et M. Dupin, voilà deux noms qu'il est im-

possible de ne pas rapprocher : voilà, sur des bancs opposés, les deux *excentriques* du parlement. Ces deux hommes sont l'un à l'autre ce que le pôle sud est au pôle nord, c'est-à-dire qu'ils se ressemblent beaucoup et diffèrent essentiellement. D'abord, tous deux sont avocats de cœur et d'âme, même à la chambre; tous deux sont également rétifs, l'un à la discipline ministérielle, l'autre à la discipline de l'opposition; tous deux ne veulent ni donner le mot d'ordre, ni le recevoir; tous deux ont eu souvent leurs amis politiques pour adversaires, et leurs adversaires pour amis; tous deux, également vifs dans l'attaque et prompts à la riposte, aiment à se servir d'une même arme, *le trait*, qu'ils manient différemment. Voilà pour les ressemblances. Maintenant, placés d'ordinaire dans un hémisphère opposé, il est rare que quand il fait jour chez l'un des deux il ne fasse pas nuit chez l'autre, et réciproquement; amis et camarades d'école, M. Mauguin et M. Dupin se tutoient en particulier depuis trente ans, et se rudoient en public depuis dix ans; quand celui-ci dit blanc, on peut être sûr que celui-là dit ou va dire noir; si M. Mauguin crie guerre! liberté! égalité! M. Dupin est toujours là

pour lui répondre paix ! ordre ! légalité ! et cependant, comme ce sont avant tout deux individualités qui n'appartiennent qu'à elles-mêmes; comme il n'y a guère que les montagnes et les partis qui ne se rencontrent pas, il arrive quelquefois que M. Mauguin et M. Dupin se donnent la main, au grand scandale de l'opposition ou des centres. Ainsi, quand M. Dupin blâme l'état de siége, attaque la loi de disjonction, ou combat pour la *présidence réelle*, M. Mauguin se frotte les mains et fait chorus. A son tour, quand M. Mauguin s'écrie (14 novembre 1830) : « Nous voulons tous la mo-« narchie constitutionnelle, nous la voulons avec « le prince qui règne sur la France; nous n'en trou-« verions point dont le cœur fût plus droit, les « intentions plus sincères ; » lorsqu'au plus fort de sa frénésie belliqueuse (29 décembre 1830), M. Mauguin déclare « que la république ne vi-« vrait pas quinze jours chez nous, en présence de « la vieille Europe ; » quand, traitant la question à la manière d'Escobar, il s'écrie : « Qu'entendons-« nous par république, si ce n'est le gouvernement « du plus grand nombre? N'est-ce pas celui que « nous avons, et croit-on qu'en France, en 1830,

« comme au temps du Bas-Empire, on ira se bat- « tre pour des questions de grammaire? » lorsque, plus tard (11 avril 1831), M. Mauguin, expliquant ce qu'il entend par le gouvernement du plus grand nombre, soutient « qu'une nation dont « le cens électoral est fixé à 200 francs est le pays « le plus libre du monde ; » quand, plus tard encore, lors de la discussion des lois de septembre, en présence de la gauche stupéfaite, M. Mauguin déclare « que l'action de la presse n'a été, depuis « trois ans, qu'un désordre et qu'un égarement « continuels ; qu'il partage complétement l'opi- « nion de M. Dupin sur la nécessité d'une loi ré- « pressive, et que, comme lui, il n'attaque dans la « loi proposée que la partie relative aux attribu- « tions ; » quand M. Mauguin parle ainsi, M. Dupin, prêt à se lever, se rassied, sourit, opine du bonnet et rengaine son javelot. Hors de là, M. Mauguin n'a pas d'antagoniste plus direct que M. Dupin, et M. Dupin n'a pas d'adversaire plus infatigable que M. Mauguin ; c'est, entre les deux honorables députés, un combat perpétuel de citations, de métaphores et de bons mots. L'un puise ses effets dans la nature, et l'autre dans l'art.

L'éloquence de M. Dupin est un certain mélange d'esprit et de sens dont il a seul le secret; quand il réussit, il emporte la pièce; quand il échoue, ce qui lui arrive quelquefois, c'est qu'il a été trop vulgaire dans la forme ou trop mesquin dans le fond. M. Mauguin a plus d'esprit que de sens; il est toujours disert, presque toujours élégant, plus harmonieux que chaleureux; et quand il est éloquent, ee qui est rare, c'est qu'alors la grandeur de la pensée répond à la pompe de l'expression. Quand il se fourvoie, ce qui lui arrive souvent, il devient déclamatoire dans la forme et creux dans le fond. De plus, comme l'éloquence de M. Mauguin ne se prévaut pas peu d'un geste gracieux, d'une voix mélodieuse et d'une belle tête, il advient parfois que la sténographie lui est mortelle.

Que si maintenant je passe à l'homme politique en continuant ma comparaison avec M. Dupin, je dirai qu'en ma qualité de biographe qui se croit obligé d'être *impartial* dans toute la portée du mot, j'aime ces deux personnages à cause même de l'*excentricité* qu'on leur a tant reprochée. Sans m'inquiéter des obstacles que certaines résistances individuelles peuvent apporter au triom-

phe de tel ou tel système, je suis de ceux qui pensent que la supériorité ne suffit pas toujours pour constituer un chef de parti ; qu'il faut souvent y joindre un grand fond de docilité; que les partis sont constamment très logiques dans le but, mais parfois très peu logiques dans les principes ; et que tel meneur politique, obligé, pour ne pas perdre sa position, de faire taire sa conscience et de violenter ses principes, a dû souvent se dire comme je ne sais plus quel personnage de vaudeville : « Hélas ! il faut bien que je les suive, puis- « que je suis leur chef. » Toutefois, pour un biographe en miniature, M. Dupin possède ici un notable avantage en ce sens qu'il est beaucoup plus facile à définir que M. Mauguin. M. Dupin, je l'ai déjà dit ailleurs (1), avec toute son apparente mobilité, est avant tout l'homme du *droit écrit*, le *Séïde* de la loi. La loi, c'est-à-dire tout ce que contient le morçeau de papier discuté et voté librement par la majorité de chacune des deux chambres, sanctionné et promulgué par le roi, le tout conformément aux articles 16 et 18 d'un autre morceau de papier qui s'appelle la Charte,

(1) Voir la notice sur M. Dupin.

voilà en politique le dernier mot de M. Dupin, voilà le critérium de certitude auquel il s'attache avec une tenacité d'autant plus grande que le mouvement actuel des esprits lui semble plus dépourvu de gouvernail et de boussole. Quant à M. Mauguin, s'il était avant tout l'homme de la liberté, bien que la liberté soit une chose de sentiment que chacun entend un peu à sa manière, on pourrait encore le saisir, le fixer et le résumer; s'il n'avait d'autre passion que celle des affaires étrangères, bien qu'il la porte à un point tel que, pour la caractériser convenablement, il faudrait, en violant la langue française, la nommer *diplomatomanie;* si multipliées que soient ses excursions dans les quatre parties du monde, on pourrait encore l'y suivre. Malheureusement pour moi, M. Mauguin ne se contente pas de vouloir être l'homme le plus libéral et le meilleur diplomate de France, il prétend encore être tout ce qu'il y a de plus gouvernemental. M. Mauguin accouplerait volontiers dans une *égale* admiration Napoléon, Talleyrand et Lafayette, l'un parcequ'il savait bien gouverner, l'autre bien ruser, et le troisième parcequ'il ne savait faire aucune de ces

deux choses. Aussi je prie le lecteur de ne pas s'en prendre à moi si M. Mauguin n'est pas toujours d'accord avec lui-même dans le court exposé qui va suivre.

M. Mauguin est né à Dijon, le 28 février 1785 ; son père, homme de bien et de savoir, professeur de droit à la faculté de cette ville, prit un soin tout particulier de sa première éducation. L'orage révolutionnaire, en l'enlevant à ses fonctions, lui permit de se consacrer tout entier à son fils, dont la jeune et précoce intelligence s'habitua de bonne heure au travail ; après avoir terminé ses études, le jeune Mauguin fut envoyé à Paris vers la fin du Consulat, pour faire son droit. Les écoles n'ayant pas encore été rétablies, il suivit les cours professés dans cette *Académie de législation* dont il a déjà été question autre part ; il s'y fit remarquer par son aptitude et son zèle, et fut reçu licencié vers 1804. Toutefois il ne parut que beaucoup plus tard au barreau. Après quelques tentatives infructueuses pour entrer dans le parquet, le jeune avocat, découragé d'abord par les difficultés du début, se voua longtemps aux travaux paisibles du cabinet.

Ce temps passé dans la retraite ne fut pas perdu pour M. Mauguin. Livré à de vastes études théoriques, aidé de toutes les ressources d'un esprit sagace et pénétrant, il amassa lentement et obscurément un ample trésor de connaissances variées ; et quand plus tard il entra dans la carrière, il lui fut d'autant plus facile de s'y faire une place à part, qu'il y arriva préparé de longue main et armé de toutes pièces. J'ai dit un mot plus haut sur les défauts des qualités oratoires de M. Mauguin ; il est assez naturel de faire ressortir ici le beau côté de son talent. M. Mauguin a été incontestablement l'avocat le plus littéraire de la restauration ; ce qui ne l'a pas empêché d'être parfois aussi spécial, aussi *ferré* sur la logique et les principes que les plus forts légistes de son temps. Moins vif, moins fougueux, moins original, moins gagneur de procès que M. Dupin, il est plus pur, plus égal, plus gracieux et plus habilement nuancé que lui ; moins ardent, moins éclatant que M. Berryer, inférieur comme dialecticien à M. Tripier, il est meilleur logicien que l'un, il est plus artiste et plus brillant que l'autre : ajoutons que la recherche cicéronnienne, qui dé-

plaît parfois dans M. Mauguin parlant d'affaires au sein d'une Chambre où la poésie est peu à l'ordre du jour, s'est trouvée souvent, dans certaines causes criminelles, transformée en la plus haute et la plus entraînante éloquence. Toutefois les grands mouvements oratoires partis de l'âme, les cris de la passion sont choses rares chez M. Mauguin ; il s'en défie ou les dédaigne : presque toujours tempéré, toujours maître de lui jusque dans ses plus grands élans, il ressemble davantage à Isocrate qu'à Démosthènes, à Vergniaud qu'à Mirabeau ; c'est l'héritier en ligne directe des classiques avocats du dernier siècle, c'est le petit-fils de Gerbier.

Le 19 août 1815, la voix de M. Mauguin retentit pour la première fois en France avec quelque éclat. Le jeune et héroïque Labédoyère, traduit le 14 août devant un conseil de guerre, avait voulu se défendre lui-même ; le président Berthier de Sauvigny lui avait brusquement coupé la parole, en s'écriant : « Je ne souffrirai pas que l'accusé se « livre à des divagations politiques. » Condamné à mort, Labédoyère confia à M. Mauguin son pourvoi en révision; pendant trois heures le jeune avo-

cat, garrotté dans les entraves d'une discussion de pure forme, lutta vainement pour arracher cette noble tête à la fureur des partis. Le sacrifice dut se consommer, et Labédoyère mourut en brave, comme il avait vécu.

A quelque temps de là, M. Mauguin s'illustrait de nouveau dans une autre cause, signalée par un de ces incidents qui caractérisent une époque. Il s'agissait de la conspiration dite des patriotes de 1816. Une poignée d'hommes obscurs, des cordonniers, des corroyeurs, des écrivains publics, avaient formé le projet de renverser le gouvernement; un malheureux bottier, nommé Pleignier, le principal accusé, avait composé dans ce but un écrit absurde, et, suivant la mansuétude de ces temps-là, l'avocat-général avait requis contre lui la peine de mort. M. Mauguin, défenseur de Pleignier, désespérant de sauver son client, s'attache à un artifice oratoire comme à une dernière planche de salut; il se met en tête de prouver aux jurés qu'ils ont à leur disposition une peine bien plus sévère que la mort... Et le voilà qui commence à peindre en traits de feu, et d'une voix vibrante, les tortures de l'exil : « Qu'il est à plaindre celui

que la patrie abandonne, celui surtout qu'elle relègue au delà des mers, sous le ciel brûlant des tropiques! Dénué de tout, sans moyens d'existence, sans asile, dévoré par une terre qui ne reçoit d'habitants que pour les engloutir, les peines de l'imagination se réunissent aux maux physiques pour l'accabler encore. Il tourne en vain ses regards vers ce pays auquel se rattachent tous ses souvenirs, où respirent tous ceux qui lui sont chers. Sa femme!... ses enfants!... il les cherche!... il les appelle! Les mers l'arrêtent; ses cris se perdent dans l'espace!... Fatale existence, plus cruelle cent fois que la mort même!... Pleignier ne vous la demande pas, Messieurs; c'est une femme jeune encore, ce sont des enfants en bas âge qui vous la demandent pour lui!» Saisi, entraîné par cette émotion qui vient du cœur, et enfante la véritable éloquence, M. Mauguin allait continuer, lorsque tout-à-coup Pleignier sent défaillir son courage et éclate en sanglots déchirants : « Me Mauguin, dit « le président en interrompant l'orateur, le zèle » de votre défense vous emporte trop loin; l'hu» manité devrait vous interdire de présenter ce » triste tableau.» M. Mauguin se tut. Des Grecs ou

des Romains auraient acquitté l'accusé, et porté le défenseur en triomphe. Les juges de 1816, qui n'étaient ni des Grecs ni des Romains, mais qui n'étaient pas moins philanthropes que leur président, estimèrent que M. Mauguin avait parfaitement raison, que l'exil était en effet une peine atroce, et en conséquence ils condamnèrent Pleignier à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée en place de Grève, le tout par humanité.

Sans parler ici de cet autre procès politique des membres de l'association de l'*Epingle noire*, où M. Mauguin fit preuve d'un égal talent et eut un même insuccès; de l'affaire Wilfrid-Régnault, dont il a déjà été question ailleurs, où M. Mauguin eut un beau mouvement d'éloquence en soutenant, au nom d'un condamné mort civil, une action en diffamation, je signalerai le fameux procès en calomnie, intenté par le général Canuel contre MM. Fabvier et Senneville, au sujet des troubles de Lyon; M. Mauguin, défenseur du colonel Fabvier, s'éleva avec force contre les tendances oppressives des fougueux amis du trône et de l'autel.

Vers cette époque, M. Mauguin, fatigué de travaux et exténué par les nombreuses plaidoiries aux-

quelles donna lieu l'affaire Canuel, fut atteint d'une grave maladie de poitrine et des organes de la voix, qui l'obligea à la retraite pendant cinq ans. Il ne reparut guère au barreau qu'en 1823, dans un procès qui eut un grand retentissement. Je veux parler du procès de M. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, contre M. le duc de Bassano, relativement à des actions de canaux données en dépôt en 1815 par Napoléon à M. de Bassano, actions que le duc d'Orléans revendiquait comme provenant de son apanage. Dans cette affaire, M. Dupin, avocat du duc d'Orléans, et M. Mauguin, avocat de M. de Bassano, firent assaut de science, de logique et d'éloquence. Mille autres causes civiles que je ne puis examiner ici, indépendamment des nombreux procès politiques où M. Mauguin se montra constamment le défenseur des libertés publiques, l'avaient classé définitivement parmi les sommités du barreau, lorsque les électeurs de la Côte-d'Or l'envoyèrent en 1828 à la Chambre, où il prit place dans les rangs de l'opposition et combattit avec mesure le ministère Martignac. Quand, plus tard, une administration désastreuse tenta de faire violemment rétrograder

l'esprit public, M. Mauguin lutta sans relâche et sur les bancs de la Chambre et dans l'arène judiciaire où, quelques jours avant la révolution de juillet, défenseur du *National*, il faisait encore entendre de sombres et prophétiques paroles que les événements ne tardèrent pas à justifier.

Présent à Paris au moment de la publication des fatales ordonnances, dès le premier jour, alors qu'il y avait un vrai mérite dans le courage, car il n'était pas sans danger, M. Mauguin passa le Rubicon. Le lundi 26 juillet il faisait partie des 14 députés réunis le soir chez M. Delaborde. Le mardi, dans la réunion Périer, quand l'hôte lui-même et plusieurs hésitaient à entrer franchement dans la résistance, il soutint de toutes ses forces la nécessité d'une protestation énergique et immédiate. Le mercredi, au moment où la réunion, transférée chez M. Audry de Puyraveau, envoyait, au milieu de la fusillade, une députation au duc de Raguse, M. Mauguin demanda un des premiers la formation d'un gouvernement provisoire, destiné à organiser le mouvement. Ce gouvernement fut enfin formé le lendemain 29 juillet, dans la réunion Laffitte, sous le titre de commission mu-

nicipale, et M. Mauguin fut plus tard adjoint aux cinq membres qui le composaient. Le vendredi 30 juillet, au milieu du tumulte d'une grande cité en révolution, trente à trente-cinq hommes réunis au Palais-Bourbon délibéraient sur l'avenir du pays. Cet avenir était encore voilé de nuages, les propositions les plus contradictoires se croisaient; on hésitait, on craignait de s'aventurer dans des chemins inconnus; la plupart disaient qu'il fallait attendre, pour délibérer, l'arrivée de M. de Mortemart, apportant la révocation des ordonnances; et cependant le peuple, partout victorieux, était en fermentation; on criait *vive la république!* à l'Hôtel-de-Ville, et M. de Mortemart n'arrivait pas. Dans ces circonstances difficiles, M. Mauguin (les procès-verbaux du rédacteur Lagarde en font foi) fut sans contredit un de ceux qui montrèrent le plus d'énergie et de résolution; c'est lui qui disait : *les minutes brûlent*; c'est lui qui refusait d'attendre M. de Mortemart; c'est lui qui demandait des décisions immédiates, c'est lui qui s'écriait : « Nous ne pouvons trop nous hâter; » il faut ou traiter ou combattre, mais de suite, » sans hésitation, sans délai. » La vivacité de ce

langage contraste singulièrement avec la pâleur de certains discours qui huit jours plus tard étaient déjà des plus colorés. Enfin on trouva une solution mixte, et le duc d'Orléans fut appelé à la lieutenance du royaume. Lorsqu'on proposa à la Chambre le dépôt aux archives de l'abdication de Charles X et du duc d'Angoulême, M. Mauguin combattit vivement et vainement cette mesure comme inutile et dangereuse. Il prit une part active à la discussion de la nouvelle charte, et lutta également en vain contre le principe d'*inamovibilité* des juges, défendu par M. Dupin.

Le bon accord du gouvernement nouveau et de M. Mauguin dura peu; rallié à l'utopique programme de l'Hôtel-de-Ville, l'honorable député avait rêvé d'abord une forme gouvernementale hybride, républicaine de fait, et monarchique de nom, quelque chose d'anormal, de monstrueux, de mythologique, un pommier greffé sur un citronnier, un centaure, une sirène, enfin tout ce que vous voudrez. A parler franchement, je crois que, dans les premiers jours, tout le monde fut plus ou moins d'accord pour en essayer un peu : on s'aperçut bien vite que le monstre n'était pas né

viable, et qu'il fallait en revenir aux êtres régulièrement organisés. Les uns gravitèrent alors insensiblement vers la république, et les autres marchèrent à distances inégales vers la monarchie; M. Mauguin se tint longtemps et obstinément à l'arrière-garde de ces derniers, faisant face aux autres, et ne sachant trop de quel côté tourner. C'était le temps de son impétuosité révolutionnaire, de son ardeur guerrière et de ses grandes croisades à travers l'Europe; c'était le temps où ce Napoléon en bonnet carré, couché sur des cartes géographiques, alignait dans son cabinet, à grands renforts d'épingles, des bataillons, des escadrons, des armées de je ne sais combien de cent mille hommes, des marches, des contre-marches, des combats, des assauts, des capitulations; c'était le temps où, suivant la spirituelle expression de Timon, Lamarque et lui s'en allaient tous deux en guerre comme feu *M. de Malbrouck*, entraînant sur leurs pas et déployant les phalanges de la grande armée. Pour M. Mauguin la période révolutionnaire n'avait pas cessé; six mois après juillet, il en était encore à ce fameux moment *où les minutes brûlent;* il s'agitait, se démenait, se trémoussait sur son banc ou à la

tribune ; il faisait dans le même jour de la stratégie, de la diplomatie, de la propagande, de l'administration, de la législation, du commerce, des travaux publics, des plans de finances, de l'ordre, de la liberté et du progrès. Il cumulait dans sa personne sept ministères idéaux. Il était tout à la fois Sully, Richelieu, Mazarin, Necker, Carnot, Cambon et Talleyrand.

La monarchie de juillet avait à peine un mois d'existence, les rues étaient à peine repavées, que déjà M. Mauguin soulevait dans la Chambre un violent tumulte, en déclarant, à propos d'une affaire de commissaires-priseurs, que la France était en guerre contre le ministère, et en demandant l'établissement d'un comité d'enquête pour faire un rapport sur la situation du pays. Le gouvernement n'a rien fait, suivant M. Mauguin : il n'a pas organisé l'armée, et il ne s'est pas expliqué avec les puissances étrangères ; il ne s'est pas séparé franchement du droit divin, il n'a pas rétabli l'ordre, il est cause des émeutes, il ne s'est pas occupé d'Alger, il n'a pas ouvert des canaux, il n'a pas armé nos places fortes, il n'a pas équipé nos flottes, il n'a pas entrepris des desséchements,

il n'a pas vivifié l'agriculture, il n'a pas donné du travail aux ouvriers. Mais, s'écrient piteusement les ministres, nous n'existons que depuis six semaines. Peu importe! réplique M. Mauguin; quand *les minutes brûlent*, il faut se décupler. C'est à ce sujet que M. Dupin caractérisait la politique de son spirituel collègue en la nommant la politique du *mouvement perpétuel*, problème insoluble pour les savants eux-mêmes.

Le ministère Laffitte, si libéral qu'il fût, ne trouva pas grâce devant M. Mauguin. Il le pressait, le harcelait sans cesse; il l'étourdissait de ses interpellations; au milieu de la discussion la plus théorique, la plus pacifique, il montait à la tribune et lui signifiait son cartel de rigueur sur les affaires étrangères, en demandant que, toutes choses cessantes, on s'expliquât sur-le-champ avec lui. Si l'on se récriait, comme il était bon prince, il daignait consentir à ce qu'on prît jour et heure pour vider la question. « Mais vous nous faites perdre des moments précieux, lui disait M. Laffitte. — Peu importe! répondait M. Mauguin, quand *les minutes brûlent*, etc. Dans son dédain pour l'administration du 3 novembre, M. Mauguin la

nommait le ministère *des effrayés*. M. Laffitte, tout débonnaire qu'il était, finit par s'impatienter, et lui cria un beau jour : « Eh! non, Monsieur, « les ministres ne sont pas effrayés ; ils ne le sont « pas même de vos discours! »

Et cependant les discours de M. Mauguin ne laissaient pas que d'être un peu effrayants : d'abord il parlait très lestement des têtes couronnées, et surtout d'un *souverain du Nord* (expression favorite) pour lequel l'honorable député de 1840 s'est montré beaucoup plus poli ; il chantait la guerre sur tous les tons, et finissait régulièrement par une invocation à la paix dans le genre de celle-ci : « Puisse la paix de l'Europe ne pas « être troublée! C'est le vœu que doivent former « maintenant comme toujours les amis de l'humanité. » (14 novembre 1830). Et le plaisant de la chose, c'est qu'un an plus tard, sous Casimir Périer, M. Mauguin déclarait en pleine tribune qu'à l'époque même où il concluait pour la paix, il avait très vivement désiré la guerre parcequ'il croyait le moment opportun ; « mais maintenant, « ajoutait-il, je ne la veux plus. » Et, en conséquence de ce changement d'opinion, M. Mauguin

terminait assez régulièrement par une péroraison dans le genre de celle-là : « Lorsqu'un gouvernement nouveau s'introduit au milieu des vieilles « dynasties de l'Europe, il faut qu'il fasse comme « un officier nouveau qui entre dans un régiment, « qu'il fasse ses preuves. » (22 septembre 1831.) —Une voix : Mais c'est donc la guerre que vous voulez ! —Vous vous trompez, ce n'est pas la guerre, répondait M. Mauguin ; et, continuant, il apostrophait l'étranger en ces termes : « Qu'ils viennent, « ils verront si nous avons posé les armes, et s'ils « sont tous morts les héros d'Austerlitz et d'Iéna ! » Vous conviendrez que M. Mauguin, concluant pour et parlant contre, ou réciproquement, avait une singulière manière de ressusciter les héros d'Austerlitz et d'Iéna.

Enfin le ministère Laffitte mourut ! Que la terre lui soit légère à ce pauvre ministère du 3 novembre ! Ainsi que je vous l'ai déjà dit souvent, il n'avait pas peu à faire : il avait à tenir tête aux amis de la rue, aux amis de la gauche, aux centres, à M. Guizot, à M. Dupin, à M. Berryer, à tous, et pardessus tous à M. Mauguin ! L'avait-il secoué et interpellé ce malheureux ministère !

Une question n'attendait pas l'autre. Sommes-nous enchaînés par les traités de 1814, oui ou non? Où en est la question belge? et la question espagnole? et la question d'Alger? Exhibez vos pièces; il manque un protocole! Et si le ministre se récrie et veut avoir l'air de régenter l'orateur: « Je sa- « vais, replique M. Mauguin d'un ton de dignité « offensée, je savais, et M. le ministre pouvait se « dispenser de me l'apprendre, je savais ce que « c'est qu'un protocole. » Ignorer ce que c'est qu'un protocole, fi donc! M. Mauguin aurait mieux aimé cent fois qu'on lui dît qu'il ne savait pas un mot du livre III du code civil, titre II *des donations et testaments*.

Dans sa manie pour ce que M. Dupin appelait les *trois voyages obligés*, l'honorable député, si la chambre était lasse et le rudoyait, usait de ruse, commençait d'un ton insinuant, consentait à s'occuper un peu de vils détails d'intérieur, puis insensiblement il arrivait à la transition ordinaire : « Je finirai par un mot sur les affaires étrangères. » (Violent tumulte; assez! assez! la cloture!) M. Mauguin descend, se ravise, et de sa place il s'écrie: Je demande la parole pour un

rappel au réglement. — Le président : M. Mauguin demandant la parole pour un rappel au réglement, je dois la lui accorder ; je l'invite seulement à se renfermer dans la question du réglement. M. Mauguin à la tribune : « Je déclare que je ne voulais parler que sur les affaires étrangères. » — (Rire universel ; tumulte.) — Enfin M. Mauguin obtient la parole en promettant qu'il ne dira que quelques mots sur la question belge ; et il commence par entamer le duc de Modène, ce petit *potentat* italien qui a l'audace de ne pas reconnaître le gouvernement de juillet ; il en parle environ vingt minutes, après quoi il déclare qu'il n'a pas à en parler aujourd'hui, que ce point fera l'objet d'une discussion plus étendue. — Une voix : Vous n'êtes donc jamais fatigué ! — On rit, et, de guerre lasse, on écoute ou tout au moins on entend.

Malgré son acharnement à se jeter ainsi, flamberge au vent, à travers toutes les questions, M. Mauguin, qui au fond n'est pas féroce du tout, se sentait pris parfois d'un accès de douceur et de benignité rare. Ces jours-là, il ne respirait que la paix, la concorde, l'union, et varial·

à l'infini le vieux refrain gaulois : Embrassons-nous et que cela finisse ! «Hier encore, disait-il (29 décembre 1830), les ministres vous parlaient des amis de l'ordre et de la paix. » Ces amis de l'ordre (s'adressant aux centres) c'est vous sans doute, Messieurs ; n'est-il pas vrai que vous voulez de la liberté ? (Plusieurs voix : oui, oui !) De l'autre côté sont sans doute les amis de la liberté (s'adressant au côté gauche) ; n'est-il pas vrai, Messieurs, que vous voulez aussi de la monarchie ? (Marques d'adhésion). L'alliance de la monarchie et de la liberté, voilà ce que nous voulons tous ! Pourquoi donc alors ces discours qui nous divisent ? » etc... Et dès le lendemain, M. Mauguin, qui avait mal dormi sur une carte géographique, redevenait méchant, et mettait le feu aux étoupes.

Avec Casimir Périer, l'infatigable questionneur trouva enfin à qui parler, et ce fut bientôt entre les deux hommes une guerre d'épigrammes qui se transformaient assez facilement en gros mots. La situation était des plus alarmantes ; du côté de la Belgique et de l'Italie l'horizon était menaçant. Les derniers cris de la malheureuse Pologne, qui se débattait expirante, arrivaient jusqu'à nous ; les

têtes s'enflammaient, l'agitation de la cité avait passé dans la Chambre ; on criait, on tempêtait, on s'injuriait; c'était la Convention, moins l'échafaud, les fautes de français, et l'ennemi ! Qu'ils étaient mal reçus alors ceux qui venaient nous dire et surtout nous prouver, que quatre cents lieues nous séparaient de la Pologne, que pour arriver jusqu'à elle il fallait passer sur le ventre à trois ou quatre armées ; qu'il fallait déclarer la guerre à la Prusse, à l'Autriche, à la Russie ; que l'Angleterre, nation positive et peu sûre, se contenterait de faire des vœux et n'agirait pas; qu'en allant ainsi au loin chercher l'ennemi chez lui, nous laissions la France en proie aux désordres, aux discordes, à l'anarchie, avec des finances délabrées, un armement inachevé, des moyens de défense incomplets, en un mot, souffrante encore de toutes ces crises qui suivent une révolution ! Qu'ils étaient aimés, populaires et applaudis au contraire, ceux qui, comme M. Mauguin, nous déroulaient à la tribune des plans de campagne fantastiques; ceux qui nous poussaient à une gasconnade indigne d'une grande nation, en nous sommant de défendre à la Russie de toucher à la Pologne; ceux

qui découvraient pour nos flottes des ports militaires polonais là où il n'y en avait pas; ceux qui, comprenant parfaitement combien la guerre était alors inopportune et dangereuse, la déclaraient nécessaire en même temps qu'ils s'excusaient de la vouloir ! M. Mauguin était un de ces derniers, et il était de plus alors un véritable boute-feu d'opposition. Toujours gracieux, toujours souriant, toujours spirituel, il décochait sans cesse à Casimir Périer des traits aigus et envenimés, et l'ardent ministre, dévoré du souci des affaires publiques, bondissait sur son banc à toutes ces personnalités d'autant plus amères qu'elles étaient plus fines et plus tortueuses. Enfin, un beau jour, au moment où la nouvelle de la prise de Varsovie avait jeté le trouble dans tous les esprits et la fermentation dans toutes les têtes, au moment où l'émeute grondait aux portes de la Chambre, M. Mauguin, laissant de côté toute précaution oratoire, vint articuler contre le ministère une de ces accusations épouvantables qui, parties d'une tribune, quand elles restent sans réponse, flétrissent des hommes publics et les marquent au front pour jamais; il ne craignit pas

d'accuser formellement les ministres non-seulement d'être la cause occasionnelle des émeutes, mais encore de les fomenter, de les vouloir, de les *faire*. Ainsi, le sang des soldats, le sang des gardes nationaux, le sang des républicains versé dans les rues de Paris, tout cela était jeu de ministres. Contre cette outrageante accusation la Chambre se leva presque tout entière; Périer, pâle de colère, somma l'orateur d'apporter des preuves, d'articuler des faits, de prononcer des noms; et M. Mauguin, toujours impassible au milieu du plus affreux tumulte, s'enveloppa dans son sourire et demanda une enquête. Vainement le ministre furieux lui offrit l'enquête sur-le-champ et d'homme à homme, en lui criant : *C'est une calomnie, Monsieur!* Ce n'était pas ce que voulait M. Mauguin; il voulait engager la Chambre, et la Chambre ne pouvait ordonner l'enquête qu'en admettant la possibilité de faits odieux avancés, sans l'ombre d'une preuve, c'est-à-dire en renversant le ministère. La Chambre répondit à M. Mauguin par un ordre du jour motivé sur la demande formelle de Casimir Périer, et contenant une déclaration expresse de confiance. L'ordre du jour, ainsi motivé,

passa à une majorité de 85 voix; la minorité vota pour l'ordre du jour pur et simple; mais, il faut le dire, nulle voix, pas même dans les rangs extrêmes de la gauche, ne vint se joindre à celle de M. Mauguin; bien plus, M. Odilon-Barrot crut devoir monter à la tribune pour déclarer qu'il désavouait et repoussait de pareilles accusations.

A quelque temps de là une nouvelle et violente scène éclata entre les deux ennemis. Après la communication faite par le ministère à la Chambre sur l'insurrection lyonnaise, M. Mauguin attaque la franchise des déclarations du ministre. Périer se précipite à la tribune, et le qualifie d'*individu.* M. Mauguin riposte par le mot *impertinence,* et chacun d'eux se tire d'affaire en déclarant que c'est par méprise; enfin, M. Mauguin, tout en se plaignant d'un ton doucereux de l'aigreur de la discussion, revient en termes polis sur l'ancienne et sanglante accusation; Périer retombe dans *la méprise* de tout-à-l'heure, la Chambre crie à l'ordre! M. Mauguin reparaît, la Chambre crie plus fort; le gracieux orateur lâche aux centres, à bout portant, une grosse injure emmaillotée dans une périphrase, M. Viennet se fâche, s'emporte; on lui ri-

poste par un trait direct et cette fois sans périphrase. Il en résulta un duel, qui, si j'ai bonne mémoire, se termina sans effusion de sang. La session de 1831 est assez riche de scènes de ce genre. Casimir Périer et M. Mauguin, qui éprouvaient l'un pour l'autre une antipathie personnelle, y jouent presque toujours le principal rôle.

Mais je m'aperçois que je me suis laissé aller à développer outre mesure cette partie de la vie politique de M. Mauguin ; mes 36 pages tirent à leur fin, il me faut abréger. Depuis la mort de Casimir Périer, à mesure que le gouvernement s'est affermi, que les nuages de l'extérieur se sont dissipés, l'opposition de M. Mauguin s'est radoucie : les ministres ont cessé d'être perfides, menteurs, fabricateurs d'émeutes et *incapables ;* ils n'ont plus été qu'oppresseurs et *incapables* d'abord, illibéraux et *incapables* ensuite, et finalement *incapables* tout court ; c'est l'accusation des *aspirants;* l'honorable député n'en a pas moins péroré, interpellé et questionné sur la question belge, sur la question italienne, sur la question espagnole, sur la question suisse, sur la ques-

tion mexicaine, sur l'éternelle question d'Alger, et en général sur toutes les questions extérieures et intérieures qui ont paru à l'horizon depuis 1832. L'orage qui a surgi du côté de l'Orient l'a trouvé prêt; il a commencé par adopter d'abord, en l'arrangeant à sa manière, la politique du *statu quo*, de l'*équilibre*, celle de tout le monde; depuis il s'en est fait une autre à lui, qui ne ressemble pas précisément à la première.

M. Mauguin a prononcé à un an d'intervalle, le 12 janvier 1840 et le 3 décembre 1840, deux discours fort remarquables sur les affaires d'Orient: je regrette beaucoup de ne pouvoir vous parler au long de ces deux discours; lisez-les, comparez-les; ils sont fort curieux, en ce sens que l'un est sous plusieurs rapports la réfutation de l'autre : dans le premier, M. Mauguin, se livrant aux excursions géographiques qui lui sont familières, et dans lesquelles, du reste, il fait preuve quelquefois d'une grande somme de lumières, s'attache à indiquer les progrès des diverses puissances de l'Europe depuis dix ans, et plus spécialement de la Russie et de l'Angleterre, toutes deux grandissant d'une manière effrayante; l'An-

gleterre l'œil sur la Syrie et l'Égypte, la Russie l'œil sur Constantinople; la Russie s'efforçant, pour pouvoir agir plus librement en Asie, « *d'occuper, de diviser, de déchirer l'Occident par des guerres dangereuses.* » L'Angleterre, dit M. Mauguin dans son premier discours, porte maintenant toute son attention sur les routes nouvelles à ouvrir à travers l'Égypte et la Syrie. Pourquoi? c'est parcequ'elle prévoit que la Russie régnera un jour sur Constantinople; elle prend ses précautions à l'avance, elle agit déjà, elle agit dans cet ordre d'idées et de prévisions, mais elle regarde donc ce fait comme possible, elle n'y attache pas pour elle une idée de vie et de mort; elle s'y prépare, elle y est préparée; si elle y est préparée, si elle cherche, si elle prend ailleurs des compensations, soyez certains qu'elle ne saurait être éloignée de traiter, et qu'elle acceptera facilement aujourd'hui ce qu'elle est décidée à accepter plus tard. » L'orateur ajoute de longues digressions sur ce qu'on n'a pas fait, il ne dit pas ce qu'il faudrait faire; ce premier discours est sans conclusion. Dans son second discours, l'orateur prouve par A plus B que le danger du colosse

russe est une mauvaise amplification de collége ; que la Russie ne veut ni diviser, ni *déchirer l'Occident par des guerres dangereuses*, comme le disait à tort M. Mauguin il y a un an ; qu'elle veut seulement arriver à Constantinople, que c'est là une chose toute naturelle, qui importe médiocrement à la France ; qu'une seule puissance ne saurait jamais y consentir, parceque ce serait sa perte, sa ruine, sa mort dans vingt ans ; que cette puissance le sait bien, que son opinion est formée, que chez elle personne n'en doute : or cette puissance, c'est la même qui, dans le premier discours de M. Mauguin, y était toute préparée, qui n'y attachait aucunement une idée de vie et de mort, et se disposait à traiter en se ménageant ailleurs d'amples compensations. Or, qui a raison de M. Mauguin il y a deux mois, ou de M. Mauguin il y a un an? La question est grave ; car si le M. Mauguin d'il y a deux mois n'a pas tort, l'alliance russo-française est la mort de l'Angleterre; si c'est au contraire le M. Mauguin d'il y a un an qui a raison, l'alliance russo-française est pour nous une admirable duperie, en ce sens qu'après avoir contribué à amener au plus vite le résultat

que l'Angleterre s'efforce de retarder tout en le *prévoyant*, et en se disposant à *traiter* et à *se ménager* d'*amples compensations*, nous en serons quittes pour nous retrouver après l'événement entre le marteau plus fort et l'enclume plus grande, avec cette petite différence que le contact russe nous aura enlevé cette force morale qui fait la moitié de notre puissance en Europe, et qui nous permet de peser au moins comme deux dans la balance : force morale que M. Mauguin exagérait en 1830, et qu'il paraît avoir mise aujourd'hui complètement de côté ; non pas que je prétende que l'isolement à toujours soit une position bonne; loin de là. Mais comme ce n'est pas ici le lieu de développer à mon tour pour l'avenir un système d'alliances, je me contente d'appeler l'attention du lecteur sur les deux politiques de M. Mauguin.

On sait qu'entre ces deux politiques, c'est-à-dire entre M. Mauguin du 12 janvier et M. Mauguin du 3 décembre, il y a un voyage de l'honorable député à Saint-Pétersbourg, voyage où il a été accueilli, fêté, choyé, suivant l'usage immémorial, et d'après la maxime d'un prince russe : « Traitons agréablement les étrangers pour

« qu'ils disent du bien de nous. » M. Mauguin, étonné de tant d'amabilité chez des *Tartares* (vieux mot de 1830), a senti se refroidir peu à peu ses anciennes ardeurs. Au retour, une noble compagne de voyage, une grande dame de la cour impériale, a achevé sa conversion, et voilà maintenant l'ancien chef d'état-major de Lamarque, le chevalier *quand même* de la Pologne, l'homme d'Austerlitz, qui a passé par Erfuhrt et veut nous faire passer par Tilsitt. Que dirons-nous? que ferons-nous? que veut-on de nous? Je ne sais; toujours est-il que la première expérience a été jadis assez cuisante pour qu'on doive y regarder à deux fois avant de recommencer.

Les mauvaises langues qui ne manquent jamais s'en sont donné à perte de vue sur le voyage de de M. Mauguin. Les uns vous parlent de je ne sais quel tripotage russo-bonapartiste; à entendre les autres, l'honorable député aurait reçu à Saint-Pétersbourg des politesses et quelque chose de plus. De tout cela je ne crois pas un mot; dans les temps de publicité universelle où nous vivons, les capitulations de conscience sont non-seulement peu morales, mais encore peu spirituelles, et, pour

cette double raison, indignes du caractère et de l'esprit de M. Mauguin.

Tenterons-nous maintenant de résumer M. Mauguin? Nous l'avons dit en commençant, la chose est assez difficile. M. Mauguin a la passion de la liberté et la passion de l'autorité; il professe une égale ardeur pour la paix et la guerre; il est diplomate et avocat; il est démocrate par opinion et aristocrate par goût; il est philanthrope très prononcé, et partisan non moins prononcé de l'esclavage des nègres, en sa qualité de délégué des colonies; il est philosophe humanitaire, ce qui ne l'empêche pas, et je l'en honore beaucoup, de posséder à un haut degré la passion de la nationalité. Enfin, pour dire notre dernier mot sur M. Mauguin, attendons qu'il soit ministre des affaires étrangères.



M. SCRIBE.

M. SCRIBE.

> Le secret de votre longue prospérité théâtrale c'est, je crois, d'avoir heureusement saisi l'esprit de notre siècle et fait le genre de comédie dont il s'accommode le mieux et qui lui ressemble le plus.
>
> *Réponse de* M. VILLEMAIN *au discours de réception de* M. SCRIBE. — 28 *janvier* 1836.

En vérité, depuis quelque temps nos grands aristarques littéraires sont devenus si farouches à l'entour du nom de M. Scribe, que j'ose à peine l'inscrire sous ma rubrique. Si je consulte la critique *bilieuse* ou la critique *taquine* dans la personne de ses deux principaux représentants, j'y vois littéralement ceci : M. Scribe est un mauvais coupletier, qui sait à peine ajuster deux rimes boiteuses ; il n'a ni idée, ni style, ni goût, ni plan

ni invention ; c'est un auteur dont les œuvres sont dignes de pitié, si tant est qu'il soit possible de savoir où sont ces œuvres; c'est un industriel qui a passé sa vie à démonétiser toutes les idées pour les transformer en valeur monétaire, qui a toujours traité le bon sens et la grammaire avec un mépris absolu ; c'est une gloire éclose entre deux barbarismes, un nom vermoulu qui n'a pas trois ans devant lui, et autres gentillesses à l'usage des gens qui les prennent au sérieux.

Si je consulte les faits, je vois dans M. Scribe un auteur dramatique qui a pendant trente ans attiré à lui le public le plus élégant, le plus lettré, et qui l'attire encore malgré la critique, un homme dont les œuvres sont aimées et applaudies, non pas seulement à Paris et dans les quatre-vingt-six départements, mais à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Londres, à Naples, à Stockholm, dans les coins le plus reculés de la Norwége, aux confins de la Chine, et jusqu'aux Grandes-Indes. Parlez-en aux voyageurs, ils vous diront que partout où il y a un théâtre, partout où il y a des femmes qui savent lire et des hommes qui se lavent les mains, M. Scribe est un plaisir, une res-

source, une Providence. Un critique plus bienveillant et plus juste, M. Sainte-Beuve, a dit avec raison : « Dès qu'il y a quelque part un essai de « société qui veut être moderne, élégante, on « joue du Scribe. Paris et Scribe, pour eux, c'est « tout un. » Les admirateurs de Napoléon voient en lui le missionnaire armé de la civilisation et des idées françaises à travers l'Europe ; les admirateurs de M. Scribe, et il n'en manque pas, prétendraient volontiers qu'il a hérité de cette grande mission, et qu'il a continué avec ses grelots et sa marotte l'œuvre commencée par le sabre ; sans aller si loin, on ne peut nier que M. Scribe ne soit un propagandiste à sa manière, et digne déjà, sous ce rapport, d'attirer l'attention. Il a pour lui un grand fait, une popularité européenne, qui date de loin, qui dure toujours, et c'est quelque chose ; car, suivant la spirituelle expression de M. Villemain, il n'est donné à personne d'amuser impunément le public pendant trente ans de suite.

Si maintenant du fait nous passons au droit, si nous isolons M. Scribe du prestige de ses longs succès pour l'examiner en *soi, in sich*, comme disent les Allemands, sans donner dans l'enthou-

siasme de ce savant et original Schlegel, qui préférait tout net le *Solliciteur* au *Misanthrope*, M. Scribe à Molière (les Allemands sont meurtriers dans leurs admirations), nous vous dirons que M. Scribe, si souvent dénigré sur parole, supporte beaucoup mieux l'analyse qu'on ne le croit généralement. Je viens de lire, à votre intention, dix-huit gros volumes in-octavo qui ne contiennent pas moins de deux cents opéras, vaudevilles, ou comédies, sans préjudice de deux volumes de Nouvelles. La critique est un animal si dangereux que j'ai abordé cette lecture avec la conviction profonde que j'allais m'imposer un ennui mortel. Eh bien, pas du tout : à l'exception des libretti d'opéra, chose forcément insipide, parmi toutes ces innombrables productions si rapidement écloses, depuis *Une Nuit de la Garde nationale* jusqu'au *Verre d'eau*, il n'en est pas une qui ne contienne une notable dose d'intérêt et d'esprit; la quantité s'y combine si bien avec la qualité, qu'en additionnant le tout on arriverait presque à du génie, n'était ce *quelque chose* qui brille là par son absence; expliquons-nous clairement, et pour cela permettez-moi une comparaison.

Supposez que le *daguerréotype* arrive, à force de perfectionnement, à reproduire les couleurs et à saisir les objets même mobiles, en un mot qu'il puisse s'appliquer à la peinture du portrait, et vous aurez des résultats fins, légers, délicats, fragiles, superficiels, sensibles à l'action de l'air, du reste exacts, gracieux, reproduisant tout : l'habit, le port, le geste, les traits, les yeux, peut-être même la physionomie; tout, hors ce je ne sais quoi d'immatériel, cette étincelle enfouie que les grands peintres, quand ils s'appellent Raphaël ou Molière, vont chercher dans les profondeurs de l'âme pour la fixer sur leur palette ou au bout de leur plume. Animez ce *daguerréotype* ainsi perfectionné, donnez-lui de la vie, de l'observation, de l'intelligence, de l'esprit, beaucoup d'esprit, tout hors l'idéal, et vous aurez M. Scribe; M. Scribe, s'inquiétant peu de ce qui se cache. de ce qui ne paraît pas d'abord, de ce qu'il faut découvrir à force de travail intérieur; M. Scribe, étranger à toutes ces tortures secrètes qui tourmentent le génie, quand, penché sur ce vaste abîme du cœur humain, il en sonde les ténèbres, et s'efforce d'en extraire le vrai ab-

solu, le grand vrai, le vrai du passé, du présent et de l'avenir; M. Scribe, alerte, joyeux, le nez au vent, posté en sentinelle sur le passage des choses et des hommes d'aujourd'hui, saisissant au vol tout ce qui passe, le saisissant finement, spirituellement, exactement; mais point en relief, point à fond, point en grand, superficiellement, en détail, en petit et de côté.

Ainsi organisé, M. Scribe, s'il n'a jamais atteint au sublime, c'est-à-dire à l'idéal du vrai, a eu le rare privilége de ne jamais tomber dans l'absurde, c'est-à-dire l'idéal du faux. Ces deux choses, le sublime et l'absurde, se tiennent de si près, et notre époque littéraire est si remplie d'inégalités, de soubresauts, de pêle-mêle, de courses effrénées, d'aspirations sans bornes, que parmi nos génies eux-mêmes il n'en est presque pas un qui n'ait eu ses défaillances soudaines et ses inexplicables aberrations. Moins audacieuse, la marche de M. Scribe a été aussi plus égale; chez lui il n'y a pas toujours progrès bien marqué, mais il n'y a jamais chute ou décadence. Il a volé aussi haut que le lui permettaient ses ailes; trouvant son point, il s'y est tenu; et, dans ce milieu,

entre ciel et terre, il a su se tirer d'affaire à force d'esprit. Mais quelle sorte d'esprit? Ce n'est pas cet esprit serré, nerveux, incisif, primesautier; l'esprit d'un Montaigne, d'un Pascal, d'un Molière, d'un Voltaire ou d'un Beaumarchais; non, c'est cet esprit courant, de tous les jours, en petite monnaie, cet esprit dont nous avons tous un peu, plus ou moins. La seule différence entre M. Scribe et nous tous, c'est qu'indépendamment de l'esprit qu'il prend aux autres, il en a à lui tout seul une provision énorme qu'il dépense et prodigue sans jamais l'épuiser.

M. Scribe, même depuis qu'il a abordé la haute comédie, n'a jamais fait et ne fera jamais faire un pas à son siècle; en créant ou plutôt en important chez nous un genre dramatique nouveau, la comédie moyenne, la petite comédie sentimentale à la manière de Kotzebue, celle du Gymnase, M. Scribe n'a fait dans les régions du cœur, si bien explorées avant lui, aucune découverte nouvelle; mais je suis profondément convaincu que si plus tard un de nos arrière-neveux, un homme des âges futurs, veut savoir non pas ce que notre époque recelait dans ses flancs de force, de fai-

blesse, de désirs, de maux, de ressources, de tristesses et d'espérances, mais bien ce qu'elle étalait aux yeux en fait de mœurs, d'habitudes, d'opinions, de fantaisies, de folies, comment elle marchait, comment elle parlait, comment elle vivait, comment, en un mot, elle apparaissait, il ne s'adressera ni à M. de Châteaubriand, ni à M. de Lamartine, ni à M. Victor Hugo, ni à George Sand, ni à M. de Vigny, ni à M. de Balzac, ni à M. Alexandre Dumas, il ira droit à M. Scribe; il trouvera chez lui une société mêlée et mobile, à la fois sérieuse et frivole, mesquine et prétentieuse, plus ennuyée que passionnée, verbeuse à l'excès, mal assise, agitée, affairée, inquiète, et parconséquent cupide; il verra là percer, à travers une certaine phraséologie sentimentale, la passion du bien-être matériel, l'idolâtrie du veau d'or. Traitements, pensions, grosses dots, affaires de banque, affaires de bourses, entreprises industrielles, gros revenus, successions tombées du ciel ou d'Amérique, voilà ce qu'il rencontrera à toutes les pages. L'amour et la haine, ces deux grands mobiles du cœur, n'ont, en général, dans les pièces de M. Scribe, qu'une importance secon-

daire ; souvent au premier aspect vous n'apercevez que ces deux éléments de l'art dramatique, vous diriez qu'ils sont là tous seuls; et quand vous les voyez, à travers les incidents les plus variés et souvent les plus bizarres, suivre une marche toujours uniforme et converger vers un but pour ainsi dire marqué d'avance, vous vous demandez quelle puissance mystérieuse préside à leurs évolutions; cherchez bien, et vous n'aurez pas de peine à découvrir le nœud de l'intrigue, le *Deus ex machina*. L'argent est là tout au fond, soyez-en sûr ; c'est lui qui, chez M. Sribe, joue le rôle de la fatalité antique. Chez M. de Balzac il y aussi de l'argent, beaucoup d'argent, mais il y en a trop, et c'est une invraisemblance de plus à ajouter à toutes les autres ; M. de Balzac vous remue les millions à la pelle, l'or ruisselle de sa plume, on dirait d'un *nabab*, on voit qu'en cette matière il y a chez lui défaut d'expérience ; parlez-moi de M Scribe, ses chiffres sont beaux, c'est vrai, mais enfin ils ne sont pas monstrueux ; tout cela est brillant, mais cela se conçoit et s'explique jusqu'à un certain point.

Or, tout ce monde de M. Scribe, tout ce monde

qui a de l'argent, qui dépense de l'argent, qui perd de l'argent, qui ménage son argent, qui place son argent, qui n'a pas d'argent, qui veut avoir de l'argent par amour, mariage, succession, spéculation ou autrement; tous ces financiers, gros, gras et pas trop bêtes, toutes ces petites filles à grands sentiments, avec ou sans dot, avec ou sans *espérances* (joli mot du siècle qui peint au mieux les sentiments d'un héritier présomptif); toutes ces jeunes veuves, sensibles et coquettes en même temps, qui victimes infortunées de l'amour filial, délivrées enfin d'une union contractée avec un riche vieillard pour soulager leur père ruiné par une spéculation hasardeuse, reviennent à celui qui n'a jamais cessé de posséder leur cœur (style Scribe), mettent sa constance et sa fidélité à l'épreuve, et finissent par lui donner avec leur main la cassette du défunt; tous ces amoureux qui parlent comme Werther et comptent souvent comme Barême; tous ces *guerriers* bavards et bons enfants, qui n'ont pour tout potage que leurs *lauriers*, et qui prendraient volontiers autre chose; tout ce monde qui s'aime le matin, se brouille le soir, se réconcilie le lendemain; qui a de petites qualités et de

petits défauts, qui mène d'un même pas les affaires et le sentiment, qui habille de maigres passions avec un grand luxe de mots, qui ne déteste pas la vertu et s'arrange assez avec le vice; tout ce monde enfin de M. Scribe, qui vit et se meut en tournant toujours autour d'un point fixe, l'argent, qu'est-ce sinon la société moyenne et bourgeoise au sein de laquelle nous avons le bonheur de vivre? Non pas que cette société transitoire ne me semble renfermer au fond bien des choses que M. Scribe n'a pas su ou n'a pas voulu y voir; mais ce qui est certain, c'est que tout ce qu'il y a vu y est bien, et sous ce rapport M. Villemain lui disait naguère avec raison qu'il chargeait ses comédies de réfuter une partie de son discours académique.

M. Scribe me semble donc appelé à vivre dans l'avenir, pour deux motifs, d'abord, parcequ'indépendamment de leur mérite intrinsèque, ses œuvres ont une réelle importance historique, et enfin parcequ'ici la qualité est assez bonne pour se sauver par la quantité : un peu loin de Molière, entre Marivaux et Beaumarchais, il y a encore une petite place pour M. Scribe. Dans un temps de pénurie, la qualification d'*illustre* lui va donc

aussi bien qu'à plusieurs autres, et, parconséquent, il est de ma compétence de biographe : *Quod erat demonstrandum.*

Entre le pilier des Halles où naquit Molière, et la rue Montorgueil où naquit Béranger, au beau milieu de la rue Saint-Denis, il y a, si j'en crois M. Sainte-Beuve, une boutique de confiseur, à l'enseigne du *Chat noir*. Cette boutique était, en 1791, un magasin de soierie, lorsque le 25 décembre de la même année il y vint au monde un enfant, que sa mère éleva avec une tendresse infinie, et auquel son père, honnête marchand, gagna à la sueur de son front une modeste fortune. Cet enfant, c'était Augustin-Eugène Scribe.

Plus tard, si d'autres renseignements sont exacts, l'enfant habita rue Saint-Honoré, à côté de l'église Saint-Roch, et dès quatre ans il put se pénétrer de sa théorie favorite des grands effets et des petites causes, car il vit de ses fenêtres, caché dans le giron de sa mère, la terrible mitraillade que Bonaparte, général des troupes de la Convention, administra aux sections de Paris; mitraillade d'où sortit l'empire, et sortie elle-même, dans le système de M. Scribe, de ce fait, que Bona-

parte, alors sans emploi et sans ressources, après avoir cherché vainement un billet de 1,000 fr. pour passer à Constantinople, fut forcé de rester à Paris, où il se trouva à point pour accepter une mission périlleuse dont personne ne voulait. Pourquoi M. Scribe ne ferait-il pas de cela une comédie nouvelle, logique et philosophique, ni plus ni moins que le *Verre d'eau*, et intitulée : *Le billet de mille francs?*

Après le rétablissement de l'Université, le jeune Scribe fut placé au collége Sainte-Barbe, où il fit de brillantes études ; il suivit les cours du lycée Napoléon, et remporta plusieurs prix aux concours généraux. Il avait perdu son père de bonne heure, et sa mère, fière de ses succès, rêvait pour lui la gloire du barreau, lorsqu'elle mourut elle-même, en le laissant confié aux soins du célèbre avocat Bonnet, le défenseur de Moreau, qu'elle chargea de le diriger dans la carrière qu'elle avait choisie pour lui. Au sortir du collége, M. Scribe consentit pour un instant à entrer chez l'avoué, mais ses désirs étaient ailleurs. Dès sa rhétorique il traçait des scènes de vaudeville et griffonnait des couplets sur ses cahiers ; les jours de sortie il

courait au parterre, non point des *Français*, mais de la rue de Chartres ou des Variétés; et là, tapi dans un coin, il frémissait d'aise à la pensée que lui aussi serait peut-être un jour assez heureux pour faire rire tout ce monde-là. Au retour, la nuit, au dortoir, il en rêvait tout éveillé, et les lauriers de Laujon l'empêchaient de dormir.

De 1811 à 1815, M. Scribe fut censé faire son droit; en réalité, il fit cinq vaudevilles avec la collaboration de son camarade de collége, M. Germain Delavigne, le frère du poëte. Ces cinq premiers éclaireurs de cette innombrable infanterie légère que M. Scribe devait plus tard lancer sur tous les théâtres de Paris, furent impitoyablement massacrés par le public de la rue de Chartres; le général n'en prit pas grand souci; il se sentait tout disposé à faire, comme Napoléon, la guerre à coups d'hommes; et d'ailleurs, c'était là des enfants perdus; ils étaient nés de père inconnu; on les attribuait à M. *Eugène* tout court, par respect pour le bonnet carré du sévère tuteur. En ce temps-là, M. Eugène, qui avait quelque chose comme vingt ans et 3,000 livres de rente, se montrait joyeux viveur et bon ca-

marade. Peu touché des grands faits qui se passaient autour de lui, il se consolait des désastres de la campagne de Russie, en cultivant le plaisir de toutes ses forces et la procédure aussi peu que possible ; au printemps, quand il faisait beau, pour aller à l'École de Droit il prenait assez régulièrement par la vallée de Montmorency, où il s'égarait, et pas seul.

M. Dupin, déjà célèbre avocat, donnait alors des leçons particulières de droit qui étaient assez courues ; son confrére Bonnet lui envoya un beau jour le malin pupille, en le priant de lui inoculer la passion de Cujas ; M. Dupin y perdit sa peine, le vaccin ne prit pas, l'élève égaya parfois le professeur en lui chantant des flons-flons ; il sortit de ses mains tout aussi savant qu'il y était entré, et vingt ans plus tard les deux hommes se retrouvaient à l'Académie; ce qui prouve victorieusement que tout chemin mène à Rome.

Napoléon partit pour l'île d'Elbe, Napoléon revint, Napoléon repartit pour Sainte-Hélène; M. Scribe s'en inquiéta fort peu ; il n'aimait guère les lauriers que pour le besoin de la rime, et d'ailleurs il gardait rancune au grand homme d'avoir rogné son patri-

moine en lui faisant payer un remplaçant comme qi atre. Les cosaques occupaient Paris, on venait de fusiller Ney et Labédoyère, on signait le lugubre traité de novembre, quand M. Scribe, surexcité par toutes ces catastrophes, mit au jour, en société avec M. Poirson, son premier enfant reconnu, *Une Nuit de la garde nationale.* Ce dut être pour le public du Vaudeville une bien douce satisfaction de pouvoir oublier un instant les maux de la patrie, en répétant ce chant suave et consolateur de *l'Éveillé* armé d'un bol de punch :

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train,
Et pour bannir le chagrin.

et celui-là :

Entends-tu l'rappel qui sonne?
R'lan tan plan, lironfa, lironfa;
Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra.
Goûtant après tant d'alarmes
Le repos qu'il désira,
Le Français pose les armes;
Mais quand l'honneur lui dira :
Entends-tu, etc.

Évidemment tout cela ressemblait à un morceau de circonstance. Quel petit effet d'une grande cause!

Du reste, la consolation fut très bien accueillie; il y avait là d'autres couplets de meilleure facture que ceux-ci, il y avait un dialogue vif, rapide, tout pétillant de verve et de gaîté, des incidents variés et burlesques; le Français, *né malin*, avait besoin de s'étourdir, il se donna du Scribe à cœur-joie, et l'inépuisable vaudevilliste, une fois en veine de succès, ne s'arrêta plus; alors parurent coup sur coup *le Comte Ory*, *le Nouveau Pourceaugnac*, *le Solliciteur*, *Frontin mari garcon*, *Une Visite à Bedlam*, *la Somnambule*, *l'Intérieur de l'étude*, *les Deux précepteurs*, etc., etc.

Vous n'attendez pas sans doute que je vous passe en revue cette innombrable famille de M. Scribe; ils sont là près de cent cinquante tous frais, roses, babillards et joyeux, sans compter les non reconnus qui vont bien à la centaine; vous voyez qu'il n'y a pas chez nous mémoire d'une fécondité pareille. Parmi les derniers, il en est, dit-on, quelques-uns de boiteux au physique et hideux au moral; ces enfants-là sentent le vice d'une lieue, et

M. Scribe, qui les créa dans un moment d'oubli, a bien fait de les rendre au néant, d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Les boulevards ont gardé souvenir de certaines pièces où l'effronterie est voisine du cynisme, et la critique, au lieu de pardonner à M. Scribe ces quelques écarts de son jeune âge, s'est complu à les lui rappeler avec une insistance qui n'est ni charité ni justice. « Cette « pièce, dit M. Gustave Planche en parlant de je « ne sais quel mélodrame intitulé : *Dix ans de* « *la vie d'une femme,* qui semble écrite pour la « ronde de nuit, la patrouille grise et les lieux de « prostitution, défie hardiment toutes les débau- « ches futures du théâtre. Quand on signe de son « nom une pareille ineptie, qui n'a ni l'énergie « d'une priapée ni la licence ingénieuse d'un sou- « per de petite maison, il faut soutenir jusqu'au « bout son rôle de marchand. Si l'on a vendu le « scandale et le vice à la foule ébahie, il faut se « souvenir de son premier trafic, et ne pas ouvrir « une boutique de vertu en pleine Académie ! » Quel Juvénal que ce M. Planche! il emporte la pièce ! Où donc est la parabole de Notre Seigneur? Après avoir lu ces lignes foudroyantes j'ai cher-

ché partout la monstruosité en question pour vous en donner connaissance ; existe-t-elle ? je l'ignore. Le fait est que je ne l'ai trouvée nulle part, et après tout je n'y ai pas regret, car j'ai là sous la main 18 volumes qui plaident victorieusement contre elle ; et d'ailleurs voici la contre-partie ; écoutez M. Sainte-Beuve : « On raconte qu'au « sortir du *Mariage d'inclination* une jeune fille, « se jetant tout d'un coup dans les bras de sa « mère, lui avoua qu'elle devait se faire enlever le « lendemain par quelqu'un qu'elle aimait. Et le « lendemain, la mère et la fille ensemble allaient « remercier M. Scribe de sa leçon, de son triom- « phe. »

Vous voyez que si M. Scribe a pu quelquefois induire son prochain à mal, il a eu aussi sa part de bonnes influences ; pour un critique moins féroce que M. Planche, il y aurait compensation. Mais écoutez maintenant ceci :

« Nos amours ont été très courts et très purs, « madame ; vous m'avez très peu donné, vous « m'aviez même assez peu promis. Je n'ai donc « pas à me plaindre, et vous pouvez porter très « haute et très fière votre tête toujours charmante.

« Mais une fois pourtant, une seule fois, vous
« m'avez de vous-même saisi tout d'un coup et
« pressé bien tendrement la main, et c'était en
« loge au Gymnase, à la fin d'*Une Faute*. »
« J'arrache, dit M. Sainte-Beuve, auquel j'em-
« prunte ces lignes, j'arrache cette page d'aveu
« du calepin d'un ami. »

Voilà, en effet, le véritable danger des pièces de M. Scribe ; un furtif serrement de main, une émotion passagère, quelque chose de tiède qui ramollit le cœur sans l'énivrer, un cordial quelquefois ; plus souvent de l'opium à petites doses, mais rarement du poison : voilà le vrai Scribe, le Scribe de tous les jours ; quant à l'autre, le cynique, celui de M. Planche, il n'a fait que passer ; ne le comptons pas.

Au moment où M. Scribe fit son entrée rue de Chartres, le Vaudeville continuait à se nourrir des bergeries, des moutons et des fadeurs pastorales du dernier siècle. M. Scribe sentit d'instinct que la provision de ce côté-là était à peu près épuisée, et qu'il était bon de chercher ailleurs ; il laissa volontiers les chaumières, les bocages, les gazons, les treilles ; il s'établit dans la rue, au salon,

dans la boutique ; il abandonna peu à peu le jargon demi-patois, demi-français du vaudeville bucolique, il s'empara des hommes et des ridicules qu'il trouva à la portée de sa main, et il en tira si bon parti que déjà, en 1820, il était le plus populaire de tous les fournisseurs brevetés de la gaîté française.

En ce temps-là, peu de gens s'inquiétaient de l'art pour l'art, et M. Scribe moins que personne. Dès le début, il n'avait vu, dans la carrière théâtrale, rien autre chose qu'une profession agréable, peu pénible, offrant à celui qui s'y distinguait des jouissances de toute espèce, et, par-dessus tout, lucratives. Il faisait de l'art pour rire et gagner de l'argent, et il y réussissait à merveille ; ils étaient là sept ou huit jeunes épicuriens, l'inséparable Mélesville, le condisciple Germain-Delavigne, Delestre-Poirson, Varner, Brazier, Carmouche, et quelques autres, composant un petit cénacle où le plaisir, sous toutes les formes, était à l'ordre du jour, où l'on exploitait la mine théâtrale à frais communs, autour d'une table bien servie ; l'un apportait le plan, l'autre se chargeait du dialogue, celui-ci rajustait

les incidents, celui-là fournissait le couplet. L'embryon se formait au premier service, la gestation se faisait durant les deux derniers, et au dessert l'enfant sortait de la dernière bouteille de champagne, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

En 1820, M. Delestre-Poirson, ayant obtenu le privilége d'un nouveau théâtre, songea à attacher à la fortune de cet établissement un collaborateur dont il avait été à même d'apprécier l'importance; il acheta, et très cher, la propriété de M. Scribe. Il le lia par un traité qui lui interdisait, pour plusieurs années, toute autre scène que le Gymnase. M. Scribe, grassement payé et toujours inépuisable, fit la fortune de ce théâtre dont il fut pendant dix ans la Providence, le roi, plusieurs disent le sultan. C'est là que M. Scribe a parcouru cette longue filière de petites comédies légères (il y en a bien une centaine), depuis la pièce d'ouverture, intitulée *le Boulevard Bonne-Nouvelle,* jusqu'à *Malvina.* Grâce à lui le Pactole coula dans la caisse du Gymnase; et comme M. Scribe est homme de précaution, il eut soin de pratiquer au fleuve une large saignée donnant droit à son coffre-fort à lui; le

plus tôt empli des deux ne fut pas celui du Gymnase. Ce théâtre, fréquenté d'abord plus spécialement par la haute finance, ayant bientôt été pris en grand goût par la duchesse de Berry, fut mis sous sa protection, s'appela Théâtre de Madame, et devint dès-lors le terrain neutre où la Chaussée-d'Antin et le Faubourg-Saint-Germain se rencontrèrent pour la première fois dans une même admiration. En pareille position, Molière eût fait son public ; M. Scribe n'est point Molière, il prit une voie plus commode, moins chanceuse, plus douce, il se fit à son public ; renonçant aux larges proportions de l'art, à la rude franchise des allures, à l'énergie de la satire, il créa la comédie dont j'ai parlé en commençant ; il se fit joli, gracieux, coquet, verbeux, spirituel ; sensuel avec art, il sut étaler aux yeux toutes sortes de petites situations plus ou moins scabreuses recouvertes d'un voile léger et élégant ; il assaisonna le fruit défendu d'un grain de moralité, et les dévotes les plus charmantes purent venir y mordre sans crainte du confesseur. Il est incontestable que les bonnes et rudes trivialités de Molière sont au fond plus *honnêtes* et plus *décentes* que la phraséologie

roucoulante et les incidents gazés de M. Scribe. C'est (qu'on me pardonne un rapprochement qui rend assez bien ma pensée) c'est de toutes manières la différence de la Vénus de Médicis à une femme jeune, plus gentille que belle, vue dans le *simple appareil;* mais que voulez-vous, notre époque est ainsi faite, que la sensation, au lieu de se déclarer nettement pour ce qu'elle est, prend l'habit du sentiment; plus franche, elle serait moins dangereuse.

Je viens de dire plus haut qu'il n'y avait pas de poison dans les pièces de M. Scribe et je ne voudrais pas me contredire; non, il n'y a pas de ce gros poison qui tue d'un coup; mais cet opium sentimental distillé à petites doses allanguit la force, dispose aux capitulations du cœur, et celles-là conduisent aux autres. Aussi, et sans vouloir afficher ici un rigorisme outré, il me semble que M. Scribe n'est pas complètement innocent de l'atonie morale où nous vivons, et je lui en garde un peu rancune. Car enfin il ne suffit pas, après avoir poussé très loin la tolérance dans les choses de cœur, après avoir trouvé mille petits biais charmants pour passer entre le vrai et le

faux, mille petites nuances délicates, de manière à former une gradation assez habilement ménagée pour que l'œil ait peine à discerner le noir d'avec le blanc, le bien d'avec le mal, il ne suffit pas de venir aujourd'hui transporter dans les choses de la vie un scepticisme désolant et une raillerie perpétuelle en place de cette humeur naguère si accommodante ; c'est pourtant ce qui est arrivé à M. Scribe. Il est tombé dans deux excès contraires, si tant est qu'on puisse appeler excès les erreurs d'une intelligence aussi froide que celle-là.

La révolution de juillet est le point de départ de cette métamorphose de M. Scribe.

Pendant dix ans le souverain du Gymnase avait été l'homme le plus heureux de ce monde. Applaudi chaque soir par les plus blanches mains de la capitale, fêté, recherché partout, considéré par la masse des apprentis vaudevillistes comme un être surhumain, dont on ne doit approcher qu'avec un saint tremblement, et à qui on est trop heureux d'apporter gratis une idée féconde, régulateur suprême de toutes les affaires d'intérêt ou de cœur qui se passaient dans son petit royaume du boulevard Bonne-Nouvelle, et trouvant encore

en dehors de ces états mille enthousiasmes féminins qui se disputaient l'honneur d'arriver jusqu'à lui, environné d'amis dévoués et actifs toujours prêts à lui tailler le gros de la besogne dramatique pour qu'il y apposât le *sigillum magistri*, élevé par eux presque au niveau de Molière, surtout depuis qu'il n'avait pas craint d'aborder la comédie sérieuse en cinq actes, sans couplets, dans le *Mariage d'Argent*, joué au Théâtre-Français, en 1827, riche enfin à lui tout seul plus que les quatre premiers écrivains de France, M. Scribe savourait en paix les douceurs de sa destinée lorsque la révolution vint le troubler dans sa béatitude.

Le vif mouvement d'idées sorti de ce grand fait, les dangers extérieurs, les luttes parlementaires, les conspirations, les émeutes, tout cela, en donnant à la vie politique une animation inaccoutumée, porta un rude coup à l'importance du Gymnase, et par suite à celle de M. Scribe. Au milieu de tout ce tintamarre post-révolutionnaire le roi du vaudeville, si prôné la veille, se sentit tout-à-coup et longtemps oublié; j'imagine que cette solitude soudaine lui fut amère, et que le

dépit qu'il en conçut, bien que la vogue ait reparu depuis, n'a pas peu contribué à lui inspirer un mépris excessif pour les choses mêmes qui le détrônaient.

Si par hasard je me trompais dans mes conjectures, M. Scribe m'excuserait sans doute d'avoir aussi voulu bâtir ma théorie des grands effets et des petites causes.

Vous savez à quelle tâche M. Scribe s'est voué depuis dix ans ; vous savez comment, si longtemps étranger à toutes les préoccupations sérieuses, ce spirituel vaudevilliste, qui n'avait jamais abordé les choses de la vie publique ailleurs que dans les deux dernières rimes du couplet final, s'attache aujourd'hui, avec une insistance qui trahit un parti pris, à implanter au théâtre la satire politique. Après avoir purement et simplement reflété son siècle par le principal côté, qui est le petit, il semble que M. Scribe se soit mis en tête d'exercer sur lui sa part d'influence ; de miroir à facettes, il s'est fait lanière et aiguillon. Dans des temps de bouleversements sociaux où les hommes tourbillonnent comme les choses, où la mascarade politique se poursuit au milieu des dé-

guisements les plus bizarres et les plus variés, la matière est riche pour la comédie *aristophanesque*, et M. Scribe n'a eu besoin que de jeter les yeux autour de lui. Seulement il a pris, à mon avis, son sujet au rebours du vrai, du moral et de l'utile : au lieu de nous montrer de petits hommes aux prises avec de grandes choses, au lieu de nous faire voir comment le char des destinées humaines marche lentement, cahotant, s'arrêtant parfois, enrayé qu'il est par des passions, des intérêts et des vices individuels; mais comment aussi la main de Dieu sait écarter les obstacles; comment la vérité triomphe et l'humanité accomplit ses fins, M. Scribe s'est mis, probablement sans le vouloir et par pure exagération comique, à destituer la Providence; il a ressuscité une vieille et mesquine théorie morte et enterrée depuis cinquante ans; et nous avons vu les plus grands, les plus importants événements de l'histoire sortir tout faits d'un incident burlesque, d'un billet doux ou d'un verre d'eau. Tout cela, bien qu'usé déjà par Voltaire, est plaisant et spécieux. Je ne veux pas discuter ici sérieusement la théorie en elle-même, qui cousiste tout simplement à

prendre le moyen pour la cause. L'aigle tout vivant apporté par le prince Louis Bonaparte à Boulogne, voilà un moyen, petit moyen, moyen *comique* dont M. Scribe eût tiré grand parti si la chose se fût passée il y a quelques cents ans ; M. Scribe eût tout uniment fait, de l'aigle vivant, une cause, et, suivant que l'oiseau eût été plus ou moins bien nourri, qu'il eût volé plus ou moins haut, qu'il eût crié plus ou moins fort, qu'il eût eu ou non une ficelle à la patte, le sceptique dramaturge eût attaché à ces graves circonstances la destinée même de l'entreprise; or, si le moyen n'a pas eu d'effet, c'est que ce n'était là qu'un moyen sans cause; de grands effets peuvent très bien s'accomplir à l'aide de petits moyens, mais ils ne sont jamais produits que par de grandes causes. — Voilà le vrai.

Maintenant, quel est le résultat de la thèse contraire, mise en comédie par M. Scribe? Ridiculiser les *tartufes* politiques et les niais qui se laissent duper est, sans contredit, une fort bonne chose. Molière en faisait tout autant dans un autre ordre de faits ; seulement Molière peignait Tartufe hideux et vaincu; il le démasquait; les Tar-

tufes de M. Scribe, même sans leur masque, restent attrayants et vainqueurs. Molière finissait bien ; M. Scribe finit mal. — Molière était moral; M. Scribe ne l'est pas.

Car montrer sans relâche au public le triomphe du bavardage, de l'intrigue, de l'hypocrisie et de l'égoïsme politiques, sur la franchise et la bonne foi, c'est lui faire croire que toute révolution est une mystification, que toute ambition est de l'égoïsme, et toute bonne foi une duperie; c'est calomnier d'un même coup les faits providentiels, les nobles passions et les croyances; c'est pousser à l'indifférence, au matérialisme, à l'abrutissement. Tel n'est pas le but de M. Scribe, j'en suis convaincu; mais, exclusivement préoccupé des petits faits passagers qu'il avait sous les yeux, il s'est abandonné à sa verve, sacrifiant le vrai au faux, la règle à l'exception, et s'inquiétant peu du résultat. Or ce n'est point ainsi qu'il faut amuser les peuples, et la vraie gloire n'est pas à ce prix; ce qui ne m'empêche pas de reconnaître dans *Bertrand et Raton*, dans *l'Ambitieux*, dans *les Indépendants*, dans *la Calomnie*, dans *le Verre d'eau*, et spécialement

dans la première et la dernière de ces comédies, une grande variété d'incidents, une bonne charpente scénique, un dialogue vif, dégagé, facile, et une immense quantité d'esprit; mais tout cela, reposant en général sur une donnée pas assez manifestement fausse pour être absurde, et pourtant fausse, et, je crois, d'un funeste effet; on s'y amuse, mais on s'y use.

En 1836, M. Scribe a été appelé a occuper à l'Académie le fauteuil de M. Arnault; son discours de réception a été très mal accueilli par la presse; la critique l'a traité avec un mépris qui me paraît exagéré; d'abord il est comme tout ce qui vient de M. Scribe, très spirituel; l'exorde surtout est charmant. Quant au fond du discours il y a ce, me semble, matière à distinction. Par une exagération de modestie, l'auteur du *Mariage d'Argent* et de *Bertrand et Raton* s'est présenté comme un chansonnier; par une exagération d'importance, il prétend détrôner au profit de la chanson l'axiome de M. Etienne: « Le théâtre d'une société est l'expression de ses mœurs; » lequel axiome n'est que le fils de cet autre de M. de Bonald: «La littérature est l'expression de la société. »

Tous deux en tant qu'axiomes me paraissent aussi contestables l'un que l'autre, et le troisième de M. Scribe aussi contestable que les deux premiers. Si le spirituel récipiendaire s'était arrêté à la première partie de sa thèse; s'il s'était contenté de soutenir que, dans l'hypothèse d'une destruction complète de tous les livres d'histoire, un recueil de toutes les chansons populaires, de tous les ponts-neufs et vaudevilles, éclos et publiés jusqu'à nos jours, aurait comme document *historique*, comme renseignement quant *aux faits*, une importance plus grande que la collection de toutes les productions de notre théâtre; je crois, quoi qu'on en ait dit, que M. Scribe serait dans le vrai, et je remarque que la réfutation de M. Villemain n'a pas porté du tout sur ce point de la question. C'est qu'en effet le théâtre, s'il donne quelquefois la raison et le résultat des faits contemporains, est presque toujours muet quant aux faits eux-mêmes. La vérité historique ou tout au moins les faits historiques sont donc bien plutôt dans la chanson qu'au théâtre.

Maintenant, quant à la question de savoir où est l'expression des mœurs d'une époque, je me

défie également des trois axiomes cités plus haut ; il y a, à toutes les époques, bon nombre de productions dramatiques ou littéraires, qui sont bien plutôt le reflet du passé, ou le pressentiment de l'avenir, que le tableau du présent. Je dirai plus : presque tous les génies sont des précurseurs, et s'ils tiennent par un côté à ce qui est, ils tiennent aussi beaucoup par l'autre à ce qui sera, M. Scribe, en combattant l'axiome de M. Etienne, a cité cette masse de productions pastorales et sentimentales qui faisait les frais des représentations théâtrales au plus mauvais jours de la terreur ; M. Villemain a répondu que c'était encore là un trait de mœurs, que c'était le même mensonge social qui mêlait un jargon d'humanité à des actes terribles. Cette réponse ne me satisfait nullement : de ce qu'il était dans les mœurs de jargonner sentiment en tuant, il ne s'ensuit point du tout que les pièces où l'on jargonnait sentiment, mais où l'on ne tuait pas, fussent l'exprsssion des mœurs ; si le théâtre eût offert l'accouplement de la houlette et de la guillotine, de Corydon et du bourreau, M. Villemain aurait raison ; mais il n'y avait qu'une houlette, et le sang

y était d'autant plus rare qu'il se versait à flots ailleurs. Aujourd'hui, l'échafaud dramatique est d'autant plus commun que l'échafaud réel est plus rare ; nous voyons très souvent le bourreau au théâtre, nous le voyons peu ailleurs, cela vaut mieux, mais cela prouve mal en faveur de l'axiome si spirituellement combattu par M. Scribe, et défendu non moins spirituellement par M. Villemain.

La conséquence de ceci, c'est que rien ne ressemble moins à la vérité mathématique que certains axiomes littéraires ; ils sont vrais ici et faux là, confirmés par tel exemple et détruits par tel autre ; M. de Buffon, parceque son style portait des manchettes comme lui, a fait passer en axiome que le style est l'homme même. Or, la romance : *Il pleut, bergère*, et le *Calendrier républicain*, sont du même auteur, de Fabre d'Églantine, qui a écrit *Philinte* et voté la mort de Louis XVI ; M. de Saint-Just, de très peu bucolique mémoire, a écrit un poème à l'eau de rose ; M. Victor Hugo a enfanté des élégies pleines de douceur et de tendresse, et des drames *sinistres* et *ténebreux;* M. de Châteaubriand termine en ce moment un

chef-d'œuvre en 12 volumes, où tous les grands styles de nos principaux âges littéraires, depuis Montaigne jusqu'à lui, semblent s'être donné rendez-vous. Quel est celui *qui est l'homme même?* Encore une fois, défiez-vous des axiomes; de ce que Molière était l'expression de son époque, n'en concluez pas que La Chaussée, le pleureur de la régence, était l'expression de la sienne. Si vous croyez comme moi que les comédies de M. Scribe sont le résumé le plus complet des mœurs, des habitudes et des goûts de notre France bourgeoise, laissez là votre axiome, ou sinon vous serez obligé de l'éventrer pour lui faire avaler les drames de M. Alexandre Dumas, de M. Victor Hugo, de M. de Vigny, qui représentent des souvenirs ou des pressentiments bien plutôt que des mœurs.

En peignant un siècle d'argent, M. Scribe a su se remplir de son sujet; car il a ramassé près de 100,000 francs de rente; il a calculé pour le moins aussi bien et même mieux que ses financiers, car il n'a jamais aventuré ses fonds dans l'industrie ou à la bourse; il les a transformés en forêts, en arpents de terre, en maisons et en châteaux. Sans sueurs, sans tracas, sans douleurs, en riant, en

chantant, en déjeûnant, il a acquis, le pauvre homme! un magnifique hôtel à Paris, et près de Meudon une superbe *villa*, Montalais, où Napoléon alla jadis visiter Talleyrand, et où lui, M. Scribe, va chercher aux beaux jours des loisirs qui se traduisent en opéras, comédies, vaudevilles, et augmentent d'autant son revenu.

Ajoutons que M. Scribe n'a du financier que la tête, et qu'il a gardé le cœur d'un artiste. Indépendamment de toutes les mesures utiles qu'il a provoquées dans l'intérêt des auteurs dramatiques, d'ordinaire peu prévoyants, et de la hausse introduite par lui dans le prix courant de la littérature théâtrale, il n'a jamais reculé devant le soulagement d'une infortune ; il a su se faire de ses nombreux collaborateurs autant d'amis qui l'aimeraient toujours, fût-il pauvre, et puisqu'il est resté honnête et généreux, pardonnons-lui sa richesse, bien qu'il soit un peu dur pour un biographe d'avoir à peindre souvent l'esprit en carrosse et le génie à pied.



GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.



MICKIEWICZ.

René et Cie



M. ADAM MICKIEWICZ.

Depuis les larmes et les imprécations des prophètes de Sion, aucune voix ne s'était élevée avec tant de force pour chanter un sujet aussi vaste que celui de la chute d'une nation.

GEORGE SAND *sur* MICKIEWICZ.

Le poste que M. Mickiewicz va occuper en France est comme une ambassade morale et littéraire de la Pologne auprès de l'Europe occidentale.

Courrier suisse de septembre 1840.

Vers la fin de 1829, un homme jeune encore et déjà marqué au front du triple sceau du génie, de la persécution et de la gloire, traversait l'Allemagne pour se rendre en Italie, et passait par Weimar. Le vieux Goethe terminait alors paisiblement les derniers jours d'une royauté littéraire de cinquante ans; les chants du barde étranger étaient

parvenus jusqu'à lui, il voulut le voir; ces deux apôtres de deux cultes opposés se reconnurent au signe maçonnique du génie, et fraternisèrent au nom d'une croyance commune, la poésie; le grand panthéiste fit présent au barde catholique de la plume avec laquelle il écrivait son second Faust, et il lui demanda son portrait. Notre statuaire David (d'Angers) se trouvait alors à Weimar; il fixa sur un médaillon la figure grave et accentuée de l'étranger, qui traduisit pour lui en français une de ses plus belles poésies. Après cet échange affectueux et sympathique entre les trois grands artistes, le voyageur reprit sa route, traversa Paris, et passa les Alpes; sous le beau ciel de l'Italie il oubliait les cachots de Wilna et l'atmosphère étouffante de Saint-Pétersbourg, lorsque tout-à-coup un cri de liberté, retentissant de Paris à Varsovie, et de Varsovie au-delà des Alpes, vint l'arracher à son repos : la patrie l'appelait aux armes, il accourut; la police prussienne lui barrait le passage. Après avoir franchi mille obstacles, il touchait au sol natal, quand un nouveau cri se fit entendre; mais, cette fois, c'était un cri de mort : le poète n'avait plus de patrie. Le voya-

geur n'était plus qu'un proscrit. N'ayant pu servir son pays avec l'épée il ajouta à sa lyre une corde d'airain. Pendant sept ans inconnu au milieu de nous, il retrouva les accents de Jérémie pour chanter son *super flumina Babylonis*. Enfin, la Suisse l'enleva à la France, et la France vient aujourd'hui de le rappeler dans son sein pour lui confier une grande et belle mission.

Parmi toutes les créations utiles qui ont signalé le court passage de M. Cousin au ministère de l'instruction publique, une des plus utiles et des plus fécondes est sans contredit l'établissement d'une chaire de langues et de littérature slaves au Collége de France; aussi le projet de loi présenté par lui à ce sujet rencontra-t-il sur tous les bancs de la chambre un assentiment à peu près unanime, si l'on en excepte toutefois un très digne homme, le *respectable* M. Auguis (comme disait M. Cousin en répondant aux facéties de l'orateur), un de ces économiseurs de bouts de chandelle, qui se font au dehors une popularité fort douce en consacrant toutes leurs facultés à rogner triomphalement chaque année trois francs cinquante centimes sur un budget d'un mil-

liard ; pourtant dans cette circonstance ce n'était point précisément par économie que M. Auguis ne voulait pas de la chaire nouvelle, c'était par *patriotisme* ; il avait découvert qu'il était souverainement anti-national d'ouvrir une enquête sur l'état intellectuel d'une race de soixante millions d'hommes qui occupe ou domine la moitié de l'Europe, le tiers de l'Asie, et dont nous ne savons rien sinon qu'elle a appris par deux fois le chemin de Paris, et que d'une main elle touche à Constantinople, et de l'autre à la muraille de la Chine ; M. Auguis avait découvert qu'étudier le génie de cette race dans sa langue mère, le slave, et dans les quatre grands dialectes qui en dérivent, le russe, le polonais, le bohême et le serve, était une chose aussi inutile qu'absurde, et qu'il serait beaucoup plus national et beaucoup plus logique de fonder une chaire de basque, de limousin ou de bas-breton ; M. Auguis avait encore découvert, et ici je cite textuellement, « qu'il n'était pas de la dignité de la nation de « donner une chaire dans un établissement fran- « çais à un étranger. » Voilà du patriotisme à *la chinoise*, ou je ne m'y connais pas. L'*étranger* pen-

sait sans doute à M. Auguis, lorsqu'en ouvrant son cours il nous disait avec sa parole pittoresque de poète : « Il y a deux mille ans que Tacite « parlait aux Romains inattentifs de ces Germains « qui promenaient dans leurs forêts l'avenir du « monde; rappelez-vous, Messieurs, que vous êtes « les fils de ces barbares. » Tout ce qu'on peut dire de mieux à M. Auguis, c'est qu'au lieu d'être un fils de barbare il descend sans doute en droite ligne d'un de ces *Romains inattentifs* : quant au fond même de la question, qu'il m'est impossible de traiter ici amplement, je renvoie le lecteur à un livre un peu incomplet et pourtant assez curieux de M. Eichoff sur les langues et la littérature slaves, à l'exposé des motifs du projet de loi, à la réponse de M. Cousin, et enfin à un discours intéressant d'un député du Var, M. Denis, à l'appui de ce même projet de loi.

Mais ce n'était pas tout de décréter que la France allait faire comparaître devant elle quatre grandes littératures aussi riches que variées, qu'elle allait se mettre en communication intellectuelle avec une race inconnue et formidable, pour l'étudier dans son passé et prévoir son avenir.

Pour diriger cette enquête il fallait trouver un rapporteur compétent, un homme qui unît à la science complète des langues et des littératures slaves, la connaissance des langues et des littératures de la Grèce, de Rome, de la France et des autres peuples de l'Occident; un homme qui occupât une assez haute position littéraire dans la Slavonie pour que tout entière elle pût voir en lui son représentant; un homme enfin qui possédât assez à fond la langue du pays qui l'adoptait pour se faire écouter d'un public un peu blasé par des voix éloquentes, et qui se prête difficilement à accueillir la pensée quand elle descend d'une chaire dépouillée du prestige du langage. Or cet homme s'est trouvé; le lamentable naufrage d'une héroïque nation l'a jeté au milieu de nous; c'est ce même barde voyageur dont je parlais tout-à-l'heure et dont Goethe aimait la voix puissante; c'est le plus grand poète de la Pologne, le Byron catholique du nord, l'auteur de *Konrad Wallenrod* et des *Dziady*, c'est Adam Mickiewicz, le frère du Dante par la foi, par le génie et par l'exil. Il y a d'autant plus de mérite à M. Cousin d'avoir été chercher le proscrit dans

sa retraite, qu'il aurait bien pu, dans un temps de petites susceptibilités, lui garder un peu rancune d'une certaine qualification originale de *moulin vide*, que le poète croyant applique au grand pontife de l'éclectisme dans son beau livre des *Pélerins polonais*.

Adam Mickiewicz est né vers la fin de 1798, à Nowogrodek, petite ville de la Lithuanie, où son père exerçait la profession d'avocat près d'un tribunal de première instance (1). Sa famille est une des plus anciennes du pays; plusieurs prétendent qu'elle appartient à la même souche que celle des princes Giedroyc; mais elle fut appauvrie par les bouleversements politiques. Le poète a plusieurs frères: l'un d'eux, Alexandre Mickiewicz, est un jurisconsulte distingué, qui occupait avant l'insur-

(1) Je dois plusieurs des détails biographiques qui suivent à un jeune Polonais fort distingué, M. Chonski, qui a déjà publié en français divers écrits sérieux et dignes d'intérêt. Quant aux rares citations que je pourrai faire dans cette courte notice, je les dois à l'obligeance d'un autre exilé, M. Christien Ostrowski, poète et littérateur remarquable même dans notre langue, qui a bien voulu mettre à ma disposition les épreuves d'une traduction française des œuvres complètes de M. Mickiewicz, qu'il fait imprimer en ce moment, et qui paraîtra bientôt chez Delloye.

rection polonaise, les fonctions de professeur de droit romain au Lycée de Krzemieniec en Volhynie. L'aîné, nommé François, né avec un vice de conformation qui le rendait perclus de ses membres, avait gardé le toit paternel jusqu'en 1831, au moment où éclata l'insurrection lithuanienne. Aux premiers coups de canon, il jeta ses béquilles, monta à cheval, fit toute la campagne avec les insurgés, et ne déposa les armes qu'en Prusse, après la catastrophe.

Le jeune Adam fit ses premières études dans l'école du district de sa petite ville natale; les Pères Dominicains, qui la dirigeaient, lui inculquèrent de bonne heure l'amour du travail, et cette foi religieuse, vive et sincère, qui ne l'a jamais quitté. Tout enfant il montra d'abord un goût très prononcé pour la chimie; une pharmacie se trouvant dans la maison qu'il habitait, il s'y procurait les appareils nécessaires pour des expériences que faisait devant ses yeux avides et éblouis un des bons Pères, savant chimiste de l'endroit; ce goût des sciences physiques et naturelles s'est conservé très longtemps chez M. Mickiewicz; plusieurs de ses poésies témoignent de connaissances

très étendues en ces matières; et, chose qu'on peut, ce me semble, noter, il y avait à la même époque, en Allemagne, un autre poète presque aussi jeune que lui, patriote ardent comme lui, mais frappé d'une balle ennemie avant d'avoir atteint toute sa renommée, qui débutait comme lui par un goût très vif pour les sciences naturelles, qui chantait les mines de Freyberg avant de chanter les combats, la patrie et la gloire, et qui mourait à vingt-deux ans, en éveillant peut-être dans le cœur de Mickiewicz la première étincelle patriotique; ce poète, c'était Théodore Kœrner, le vaillant chasseur noir de Lutzow.

Toutefois le goût de la poésie ne tarda pas à surgir chez le jeune Adam et à primer tous les autres. Son père, grand admirateur de Jean Kochanowski, que les Polonais regardent comme leur plus illustre poète du XVI[e] siècle, faisait quelquefois des vers dont l'enfant écoutait avidement la lecture, et bientôt lui-même, excité par la vue d'un incendie qui éclata dans sa petite ville, composa à ce sujet quelques strophes où brillait déjà le premier germe de ce talent descriptif qu'il a porté si loin depuis.

Lors de la campagne de Russie, en 1812, le passage en Lithuanie des Français et du prince Joseph Poniatowski à la tête du 3me corps d'armée, fit une profonde impression sur l'imagination du jeune Adam; souvent plus tard il a raconté à ses amis l'effet produit sur lui par un certain chef d'escadron, vieille moustache, logé dans la maison paternelle, qui de sa voix retentissante répétait sans cesse, à tout propos, cette phrase favorite : « *J'en jure par le nom du grand Napoléon !* » Ce serment à un homme, qui annonçait une foi aveugle en lui, fit concevoir à l'esprit de l'enfant la grandeur humaine comme quelque chose de divin ; un attrayant fantôme de gloire militaire ou politique se présenta souvent alors dans ses rêves; mais sa mission était autre, et le fantôme ne tarda pas à s'évanouir.

En 1815, à dix-sept ans, le jeune homme partit pour Wilna, où l'appelait un parent éloigné, l'abbé Mickiewicz, doyen de la Faculté des sciences de cette ville. A son arrivée, Mickiewicz devait, avant d'être admis à la Faculté, subir un examen préparatoire. Confondu avec d'autres aspirants venus des écoles de district, il attendait

son tour d'admission dans une salle attenant à celle des examinateurs, lorsque le hasard le plaça sur un banc à côté d'un jeune homme au visage pâle, au regard rêveur et méditatif, au maintien noble et distingué, vers lequel il se sentit attiré par un penchant secret et irrésistible. La conversation s'établit bientôt entre les deux jeunes gens, et quelques jours s'étaient à peine écoulés, que déjà une étroite conformité d'idées et de sentiments les avait rendus inséparables. Cet ami intime du poète fut Thomas Zan, martyr de sa foi politique, dont le nom brille d'un grand éclat dans les fastes de l'Université de Wilna, et qui a été depuis immortalisé par Mickiewicz, son compagnon de cachot, dans la troisième partie des *Dziady*.

A l'Université de Wilna, les sciences physiques et mathématiques firent d'abord le principal objet des études de M. Mickiewicz, mais le poète ne tarda pas à se sentir mal à l'aise dans la froide région des chiffres. La mélodie des vers de Pindare, d'Horace et de Virgile, lui fit bientôt prendre en dégoût les équations algébriques, et, à peine reçu bachelier ès-sciences, il s'empressa de

passer à la Faculté des lettres, et se jeta dès-lors avec enthousiasme dans l'étude des classiques grecs, latins et polonais, sous la conduite de deux célèbres professeurs que l'Université de Wilna possédait alors dans son sein. C'étaient Godefroy Groddeck et Léon Borowski ; ce dernier surtout, critique distingué et littérateur ami du progrès, initiait déjà ses auditeurs à un tour nouveau d'inspiration et de forme, dont l'étude de la littérature allemande et anglaise commençait à faire comprendre les beautés hardies et les franches allures...

La nouvelle école allemande, fondée par Goethe, brillait alors dans tout son éclat ; à cette poésie sentimentale et plastique le grand mouvement national de 1813 venait d'ajouter une énergie plus grande et une ardeur plus vive d'innovation et de mouvement. Auguste-Guillaume Schlegel enseignait publiquement, dans son cours sur l'art dramatique, que les trois unités de la tragédie classique n'étaient que de vains préjugés et d'absurdes entraves ; il détrônait Aristote, et à sa place mettait hardiment Shakspeare. En Angleterre, Walter Scott et Byron commen-

çaient à partager l'attention générale; en France, Châteaubriand et Mme de Staël avaient préparé les voies à l'école romantique qui essayait ses premiers pas, en aspirant ardemment le vent révolutionnaire venu de l'étranger. Partout enfin, du Nord au Midi, il se faisait un immense travail intellectuel; longtemps étouffées par la voix du canon, la parole et la pensée reprenaient leurs droits, et la plume dominait enfin le sabre : à tout ce fracas d'idées le jeune étudiant de Wilna prêtait une oreille avide; un horizon littéraire nouveau s'ouvrait devant ses yeux; mais, pour s'y jeter avec toute l'ardeur de son âge, il fallait qu'une passion vraie, la première, la plus vivace de toutes, une passion de cœur, vînt faire vibrer en lui la corde poétique : cette passion, de laquelle datent presque tous les grands poètes, ne lui manqua pas. Elle lui fut inspirée par une jeune fille, Marie W..., la sœur d'un de ses compagnons d'étude, et, pour la plus grande gloire de Mickiewicz, ce premier amour fut malheureux : l'inégalité des fortunes s'opposa à l'union des deux amants; la douleur, en remuant le jeune homme jusque dans les plus intimes profondeurs de son

2

être, le fit décidément poète, l'inspiration descendit en lui, mélancolique et sombre ; l'oppression de sa patrie et les tourments de son amour s'unirent en un même symbole de souffrance qui devint son idéal chéri et prit à jamais possession de son âme.

En présence de ce culte de la patrie, si ardent au cœur de chaque Polonais, l'esprit s'abîme à comprendre l'histoire de cette belle et malheureuse nation ; concevez-vous, en effet, qu'un peuple presque toujours divisé *in globo*, un peuple qui, pressé de toutes parts par un besoin immense d'union, s'est maintes fois suicidé par la discorde, soit justement celui dont chaque fraction, prise individuellement, porte au sol natal, à la langue, aux mœurs, aux institutions du pays, l'amour le plus fervent, le plus héroïque, le plus touchant ; ne diriez-vous pas une nation d'amis, amants rivaux, se disputant une femme aimée par tous d'une ardeur égale ? Un amour commun étouffe l'amitié et engendre une haine commune : que la femme meure, la haine s'en va, et l'amour de chacun devient un lien de plus pour tous ; que la femme ressuscite, la haine renaît. C'est désolant, il y a là quel-

que chose que je ne m'explique pas, et qui m'effraie pour l'avenir d'un peuple si digne des sympathies de tout ce qui porte un cœur généreux.— Mais revenons à notre poète.

L'ami de Mickiewicz, Thomas Zan, fonda une association patriotique entre tous les étudiants de Wilna; les membres de cette Société, connue d'abord sous le nom de Société des *Rayonnants*, se divisaient en sept catégories désignées par les sept couleurs du prisme solaire; ainsi, théologiens, médecins, jurisconsultes, littérateurs, artistes, physiciens, mathématiciens, s'appelaient violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange et rouge; le but de l'association était de maintenir entre tous les membres l'amour des lumières, de la liberté et de la nationalité; le gouvernement russe n'y fit pas d'abord grande attention; mais plus tard, la Société ayant pris plus d'extension sous le nom de Société des *Philarètes*, le gouverneur-général de Wilna, Korsakoff, le même que Masséna battit à Zurich, enjoignit au recteur de l'université de dissoudre l'association et de punir les coupables. Les papiers de la société furent saisis, et une enquête fut dirigée contre les fondateurs. Comme on ne

découvrit l'indice d'aucun but directement politi-tibue, la Société fut simplement dissoute avec défense de se reformer à l'avenir; elle se reforma pourtant, mais dans le secret et limitée à trente des principaux chefs, et elle prit alors le nom de Société des *Philomates* ; M. Mickiewicz, qui en faisait partie, après avoir terminé ses études et après avoir été envoyé dans le district de Kowno en Lithuanie comme professeur de langues et de littératures latine et polonaise, venait de passer dans un séjour délicieux, au confluent du Niémen et de la Wilia, les deux plus heureuses années de sa vie (1820 et 1821). Inspiré par la beauté du site, par le calme d'une vallée verte et fleurie, que les habitants nommèrent depuis la vallée de Mickiewicz, il avait enfanté et venait de publier ses premières poésies en deux volumes in-18, poésies contenant le poème de *Grazina*, les deux premières (1) parties des *Dziady*, et un grand nombre de ballades. Ces poésies, neuves de

(1) Je les appelle les deux premières parties parcequ'elles ont paru les premières. Le poète les intitula deuxième et quatrième parties. La troisième partie, la plus dramatique, celle que George Sand a analysée dans la *Revue des Deux Mondes*, a été composée douze ans plus tard dans l'exil.

forme et de pensée, avaient été accueillies surtout parmi la jeunesse polonaise avec un enthousiasme extraordinaire. Le poète jouissait de son succès, lorsque tout-à-coup un ordre parti de Wilna enjoint aux autorités de Kowno de le faire saisir et conduire dans la capitale de la Lithuanie, où des fers l'attendaient.

Mais, avant de suivre M. Mickiewicz dans sa captivité, disons un mot de ses premières poésies. Dans ses ballades, le poète, tout en imitant la forme de Goethe et de Burger, sut être original par le choix des sujets presque tous puisés dans les traditions populaires; il y a dans cette suite de mélodies rêveuses, mélancoliques, tendres, et aussi quelquefois empreintes d'une verve satyrique très puissante, un parfum indigène dont la traduction atténue le charme, mais qui subsiste encore malgré elle, ce qui est beaucoup; je voudrais pouvoir citer ici *la Nymphe du Lac*, *les Lys*, *le Retour du Père*, *le Joueur de Lyre*, et ce petit chant de *la Wilia*, si original, si naïf, si gracieux; mais je crains d'être débordé par mon sujet, et d'ailleurs le lecteur trouvera tout cela dans la traduction dont j'ai parlé.

Dans le poème de *Grazina*, M. Mickiewicz entre dans une sphère d'inspirations plus vastes et plus élevées; c'est un peintre d'histoire qui s'empare d'une tradition primitive, guerrière, sauvage et païenne de son pays. Le duc lithuanien *Litavor*, dont *Grazina* est la femme, fait une guerre acharnée aux chevaliers teutons de la Prusse ; il périt dans un combat : sa femme s'empare de son costume et de ses armes, et venge sa mort dans le sang des ennemis. Telle est la simple donnée d'un poème où M. Mickiewicz a su déployer toutes les ressources d'un style vigoureux et d'une imagination tournée au grandiose ; il y a là des pages pleines d'une énergie de scalde ; on dirait parfois de ces vieux chants guerriers des eddas scandinaves, ou les héros *tombaient, riaient et mouraient.*

Dans les *Dziady* (1) (les Aïeux), M. Mickiewicz, tout en continuant à se mouvoir trop peut-être dans un ordre d'inspirations et de pensées qui appartiennent à des âges qui ne sont plus, révèle

(1) Ce mot de Dziady s'applique en Lithuanie à une fête populaire en l'honneur des morts, et c'est dans ce sens que le poète l'a employé.

pourtant à un haut degré le génie intuitif, analytique, psychologique, le génie du siècle; ce n'est plus ici le peintre fougueux d'une réalité objective; c'est un rêveur replié sur lui-même, dont la prunelle se retourne en dedans pour sonder les abîmes du cœur et saisir les fantômes de l'esprit. La poésie *plastique* fait place à la poésie *psychique;* l'élève de Goethe devient l'émule de Byron. Le canevas de ces deux premières parties des *Dziady* est aussi fort simple; il s'agit d'un drame purement intime enchâssé dans un cadre fantastique. La tendance philosophique, politique et sociale n'apparaîtra que plus tard dans la troisième partie, composée dans l'exil, après les tourmens de la captivité de Wilna et la chute de la patrie. De cette troisième partie je ne dirai rien; je renvoie le lecteur au travail de George Sand.

Un jeune homme passionné, d'une imagination vive et ardente, aime une jeune fille vaine et volage qui, préférant l'éclat de la fortune au bonheur, donne sa main à un homme qu'elle n'aime pas: l'amant trahi se désespère et finit par se tuer. Tel est le fond un peu banal des deux premières parties des *Dziady;* mais cette banalité du



fond, l'auteur a su la racheter par la richesse et l'originalité des détails. Le drame s'ouvre après la mort même du héros, au milieu d'une cérémonie religieuse et populaire dont l'origine remonte aux temps païens de la Lithuanie : le jour de la fête des Trépassés, le peuple s'assemble, la nuit, dans un cimetière pour évoquer les âmes des morts. Un joueur de lyre qui est en même temps enchanteur attire autour de lui, par la vertu de ses sortiléges, tous les esprits errants entre la terre et le ciel. Ils arrivent en foule pour demander des aliments et des prières ; c'est à *cette fête des morts* qu'apparaît le jeune homme qui s'est suicidé par amour. Un arrêt de Dieu le condamne à quitter sa tombe pour venir chaque année, le même jour, au même lieu, accomplir le même crime. C'est autour de cette grande et sombre pensée, de cette pensée digne du Dante, que se meut le drame tout entier; et, bien que le lecteur s'égare quelquefois au milieu de ce demi-jour fantastique et de toutes ces traditions d'une époque de crédulité naïve, il se sent maîtrisé par l'expression chaleureuse et vraie de la passion. Ce que les Polonais admirent le plus dans ce livre c'est l'art avec lequel le poëte a su ravi-

ver la langue de son pays, en substituant à des métaphores usées, à des images de convention, des effets de style nouveaux, puisés dans l'étude des choses de la nature et de la vie, et d'autant plus frappants qu'ils sont aussi justes qu'inattendus.

En ce temps-là, la Pologne avait ses classiques, comme la France, ou plutôt la littérature polonaise n'était qu'un calque affaibli de la littérature française du dernier siècle ; le bel esprit y était en honneur, et les paillettes du langage voilaient tant bien que mal la nullité du sentiment; tous les Sarmates civilisés, abstracteurs de quintessence et faiseurs de madrigaux, s'insurgèrent contre cette poésie qui plongeait ses racines dans le sol national ; mais la jeunesse, toujours amie des novateurs parcequ'elle est la jeunesse, couvrit celui-là de l'égide de son enthousiasme, et le nom de Mickiewicz retententissait déjà partout comme un signal de régénération littéraire, au moment même où le poète captif comparaissait à Wilna devant la commission d'enquête établie par ordre de l'empereur Alexandre, sous la présidence du sénateur Novosilcoff, comme coupable de par-

ticipation à la Société secrète des Philomates. L'instruction fut longue ; le poète en attendit le résultat, plongé dans une noire cellule de l'ancien couvent des Basiliens, transformé en prison d'état, en compagnie de Thomas Zan, Kolakowski, Sobolewski, et plusieurs autres compagnons d'école, dont il a consacré les noms dans sa troisième partie des *Dziady*. Livré aux ennuis dévorants de la prison, assiégé par l'espionnage, la corruption, la menace, et environné de tout cet appareil de souffrances physiques et morales auxquelles le gouvernement russe soumet ses prisonniers politiques, M. Mickiewicz sentit grandir en lui cet amour inné de la liberté et de la patrie, qui allait éclater bientôt, dominer et enflammer désormais tous ses chants. Condamné à sortir de la Pologne, il fut relégué à Saint-Pétersbourg et placé sous la surveillance de la haute police. C'est là, sous l'œil du tzar *knutopotent*, pour me servir d'un mot des Dziady, au milieu d'un peuple plié depuis des siècles à l'obéissance passive, que le fier poète jeta comme un défi à cette puissance matérielle un hymne qui retentit de la Dwina à l'Oder, et fit ressaillir vingt millions d'hommes. L'*Ode à la*

jeunesse est considéré par les Polonais comme une des plus belles productions de M. Mickiewicz. Si imparfaite que soit toujours une traduction, et bien que les généralités de ce morceau n'aient pas pour nous l'attrait de la nouveauté, je crois devoir reproduire ici l'*ode à la Jeunesse*, parce-qu'elle est d'autant plus remarquable que la censure russe, trompée par le ton élevé du poète, ne vit là qu'une audace purement littéraire, et laissa tranquillement publier, à Saint-Pétersbourg même, cet hymne, avant-coureur d'une révolution.

Voici des peuples sans cœur et sans âme, des peuples de squelettes! Jeunesse! prête-moi tes ailes, et je prendrai mon essor au-dessus du vieux monde, vers les contrées bienheureuses de l'illusion où l'enthousiasme enfante des merveilles, les orne des fleurs de la pensée et les revêt du prisme de l'espérance.

Que celui que l'âge a flétri, dont le front sillonné se courbe vers la terre, que celui-là n'ose sortir du cercle étroit que lui décrivent ses débiles regards.

Jeunesse! prends ton vol d'aigle au-dessus des plaines, et, avec l'œil du soleil, d'un pôle à l'autre, embrasse l'humanité!

Regarde là bas — à tes pieds — cette masse opaque noyée d'un déluge éternel de bassesses...... c'est la terre!

Vois comme sur ces eaux stagnantes surnage un testacé, à la fois navire, pilote et gouvernail, poursuivant d'autres testacés plus petits que lui-même ; tantôt il s'élance à la surface, tantôt il plonge au fond. Il ne s'attache point à la vague qui le porte, et la vague ne s'attache point à lui, et soudain comme une bulle il se brise en éclats contre un rescif; nul ne savait sa vie, nul ne sait sa mort..... C'est l'égoïsme! O jeunesse, le nectar de la vie ne m'est doux qu'autant que je le partage avec d'autres; les cœurs unis par des liens sacrés peuvent seuls goûter de célestes délices.

Rallions-nous, jeunes amis! le bonheur commun voilà notre but; forts de notre union, éclairés par l'enthousiasme, jeunes amis! rallions-nous.

Heureux celui qui succombe dans la carrière trahi par sa noble ardeur! d'autres le suivront; son corps est un échelon de plus vers le temple de la gloire.

Rallions-nous, jeunes amis! que le chemin soit rude et glissant, que la violence et la bassesse nous en disputent l'entrée; repoussons la violence par la violence; et la bassesse, jeunes encore, apprenons à la terrasser.

L'enfant qui au berceau écrase le front de l'hydre, jeune homme étouffera les centaures; à l'enfer il arrachera ses victimes, au ciel il ravira ses lauriers. Monte où jamais le regard n'a monté, brise ce que la raison ne suffit pas à briser, jeunesse! ton vol est celui d'un aigle, et ton bras est pareil à la foudre.

Rallions-nous, épaule contre épaule, enchaînons la sphère du monde, dans un même foyer concentrons nos pensées, et dans un même foyer nos âmes.

Sors de tes fondements, vieil univers, nous allons te pousser dans des routes nouvelles ; et, dépouillant ton écorce pourrie, tu renaîtras aux jours de ton printemps.

Et de même que dans les régions du chaos et de la nuit, troublées par le choc des éléments, au *fiat* du divin maître, le monde s'établit sur son axe, les vents gémirent, l'onde chercha son niveau, les étoiles semèrent les cieux de clartés, de même, dans les sphères de l'humanité, où règne une nuit profonde, où les passions luttent encore, mais où la jeunesse brûle d'un feu créateur, le monde des âmes sortira du chaos, l'amour le fera germer dans son sein, et l'amitié l'affermira sur des bases éternelles.

Les glaces inertes se rompent, les préjugés font place à la lumière; salut! aurore d'indépendance! après toi le soleil de la liberté !

De telles paroles, proférées en un tel lieu, enflammèrent jusqu'aux Russes eux-mêmes. Le poète Pousckine et les littérateurs , depuis condamnés politiques, Bestoujeff et Ryleïeff, devinrent les amis et les admirateurs du barde polonais.

Bientôt le gouvernement russe, trouvant sans doute quelques dangers dans la réunion à Saint-Pétersbourg de plusieurs Polonais condamnés politiques, donna ordre de les disperser dans l'intérieur de l'empire. M. Mickiewicz fut envoyé à

Odessa, où il se joignit à plusieurs de ses compatriotes pour faire un voyage à travers les steppes de la Crimée. Ce voyage valut à la littérature polonaise un recueil de sonnets, connu sous le nom de *Sonnets de la Crimée*, guirlande de fleurs orientales, où M. Mickiewicz semble avoir voulu prouver toute la souplesse de son génie. Dirigé d'Odessa sur Moscou, et de là rappelé à Saint-Pétersbourg par l'influence d'un de ses amis et compagnons d'exil, M. Mickiewicz composa ce poëme historique de *Conrad Wallenrod*, qui est une de ses plus vastes productions. Le sujet est, comme celui de *Grazina*, emprunté aux guerres de la Lithuanie contre les chevaliers teutoniques; mais ici, outre que le drame est abordé d'un point de vue plus élevé, avec une richesse de langage peut-être plus grande encore, le cachet individuel des précédentes inspirations du poète a disparu pour faire place à une synthèse plus large : le canevas n'est qu'un voile transparent à travers lequel apparaît la belle et triste figure de la patrie opprimée. La sensation produite par *Conrad Wallenrod* fut vive et profonde. Partout en Pologne on répétait ces belles pages rem-

plies d'allusions sur les destinées du pays depuis son démembrement; on apprenait par cœur d'énergiques tirades provoquant à la vengeance et à la haine de l'oppression; les romances mélancoliques d'Alf et d'Aldona se chantaient dans les salons et dans les chaumières. Ces morceaux avaient été mis en musique par Mme Marie Pzymanowska, célèbre pianiste, dont la fille est devenue plus tard la compagne du poète exilé. Vers la même époque, M. Mickiewicz composa cette belle *Casside* orientale, intitulée *Pharis*, poésie ardente et fougueuse comme le cheval arabe dont elle peint la course rapide, et qui égale en vigueur de ton et de coloris le *Mazeppa* de Byron. C'est ce chant de *Pharis* que le poète traduisit lui-même en prose française pour M. David (d'Angers.)

L'auteur de *Conrad Wallenrod* sentit qu'il ne pourrait rester longtemps à Saint-Pétersbourg sans s'exposer à de nouvelles persécutions. Il profita de l'enthousiasme qu'il avait inspiré à plusieurs Russes de distinction, et surtout au poète Joukoffskoi, précepteur du prince impérial, pour obtenir, par son entremise, un passeport pour l'é-

tranger. Ses amis russes voulaient même le faire attacher à une légation ; il fut un instant question de l'envoyer avec un caractère officiel au Brésil, et ensuite à Turin. Le poète éluda ces offres bienveillantes, et s'estima plus heureux d'obtenir un passeport qu'un brevet. A son départ, les admirateurs qu'il laissait en Russie se réunirent pour lui offrir comme souvenir une coupe en argent sur laquelle ils firent graver leurs noms. Touché de cet hommage, le poète improvisa à ce sujet des vers imprimés depuis à la fin de la troisième partie des *Dziady*.

Au moment où lui arriva en Italie la première nouvelle de la révolution de juillet, M. Mickiewicz se sentit saisi d'un pressentiment funèbre; il prévit que sa patrie allait se lever aussi pour la liberté, mais qu'elle allait mourir pour elle, et c'est alors qu'il composa cette belle élégie à une mère polonaise, où il verse des larmes prophétiques sur les destinées de son pays.

Voici un fragment de cette élégie, reproduite en vers français par M. Ostrowski :

Le Christ à Nazareth, aux jours de son enfance,
Jouait avec la croix, symbole de sa mort ;

Mère du Polonais, qu'il apprenne d'avance
A combattre et braver les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne pesante;
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans frémir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point sur les tours de Solyme,
Parmi les chevaliers, détrôner le croissant,
Ni comme le Gaulois planter l'arbre sublime
De la liberté sainte, et l'arroser de sang.

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Accepter pour rival un espion secret;
Pour témoin le bourreau, dans la caverne impure
Un ennemi pour juge, et la mort pour décret.

La mort !... Pour monument et pour gloire funèbres
Il aura d'un gibet les horribles débris,
Quelques pleurs d'une femme, et, parmi les ténèbres.
Les mornes entretiens de quelques vieux amis !

L'héroïque Pologne protesta contre cette prédiction sinistre en courant aux armes; la protestation fut sanglante, elle dura dix mois. Mais hélas ! le barde patriote n'avait que trop bien mérité le nom de *vates*, que les Latins donnaient à leurs poètes.

Après la prise de Varsovie, M. Mickiewicz ré-

sida quelque temps à Dresde; c'est là, dit-on, que fut conçue la troisième partie des *Dziady*; c'est là aussi qu'il traduisit le *Giaour* de Byron, et composa plusieurs morceaux, entre autres la *Redoute d'Ordon*, où il peignit en traits de feu les dernières convulsions de son pays.

Retiré ensuite en France, le barde polonais se tut pendant quelque temps. La discorde était au camp des exilés, les divers partis de l'émigration s'attaquaient avec violence, et chacun d'eux prétendait compter dans ses rangs l'illustre auteur des *Dziady;* M. Mickiewicz rompit enfin le silence, et sa belle âme s'exhala tout entière en un magnifique chant de conciliation et de paix; il publia le livre des *Pélerins polonais.* « Ce livre, dit M. de Montalembert dans la préface de la traduction qu'il en a faite, est la première révélation d'une nouvelle direction de l'esprit de Mickiewicz. Il y abdique les formes de la poésie pour y exposer à ses compatriotes, en prose biblique et populaire, l'eminente mission que le Créateur a, selon lui, assignée à la Pologne dans le passé comme dans l'avenir de l'Europe. Il leur prêche la sanctification de leur auguste infortune par une humble et

implicite confiance dans la miséricorde divine, par l'union la plus absolue, par l'absence de toute récrimination sur le passé, et par une foi impérissable au triomphe de la cause du droit et de la liberté.

M. de Montalembert ajoute à tort que cette langue biblique dont se sert M. Mickiewicz manque à la France; car outre que, plus tard, M. de Lamennais a su plier la langue à cette forme nouvelle, avant même l'œuvre du poète polonais, il existait un livre dont je parlerai bientôt, un livre moins connu, mais non moins beau, où M. Mickiewicz a puisé peut-être la première idée de ce style biblique qui a servi plus tard de modèle aux *Paroles d'un Croyant;* ce livre, c'est la *Vision d'Hebal*, par M. Ballanche, livre magnifique, écrit quelque temps avant la révolution de juillet et publié quelque temps après. C'est à mon avis une chose digne d'attention, que presque à la même époque trois grands esprits d'un genre différent se soient trouvés unis dans une même forme de style, avec une même hardiesse d'inspirations pour prophétiser, chacun à leur manière, l'avenir du monde. Je reviendrai là-dessus ailleurs.

Le livre des *Pélerins polonais*, bien qu'inspiré

par le plus pur catholicisme, fut blâmé à Rome ; et cela se conçoit : le Saint-Père était alors occupé à rédiger cette fatale lettre encyclique au clergé de Pologne, que M. de Lamennais n'a malheureusement que trop bien caractérisée en la résumant ainsi : « *Tiens-toi là, près de l'échafaud, et à mesure qu'elles passeront, maudis les victimes.* »

L'année suivante, en 1833, après avoir publié la troisième partie des *Dziady*, M. Mickiewicz se maria et devint père de famille. Son imagination se ressentit de cette nouvelle phase de sa destinée : elle se tranquillisa, prit une tournure plus positive, et se reporta vers des scènes de la vie privée et champêtre de son pays. Il en résulta un nouveau poème en deux volumes publié à Paris en 1835, *le sieur Thadée*, où la description domine le drame, et qui est considéré par les Polonais comme un modèle de vérité, de naturel, et comme le tableau à la fois le plus attrayant et le plus exact de la vie privée de la noblesse lithuanienne (1).

(1) Voir sur cet ouvrage un article intéressant publié dans la *Brise du Nord* par M. Wyslouch.

En 1839, l'Académie de Lausanne offrit à M. Mickiewicz une chaire de *littératures anciennes*. Dans ce nouveau poste, le grand poète avait déjà conquis tous les suffrages, l'Académie se sentait heureuse et fière de le posséder dans son sein, elle espérait se l'attacher par des liens durables ; mais un théâtre plus vaste attendait M. Mickiewicz: à l'appel de la France, il a pensé que c'était pour lui un devoir impérieux d'aller où il pourrait le plus efficacement servir son pays. Je ne saurais mieux donner une idée et des vifs regrets que M. Mickiewicz a laissés à Lausanne, et du caractère particulier de sa physionomie de professeur, qu'en extrayant ici un passage d'un article du *Courrier Suisse* dû à la plume d'un de ses collègues.

« On se souviendra longtemps parmi nous de cet enseignement si grave et si attrayant à la fois, orné d'une si noble simplicité; de cette critique en quelque sorte intuitive, inspirée, où l'analyse était précédée ou dominée par la synthèse, nous voulons dire par un sentiment aussi prompt que délicat des beautés de l'art; de ce cours de littérature latine où toutes les littératures se donnaient rendez-vous à la voix d'un professeur à qui toutes

étaient connues et plusieurs familières ; de ces aperçus féconds et de ces vues neuves qui jaillissaient à l'improviste de chaque partie d'un sujet, de ces leçons de goût qui étaient souvent des leçons de morale; de cette parole substantielle et transparente; de ce style solide marqué au coin de l'antique; enfin de ce bon sens si élevé, qu'on l'eût pris pour la plus belle imagination ; et de cette imagination si pure, qu'on l'eût prise pour le plus noble bon-sens. »

A ce tableau ajoutons quelques traits pour ceux qui n'ont pas été à même d'entendre au collége de France le poète professeur. La diction de M. Mickiewicz, bien que difficile et hésitante, n'en a pas moins un charme extrême ; d'abord elle est très nette, très claire et très pure, quoique originale dans son étrangeté. Le mot arrive lentement, mais il arrive, et c'est toujours le plus juste et le meilleur ; « il cherche, c'est vrai, me disait l'autre jour un de ses plus spirituels collègues qui sous ce rapport lui ressemble un peu, il cherche, mais il trouve. »

Il y a surtout quelque chose de singulièrement attrayant à entendre ces vieux chants polonais,

russes, bohémiens ou serves, qui vous arrivent reproduits dans toute leur rudesse et leur simplicité homérique, à travers une parole étrange, abrupte, cadencée, hachée et pittoresque. La personne même du professeur est en harmonie avec son sujet; s'il y a du contemporain dans ce regard profond et dans cette physionomie triste et rêveuse, il y a aussi du vieux slave dans ces traits anguleux, dans cette bouche proéminente et sillonnée aux deux coins, dans cette voix aux brusques intonations, et dans cette figure constamment impassible, au milieu de l'hilarité provoquée parfois par telle ou telle naïveté d'un héros bohémien ou russe du dixième siècle. Je me rappelle notamment une certaine comparaison charmante d'un barde slave entre les *femmes* et les *vipères*: l'auditoire riait de tout son cœur, le professeur ne sourcillait pas; toujours le même masque imperturbable et grave; peut-être un peu de pitié pour la légèreté française, mais voilà tout. En vérité, vous diriez que l'auteur de *Grazina* et de *Conrad Wallenrod* a vécu au milieu de ses héros; s'il n'a pas leurs six pieds et leur poignet d'Hercule, il a leur foi naïve, leur énergie morale et cette grandeur simple qui

n'est plus de notre âge. Comme il faut toujours un mot de critique, je dirai que le professeur me semble se perdre un peu au milieu des innombrables détails de son sujet. Dans ce champ si vaste des littératures slaves, il me paraît glaner çà et là à l'aventure; l'auditeur aurait besoin, pour se retrouver, d'un fil d'Ariane; un peu plus de méthode ne nuirait pas, à mon avis, et l'on se prend parfois à regretter ces vues larges, ce coup-d'œil synthétique des premières leçons.

S'il me fallait aussi résumer mes impressions sur l'ensemble des poésies de M. Mickiewicz, je dirais que, si belles qu'elles soient, je ne les crois pas appelées à obtenir en France le même succès que les œuvres de Byron ou de Goethe. Leur caractère exclusivement national, qui les rend si populaires en Pologne, nous les fera paraître souvent obscures, et quelquefois naïves jusqu'à la puerilité; ensuite le fantastique y absorbe souvent le réel, et ce fantastique est puisé bien moins dans le domaine de l'idée que dans le domaine de la foi. Sous plusieurs rapports, ce ne peut être pour nous ni la poésie du présent, ni la poésie de l'avenir; ce sera un peu de l'archéologie.



GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.





ESPARTERO.

Pernel Imp

René et ...

DON BALDOMERO
ESPARTERO,
DUC DE LA VICTOIRE.

Je t'ai tout donné, Espartero, je t'ai fait comte de Luchana, duc de Morella, duc de la Victoire, grand d'Espagne, mais je n'ai jamais pu faire de toi un gentilhomme.

Adieux de la reine Christine à Espartero.

Au héros de la Manche, dont le nom remplira le monde entier, comme le fit d'une autre manière un héros fabuleux!

Toast porté par M. Caballero dans un banquet présidé par Espartero, le 3 octobre 1840.

L'Espagne est la terre classique de l'imprévu. Si c'était ici le lieu, je prouverais, en remontant bien haut dans l'histoire de ce singulier pays, qu'il n'en est pas un autre en Europe qui présente une telle mosaïque d'idées et de passions contraires,

une telle absence de logique dans le développement des faits, un tel flux et reflux dans le mouvement des esprits; de telles bigarrures, de tels contrastes, de telles inconséquences dans les choses et dans les masses. L'histoire de l'Espagne ressemble au sol et aux mœurs de l'Espagne ; c'est un tissu d'accidents, grands ou petits, burlesques ou glorieux, quelque chose de bizarre, de heurté, un olla-podrida de faits, où la fierté démocratique, le fétichisme monarchique, l'exaltation religieuse et l'individualisme jouent un rôle successif et souvent simultané. En moins de cinq siècles, l'Espagne a été tour à tour en Europe un symbole de liberté, de despotisme, de grandeur, de faiblesse, de lumière et d'abrutissement. Aujourd'hui il y a un peu de tout cela dans sa situation présente; l'Espagne se souvient de ce qu'elle fut, et elle a la conscience de ce qu'elle est. Placée à la queue de la grande armée de la civilisation, dont elle forma jadis l'avant-garde, elle veut reprendre son rang parmi les nations européennes. Or l'Europe, pour me servir du mot de M. de Châteaubriand, court à la démocratie : l'Espagne n'y court pas, elle y revient. L'Espagne a été, au

moyen-âge, constituée d'une manière essentiellement démocratique; elle a déjà vu chez elle la souveraineté nationale en exercice ; et les royautés consenties des temps modernes n'ont jamais été, en un sens, plus énergiquement définies qu'en Espagne au xve siècle, lorsqu'un souverain, au sein des cortès d'Aragon, à genoux devant le grand-justicier, recevait l'investiture des mains de ce délégué du peuple, en écoutant tomber de sa bouche cette formule fameuse : « *Nos otros* « *que, cada uno por si, somos tanto como os, y* « *que juntos podemos mas que os, os hacemos a* « *nuestro rey, con tanto que guardareis nues-* « *tros fueros..... sino, no!* » Nous qui, pris indi- « viduellement, sommes autant que vous, et qui, « réunis, pouvons plus que vous, nous vous fai- « sons notre roi, à condition que vous garderez « nos droits ; sinon, non ! » Vous voyez qu'il y a loin de là aux formules sacro-monarchiques importées un siècle plus tard par le Flamand Charles-Quint, quand, déchirant la déclaration des cortès, il déclarait traîtres tous les membres de l'assemblée, « *annulant*, disait-il dans son dé- « cret, *toute loi contraire, en vertu de mon pou-*

« *voir royal absolu comme seigneur naturel de* « *ces royaumes.* »

Après avoir duré quatre siècles, le règne de cette dernière formule semble aujourd'hui bien près de passer en Espagne, et la nation revient à la première. Plusieurs esprits distingués, entre autres M. Viardot, dans un excellent livre (1) que je ne saurais trop recommander au lecteur, parce-qu'il est plein de choses en peu de mots, estiment que c'est un grand bonheur pour l'Espagne de trouver ainsi dans le passé des enseignements pour l'avenir, et d'avoir à confier sa régénération à ses antiques formes représentatives. Cette proposition me paraît un peu contestable. Je ne crois pas que la démocratie de l'avenir, imprégnée qu'elle sera nécessairement de cette tendance vers l'unité dans la variété, qui est l'idéal de tout progrès humain, ait grand chose à démêler avec cette démocratie morcelée, turbulente, ignare, fière et forte dans les questions d'intérêts locaux, mais dénuée de tout sentiment des intérêts généraux, qui est la démocratie de l'Espagne au moyen-âge.

(1) Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne.

Bien plus ; je pense que si le travail de rénovation qui s'accomplit si péniblement depuis dix ans de l'autre côté des Pyrénées est lent, incertain, et jusqu'ici infécond en résultat positif, la cause en est non pas seulement à tous ces vieux débris de cinq siècles de despotisme et de monachisme qui encombrent le terrain des réformes et entravent la marche des esprits, mais aussi et surtout dans cette illusion qui consiste à se nourrir outre mesure des souvenirs d'une liberté qui ne saurait être la liberté moderne, à prendre toujours le passé pour l'avenir, à vouloir le progrès en arrière, et, au lieu de se décider franchement à faire peau neuve, à s'épuiser en efforts pour rajeunir une vieille peau. Je ne sache pas que chez nous les hommes qui, dans la Constituante et la Législative, posèrent les fondements de la France nouvelle, se soient préoccupés à ce point des vieilles franchises communales du moyen-âge. Sans doute, sous ce rapport, nous étions moins riches que l'Espagne : les traditions séduisantes n'abondaient pas, ou ne séduisaient pas ; nous avions presque tout à refaire ; notre initiation a été terrible, souvent hideuse, mais elle a été courte : fasse le ciel que

l'Espagne n'ait pas à subir les mêmes épreuves, et surtout à les subir longtemps !

Gardons-nous toutefois ici de faire comme ces intrépides chercheurs d'analogie, qui veulent en trouver partout. La France, raisonneuse, railleuse, philosophique, saturée des fruits de l'arbre de la science, et usée toute entière à la surface ; la France de 89 ne ressemble guère à l'Espagne abrutie, il est vrai, par un long despotisme, mais jeune et inculte encore de cœur et d'âme comme aux temps du Cid. Aussi, dans ce travail de fusion qui se fait chez elle entre tant d'éléments hétérogènes, il y a comme un perpétuel et capricieux mouvement de va-et-vient, une sorte de fièvre intermittente, mélangée d'apathie et de délire, qui semble prendre plaisir à déjouer toutes les prévisions. Dans ce tourbillon, les hommes passent et repassent aussi rapides, aussi imprévus que les choses. Nos Tiresias politiques, qui ne se lassent jamais, prennent leur longue vue, et, à chaque secousse nouvelle, ils s'épuisent en prophéties aussitôt démenties que formulées. L'Espagne va s'arrêter, disent-ils, et l'Espagne marche ; l'Espagne va courir à sa ruine, et l'Espagne fait

halte; l'Espagne se meurt, l'Espagne est morte, et l'Espagne vit toujours.

Si je pouvais vous dérouler ici toutes les péripéties de cet imbroglio tragi-comique qui compose l'histoire d'Espagne depuis 10 ans, où les vaincus de la veille sont les vainqueurs du lendemain, les vaincus du surlendemain, et ainsi de suite indéfiniment, où le mieux est toujours voisin du pire, où tout se commence et rien ne s'achève, où la nation, nouvelle Pénélope, s'amuse à défaire la nuit l'ouvrage du jour, environnée de poursuivants qu'elle encourage tour à tour pour les mieux tromper, en attendant un Ulysse qui ne vient pas: si je pouvais peindre ce *steeple-chase* politique où les écuyers sont désarçonnés les uns après les autres au moment même où ils se croient le plus près du but, vous en conclueriez que le rôle de prophète est après celui d'acteur le plus chanceux de tous quant à l'Espagne (1). A cette heure, de nouveaux événements et un nouveau personnage ont surgi à l'horizon, et comme, chez nous, les

(1) Dans la notice consacrée à M. Martinez de la Rosa, je m'efforcerai de résumer l'histoire ministérielle d'Espagne depuis 1830. — Ces matières seraient un hors-d'œuvre ici.

prophéties continuent de plus belle, je dois, avant d'aborder l'homme qui en fait les frais, vous déclarer d'avance que je vous dirai bien comment il a commencé, mais que je laisse à d'autres le soin de vous prédire comment il finira.

Voici un homme dont je ne veux nier ni les services, ni le mérite, mais voici, encore, à coup sûr, un homme heureux. Si un biographe n'était pas toujours un peu, quoi qu'il en veuille, le très humble serviteur des faits accomplis, avant de reconnaître cette illustration de fraîche date, j'attendrais ; car enfin de ce personnage il n'était guères plus question, il y a cinq ans, que s'il n'eût jamais existé. Il y a quatre ans, la presse espagnole en parlait comme d'un général brave de sa personne, mais paresseux, indécis, d'une capacité douteuse, et passant les trois quarts de la journée dans son lit (1), une sorte de Fabius Cunctator au petit-pied, se consolant parfaitement d'être battu, et ne se pressant jamais de prendre sa revanche : les journaux

(1) Une maladie devenue incurable, une inflammation chronique de la vessie, ne permet pas au duc de la Victoire de supporter longtemps la fatigue. Le moindre acte d'énergie est chez lui toujours suivi de graves douleurs et d'un long abattement.

de Madrid, de toutes les couleurs, le talonnaient sans relâche. Plus tard les exaltés, se défiant de lui, commencèrent par le comparer à Cromwell; aujourd'hui, qu'il est à eux, il n'y a pas dans l'histoire ancienne et moderne de nom fameux qui n'ait été accolé au sien : j'en ai lu qui l'appelaient Pompée, d'autres César, ceux-ci Marlborough, ceux-là Washington, quelques-uns le nomment volontiers Napoléon; on ne l'a pas encore comparé à Mirabeau, mais cela viendra, car Son Excellence tourne assez bien une allocution, pourvu qu'il n'y en ait pas trop long à dire. Un député, admirateur enthousiaste, M. Caballero, faisant allusion à la province qui a vu naître le nouveau grand homme, l'appelle le héros de la Manche, et le compare tout bonnement à don Quichotte; j'aime mieux cela, je voudrais seulement que M. Caballero n'oubliât pas Sancho-Pança, car il y a des deux dans le personnage, et ceci soit dit sans intention de raillerie. Unissez une bravoure réelle, enrichie de cette forfanterie espagnole qui prend volontiers et de bonne foi peut-être des troupeaux de moutons pour des armées formidables, à cet esprit contenu, mélangé d'indécision et

d'adresse, à ce gros bon sens qui, entre deux déterminations également chanceuses, se tire d'affaire et réussit par l'inaction; combinez les traits principaux de ces deux types historiques, et vous aurez, je crois, une idée assez juste de la physionomie militaire et politique du vainqueur de Luchana, Ramalès, Penacerrada, Morella et autres lieux; du pacificateur de Bergara, de son excellence don Baldomero Espartero, duc de la Victoire, président du conseil de régence, c'est-à-dire, pour le moment, à peu de chose près roi d'Espagne.

Au commencement de 1816, l'Espagne, débarrassée de Napoléon, regorgeait de soldats inactifs. Toutes ces milices régulières ou irrégulières, recrutées dans toutes les classes de la société, et brisées au métier par cinq ans de guerre, avaient peine à se faire aux habitudes de la paix; heureusement que les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, après s'être insurgées contre Napoléon au nom de Ferdinand, continuaient contre ce dernier l'insurrection par goût et par habitude, et l'Espagne trouva là un débouché pour la partie turbulente de sa population. Une expédition se préparait pour le Chili : le général don Pablo Morillo, qui devait

la commander, vit un jour entrer chez lui un jeune sous-lieutenant, à l'extérieur grave et doux, qui sollicita vivement la permission d'en faire partie; sa physionomie plut au général, qui consentit à l'emmener avec lui : c'était un séminariste que l'invasion française avait fait soldat, c'était Espartero.

Né en 1793, à Granatula, petit village de la province de la Manche, Baldomero Espartero était le neuvième enfant d'une famille pauvre; son père était charpentier selon les uns, charron ou voiturier selon les autres. Comme l'enfant s'annonçait d'abord avec une constitution trop débile pour prendre part aux rudes travaux de son père, ce dernier le destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et l'envoya à l'école. Son frère aîné, Manuel Espartero, curé d'une ville voisine, subvint aux frais de son éducation et le fit bientôt placer dans un séminaire. On sait l'effervescence patriotique de l'Espagne à la nouvelle de l'attentat de Bayonne; on sait comment Napoléon, lui aussi, fut mauvais prophète quant à l'Espagne, et paya cher son erreur. Au premier signal de guerre, le jeune Baldomero, qui avait alors seize ans, jeta

bas la soutanelle, s'arma d'un mousquet, et s'enrôla dans un bataillon de théologiens, surnommé *el sagrado* (le sacré); les sujets les plus distingués de ce corps furent successivement incorporés dans un régiment, et après quelque temps de campagne Espartero, prenant goût de plus en plus à l'état militaire, obtint par l'entremise d'une famille noble, dont son frère aîné était devenu le chapelain, d'entrer dans une école militaire alors établie dans l'île de Léon. Il en sortit à vingt-trois ans, avec les épaulettes de sous-lieutenant, et c'est à ce moment que, désireux d'utiliser son épée et de profiter de la faveur, accordée à tous ceux qui s'embarquaient pour l'Amérique, d'avancer d'un grade, il vint offrir ses services au général Morillo, qui s'attacha à lui durant la traversée et en fit son secrétaire.

Pendant huit ans que dura la guerre du Mexique, Espartero, dont la bravoure n'a jamais été mise en doute, conquit tous ses grades à la pointe de l'épée. Dès l'abord il se trouva en face du terrible La Madrid, un des plus redoutables chefs de bande qui assurèrent l'indépendance des colonies insurgées. En 1817, à l'affaire de Cochabamba,

au centre du Pérou supérieur, connu aujourd'hui sous le nom de Bolivia, Espartero, trois fois blessé, reçut le commandement d'un bataillon qu'il venait de guider lui-même à l'assaut d'une redoute avec une rare intrépidité; quelques jours plus tard, à Sapachul, il conquit sur le champ de bataille le grade de lieutenant-colonel; en 1818 il remporta avec son régiment un avantage signalé sur les insurgés de Ruéto, dans les plaines de Mayocayo; colonel en 1822, il prit une part active à toutes les opérations militaires, notamment à l'affaire de Torata, où il reçut encore deux blessures. On sait assez généralement comment se termina la guerre d'Amérique, comment la glorieuse victoire remportée en 1824 par le général insurgé Sucre et la désastreuse capitulation d'Ayacucho mirent fin à la guerre et détruisirent à jamais la domination espagnole dans l'Amérique du Sud.

A son retour en Espagne le colonel don Baldomero avait été chargé de rapporter quelques drapeaux conquis sur l'ennemi vainqueur. Cette mission lui valut le grade de brigadier; mais le peuple espagnol ne lui en infligea pas moins, ainsi qu'à tous les officiers ses compagnons d'armes, le sobriquet

ironique d'*Ayacucho*, en mémoire du lieu qui avait vu leur dernière défaite. Ces *Ayacuchos*, presque tous jeunes et d'abord assez mal vus en Espagne, formaient entre eux une sorte de confrérie dont l'union était intime en raison même de l'espèce de dédain que leur témoignaient les vieux officiers de la guerre de l'indépendance. Presque tous, parvenus depuis à de hauts grades militaires, se sont souvent retrouvés pendant la guerre civile dans des camps opposés; Rodil, Valdès, Narvaez, Alaix, Lopez, Villalobos, Cantarac, Aldama, etc., sont des *Ayacuchos*; Maroto est aussi un *Ayacucho*, et cette circonstance explique comment les deux anciens amis et compagnons d'armes ont fini par s'entendre et s'arranger à Bergara, aux dépens de l'honneur de l'un et peut-être aussi de la bourse de l'autre.

A son retour du Pérou, si don Baldomero rapportait quelques drapeaux et peu de lauriers, en revanche il rapportait énormément d'argent, une quantité de piastres que quelques écrivains évaluent à deux millions. D'où lui venait cet argent? il n'avait pillé nulle église, il n'avait saccagé nulle ville, il n'avait découvert nulle mine d'or;

depuis Pizarre les mines d'or deviennent de plus en plus rares, même au Pérou; enfin il n'avait volé personne; il n'avait point gagné toutes ces piastres avec l'épée, la *navaja* espagnole ou le pistolet; il les avait gagnées avec les cartes. Don Baldomero a été, est, et sera probablement tant qu'il vivra un effréné joueur; le *trezillo* est son premier et son plus cher amour; l'amour de la gloire ne vient qu'après; et contrairement à tous les joueurs de profession, Espartero est généreux, ne triche pas, et ne perd jamais ou presque jamais; il jouit au jeu d'un bonheur insolent. De mauvais plaisants, plus ou moins bien informés, prétendent même que, durant les fameuses négociations de Bergara, les deux acteurs principaux, tous deux joueurs enragés, se réunissaient la nuit dans une ferme, et que, les cartes à la main, ces deux *ayacuchos* blasés décidaient au *trezillo* les clauses de la convention et les destinées de l'Espagne. Dans cette hypothèse, Maroto ne serait plus qu'un joueur malheureux: c'est assez baroque pour être rapporté.

Cette passion du jeu est venue à Espartero en Amérique; c'était l'épidémie de l'armée expédi-

tionnaire ; à côté de ses cartouches, chaque soldat avait dans sa giberne un paquet de cartes ; officiers et généraux le tenaient dans leur poche, et tous après un jour de bataille s'amusaient à varier leurs émotions. Espartero, tout en gagnant l'argent de ses camarades, gagna en même temps leur amitié, car il avait l'habitude, quand son partner ruiné déjà et opiniâtre s'obstinait à des enjeux imaginaires, énormes, fantastiques, de tenir toujours, et puis en définitive de se contenter d'empocher le réel, et de faire grâce du reste.

Nommé brigadier, Espartero fut envoyé en garnison à Logrono. Là il fit connaissance d'une jeune et jolie personne, la señora Jacintha Santa-Cruz, fille d'un riche négociant du pays. Il était jeune, riche, bien tourné et brave, mais il était joueur ; or le père de la jeune fille détestait les joueurs, la jeune fille les détestait moins. Espartero jugea qu'il y avait assez de chances pour tenter la partie, il se fia à sa veine, et la gagna. M. Santa-Cruz la perdit, et il fallut s'exécuter de bonne grâce.

Quelque temps après son mariage, il fut envoyé

en garnison à Palma, d'où il ne sortit guères, jusqu'à la mort de Ferdinand VII, que pour venir de temps en temps à Barcelone, jouir en bon mari des succès de sa jeune femme, qui se fit dans cette dernière ville une grande réputation de grâce et de beauté.

A l'avènement d'Isabelle, il se déclara sans hésiter pour la jeune reine; et quand la guerre civile éclata, il demanda à passer dans l'armée du Nord, et fut nommé commandant-général dans la province de Biscaye. Là, sa veine de joueur parut d'abord lui faire défaut : il fut battu trois ou quatre fois par Zumalacarreguy, et ne battit personne; ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé successivement maréchal-de-camp et lieutenant-général. Enfin, en 1835, la mort délivra les christinos du terrible chef guipuzcoan. Toutefois l'influence de son nom se prolongea quelque temps encore; l'armée constitutionnelle était démoralisée : cinq généraux en chef, Saarsfield, Quesada, Rodil, Valdès, Mina étaient venus tour-à-tour échouer contre l'armée carliste; Cordova, le plus habile de tous, venait d'obtenir quelques succès; mais, à la nouvelle des événements de la Granja, il avait donné

sa démission, et s'était retiré en France. Il ne restait plus guères pour le remplacer qu'un seul général qui ne fût pas usé; c'était Espartero, battu aussi en détail, mais point encore en grand. Par un décret du 17 septembre 1836, il fut nommé vice-roi de Navarre, capitaine-général des provinces basques, et commandant en chef de l'armée du Nord.

Pour être juste, il faut dire que la situation d'Espartero n'était pas d'abord des plus avantageuses, et que c'est un réel mérite à lui d'avoir su la transformer de manière à rendre son triomphe facile. A la vérité, l'âme et le nerf de l'insurrection carliste, Zumalacarreguy, n'était plus; les ambitions mesquines, les petites vanités, les rivalités cupides prenaient déjà pied dans le camp de don Carlos. En présence de la nullité personnelle du prétendant, les Navarrais désabusés commençaient déjà à séparer de sa cause la défense de leurs priviléges, et ne marchaient plus au combat avec la même ardeur; d'autre part, le gouvernement de Madrid comprenait enfin qu'il fallait décidément en finir avec la guerre civile, et s'efforçait de fournir au nouveau général tous les

moyens d'exécution. C'étaient là pour Espartero autant de chances de succès. Mais aussi la pénurie, le manque de vivres et d'argent, et l'indiscipline, avaient fait de crüels ravages dans l'armée constitutionnelle. Agitée par le souffle révolutionnaire qui lui arrivait de la métropole, cette soldatesque, affamée souvent et toujours mécontente. déposait, assassinait ses généraux, se livrait à des excès de tous genres, et travaillait d'elle-même à ouvrir aux carlistes le chemin de Madrid. Pour remonter un peu le moral de son armée Espartero débuta par une victoire; il chassa les carlistes des hauteurs de Luchana, et débloqua Bilbao. Ce fait d'armes, dû en partie à 150 artilleurs anglais, qui prirent d'eux-mêmes l'initiative de l'attaque, lui valut le titre de comte de Luchana.

Après ce succès, le généralissime, avec cette vigueur qui se manifeste chez lui par saccades, s'occupa de rétablir la discipline dans son armée; par deux fois, à Miranda del Ebro, et dix jours après, à Pampelune, il joua sa tête en faisant arracher des rangs les assassins d'Escalera et de Saarsfield, et les faisant fusiller sous ses yeux

par leurs compagnons et sans doute aussi leurs complices.

Cela fait, Espartero retomba dans son inaction accoutumée; il laissa tranquillement don Carlos pousser une pointe jusqu'à Madrid, et il n'arriva que quand le prétendant s'était de lui-même mis en retraite. L'année 1837 s'écoula en mouvements insignifiants, en opérations sans résultats; enfin, au printemps de 1838, le comte de Luchana reprit vigoureusement l'offensive; il atteignit, le 27 avril, près de Burgos, le général carliste Négri, qui s'était aventuré en Castille; il l'écrasa, lui tua ou lui prit 5,000 hommes, ses bagages et toute son artillerie.

Ce désastre commença la dissolution de l'armée carliste : les intrigues et les menées des héros en soutane qui entouraient le prétendant et l'impéritie de Guergue, leur créature, firent le reste; ce dernier vint avec 15,000 hommes se faire battre complètement par Espartero près de la ville de Penacerrada, dont le général christino venait de s'emparer. Après cette victoire, il se disposait à faire le siége d'Estella, quand la nouvelle de l'énorme échec du général christino Oraa, honteu-

sement battu devant Morella par l'audacieux guerillero Cabrera, vint jeter le découragement dans l'armée constitutionnelle et interrompit le siége; Espartero revint alors à son système chéri de temporisation et rentra dans la défensive.

Cependant le commandement de l'armée carliste avait été enlevé à Guergue et venait de passer aux mains de Maroto : l'énergie connue de ce chef donnait alors au parti carliste de grandes espérances, et les deux *ayacuchos* allaient bientôt se trouver en présence; ils échangeaient des proclamations à la don Quichotte, en se menaçant réciproquement de s'exterminer, en annonçant à leurs soldats que l'Europe entière les contemplait avec admiration, que le bruit de leur gloire remplissait le monde, et qu'après la victoire ils auraient des souliers et l'immortalité. Etait-ce une comédie convenue d'avance entre les deux *ayacuchos* pour cacher leur jeu, ou bien la convention postérieure de Bergara n'est-elle que la conséquence fortuite des événements qui l'ont précédée? C'est là une question qui n'a pas encore été complètement éclaircie; toujours est-il qu'Espartero commença la campagne de 1839 par un asse

beau succès. Au mois de mai, à la tête de trente mille hommes, il enleva les positions fortifiées de la *Péna del Moro*, de *Ramalès* et de *Guardamino* ; les carlistes y perdirent six cents hommes, et le vainqueur gagna à cette occasion la grandesse de première classe et le titre de duc de la Victoire. Le succès de Ramalès précipita la marche des événements; des communications secrètes ne tardèrent pas à s'échanger entre le quartier-général de l'armée christine et l'état-major carliste ; on en connaît le résultat : une guerre qui depuis sept ans désolait trois provinces, ruinait, désorganisait l'Espagne et inquiétait la France, fut enfin terminée à Bergara, le 29 août 1839 ; don Carlos se réfugia en France le 15 septembre ; l'Aragon, où dominait encore Cabrera, fut pacifié l'année suivante ; Espartero fut proclamé par ses compatriotes l'héritier direct de Pélage et du Cid.

En français, cela veut dire que le duc de la Victoire est un soldat d'une capacité ordinaire, qu'il n'a pas jusqu'ici dans sa carrière militaire une seule grande combinaison stratégique qui révèle un talent hors ligne, qu'il a les qualités et les défauts de son pays, qu'il est intrépide et fanfaron, indécis et

persévérant, grand amateur de petits moyens, patient et heureux au suprême degré.

Arrivons maintenant à l'homme politique.

Jusqu'à la révolution qui suivit les événements de la Granja, la vie d'Espartero est exclusivement militaire. Il ne s'était guères occupé des diverses péripéties ministérielles qui se succédaient si rapidement en Espagne, que pour veiller à la soldo et à l'entretien de son armée. Toutefois, voué par les habitudes de sa vie à l'amour de la discipline et de l'ordre, il avait déjà témoigné en quelques occasions son aversion pour la turbulence révolutionnaire et l'exaltation démagogique. Placé entre les deux grands partis qui se divisent l'Espagne, dont l'un, le parti modéré, a pour lui le nombre, et contre lui la faiblesse, et dont l'autre, le parti exalté, joint à une grande infériorité numérique une grande supériorité d'énergie, Espartero semblait d'abord se rattacher au premier ; le ministère exalté Calatrava, né d'une émeute, lui offrit pour la première fois l'occasion d'une manifestation positive, et son premier acte fut hostile au parti dont il est aujourd'hui le héros. C'était en 1837: l'armée d'Espartero occupait Madrid après la re-

traite de don Carlos. Des officiers de la garde royale demandèrent par une pétition à la reine le renvoi des ministres ; ceux-ci demandèrent à leur tour la punition de cet acte d'insubordination, et la mise en accusation de leurs auteurs devant un conseil de guerre. Espartero s'y opposa formellement. Les ministres, n'osant le contraindre, et ne voulant pas subir sa loi, donnèrent leur démission. Le parti modéré, enchanté du résultat, fêta le général comme un sauveur; les exaltés l'accablèrent d'injures. On lui proposa alors d'entrer dans le cabinet modéré qui succéda au ministère Calatrava, en qualité de président du conseil et ministre de la guerre ; Espartero s'y refusa, mais il fit accorder le portefeuille de la guerre à son ami dévoué, le général Alaix ; sa haine pour le parti exalté, qui le lui rendait avec usure, semblait dès-lors grandir de plus en plus. A ce sentiment Espartero joignait alors, pour la jeune et noble femme qui luttait si courageusement contre les difficultés de la situation, un dévouement tout chevaleresque : la brutalité du sergent Garcia, insultant sa reine, l'avait profondément indigné. « Je suis Manchego, disait-il souvent, du pays de don

Quichotte; la dame de mes pensées est une reine, et pour elle il n'est rien qui me soit impossible. » La régente et le ministère eurent le tort de ne pas tenir assez compte de la vanité de ce chevalier. Sous une abnégation apparente Espartero cachait un orgueil très irritable et un amour excessif de la domination; ses succès militaires enflèrent de plus en plus ses prétentions. Le gouvernement, au milieu d'une crise financière qui dure encore et n'est pas près de finir en Espagne, s'épuisait pour l'entretien de l'armée; mais les exigences d'Espartero croissaient en mesure des sacrifices. Il se faisait adorer de ses soldats, il harcelait les ministres, et agissait en dictateur, sans prendre l'avis de personne. Il ne daigna pas même rendre compte des négociations de Bergara; et plus tard, après le traité définitif, la grande ovation qui lui fut offerte à Barcelone, le constitua la première puissance de l'Etat, et lui tourna la tête.

C'est dans un pareil moment qu'un ministère faible, luttant péniblement contre une majorité exaltée, produite par les élections de 1839, eut la maladresse de heurter directement Espartero, en dissolvant les cortès sans le consulter, et en enle-

vant le portefeuille de la guerre à son ami Alaix. Le parti exalté prévit que le général allait se fâcher, et, par une manœuvre adroite, il l'y poussa, en déclarant d'avance dans ses journaux qu'il se fâchait. C'est alors que parut dans *la Gazette d'Aragon* la fameuse lettre de Linage.

Un mot sur ce dernier personnage, dont le nom est aujourd'hui inséparable de celui d'Espartero. Le brigadier Linage, à cette heure maréchal-de-camp, est le secrétaire, l'aide-de-camp, le conseiller, le guide, le bras droit, le factotum d'Espartero. Si le duc de la Victoire était un Richelieu, on pourrait dire que Linage est son père Joseph, à la différence qu'ici c'est Linage qui donne toujours l'impulsion, et Espartero qui la reçoit ; il ne voit, ne pense, ne parle, n'écrit, n'agit, et même ne joue que par Linage. Car lorsque le héros de Luchana se livre à son délassement favori, c'est Linage qui tient les cartes, tandis que son général suit le jeu de son lit. La lettre de l'aide-de-camp, bien qu'elle ne fût pas expressément écrite au nom d'Espartero, n'en fit pas moins une grande sensation en Espagne. Il y était dit en substance que le général, sans prétendre s'immiscer dans

les affaires du gouvernement, tenait pour fâcheuse la dissolution des cortès et la modification ministérielle. Les ministres offrirent leur démission, la régente la refusa, et somma directement Espartero de s'expliquer sur la lettre de Linage. La réponse du duc fut évasive en ce qui touchait les ministres, et se termina, comme à l'ordinaire, par de brûlantes protestations de dévouement aux deux reines. Le ministère demanda la destitution de Linage, Espartero s'y refusa ; il lui fit écrire dans le même journal une autre lettre, modifiant la première sans la contredire, et l'affaire s'arrangea ainsi tant bien que mal.

Dans l'intervalle, les élections se firent, et, contre toute attente, elles produisirent une majorité modérée, et parconséquent favorable au ministère. Ce résultat humilia Espartero ; le ministère se crut assez fort pour se raidir un peu contre les exigences du généralissime. L'affaire de l'agent ministériel Aviraneta, qu'Espartero voulait faire fusiller de son autorité privée, et que le chef politique de Saragosse relâcha par ordre du ministre de l'intérieur, ne contribua pas peu à aigrir ses ressentiments. La reine elle-même s'était

mêlée de cette dernière affaire ; Espartero s'en offensa, et l'expression habituelle et enthousiaste de son dévouement se refroidit considérablement. Au moment où allait s'ouvrir la campagne contre Cabrera, Espartero profita du surcroît d'importance que lui donnait sa mission pour se venger des ministres, en exigeant d'eux un brevet de maréchal-de-camp pour ce même Linage, auteur du manifeste dont il a été parlé plus haut. Quelques ministres considérèrent cette proposition comme une injure ; mais Espartero était tout-puissant, on voulait en finir avec Cabrera, il fallut céder. MM. Narvaez, Calderon Collantes et Montes de Oca sortirent du ministère, et Linage eut son brevet. Restaient aux affaires deux hommes qu'Espartero considérait comme ses ennemis, le président du conseil, M. Perez de Castro, et le ministre de la justice, M. Arrazola. Le vainqueur ne fut qu'à demi satisfait, et garda dans son âme un reste de rancune qui devait éclater bientôt.

Cependant la session des nouvelles cortès venait de s'ouvrir, et le ministère, confiant dans l'appui d'une notable majorité, jugea le moment venu de porter un rude coup au parti exalté, en

proposant cette fameuse loi sur les *ayuntamientos* (municipalités), de laquelle est sortie la dernière révolution d'Espagne.

On a beaucoup discuté chez nous pour et contre la loi sur les *ayuntamientos*. Tout ce qu'on peut, ce me semble, dire de mieux à ce sujet, c'est qu'une pensée de ce genre, quand elle réussit, est excellente, mais est impardonnable quand elle ne réussit pas. Au fond, et le résultat l'a prouvé, la loi sur les *ayuntamientos*, qu'une majorité éclairée et modérée a bien pu sanctionner de son vote, parcequ'en elle-même elle est bonne et logique, était, dans la circonstance, une véritable maladresse. Sans doute tout gouvernement régulier est difficile avec les vieilles municipalités espagnoles, que la constitution de 1837, calquée en partie sur celle de 1812, a ressuscitées avec toutes leurs franchises communales et locales du moyen-âge (1). Il est bien possible qu'Espartero lui-même ait tôt ou tard à lutter contre elles ; ses démêlés avec quelques juntes provinciales font déjà prévoir ce résultat ; mais, dans la situation où

(1) Ne pouvant le faire ici faute de place, je parlerai plus longuement ailleurs de l'organisation municipale de l'Espagne.

était l'Espagne, à peine délivrée du lourd fardeau de la guerre civile, avec un général mécontent, tout-puissant sur l'armée, et prêt à servir de chef et de drapeau à la résistance, engager tout-à-coup un combat avec la masse des intérêts locaux, enlever aux municipalités des priviléges d'autant plus chers qu'ils avaient été longtemps perdus et récemment reconquis, leur enlever jusqu'à la nomination de leurs alcades, c'était de gaîté de cœur s'exposer à un combat inégal; et ce qui prouve bien la réelle impopularité de la loi, c'est la rapidité avec laquelle s'est propagée d'un bout de l'Espagne à l'autre le mouvement de résistance dans presque toutes les villes sans exception. Et d'ailleurs, puisque, malgré l'organisation vicieuse des municipalités, les dernières élections avaient donné une majorité modérée, pourquoi abuser du triomphe, et s'exposer à tout perdre en voulant tout gagner?

C'est au moment où la discussion de la loi enflammait tous les esprits que la régente résolut brusquement, et malgré de nombreux avis contraires, ce fatal voyage de Barcelone, dont on connaît les conséquences. Espartero revenait triom-

phant de son expédition contre Cabrera ; il était plus puissant que jamais ; à force de flatteries ampoulées et ridicules, le parti exalté, mettant à profit sa vanité et ses rancunes, l'avait à moitié conquis. Christine ne lui avait jamais parlé qu'une fois en sa vie, et elle était bien aise de voir si son ascendant de femme spirituelle et de reine ne rallumerait pas l'enthousiasme éteint du chevalier *manchego*. On sait de quelles amertumes la reine fut abreuvée pendant le voyage ; on sait les harangues injurieuses des municipalités, les cris hostiles qui retentirent constamment autour de sa voiture, la manière discourtoise avec laquelle le chevalier *manchego* parla à la dame de ses pensées dans les premières entrevues à Lérida et à Esparraguera ; on sait comment, à Barcelone, refusant de reculer devant l'émeute, la jeune femme sanctionna de sa signature une loi votée par la majorité des deux chambres ; comment le chevalier *manchego* s'oublia jusqu'à applaudir et haranguer, du haut de son balcon, la tourbe des *bullangeros*, émeutiers aux bras nus, qui poussaient des cris de mort ; comment il ne craignit pas de se rendre à minuit, avec une telle

escorte, au palais de sa dame, en lui intimant de céder, si elle ne voulait voir *répandre le sang jusqu'au genou ;* comment la reine consentit au renvoi des ministres dont la vie était menacée, mais refusa vivement la révocation de sa signature et la dissolution des cortès ; comment, quelques jours plus tard, Espartero, honteux de sa victoire, revint à ses habitudes d'ordre et comprima lui-même l'émeute en mettant Barcelone en état de siége ; comment un nouveau ministère naquit enfin, ministère plutôt modéré qu'exalté, quoique formé sous la dictée d'Espartero; comment, de modifications en modifications, la reine persistant dans ses refus et dans l'exercice de son droit, ce ministère, devenu complètement insignifiant , se traîna jusqu'au moment où, après le départ de Barcelonne qui eut lieu le 22 août 1840, la reine, arrivée à Valence, se détermina à accepter la quatrième démission qu'il lui offrait, et forma audacieusement un nouveau cabinet pris tout entier dans le parti modéré.

A cette nouvelle, la municipalité de Madrid donne le signal de l'insurrection et se déclare en permanence; la milice nationale prend les armes ;

· le capitaine-général Aldama essuie une décharge qui tue son cheval et blesse son aide-de-camp, le chef politique Buerens est arrêté et gardé prisonnier à l'hôtel de ville. La municipalité de Madrid adresse à la reine un message impératif, et Christine renvoie la dépêche sans l'ouvrir : la situation se complique de plus en plus.

Durant ce temps, que faisait Espartero à Barcelone ? Rentré dans son apathie, il dormait la grasse matinée, passait des revues et jouait aux cartes. Cette neutralité irrite les journaux exaltés ; pressé par eux de se déclarer et de formuler une adhésion à l'insurrection de Madrid, il se décide enfin à publier un manifeste où il pose, comme condition de sa fidélité à la régente, la révocation de la loi des *ayuntamientos*, la dissolution des cortès et le renvoi des ministres. Le parti exalté triomphe, le mouvement révolutionnaire de la métropole se propage de ville en ville. Christine se résigne alors à appeler Espartero à Valence, en lui donnant plein pouvoir pour former un cabinet et sans s'expliquer sur les deux autres points. Le duc de la Victoire quitte Barcelone, se rend d'abord à Madrid, où il entre en roi triomphant, de-

bout dans une calèche qui avait appartenu à don Carlos; et part pour Valence, emmenant avec lui les collègues qu'il a choisis. Arrivé dans cette ville, quand la dame de ses pensées se cache au fond de son palais pour se dérober aux injures de la populace, le chevalier *manchego* fait encore une entrée de conquérant dans une voiture traînée par des miliciens; les premières conférences avec la reine s'ouvrent orageuses et pleines, d'une part de dignité blessée, et d'autre part de morgue hautaine; enfin, dans la matinée du 10 octobre 1840, après une dernière conférence qui durait depuis la veille, la régente brise la discussion par ces simples mots : « Espartero, j'abdique. » Vainement, effrayé d'abord de la responsabilité qui va peser sur lui, le duc de la Victoire insiste pour la faire revenir sur sa détermination; elle reste inébranlable : un mois plus tard, un sujet rebelle et une reine déchue, réconciliés par un commun exil, échangeaient un sourire dans les rues de Montpellier : c'était Christine et Cabrera; il devait y avoir bien des choses dans ces deux sourires!

Espartero était enfin maître de la situation; de

ce rôle facile de surveillant et de censeur, il lui fallait maintenant passer au rôle difficile de conducteur de nations. J'imagine que, si présomptueux qu'on soit naturellement, quand on est l'homme le plus populaire de son pays, le général *ayacucho* n'a pas été sans ressentir le poids du fardeau ; toujours est-il que jusqu'ici, malgré les prophéties contraires, il ne me semble pas, comparativement du moins, s'être trop mal tiré de sa tâche. Porté à la régence par un parti dont les ramifications nombreuses s'étendent jusqu'aux dernières limites du démagogisme, Espartero, homme d'ordre au fond, a senti la nécessité de formuler nettement un point d'arrêt, et il a déclaré, à plusieurs reprises, qu'il entendait rester invariablement fidèle à la constitution de 1837. Il a dissous les cortès; mais comme la majorité modérée obtenue aux élections antérieures n'était pas de nature à le rassurer pour une élection nouvelle, il les a prorogées jusqu'en mars 1841, se donnant ainsi quelques temps de répit et de dictature. La loi sur les *ayuntamientos* a été suspendue, mais aussi plusieurs juntes révolutionnaires ont été dissoutes. entre autres celle de Madrid : la

Navarre, sauf quelques modifications, a été constituée et organisée comme les autres provinces de l'Espagne. Les difficultés récentes avec le Portugal semblent s'aplanir, grâce à l'Intervention de la diplomatie anglaise qui domine aujourd'hui dans les deux pays. En ce moment le Saint-Siége, dès longtemps hostile à la royauté d'Isabelle, proteste de toutes ses forces contre la vente des biens des couvents. Jusqu'ici le conseil de régence ne paraît pas s'en émouvoir beaucoup ; il lui faut penser à faire bonne figure devant les cortès qui viennent de s'ouvrir, et c'est bien assez pour l'occuper. Comment s'arrangera-t-il avec elles, et, pour finir, quelle place occupera Espartero dans l'histoire? Mourra-t-il grand, moyen, ou petit, à l'Escurial, sur le champ de bataille, aux bagnes d'Afrique, à une lanterne de la *Puerta del Sol,* ou dans son lit, à Logrono, alcade constitutionnel, comme il en exprimait dernièrement l'espoir à une députation de Valence? Pour toutes ces questions je me récuse, j'en ai dit le motif en commençant.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.



BALLANCHE.

el imp

René et Cie

M. BALLANCHE.

...es ist ein grosser Theosoph der Geschichte; es ist Ballanche; c'est un grand théosophe de l'histoire, c'est Ballanche.—Gans.-Rucblicke auf Personen und Zustaende, p. 153.

Ce génie théosophique ne nous laisse rien à envier à l'Allemagne et à l'Italie.

CHATEAUBRIAND, Préface des *Etudes historiques*.

Vous étudiez M. Ballanche et déjà vous êtes à lui. Un attrait invisible, une séduction insensible vous enlacent quand vous croyez le soumettre à votre critique. Telle la magie puissante de la beauté d'une femme, du parfum d'une fleur, du sourire angélique d'un enfant. BARON D'ECKSTEIN.

Un homme a consacré sa vie à méditer en philosophe et à chanter en poëte la grande et mystérieuse Odyssée du genre humain. Né dans un siècle de convulsions douloureuses et de pénibles

enfantements, dans un siècle où la société, arrachée de sa base, s'en allait flottante à tous les vents, comme un vaisseau battu par la tempête, cet homme s'est tenu à l'écart, il est resté au rivage, il n'a mis la main ni au gouvernail ni à la voile, il ne s'est point mêlé aux passions, aux fureurs, aux cris tumultueux de l'équipage; solitaire et pensif, rivé à l'étude, cramponné à sa foi comme à un rocher, il a contemplé de haut la tempête; il l'a contemplée, non point pour savourer cet égoïste et stérile plaisir dont parle Lucrèce, mais bien pour s'efforcer d'élever au vaisseau en péril un fanal dans la nuit, pour tendre les bras au ciel pendant l'orage comme Moïse pendant le combat, pour demander à Dieu et aux étoiles la route qui conduit au port, pour suivre enfin du regard, appeler, guider, encourager du geste et de la voix *cette arche sacrée chargée des destinées nouvelles, qui vogue toujours au-dessus des grandes eaux* (1).

S'il y a au monde des âmes plus ardentes, des génies plus grands, des existences plus larges, des voix plus puissantes, que l'âme, le génie, la

(1) Expressions de M. Ballanche.

vie et la voix de ce lyrique penseur, nulle vie, d moins, ne fut plus pure que la sienne, nul cœur ne brûla d'un plus sincère amour pour l'humanité, nul génie n'aborda des sphères plus élevées, nulle voix ne revêtit de plus consolantes pensées d'un langage plus harmonieux.

Dans la mission chrétienne qu'il s'est imposée, à la fois poëte, historien et philosophe, l'auteur d'*Antigone*, d'*Orphée* et de la *Palingénésie sociale* a touché à toutes les questions. Du haut de sa théosophie historique, en même temps qu'il sondait le ténébreux abîme des origines, il embrassait aussi bien les plus hauts problèmes de la science, de la littérature et de l'art, que l'étude des institutions sociales et des théories politiques. Nous essaierons plus loin d'indiquer dans quel sens de si nombreux, de si vastes travaux ont été dirigés. Toutefois, comme ce penseur de la famille de Platon, cet émule de Vico et de Herder, que nous envient l'Allemagne et l'Italie, n'a écrit nul mélodrame, nul vaudeville, nul roman de mœurs, nul premier Paris, comme il n'a pas joué le plus petit bout de rôle dans l'imbroglio politique, comme on ne lit plus guère aujourd'hui pour utiliser, mais bien

pour tuer le temps, comme pour le comprendre et l'apprécier il faut se donner la peine de l'étudier et de soulever le voile symbolique dont il aime souvent à envelopper sa pensée, il s'ensuit que M. Ballanche est peu populaire, ce qui est très naturel; il s'ensuit, de plus, que M. Ballanche n'est pas de l'Académie, ce qui est encore assez naturel; mais il ne s'ensuit pas qu'un biographe, obligé parfois, pour complaire au public, de lui peindre en buste des grands hommes de circonstance, des gloires de pacotille, doive passer sous silence un des plus nobles esprits de notre temps. Il s'ensuit seulement qu'ici, pour moi, la peine sera double, en ce sens qu'à chaque pas il me faudra étayer la biographie par l'analyse, et qu'une telle entreprise, dans le cadre étroit que j'ai dû m'imposer, est assez impossible pour être ridicule. Essayons, toutefois; qu'il me soit au moins tenu compte de ma bonne volonté; et si, par hasard, j'étais assez heureux pour que ce mélange informe de faits individuels et d'appréciations écourtées inspirât à quelque lecteur, plus sérieux et moins blasé par les chefs-d'œuvre du jour, le goût d'un écrivain dont le style est aussi pur

que le cœur, je serais amplement dédommagé de la peine qu'on éprouve toujours, si petit que l'on soit, à livrer à l'impression une pensée mutilée et incomplète (1).

Il y avait à Lyon, en 1812, une femme dont l'immortel ciseau de Canova devait un jour transmettre l'image à la postérité comme l'incarnation de ce type divin de beauté pure et calme que rêva le Dante et qu'il appela du nom de Béatrix. Cette femme, que le ciel se plut à combler de ses dons et qui fut en réalité pour plusieurs, et notamment pour celui qui fait l'objet de cette

(1) Je prie le lecteur de me pardonner de lui avoir fait attendre un peu cette notice et aussi de la lui donner plus étendue que les autres. J'ai pensé qu'abordant pour la première fois un génie plus grand que sa renommée, il me fallait à la fois plus de soin et plus de place qu'à l'ordinaire. Obligé toutefois de me restreindre encore beaucoup, j'indiquerai entre autres travaux publiés sur M. Ballanche : — Deux articles de M. Lerminier dans le Globe de 1830; — un travail étendu de M. de Lavergne, publié à Toulouse; — un chapitre de l'Essai sur l'histoire de la philosophie au XIX[e] siècle, par M. Damiron; — un savant article de M. Barchou de Penhoën dans la Revue des Deux-Mondes de 1831; — et dans la même revue de 1834, une notice fort intéressante de M. Sainte-Beuve à laquelle je ferai quelques emprunts.

notice, une Béatrix tutélaire et inspiratrice, était alors pour Napoléon quelque chose comme un conspirateur. Entre deux batailles le grand homme avait décrété que la présence à Paris de la noble amie de Mme de Staël était dangereuse au salut de l'Empire, et il l'avait condamnée à l'exil. Désireux de tout vaincre, Napoléon s'attaquait non-seulement au génie, mais à l'amitié dévouée au génie ; en punissant ce généreux sentiment comme un crime, il amnistiait d'avance les trahisons de Fontainebleau ; pour me servir d'un mot énergique des *Mémoires d'outre-tombe*, il *innocentait* les ingrats. Loin de ce Paris tant aimé, la gracieuse victime du petit coup-d'état impérial vivait solitaire et résignée, dans cet appartement de la place Bellecour dont Mme d'Abrantès nous a laissé, dans ses Mémoires, une description charmante. Elle se consolait de son exil dans les entretiens de quelques amis restés fidèles à sa mauvaise fortune, lorsqu'un jour l'un d'eux, Camille Jordan, dont le nom brilla d'un vif éclat dans nos luttes parlementaires, lui présenta un homme assez jeune encore, mais déjà éprouvé par les souffrances du corps et les douleurs de l'âme :

c'était M. Ballanche. Le futur théosophe, né comme Platon avec le *sentiment des choses divines*, était alors dans cette phase de la vie où certains génies, tourmentés d'abord un instant par l'orage intérieur, aspirent au repos du cœur pour se frayer une voie plus large et plus haute au-dessus de la région des tempêtes. Ce repos qu'il cherchait, il le trouva là, dans ce petit cercle d'élite, sous la paisible influence d'une âme belle, bonne, pure, compatissante; une étoile amie se leva dès-lors sur sa destinée, une sainte et durable affection remplit ses jours. Les premiers et tristes souvenirs du passé restèrent, mais adoucis, amortis, tranquillisés. Le sens des douleurs individuelles s'agrandit et se transforma, l'homme s'éleva peu à peu au-dessus de lui-même jusqu'à cette hauteur sereine d'où il put embrasser d'un regard pieux, sympathique et doux, d'un regard illuminé de foi et d'espérance, l'immense horizon des douleurs humaines.

De cette époque de la vie de M. Ballanche date le poëme d'Antigone, qui ouvre la série de ses œuvres. Avant de dire un mot de ce livre, il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour éclair-

cir les origines de ce pieux et mélancolique génie par la biographie, et aussi par l'examen d'une production antérieure que l'auteur a condamnée à l'oubli, et qui nous semble contenir en germe, sinon la pensée fondamentale, au moins déjà le caractère particulier de ses inspirations.

Pierre-Simon Ballanche est né à Lyon le 4 août 1776. Son père était un homme d'intelligence, de probité et de savoir. Possesseur d'un vaste établissement d'imprimerie et de librairie, il avait fait de sa maison un petit centre littéraire auquel se rattachaient les esprits les plus distingués du pays. Compromis, en 93, avec toute la haute bourgeoisie dans l'insurrection lyonnaise et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il était près d'expier sur l'échafaud des opinions qu'il ne cachait pas, lorsque ses ouvriers vinrent en masse le réclamer à la barre, en affirmant que le citoyen Ballanche avait toujours été le *père des ouvriers*. Collot d'Herbois, le farouche proconsul, lâcha sa proie, quoiqu'à regret.

Dans un de ses ouvrages, à mon avis le plus beau de tous, dans la *Vision d'Hébal*, M. Ballanche a peint ce poëte doué de seconde vue, auquel

il a donné la moitié de son nom sous des traits qui lui ressemblent beaucoup à lui-même. Comme Hébal, « il eut dans sa jeunesse une santé fort « triste et fort malheureuse; des souffrances vives « et continuelles remplirent toute la première par- « tie de sa vie. » J'imagine même que cette délicatesse de nerfs, cette extrême susceptibilité d'une organisation maladive, cette exaltation physiologique et psychologique attribuée à Hébal, et qui expliquent l'essor immense que prend tout-à-coup son âme pour planer au-dessus du monde visible et embrasser à la fois le passé, le présent et l'avenir ; j'imagine que tous ces détails ne sont guère autre chose que des souvenirs. Mais ce que l'auteur d'Hébal eut en propre, ce qu'il n'a pas donné à son héros, ce fut une mère pieuse et tendre, pleine d'amour et de sollicitude pour ce frêle et doux enfant, vivante image d'elle-même, unissant comme elle à une sensibilité exquise une bonté inaltérable.

Contraint par cet état permanent de souffrances à une vie très sédentaire, le jeune Ballanche eut une enfance sérieuse et une adolescence déjà méditative. Il lut de bonne heure énormément;

son éducation se fit pour ainsi dire d'elle-même au logis, et les notions si nombreuses et si variées qu'il a déployées plus tard prouvent combien l'alimentation première fut substantielle. A dix-huit ans, il écrivait déjà beaucoup, et la faculté d'abstraction était si fortement prononcée chez le jeune malade que, toujours environné de nombreuse et parfois bruyante compagnie, il lui arrivait souvent de griffonner des pages entières sans s'apercevoir du tumulte qui se faisait autour de lui. Cette vie paisible fut bientôt troublée par une sanglante catastrophe : le siége, la prise et la dévastation de Lyon. Doué d'un très vif instinct du mouvement progressif des choses, le jeune Ballanche avait partagé l'élan général de 89; il avait aimé beaucoup la Constituante et passablement l'Assemblée législative; l'éloquence fleurie, élégante et molle des Girondins l'attirait assez; mais le meurtre de Louis XVI avait produit sur cette âme honnête et pure une impression de douleur ineffaçable. Le triomphe définitif de la Montagne, après le 31 mai, lui fut odieux, et la résistance de Lyon le trouva aussi enthousiaste que son père qui était foncièrement monarchique.

Après la ruine de ses espérances, la Terreur pesant sur lui de tout son poids, le jeune Ballanche quitta son père que des nécessités d'affaires obligeaient de braver le danger, et s'enfuit avec sa mère dans une campagne aux environs de Lyon, à Grigny, où il resta jusqu'au 9 thermidor; c'est là, sans doute, que fut composée, ou tout au moins achevée, cette sombre épopée lyonnaise dont M. Ballanche parle dans la préface générale de ses œuvres comme d'un manuscrit perdu. Le poëte se transportait par la pensée à quinze siècles au-delà du jour fatal qui avait vu Lyon en proie à la terreur. « Je construisais, dit-il, dans l'ave- « nir l'histoire du présent, comme je devais plus « tard m'essayer à reconstruire le passé lui- « même. »

« De retour à Lyon après la chute de Robespierre, le jeune Ballanche eut à subir, dit M. Sainte-Beuve, une convalescence très longue, très pénible, plus orageuse que ne l'avait été sa maladie même. Une partie des os de la face et du crâne étaient altérés ou atteints de mort; il fallut appliquer le trépan. La force de caractère du malade était si grande que, tandis que l'instrument

opérait sur sa tête, des dames qui causaient près de la cheminée, à l'autre bout de la chambre, ne s'en aperçurent pas. Vico, dit-on, éprouva dans son enfance une maladie du même genre. Toujours le dur marteau de Vulcain doit-il aider à l'enfantement de la pensée difficile, à la sortie de la Minerve immortelle ? »

Après cette terrible opération, la santé du jeune penseur se raffermit un peu ; il fréquenta dès lors assidûment une petite société littéraire qui, formée après les saturnales de la Terreur, avait pris pour devise : *Amicitiæ et Litteris*, et dont faisaient partie Dugas-Montbel, Ampère, Camille Jordan et toutes les notabilités lyonnaises. C'est là qu'il lut pour la première fois quelques parties de son premier livre, et les suffrages qu'il obtint le déterminèrent à le publier en 1801, sous ce titre : *du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts.*

Ce livre *du Sentiment*, à peu près oublié aujourd'hui, même par ceux qui ont suivi de près l'évolution du talent de M. Ballanche, est pourtant très curieux à la fois comme renseignement historiquequant à l'époque, et comme renseigne

ment psychologique quant à l'homme; d'abord, c'est un des mille témoignages du mouvement général de réaction qui commençait déjà à se manifester dans les intelligences contre ce stoïcisme brutal et sauvage intronisé par la Convention. En 93 on avait les *principes*, après thermidor on eut les *sentiments*. « *On ne transige pas avec les principes* » est une de ces phrases-types que vous rencontrerez à toutes les pages du *Moniteur* depuis la mort de Louis XVI jusqu'au 9 thermidor. A dater de là, on donne en plein dans le *sentimentalisme*; à la Restauration, le rationalisme arrive; puis enfin vient (en littérature s'entend) le *satanisme*, dont nous commençons à nous dégoûter un peu. A la même époque où M. Ballanche publiait une ébauche que Nodier comparait à une ébauche de Michel-Ange, un génie d'un autre ordre se préparait à entrer dans la lice sous la même bannière, avec un chef-d'œuvre qui faisait oublier l'ébauche. Les mêmes critiques qui analysaient à Paris le livre *du Sentiment* annonçaient l'apparition prochaine d'un grand ouvrage impatiemment attendu et intitulé : *Des Beautés poétiques du Christianisme*.

L'intention des deux livres est la même ; une même pensée de restauration morale et religieuse par le beau inspirait ainsi au même moment deux hommes qui ne se connaissaient pas alors, et qu'une noble amitié devait intimement rapprocher plus tard.

En ce qui touche M. Ballanche, le livre *du Sentiment* est aussi l'avant-coureur d'une philosophie poétique et religieuse informe encore, mais qui s'ordonnera et s'élèvera plus tard. C'est déjà la guerre au rationalisme, en histoire, en littérature, en religion, en tout. Cette guerre, conduite d'abord avec une impétuosité toute juvénile, prendra aussi plus tard des allures plus modérées et moins exclusives. C'est la guerre à Rousseau tant aimé pour les choses du cœur, mais attaqué sur le système du *contrat primitif*, comme le seront ses successeurs, en 1818, dans l'essai sur les *Institutions sociales*; c'est déjà au suprême degré cet amour pour les constitutions qui plongent leurs racines dans les mœurs, cette aversion pour tout ce qui s'improvise et n'existe que sur le papier, ce désir ardent de rattacher par le lien du beau et du bien la terre au ciel, l'homme à Dieu.

Voilà pour le fond du livre; quant à la forme et à l'ordonnance des parties, c'est un tout incohérent, indigeste, parfois négligé ou ampoulé par le style, mais parfois aussi enrichi de traits heureux, inattendus, que l'on ne retrouve plus dans le style plus mûr d'Antigone ou d'Orphée. Le point d'exclamation abonde; c'est une adoration perpétuelle, un déluge sentimental; le mot et la chose, tous deux usés aujourd'hui, remplissent toutes les pages. — C'est une revue enthousiaste de tous les auteurs qui ont parlé sentiment, depuis Homère jusqu'à Rousseau, le tout entrecoupé d'apostrophes à l'amitié, à l'amour, à la pudeur, à la naïveté, à la campagne, à la solitude, aux ruines, etc., etc. Dans ce désordre il y a des idées ravissantes et des mots charmants qui peignent et font aimer l'homme; citons cette apostrophe de l'auteur à sainte Thérèse, en rappelant ce mot si connu sur Satan : « Le malheureux ! il fut méchant parcequ'il n'aima jamais. » Sainte Thérèse, je te remercie, s'écrie le jeune mystique, j'aimerai pour être bon ; et cet autre mot de *nostalgie céleste*, que je voudrais voir conserver, car il peint admirablement l'élan de l'âme vers Dieu.

Je m'arrête peut-être un peu trop sur ce livre que son auteur même a délaissé ; mais c'est que dans cet enthousiasme effréné d'une âme jeune, candide et ignorante, qui s'éveille à la vie pour adorer le beau sous toutes les formes, il y a je ne sais quel charme secret qu'on ne sent jamais mieux que quand on l'a perdu ; nous le gardons peu, nous autres enfants de cette génération ; à vingt ans, en place d'un livre sur le *sentiment*, nous faisons des romans *noirs*, où les hommes sont des démons, les femmes des vipères, l'amour un enfer, et la vie un chaos. En sommes-nous plus avancés? c'est là la question.

Peu après la publication du livre *du Sentiment* arriva le Consulat avec la restauration du culte, deux choses que M. Ballanche accueillit avec enthousiasme. « J'ai été très consulaire, me « disait un jour M. Ballanche, mais pas du tout « impérial ; j'ai vu avec bonheur la restauration « de l'Eglise, mais j'ai été effrayé pour elle de la « voir renaître pompeuse comme jadis, et liée à « l'État par la reconnaissance ; je l'aurais mieux « aimée libre de se relever sans appui et d'elle- « même avec sa croix de bois. Le Consulat, et l'E-

« glise hors de l'État, voilà quel était mon idéal « en politique et en religion. » Le meurtre du duc d'Enghien produisit sur M. Ballanche la même impression que celui de Louis XVI ; l'avénement impérial acheva de faire de lui un sujet *désaffectionné*, comme dirait un tory en parlant d'un Irlandais.

« Dans l'intervalle, le jeune écrivain fit un voyage à Paris ; il vit M. de Châteaubriand, qu'il accompagna en 1804 dans un voyage à la *Grande-Chartreuse;* et plus tard, en 1807, au moment du départ pour Jérusalem, il l'alla rejoindre à Venise, d'où il ramena en France madame de Châteaubriand. »

Vers cette époque, au moment où la santé du corps était raffermie, arrivèrent les peines de l'âme. Ce premier aiguillon du génie, cette première souffrance du cœur que nous avons déjà si souvent signalée chez d'autres dans le cours de ces notices, ne manqua pas aussi à M. Ballanche. Huit fragments écrits en 1808, recueillis plus tard par un ami et publiés dans ses œuvres complètes (1), répondent à cette période douloureuse.

(1) Ces fragments se trouvent aussi dans l'édition d'*Antigone* et de *l'Homme sans nom* que vient de publier Delloye.

M. Sainte-Beuve a parlé de ces délicieux morceaux en termes qui ne me laissent rien à ajouter; j'aime mieux copier : « Ce sont, dit-il, des élégies « en prose qui peignent avec discrétion et dou- « ceur les vicissitudes d'un noble attachement. Si « ces huit fragments étaient en vers ce qu'ils sont « en prose, M. Ballanche aurait ravi à M. de La- « martine la création de l'élégie méditative. »

Pour ceux qui n'auraient pas lu et qui douteraient, contentons-nous, faute de place, de citer quelques lignes qui offrent un rapprochement assez curieux de mouvement et de forme avec le début d'un des plus beaux morceaux des *Lettres d'un voyageur* (1) :

« Souffle du printemps, pourquoi viens-tu murmurer à mon oreille le bonjour matinal? tu m'apportes bien les douces émanations des fleurs, mais tu as oublié les riantes illusions de l'avenir. J'ai reconnu que le bonheur était une plante étrangère qui croît dans les champs du ciel et ne peut s'acclimater sur la terre. Souffle du printemps, laisse-moi.

(1) Brise printanière, que racontes-tu au jasmin de ma croisée?.... ne viens pas ainsi baiser mon front et murmurer à mon oreille les paroles de je ne sais quel vague désir, car moi je suis captive et ne puis m'élancer avec toi dans les champs de l'immensité. — George Sand. — *Lettres d'un Voyageur*. — *Revue des Deux-Mondes* de juin 1830.

Et ceci :

Nous serions bien moins étonnés de souffrir si nous savions combien la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme à qui tout succède selon ses vœux oublie de vivre ; la douleur seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes.

Tout le reste est de même ton, de même couleur, de même forme. Jamais mélancolie amoureuse ne s'exhala en de plus suaves et de plus purs accents.

J'ai dit, au début de cette notice, comment, quelques années plus tard, cette âme troublée se rasséréna peu à peu sous une autre influence, à l'abri d'un autre sentiment plus paisible et plus sûr; mais les premières émotions laissent au cœur un pli qui ne s'efface jamais complétement, et à vingt ans de là, après les grands travaux philosophiques, la fibre douloureuse dans ce cœur refroidi par les années vibrait encore au souvenir de ces mélodies d'un autre âge. « Vie du passé, s'écriait-il en 1830, en relisant les fragments de 1808 ; oh ! que je te contemple encore une fois, encore une fois qui sera peut-être la dernière. L'âge a pesé sur ma tête, l'initiation de la douleur a porté ses fruits ;

et cependant, même aujourd'hui, je ne puis jeter les yeux sans larmes sur ces anciens confidents d'une absence qui commençait alors et qui ne devait pas finir. Le 14 août 1825, date bien funeste, une belle et noble créature qui m'était jadis apparue, et qui habitait loin des lieux où j'habitais moi-même, une belle et noble créature, jeune fille alors, jeune fille à qui j'avais demandé toutes les promesses d'un si riche avenir, en ce jour, cette femme est allée visiter, à mon insu, les régions de la vie réelle et immuable, après avoir refusé de parcourir avec moi celles de la vie des illusions et des changements. Hélas ! je dis qu'elle avait refusé ; mais il y a là un mystère de malheur que je ne saurai jamais sur cette terre. »

Ajoutons, pour la clarté de la biographie, qu'il était mort, en 1825, à Montpellier, une dame fort distinguée; que cette dame, en 1808 jeune fille de seize ans, avait fait, en compagnie d'un ami de son père, du jeune auteur des fragments cités plus haut, un pèlerinage au mont Cindre dont vous trouverez un gracieux récit dans le travail de M. Sainte-Beuve.

Cette poésie toute personnelle des fragments

fit bientôt place à la grande, à l'humaine poésie. Antigone fut commencée vers 1812 et achevée en 1813 à Rome, où M. Ballanche était allé rejoindre la noble exilée dont l'amitié avait rendu le calme à sa vie. Ce poëme était déjà imprimé quand la Restauration arriva, et à son apparition la masse voulut voir dans Antigone une personnification de la duchesse d'Angoulême. Le fait est que l'auteur n'y avait point pensé; seulement, se trouvant à Lyon commissaire d'un bal offert à la princesse, quelques amis le sollicitèrent de lui dédier son livre. Froissé par l'Empire et dans ses idées et dans ses affections, M. Ballanche avait accueilli la Restauration avec une profonde sympathie; les infortunes de l'orpheline du Temple étaient assez touchantes pour qu'il se sentît heureux et fier de placer son œuvre sous les auspices de telles vertus.

Je puis à peine dire un mot d'Antigone dont le succès fut alors aussi grand que légitime. Depuis, on a beaucoup symbolisé au sujet de ce livre; on a voulu y voir le vêtement poétique et complet d'une idée philosophique qui, si elle existait déjà en germe, n'était pas éclose encore. Pour plusieurs, et notamment pour l'écrivain qui a joint un épi-

logue assez baroque à l'édition nouvelle qui vient de paraître, cette œuvre est une épopée *sociale ;* l'hymen incestueux d'Œdipe et de Jocaste signifie la prise de possession du peuple par la royauté, Laïus représente le despotisme du passé, Jocaste l'harmonie du passé et de l'avenir. Antigone, fille de l'inceste, soumise au malheur malgré sa pureté, représente l'humanité déchue, solidaire, et relevée par l'expiation. Le symbolisme de M. Ballanche est déjà assez tranché ailleurs pour qu'à mon sens il soit dangereux de le surfaire en dénaturant sa pensée. Le poëme d'Antigone est et restera ce que M. Ballanche l'a nommé lui-même, non pas une *épopée sociale*, mais une *épopée domestique*. Œdipe n'est point pris ici comme une personnification du dogme antique de la fatalité, mais bien plutôt comme un type général des misères humaines, et la pensée première de l'œuvre est dans cette simple phrase des fragments que l'auteur replace dans la bouche d'Antigone : « Il n'y a de réel que les larmes. »

Sans doute sous cette narration touchante des malheurs d'une jeune fille expiant une faute qu'elle n'a point commise on peut voir le symbole et

l'image de la vie humaine, mais évidemment l'intention de l'auteur est toute poétique et rien de plus; il a voulu, comme Chénier, *sur des pensers nouveaux faire des vers antiques;* il a transporté un sujet païen dans les croyances modernes. Antigone, admirablement grecque par la pose et le langage, est par la pensée une chrétienne du IIIe siècle, une sœur cadette de Cymodocée. Les sectateurs exclusifs de la réalité historique goûtent peu cet assemblage; pour moi, cette évocation simultanée de deux époques dans ce qu'elles ont de plus beau, ces grands tableaux de bataille tracés avec un pinceau homérique, ces chants, ces festins, ces pompes funèbres, cette reproduction parfaite de toute la partie plastique d'une civilisation éteinte, tout cela, présidé et conduit par une pensée morale d'un autre âge, me plaît infiniment. Figurez-vous une Vénus de Milo avec la physionomie d'une madone de Raphaël: il y a un peu de cela dans l'Antigone de M. Ballanche. Du reste, il y a dans l'ensemble beaucoup plus d'art que de passion, dans le sens au moins où on l'entend aujourd'hui. Chez M. Ballanche la corde du cœur ne rend guère

qu'un son ; il est pur, harmonieux, mélancolique et doux, mais c'est toujours à peu près le même.

Après la publication d'Antigone M. Ballanche, ayant perdu son père (il avait déjà perdu sa mère dès le Consulat), se débarrassa de son établissement de libraire, et vint se fixer à Paris où l'attiraient de nobles amitiés; sa vie dès-lors fut fixée. En contact fréquent avec les intelligences les plus élevées, rapproché de M. de Châteaubriand par des rapports antérieurs, et aussi par le lien d'une commune affection, l'auteur d'Antigone prit une part active, quoique indirecte, à tout le mouvement politique et littéraire de ce temps-là. Le combat politique était vif autour de lui; le parti de l'autorité voulait impérieusement entraîner la société dans ses voies, et le parti de la liberté lui disputait le terrain pied à pied; M. Ballanche, dont la pensée philosophique dès longtemps éclose s'était de plus en plus fortifiée par la méditation, eut l'idée de se porter médiateur à sa manière en prenant la question de haut et de loin. Il publia en 1818 l'*Essai sur les institutions sociales.* Comme la plupart des idées disséminées dans ce livre se retrouvent commentées et déve-

loppées dans les ouvrages postérieurs, c'est, je crois, le moment, avant d'aborder l'*Essai*, de tenter d'exposer en gros, une fois pour toutes, la doctrine philosophico-religieuse de M. Ballanche.

M. Cousin, rapprochant l'histoire de la philosophie et de l'humanité, a résumé leur marche parallèle en une formule empruntée en partie à Hegel; elle me plaît parcequ'elle est concise autant que vraie. Il voit dans l'histoire et dans la philosophie trois âges: l'âge de *l'infini*, du *fini* et du *rapport de l'un à l'autre*, l'Orient, la Grèce et l'ère moderne; le panthéisme, le polythéisme et le théisme. Aujourd'hui donc, en thèse générale, le point commun de toutes les philosophies, c'est le théisme; car toutes, sauf quelques exceptions, admettent l'existence simultanée d'une cause et d'un effet dont il s'agit de déterminer le rapport. En ramenant la question à ce point de vue qui me reportera plus directement à M. Ballanche, on peut dire qu'il y avait sous la Restauration trois écoles en présence: l'école sensualiste, née avec Condillac, dominante au commencement de l'Empire, moribonde à la fin et ressuscitant de nouveau plus tard

à la voix de Broussais; l'école rationaliste naissant d'abord de Reid, se fortifiant de Kant et tournant plus tard à l'éclectisme (1) avec M. Cousin. Il y avait enfin l'école théologique, alors énergiquement représentée par trois hommes, MM. de Maistre, de Lamennais (2) et de Bonald. Dans tout ceci où est la place de M. Ballanche? L'originalité de M. Ballanche, c'est, je crois, de n'appartenir en propre à aucune de ces trois écoles, bien qu'il tienne de plus près à la dernière : sur le point capital de toute philosophie, sur le grand problème de Dieu et de l'homme, il diffère à la fois et de M. Broussais et de M. Cousin, et aussi de M. de Maistre; d'abord il est séparé du premier par un abîme: le Dieu du second, ce Dieu *un* et *plusieurs*, *éternité* et *temps*, *espace* et *nombre*, *fini* et *infini* (3), qui pourrait bien ressembler au Dieu des panthéistes, ne le satisfait pas. Le Dieu *terrible* et *vengeur*

(1) Dans la notice consacrée à M. Cousin je reviendrai sur ce mot d'éclectisme, qui en philosophie ne signifie pas l'absence de tout système comme on le croit généralement.

(2) Il est bien entendu qu'il s'agit ici de M. de Lamennais sous la Restauration; il ne faudrait pas confondre.

(3) Voir la définition de Dieu dans les fragments de M. Cousin.

de M. de Maistre lui répugne et l'épouvante. Il en est de même pour l'homme ; l'homme *conscience*, l'homme né imparfait et se perfectionnant par l'épreuve, lui paraît un dogme insuffisant. — L'homme né coupable, explant non-seulement dans le temps, mais pouvant encore expier dans l'éternité, lui paraît un dogme impitoyable et indigne de la bonté infinie de Dieu.—La philosophie de M. Ballanche me paraît, sauf erreur, une sorte de terme moyen entre l'école rationaliste et l'école théologique pure. Suivant lui, le dogme de la perfectibilité indéfinie ne suffit pas à expliquer la grande énigme de l'humanité, car, dit-il, où serait la raison du développement par les calamités générales et par les souffrances individuelles? où serait la raison de l'épreuve sans la forme d'une expiation douloureuse? Suivant lui, une loi providentielle générale gouverne l'ensemble des destinées humaines depuis le commencement jusqu'à la fin ; cette loi, il la fait reposer sur le dogme chrétien du *péché originel.* Toutefois, à la différence des théologiens purs, M. Ballanche ne se contente pas d'affirmer, il interroge non-seulement les livres saints, mais encore les poésies

primitives, l'histoire et les traditions générales de l'humanité, et il déduit de leurs réponses concordantes que le dogme chrétien de la déchéance primitive et de la réhabilitation par l'épreuve, qui est le dogme du genre humain, est aussi le dernier mot de toute philosophie; car en même temps que le genre humain expie et se réhabilite par l'épreuve, chaque expiation est pour lui un progrès, en ce sens qu'elle le rapproche de plus en plus de cet état divin antérieur à la chute et dont le souvenir est resté au fond de toutes les traditions. Il y a donc identité entre le dogme de la perfectibilité et le dogme de la déchéance et de la réhabilitation du genre humain, ou plutôt l'un contient l'autre. Les conséquences que M. Ballanche tire de ce principe sont nombreuses; je signalerai seulement ici les conséquences historiques. Car M. Ballanche n'est à proprement parler ni un métaphysicien ni un psychologue; il est pour cela trop poëte et pas assez scrupuleusement logicien. Son regard embrasse une étendue immense, l'homme est pour lui l'humanité tout entière et l'humanité à son tour n'est autre chose que l'homme collectif. L'expiation n'est pas seu-

lement dans l'homme ou dans la famille, elle est encore dans la société; les peuples vont comme les individus de la déchéance à la réhabilitation. Cette loi de progrès s'accomplissant à l'aide d'initiations successives, le genre humain a dû à l'origine être partagé en *initiables* et en *initiateurs;* de là deux éléments opposés représentés au dehors par le patriciat et le plébéianisme. D'abord, à la naissance de toute société, les patriciens, dépositaires des idées sociales et religieuses, redisent les dernières paroles d'une révélation primitive. Le plébéien n'a pas d'existence propre, il vit de la vie du patricien ; mais, par suite d'épreuves multipliées et d'initiations successives, le plébéianisme arrive d'abord à la possession de la conscience, puis à la vie civile, puis enfin il entre dans la vie politique ; l'égalité naît, le patriciat disparaît, sa mission est finie. « Le plébéianisme, dit M. Ballanche, est le symbole de l'*humanité* se faisant elle-même. » C'est cette grande idée de l'homme un et successif, solidaire et libre, se faisant lui-même par l'épreuve, que M. Ballanche a entrepris d'exposer, ou plutôt de chanter dans une sorte d'épopée cyclique qu'il a intitulée *Pa-*

lingénésie sociale, pour exprimer l'idée fondamentale de *régénération* de l'homme par l'homme ; c'est, comme l'a dit un écrivain (1), l'antique doctrine de la métempsychose dépouillée de son sens vulgaire, de sa forme matérielle, et appliquée, non plus à l'individu, mais à l'espèce, non plus au corps, mais à l'âme. Cette épopée en prose se divise en trois parties : l'une résume les quinze siècles de l'humanité antérieurs aux temps historiques : c'est le grand poëme d'*Orphée* dont nous dirons un mot plus loin. Dans l'autre l'auteur reconstruit à sa manière les cinq premiers siècles de l'histoire romaine, sous le titre de *Formule générale appliquée à l'histoire du peuple romain* : plusieurs fragments de cette partie ont été publiés dans diverses revues. Enfin, la troisième, intitulée *la Ville des expiations*, est consacrée à chanter les destinées futures de l'humanité; cette partie, quoique imprimée, n'a point encore été publiée ; mais, grâce à l'obligeance de l'auteur, je pourrai, sur les épreuves qui m'ont été confiées, en donner une idée succincte au lecteur. Ces trois *poëmes philosophiques*, dont *la*

(1) M. de Lavergne.

Vision d'Hébal, déjà publiée, fait partie, sont, à mon sens, le plus beau titre de M. Ballanche, et le seul choix des sujets suffit à donner une idée de ce génie qu'il faut prendre pour ce qu'il est, sans le dénaturer ni le surfaire, avec ses qualités et ses défauts, vaste et vague, constamment élevé, fuyant parfois à l'œil, mais toujours attrayant par la noblesse de l'idée et la mélodie de la forme. Voici un mot de lui qui est caractéristique. « Je « me suis occupé, disait-il un jour, 1° des temps « *antérieurs* à l'histoire ; 2° des temps *crépuscu-* « *laires* de l'histoire ; 3° des temps *à venir* de « l'histoire ; quant aux temps *positifs* de l'histoire, « je vous dirai que je ne m'en suis jamais beaucoup « inquiété. » Voilà l'homme. Reconstruire d'intuition un passé tout entier perdu, promener le flambeau d'une imagination ardente, nourrie des études les plus diverses, à travers les ténèbres d'une époque incertaine, ou s'élancer d'un vol audacieux dans les mystères de l'avenir le plus lointain, prophétiser pour ainsi dire le passé aussi bien que l'avenir, voila la pensée dominante chez M. Ballanche. L'ombre l'attire invinciblement comme d'autres la lumière.

Ce mode d'exposition poétique et symbolique d'un dogme ne saurait plaire à tous les esprits. Quelques métaphysiciens ont blâmé M. Ballanche de l'avoir adopté; suivant eux, ses idées auraient gagné à se présenter sous la forme de la déduction pure. Cette opinion me paraît mal fondée; M. Ballanche, avec sa science si vaste, si variée, à en juger par les mille sujets divers qu'il traite en passant, est avant tout et d'abord poëte. Ce sens poétique, qui est en lui au plus haut degré, il l'a appliqué au développement d'une pensée philosophique, voilà tout. Enlevez à M. Ballanche toute la partie poétique de son œuvre, réduisez-le au dogmatisme nu, il perd la moitié de son charme et toute son originalité; aussi, quand l'auteur d'*Orphée* a voulu dogmatiser, soit dans les nombreux prolégomènes qu'il a placés en tête de la *Palingénésie*, soit dans l'*Essai sur les institutions sociales*, il me paraît quelquefois inférieur à lui-même. Dans ce dernier livre, dans l'*Essai*, dont les mérites sont d'ailleurs si éminents, il y a un luxe de digressions, une sorte d'entraînemen littéraire, un effort de conciliation universelle dont le résultat produit sur l'esprit du lecteur une

véritable confusion. Le lien logique qui est au fond n'est pas toujours dans la forme; les corollaires font perdre de vue le théorème, et la solution est lente à venir. Donnez, au contraire, à la pensée de M. Ballanche son vêtement naturel, débarrassez-la des béquilles du syllogisme, qu'elle prenne les ailes de la poésie, tous ces défauts changent d'aspect et deviennent presque des beautés. L'*Essai sur les institutions sociales* a été souvent analysé, résumons-le en peu de mots. La question politique si vivement débattue en 1818, entre les libéraux et les ultra-royalistes, se transforme sous la plume de M. Ballanche en une question philosophique. Pour faire la part entre le principe de liberté et le principe d'autorité, M. Ballanche prend la chose *ab ovo*. Pour lui la question de l'origine du pouvoir n'est autre que celle de l'origine de la société et de l'origine du langage. Il s'agit de mettre face à face M. de Maistre et Rousseau, M. de Bonald et Condorcet. La société est-elle l'œuvre de Dieu ou l'œuvre de l'homme? Y a-t-il eu une langue primitive révélée à l'homme, ou la parole n'est-elle qu'une simple faculté donnée à l'homme et mise en action par lui? La pensée est-elle posté-

rieure ou antérieure au langage? Voici, réduites à l'état d'axiome, les solutions de M. Ballanche sur ces diverses questions : L'hypothèse du contrat primitif est une chimère. L'homme est né social, car l'homme n'est pas seulement un individu, c'est un être collectif, c'est un genre. La plupart de nos instincts sont placés hors de nous, dans la société; hors de la société nous serions incomplets, et l'homme, ainsi que les plantes et les animaux, a dû être complet (1) dès l'origine. L'état de nature est donc une absurdité, et l'état sauvage n'est qu'une dégénération. L'homme étant nécessairement un être social, il en résulte qu'il a été dès l'origine doué du sens social, de la parole, car la parole est nécessaire pour la société. Remarquons bien que la faculté de parler n'aurait point suffi. Dès l'origine l'homme a dû *nécessairement* parler, puisque dès l'origine il a été *nécessairement* dans la société. Il y a donc eu une parole primitive révélée à l'homme comme moyen indispensable non-seulement à la manifestation,

(1) C'est à tort que M. de Lavergne, dans son excellent travail sur M. Ballanche, dit *parfait;* c'est *complet* que l'auteur a dit et dû dire.

mais encore à la production même de la pensée; c'est-à-dire qu'à l'origine la parole n'était pas seulement le signe de l'idée, mais était en quelque sorte l'idée elle-même. — La parole traditionnelle a donc dû, à l'origine des sociétés, régner avec une autorité souveraine; mais la pensée a dû tendre aussi à se dégager de plus en plus de cette parole traditionnelle qui maîtrisait sa liberté, et il est arrivé au moment où la pensée, jusqu'alors enfermée en quelque sorte dans cette parole traditionnelle, s'est produite libre et spontanée, se faisant à elle-même un langage et des idées sociales et religieuses. Dans ces nouvelles institutions, dans ces nouvelles croyances, œuvre de l'homme, la raison individuelle a dû dominer à son tour : la parole traditionnelle s'est effacée, ce qui était fatal est devenu libre, il y a eu contrat. — M. Ballanche reconnait, en définitive, trois âges dans l'esprit humain : 1° celui de la parole traditionnelle; 2° celui de la parole écrite; 3° celui de la lettre. Nous entrons dans la troisième ère, celle des lois écrites, des institutions conventionnelles, celle où la pensée, sortie de la parole, apprend à son tour à maîtriser la parole elle même. — C'est là ce

qu'au grand scandale de M. de Maistre M. Ballanche appelait l'*affranchissement de la pensée*. Comme on le voit, le système de M. Ballanche, que je ne puis examiner ici ni dans sa valeur intrinsèque laquelle est discutable, ni dans sa forme littéraire qui est très belle, ni dans les nombreux et curieux corollaires qui en découlent, ce système était encore un terme moyen entre les hommes du droit divin et les hommes de la souveraineté du peuple. Constatons toutefois déjà une idée constamment reproduite depuis chez M. Ballanche, et qui l'identifie essentiellement aux doctrines de mouvement et de progrès. Cette idée fondamentale (et je me sers ici, en les modifiant un peu, des expressions de M. Barchou de Penhoen, parcequ'elles la rendent assez bien), c'est que le genre humain tout entier est un être collectif un et solidaire qui croît, grandit, se développe, sous l'influence de la loi providentielle de la déchéance et de la réhabilitation ; il passe ainsi par une série de formes sociales; aucune ne le contient pour toujours; toutes, filles du progrès, sont destinées à périr par le progrès; en même temps que chacune d'elles résume le passé, elle enferme un avenir qu'elle ne saurait emprisonner; ainsi le

gland a renfermé le chêne, mais il n'a pas été donné à la frêle écorce du gland d'emprisonner à jamais le chêne immense. C'est ce qui faisait écrire, dès 1818, à M. Ballanche cette phrase passablement hardie, que *la Charte n'était qu'une formule pour dégager l'inconnue;* c'est ce qui lui faisait écrire un peu plus tard, dans son *Élégie* en prose sur la mort du duc de Berry, au moment où les ultrà-royalistes se préparaient à exploiter l'événement : « Illustre maison de France, hâtez-vous de « vous identifier avec nos destinées, car il est de « la nature de nos destinées d'être immortelles ! » Plus tard encore, après l'avènement du ministère Polignac, il conjurait Charles X de faire cesser la *perturbation du* 8 *août*. Il est vrai que, reculant devant les conséquences de sa pensée, il ajoutait : « Le pays n'est point disposé à rétrograder jus- « qu'au duel misérable de la sédition. » Le pays fut meilleur logicien que M. Ballanche.

J'aurais encore à parler ici d'un autre écrit de M. Ballanche, intitulé *le Vieillard et le Jeune-Homme;* mais ce n'est guère que le développement au point de vue politique et pratique des idées énoncées plus haut. Je dirai seulement un mot

de *l'Homme sans nom*. Cette composition, que plusieurs regardent comme une des meilleures de M. Ballanche, est celle qui me paraît la plus défectueuse. Autant le symbolisme de M. Ballanche m'attire et me charme quand il m'arrive sous la forme d'une évocation ou d'une prophétie, autant il me trouve froid et en garde quand il s'exerce sur des faits contemporains. Or *l'Homme sans nom* est le portrait du régicide; vous avez tous connu plus ou moins quelque régicide, nous en avons eu trois cent soixante-six; nous en avons eu qui ont occupé les premières fonctions de l'État, même sous la Restauration. Le genre se divise nécessairement en deux espèces : le régicide par fanatisme, et le régicide par lâcheté. C'est dans cette dernière espèce que M. Ballanche a choisi son type. L'homme sans nom est le plus honnête, le plus doux et le plus pacifique des hommes; il adore les vertus de Louis XVI; quand vient le jour du jugement, il monte à la tribune, bien disposé à prononcer l'absolution de l'innocent; mais, aux murmures de l'assemblée, aux cris menaçants des tribunes, sa tête se trouble, un éblouissement s'empare de lui; une parole, qui

n'était pas la sienne, vient se placer sur ses lèvres, il prononce une sentence de mort... A peine descendu et revenu à lui-même, il veut remonter à la tribune pour se rétracter ; mais il est violemment écarté par ses collègues. Jusqu'ici le fait en lui-même, bien qu'un peu exagéré dans les détails, n'est point trop invraisemblable ; mais, aussitôt que le crime a été consommé, cet homme quitte la Convention, abandonne sa famille et son pays, et va se cacher aux pieds des Alpes, dans une misérable cabane. Là, inconnu de tous, il pleure, se lamente, se macère comme le pourrait faire, dans les premiers siècles, un ardent solitaire de la Thébaïde. « Sous la paille à demi pour- « rie qui lui sert de lit, il creuse sa fosse. » Et cet homme, qui n'a pas eu le courage de résister une seconde aux cris de mort des tribunes, trouve dans le repentir d'un moment de faiblesse assez d'énergie pour s'imposer pendant vingt-deux ans, jusqu'en 1815, la plus effroyable existence que l'imagination puisse concevoir. A cette époque, deux prêtres passant par-là le réconcilient avec lui-même en lui faisant une petite leçon de fatalisme providentiel qui transforme Louis XVI en

victime expiatoire, le régicide en sacrificateur, et qui ne me satisfait pas beaucoup plus que le fatalisme révolutionnaire; car les conséquences qu'on en peut tirer me paraissent aussi d'une élasticité dangereuse pour la liberté de la conscience (1) : souvenons-nous que Louis XVI a été condamné à mort à une majorité de *cinq* voix, tout en gros; ne faisons pas de ces cinq voix la voix de Dieu; laissons à ce grand fait son caractère humain; qu'il reste discutable aussi bien dans sa *nécessité* que dans sa *moralité*. Le pire défaut de *l'homme sans nom*, c'est, je crois, de produire dans ses deux parties une impression diamétralement contraire aux intentions de l'auteur.

Passons au poëme d'*Orphée*. Orphée est,

(1) Je sais bien que rien n'est plus difficile, sinon impossible, que de trouver le point juste où commence l'action providentielle et où finit la responsabilité humaine; à s'engager trop avant des deux côtés il y a danger égal. Toutefois, si j'avais une objection générale à faire au système de M. Ballanche, ce serait de donner trop à Dieu. — A une époque où le mot Dieu se traduit volontiers par *destinée*, le mot destinée par *nécessité*, *force progressive* et ainsi de suite jusqu'à complète annihilation de la conscience, la tendance contraire me semble moins périlleuse.

comme je l'ai dit, l'histoire des temps antérieurs à l'histoire. Armé de la philologie ingénieuse et subtile de Vico, et possédant de plus que lui l'imagination vive et le style imagé d'un artiste, M. Ballanche pénètre dans la nuit des siècles et recompose à son gré des annales perdues. Nous sommes à la limite des temps héroïques; l'expédition des Argonautes vient d'être terminée, Hercule est mort, Troie a succombé, et pendant qu'Énée dirige la proue de ses vaisseaux vers le Latium, le vieil Évandre, roi pasteur, écoute, sur la colline qui sera l'Aventin, les récits de Thamyris. Ce chantre inspiré, aveugle ainsi qu'Homère, et voyageur comme lui, raconte les travaux pacifiques d'Orphée, le législateur, le civilisateur de la Thrace, le précurseur d'un monde nouveau. L'humanité déchue va toucher à son premier degré de réhabilitation, elle va entrer en possession de la conscience; les Titans, les Cyclopes, les Centaures ont disparu; l'immobile Orient va faire place à l'Occident progressif; l'homme se détache du tout panthéistique; le patriciat romain va surgir, le plébéianisme se dressera bientôt à côté de lui, et leur lutte féconde préparera l'émancipation du

genre humain. C'est Orphée qui est le promoteur de cet immense mouvement social ; c'est lui qui a reçu mission d'initier la race humaine à de plus belles destinées et de clore l'ère des traditions antiques dont la muette Égypte est restée dépositaire. Aux accents de sa lyre le sauvagisme disparaît, l'art de Triptolème est répandu parmi les hommes, les forêts tombent sous la cognée, les animaux sont soumis au joug, la propriété naît, l'union conjugale est instituée, les sociétés se reforment, et le genre humain se rapproche d'un degré de l'état antérieur à la chute. Quand sa mission est finie, Orphée subit sur la montagne de Dia une sorte de transfiguration. En proie au délire prophétique, il chante la ruine du patriciat qui s'élève, l'avènement du plébéianisme qui n'est point encore né ; une lueur lointaine effleure son regard mourant, il entrevoit le christianisme et il disparaît dans un nuage.

Il y a trois hommes dans l'auteur d'*Orphée*. Il y a un savant, un érudit, un philologue, un confrère de Niebuhr ou de Vico, qui pourrait être membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y a un poëte des temps primitifs, un des-

cendant d'Hésiode et d'Homère, il y a un poëte rêveur et mélancolique, un poëte des temps modernes, un frère de Lamartine. Il ne m'appartient pas de discuter le savant, il ne m'appartient pas d'apprécier jusqu'à quel point l'étymologie est ou n'est pas tirée par les cheveux ; s'il est bien vrai qu'Ulysse représente le *plébéien se faisant lui-même*, et si, quand il dit au cyclope qu'il s'appelle *personne*, il prétend dire qu'il n'a pas le *nom civil*, ou simplement se permettre un calembourg utile dans la circonstance; si le chant de la sybille au livre IX contient ou ne contient pas l'essence même de la loi des Douze Tables: toutes ces questions sont trop ardues pour moi ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a dans la partie romanesque et descriptive du poëme des pages ravissantes; c'est que le tableau de l'enfance d'Eurydice, de sa première entrevue avec Orphée, de leurs amours, de leur hymen incomplet, du séjour en Samothrace et de la mort d'Eurydice, offre un mélange de naïveté et de simplicité antique, de rêveuse et chrétienne pudeur, dont M. Ballanche possède seul le secret; le portrait d'Erigone, la jeune ménade amoureuse d'Orphée, est tracé de main de maître;

il y a là une invocation à Bacchus qui eût transporté André Chénier; et tout cela entremêlé de dissertations philologiques, mythologiques, étymologiques, de grandes vues d'ensemble et de merveilleuses divinations historiques, forme bien le plus singulier ouvrage que j'aie jamais lu.

Dans la *Formule générale* M. Ballanche développe sous la même forme poétique les idées fondamentales de l'*Orphée*, en les appliquant à une époque incertaine et dénaturée par Tite-Live. Il raconte, ou plutôt il crée l'histoire des trois *Secessions* (secessio) plébeiennes. Le mouvement imprimé à l'humanité par Orphée se continue, le plébéianisme lutte contre le patriciat, passe à travers trois épreuves et conquiert successivement la conscience, la vie civile et la vie publique. Toutes les phases de cet antagonisme du principe stationnaire et du principe progressif sont tracées avec ce même mélange de couleurs signalé plus haut. Les lecteurs de *la Revue des Deux-Mondes* n'ont pas oublié le dramatique tableau de la mort de Virginie.

La *Ville des Expiations* est de même ordre ; toutefois il ne s'agit plus ici de reconstruire le passé,

mais bien de prédire l'avenir. La pensée dominante de ce livre est l'abolition de la peine de mort. Le christianisme a complété son évolution, la loi de solidarité est devenue la loi de charité, une immense ville s'élève pour recevoir tous ceux qui ont des crimes, des délits, même de simples fautes, à expier. La société dirige sur cette ville tous les hommes coupables d'infraction aux lois; ceux dont la conscience est troublée peuvent de leur plein gré y venir chercher le calme et la paix. A son arrivée le néophyte est dépouillé de son nom, et après une suite d'initiations compliquées et un temps d'expiation plus ou moins long, suivant la gravité du crime, il sort, reprend son nom et rentre dans la vie civile non-seulement réhabilité, mais encore fortifié de toute la bonne renommée qui s'attache au pieux séjour où il a expié ses fautes. Rien n'est plus curieux que ce système pénitentiaire, ce purgatoire terrestre organisé par un poëte chrétien et présenté avec cette grâce de style qui caractérise toutes les productions de M. Ballanche. En y regardant de près, les objections de détail, quant à la réalisation, abondent; mais il ne faut pas oublier que celui à qui

nous avons affaire n'est ni un maçon, ni un architecte, ni un commissaire de police; et, pour être une utopie, cette Salente expiatoire n'est ni moins poétique, ni moins attrayante que celle de Fénélon. L'auteur a jugé à propos d'intercaler dans son œuvre trois ou quatre petites nouvelles destinées à expliquer et atténuer certains crimes; j'aimerais autant ne pas les y voir; elles manquent de vie et de mouvement, tournent au banal et tranchent assez désagréablement sur le ton à la fois brillant et grave du tableau.

Nous voici enfin arrivés au livre qui, à mon avis, est le chef-d'œuvre de M. Ballanche, et aussi une des productions les plus étonnantes que notre littérature ait produites. C'est une brochure de 120 pages, écrite en style biblique; c'est la *Vision d'Hébal.* Figurez-vous un *prophète*, un *voyant*, abîmé dans l'extase comme saint Jean à Pathmos. C'est le soir, sur la fin de l'été; une horloge sonne neuf heures, en jouant un air qui s'applique sur les paroles de l'*Ave Maria.* La vision commence avec la première heure et se termine à la neuvième; et durant ce laps de temps presque imperceptible, Hébal a vu au même instant, d'un même regard,

le commencement, le milieu et la fin des choses; bien plus, il voit l'*antériorité* des choses. Il n'y a plus pour lui ni jours, ni années, ni siècles; tout lui est présent, il est en face de l'infini; toutefois, comme la parole mortelle est successive et par-conséquent impuissante à rendre une telle simultanéité, M. Ballanche a été obligé de donner à sa pensée la forme logique et évolutive, mais le récit est si rapide que la pensée conserve toute l'énergie spontanée de l'inspiration. — Or voici d'abord Dieu reposant dans son immensité, Dieu avant le *fiat lux*, Dieu, puissance sans nom, sans symbole, sans image, l'être absolu, abstrait, en dehors de toute forme et de toute limite; le temps ne s'est pas encore détaché de l'éternité : tout-à-coup Dieu sort de son repos, l'univers est créé, voici la lumière, les cieux, la terre, les mers, les végétaux, puis l'homme; l'homme créé substance, une, intelligente et libre, essaie une puissance au-delà de celle qui lui est attribuée; un long cri de douleur retentit dans tous les coins de l'immense univers et apprend que l'intelligence nouvelle a succombé à l'épreuve. Aussitôt le créateur vient au secours de sa créature, et le décret de condamnation est

un décret de mansuétude et de grâce : l'être déchu est condamné à marcher dans la voie du progrès pour reconquérir ce qu'il a perdu, l'éclat de son principe ontologique primitif. L'essence humaine, une avant la chute, divisée après, doit tendre incessamment à revenir à l'unité par l'expiation. Voici maintenant l'homme emprisonné dans des organes, l'homme divisé en sexes, en castes, en classes, l'homme identique dans sa diversité, et dont l'identité atteste l'unité première et prophétise l'unité définitive ; voici Caïn, le premier meurtrier ; voici le déluge, voici les nations qui apparaissent dans l'horizon obscur du mythe ; le *Voyant* fait successivement passer devant nous le peuple Hébreu, l'Égypte, l'Orient, le monde grec, le monde romain, la Gentilité tout entière, Voici le médiateur, puis la lutte entre le paganisme et le christianisme ; voici Julien, voici le moyen-âge avec ses deux figures ennemies, le pape et l'empereur ; voici Luther et Loyola, Louis XIV et Cromwell ; le XVIIIe siècle, Napoléon, la Restauration, la révolution de Juillet. Le *Voyant* ne s'y arrête qu'un instant, pour observer que deux degrés d'initiation ont été franchis à la fois ; il pressent des

troubles, mais il espère que la puissance du progrès suffira pour rétablir l'harmonie. — Laissant derrière lui le passé, le *Voyant* s'élance dans l'avenir : une nouvelle Europe sort de l'Europe ancienne, les derniers vestiges du moyen-âge disparaissent ; le christianisme achève son évolution, il règne pacifiquement sur le monde ; l'Occident triomphe, l'immobile Orient s'ébranle à son tour, l'islamisme succombe ; la peine de mort et la guerre sont abolies ; le Gange est affranchi, la Chine elle-même devient progressive, et dans le point le plus reculé de l'avenir Hébal voit l'homme complétant la création, spiritualisant la matière, et toute vie devenant par l'assimilation la vie de l'homme, jusqu'au moment où l'homme lui-même, dernier terme de la création, rendu à l'unité première par l'expiation successive, accomplit la loi de son être et recouvre l'état divin antérieur à la chute. La neuvième heure sonnait, l'air de l'*Ave Maria* finissait à l'horloge au moment où Hébal terminait ce voyage qui avait embrassé toute la durée des âges depuis le commencement jusqu'à la fin. Il fut saisi d'une grande fatigue ; il n'eut que le temps de raconter ce qu'il avait vu, et mourut.

Tel est cet étrange poëme de 100 pages, dont une esquisse ne peut rendre ni la vigueur du style, ni la grandeur des images, ni la profondeur des idées. Il n'y a là aucune fantasmagorie apocalyptique ; tout, dans cette immense revue des choses, est rapide comme la pensée, coloré comme la poésie, et grandiose comme l'infini. S'il se trouve en quelques endroits du vague, c'est dans la pensée plutôt que dans les mots ; or, ce vague ne messied pas ici, au contraire, c'est comme un souffle immense que le lecteur aspire à pleine poitrine ; c'est un horizon sans bornes qui se déroule à ses regards : le moyen d'être précis en peignant l'infini ! — Citons au hasard pour justifier notre admiration ; voici un tableau de la fin du monde :

« Hébal croit assister à l'agonie de l'immense univers. Les lois qui en firent l'harmonie semblent avoir cessé ; et cependant les corps célestes continuent de suivre en silence leurs ellipses, tracées depuis l'origine des choses. Mais la terre, la terre seule ne sait plus où est son équateur, où sont ses pôles. Elle chancèle sur elle-même ; son atmosphère est redevenue mortelle. Toute vie périt comme au temps du déluge. Hébal lui-même se sent mourir au sein de cette angoisse universelle ; son âme, détachée de son enveloppe mortelle, plane sur cette vaste ruine ; elle

se prépare à contempler un nouvel acte de la puissance suprême. La terre, globe éteint, sans vie ni végétative ni animale, la terre est lancée dans un autre coin de l'espace. A un signe de la puissance suprême, le genre humain tout entier se réveille de la mort. Les hommes sortent des entrailles de la terre, des lieux qui furent des montagnes, des vallées et les profonds abîmes des mers; ils se lèvent debout, et ne reconnaissent ni la terre ni les cieux, car tout est changé. Hébal revêt pour la dernière fois le vêtement de poussière qu'il venait de quitter, il se trouve au milieu de cette multitude qui est le genre humain tout entier.

Quel spectacle !

Le genre humain, seule forme subsistante, se réveillant de la mort et se mettant, comme autrefois Job, à interroger son Créateur, le Créateur dont l'ouvrage va périr; tant de générations, qui parlent par un cri unanime, devenu une voix articulée, une seule voix, la voix de l'homme universel; et cette voix est un gémissement qui contient l'image et le souvenir de toutes les calamités humaines depuis le commencement jusqu'à la fin. — Et cette voix du gémissement, de l'angoisse et de la mort, cette voix disait : « Voilà donc cette terre qui me fut donnée comme un héritage! voilà cette terre que j'ai arrosée de mes sueurs, que j'ai baignée de mon sang, que j'ai pétrie de mes larmes! voilà cette terre telle que l'ont faite les déluges, les tempêtes, les volcans, les fléaux, les cataclysmes, l'infructueux labeur de l'homme! J'ai lutté contre les forces de la nature, j'ai lutté contre les éléments, j'ai fait le sol et les climats! Les forces de la nature m'ont dompté, les élé-

ments m'ont vaincu, le sol et les climats se sont élevés contre moi! J'étais poussière, et je suis redevenu poussière! et ma vie n'a été qu'un combat, une angoisse. Pourquoi tant de calamités, tant de crimes, tant de douleurs? pourquoi la guerre, les dévastations, l'esclavage, les castes et les classes? Pourquoi les sacrifices humains, les superstitions, les infamies? Pourquoi de jeunes filles innocentes et de chastes épouses ont-elles été profanées? Et tout ce cri de l'homme universel semblait se résumer dans le cri échappé sur Golgotha par le Médiateur: « Pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais Dieu ne dispute point comme jadis il avait disputé avec Job, son serviteur. Une immense clarté intellectuelle descendit sur le genre humain. La conscience d'Hébal, assimilée à la conscience universelle, a compris sans qu'aucune parole ait retenti dans le monde expirant. »

Il ne m'appartient pas d'examiner la vision d'Hébal et en général toute la philosophie de M. Ballanche au point de vue de l'orthodoxie. Il est évident que le pieux théosophe n'est pas rigoureusement orthodoxe, mais il est profondément chrétien. Suivant lui tout est dans le christianisme. Seulement, le catholicisme, qui en est la forme évolutive, comporte le progrès et le développement. C'est en ce sens qu'Hébal s'écrie: « Le pontificat romain dira de quelles traditions il est dépositaire. »

Du reste, M. Ballanche publiera, je pense, bientôt *une théodicée* de *l'histoire*, qui contiendra son dernier mot.

Après avoir ainsi exposé tant bien que mal les idées du philosophe, il me reste, pour compléter cette notice, à vous tracer une esquisse de l'homme. M. Ballanche, que M. de Châteaubriand appelle *son vieux compagnon de route*, est une de ces natures d'élite dont le moule semble aujourd'hui perdu. Essayez de vous représenter par la pensée un bon vieillard, à l'œil méditatif et doux, à la parole lente, au sourire mélancolique et fin, portant sur toute sa personne l'empreinte d'une organisation débile, et en même temps laissant lire à travers la limpidité juvénile de son regard toute la pureté d'une vie étrangère aux passions dévorantes et vouée tout entière aux affections douces, aux travaux solitaires, à la méditation. Dans un temps d'étroits calculs, de soucis rongeurs et d'ambitions refoulées, où chacun porte au cœur sa plaie secrète, où tout visage grimace pour cacher l'égoïsme, le doute, l'amertume ou l'ennui qui sont au fond de l'âme, il y a plaisir à voir cette physionomie de platonicien rayonner douce et paisible,

comme la surface d'un lac aux dernières lueurs du couchant. Dans sa longue carrière, M. Ballanche n'a fait, pour ainsi dire, que côtoyer la vie sans y entrer, et c'est tant mieux, car il y eût infailliblement joué le rôle de dupe, et son âme eût laissé la plus belle partie de sa parure aux ronces du chemin. Ce n'est pas toutefois que cette candeur si belle, cette ingénuité si rare dans les choses de la vie, proviennent, chez M. Ballanche, d'une intelligence absorbée par l'étude et dénuée d'observation; au contraire, le doux théosophe est essentiellement observateur, et sa conversation n'est pas même sans une certaine causticité inoffensive, pleine de charme. Mais si son esprit conçoit, prévoit et explique le mal, son cœur en est encore à le comprendre, et c'est à peine s'il y croit. Or ce mélange d'élévation, de finesse et de naïveté, qui, dans un vieillard, vous offre à la fois un penseur, un homme du monde et un enfant, n'est-ce pas là un assemblage unique dont l'analyse est impossible, un tout qu'il faut renoncer à peindre et se contenter d'aimer?

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES



M. DE BALZAC.

Imp. de Pernel

A. René et Cie

M. DE BALZAC.

J'avais entrepris une lutte insensée! je combattais la misère avec ma plume.

M. de Balzac. — *Introduction au Lys dans la Vallée.*

Il n'y a pas encore deux siècles que la France possédait un romancier entouré d'une immense gloire; c'était à la fois le plus fécond et le plus goûté des écrivains de son époque. Forcé par des revers de fortune de chercher dans des travaux littéraires une existence honorable, il publia près de cinquante volumes de douze cents pages chacun, sans blancs ni marges. *Son œuvre,* comme dirait aujourd'hui M. de Balzac, eut plusieurs éditions, et fit les délices de la cour et de

la ville. Ce n'était pas seulement les esprits frivoles, les jeunes gens, les femmes, qui dévoraient ces interminables histoires d'amour. Le savant Huet, évêque d'Avranches, en raffolait, l'évêque Godeau en délirait, l'évêque Mascaron citait l'auteur au prône, entre saint Augustin et saint Bernard ; Fléchier, l'élégant Fléchier, distribuait ces romans dans son diocèse « pour édifier, disait-il, les gens de « bien et donner un bon exemple de morale à ceux « qui la prêchent. » Il n'était pas jusqu'aux solitaires de Port-Royal qui ne fissent leur partie dans ce grand concert d'admirations. Au petit nombre de lecteurs difficiles qui s'avisaient de trouver tout cela un peu long, Ménage signifiait d'un ton d'oracle qu'ils faisaient voir *la petitesse* de leur esprit ; il mettait sans façon l'auteur au niveau d'Homère et de Virgile, et la masse était de l'avis de Ménage. La renommée du romancier avait passé les monts et les mers ; on le traduisait dans toutes les langues, l'Europe l'admirait, la reine Christine de Suède se glorifiait d'entretenir avec lui un commerce épistolaire, les peintres se disputaient l'honneur de reproduire ses traits ; les poëtes le chantaient ; il avait une fauvette dont tout Paris



s'occupait comme on s'est occupé naguère de la canne de M. de Balzac; en un mot il était encore plus *immortel* que ne l'est aujourd'hui M. de Balzac.

Eh bien ! lecteur, la postérité est à ce point capricieuse que, si je vous dis le nom du grand écrivain dont je viens de vous esquisser la biographie sans exagération aucune, vous allez me rire au nez; si je vous dis qu'il s'agit ici de mademoiselle Madeleine de Scudéry, de son vivant qualifiée de Sapho du dix-septième siècle, de l'auteur de *l'Illustre Bassa*, du *Grand Cyrus*, de *Clélie*, d'*Almahide*, etc., etc., vous me répondrez par une épigramme de Boileau, ou vous me jetterez à la tête la fameuse carte géographique pour aller de *Particulier à Tendre*, débauche d'esprit dont l'auteur riait le premier, et vous vous en tiendrez là. Si je vous parle des autres célébrités romancières de la même époque, du sieur Gauthier de la Calprenède, un grand génie qui écrivit Cassandre (10 volumes), Cléopâtre (23 volumes), Pharamond, Sylvandre, etc., en tout 43 volumes, sans compter 11 pièces de théâtre; si je rappelle à vos souvenirs l'illustre Honoré d'Urfé, le père du

roman, qui écrivit *l'Astrée*, ce livre favori de La Fontaine, d'Urfé, que Pélisson nomme « l'un des « plus rares et des plus merveilleux esprits que la « France ait jamais portés ; » si je vous cite vingt autres noms voués alors à l'immortalité, vous me direz que toutes ces gloires vous sont parfaitement inconnues, que *Cyrus*, *Cléopâtre* et *l'Astrée* sont des livres parfaitement ennuyeux (ce que je vous accorde volontiers, bien que vous ne les ayez pas lus), et que tout cela n'a rien de commun avec M. de Balzac, ce que je nie très-formellement.

Car enfin entre le plus célèbre et le plus fécond des romanciers français du XVIIe siècle et le plus célèbre et le plus fécond des romanciers français du XIXe, entre mademoiselle de Scudéry et M. de Balzac, il y a toujours au moins trois points de contact : même genre, même fécondité, même célébrité. Cela est clair comme le fameux axiome de M. Prudhomme : « Otez l'homme de la société, vous l'isolez. » Reste la différence très-notable que le premier des deux romanciers est mort physiquement et littérairement, tandis que l'autre jouit, sous ce double rapport, d'une vie très-florissante.

La première partie de cette différence disparaîtra nécessairement ; en sera-t-il ainsi de la seconde ? et jusqu'à quel point, dans deux siècles d'ici, la ressemblance entre mademoiselle de Scudéry et M. de Balzac deviendra-t-elle assez complète pour fournir à quelque nouveau biographe un exorde dans le genre de celui qui précède? Telle est, lecteur, la question grave, délicate, épineuse, qui me préoccupe en abordant cette notice ; question dont la solution appartient à la postérité, et dont nous dirons cependant quelques mots par anticipation, avec toute la réserve qu'il convient d'apporter dans l'examen d'un procès que l'on n'est pas apte à juger en dernier ressort. Ce fugitif rapprochement entre le roman à sa naissance et le roman d'aujourd'hui vaudra peut-être pour vous tout autant qu'une série de plaisanteries usées et de mauvais goût, sur la vie privée, les habitudes, la robe de moine, les créanciers et la canne de M. de Balzac. Nous restreindrons du reste assez cette analyse pour que la biographie n'y perde rien.

Mais, me direz-vous (si comme moi vous lisez et goûtez M. de Balzac), comment peut-on com-

parer des *chefs-d'œuvre* avec un ramas de productions fastidieuses qui n'ont d'autre mérite que leur abondance, et qui sont dénuées de style, d'imagination et d'esprit? Un instant, lecteur; nos ancêtres, les contemporains de Richelieu, du cardinal de Retz, de madame de Sévigné et de Pascal, n'étaient pas plus stupides que nous; les volumineux romans de mademoiselle de Scudéry étaient admirés par eux, et il suffit de les lire pour se convaincre qu'ils ne manquent ni d'esprit, ni d'imagination, ni même de style. Leur forme littéraire ne diffère point notablement des bons écrits de la même époque, et pourtant, je m'empresse de le confesser, il faut un rare courage pour tenter l'entreprise : car c'est à en mourir d'ennui.—D'où vient cela? et que manque-t-il donc à mademoiselle de Scudéry pour nous charmer comme elle charmait nos pères? Mademoiselle de Scudéry ne savait pas écrire, répondent certains critiques, les ouvrages ne vivent que par le style. —Cette assertion, qui, je le répète, est ici fausse en fait, me semble encore très-contestable en principe. Ce n'est pas leur forme littéraire que nous sommes incapables d'apprécier, qui a fait traverser les siècles à l'Iliade

ou au roman de Longus ; et si Shakspeare, que les Anglais eux-mêmes sont déjà obligés de traduire, est immortel, dira-t-on que c'est par le style? C'est bien plutôt par la vérité des sentiments et des passions, la vérité non pas individuelle, locale, éphémère, mais la vérité humaine, éternelle, que s'immortalisent les grands écrivains. Les romans de mademoiselle de Scudéry sont morts parce qu'ils n'étaient pas vrais ; et ils ont pu être admirés, quoiqu'ils fussent dépourvus non-seulement de vérité absolue, mais même jusqu'à un certain point de vérité relative. Un romancier, quelle que soit sa prétention de représenter fidèlement son époque, n'est pas un historien : c'est un poëte ; sa besogne, c'est de faire du beau, mais du beau dans le vrai. Si son merveilleux a pour point d'appui des passions factices, des travers passagers, il peut plaire tant que durent ces mêmes passions, ces mêmes travers, bien qu'il les exagère, les contourne ou les colore à sa guise ; mais quand cette base fragile vient à manquer, tout s'écroule, et il ne reste pas même à de telles œuvres une valeur réelle comme document historique. C'est ce

qui est advenu des romans de mademoiselle de Scudéry.

Voici à peu près le canevas général de ces livres tant aimés de nos pères parce qu'ils s'y retrouvaient avec leurs goûts, leurs opinions, leur langage, leurs ridicules, les habitudes de leur vie, et les caprices les plus fantasques de leur imagination. Ils s'y voyaient élégants, bavards, intrépides, raffinés, pointilleux, amoureux, mais essentiellement vertueux, et ce petit mensonge n'était qu'un charme de plus.

La scène se passait en Assyrie, en Perse, en Égypte ou à Rome ; mais il va sans dire que ces Persans, ces Assyriens, ces Romains n'avaient de leur pays que le nom. Quatre qualités étaient indispensables pour constituer un héros de roman : il fallait qu'il fût bien fait, qu'il eût du cœur, de l'esprit et de *la condition* (style du temps) ; c'était souvent un prince déguisé ; l'héroïne était fille de roi, princesse, ou tout au moins grande dame et belle comme le jour. On se rencontrait pour la première fois au temple de Sinope, dans les jardins d'Ecbatane, à la cour de Baby-

lone ou sur les bords du Tibre. Alors comme aujourd'hui le héros était sur-le-champ féru au cœur (« le premier instant de cette fatale vue fut le premier de ma passion ») ; si l'occasion le servait, si ses relations l'y autorisaient, il abordait la dame d'un air galant et empressé (« nous rougîmes tous deux à cet abord, mais ce fut sans doute par des sentiments différents, la modestie faisant en elle ce que l'amour fit en moi »). Nos héros modernes ont meilleure opinion d'eux-mêmes.

Rentré chez lui, le prince, pourvu nécessairement d'un confident comme la princesse d'une confidente, s'exclamait sur les beautés qui venaient de frapper ses yeux et faisait subir à son cœur des questions interminables (mais enfin, me décidant tout d'un coup après avoir été quelque temps sans parler : « Non, non, mon cœur, m'écriai-je en reprenant la parole ; ne balançons plus, avouons que nous estimons, que nous aimons, que nous adorons Amestris »). Une fois que la chose était bien décidée, le héros déployait, pour conquérir l'affection de sa belle, des qualités et des talents surhumains ; il dépassait les douze travaux d'Hercule, il renversait des armées, il prenait des villes ; il provoquait ses

rivaux en combat singulier, les désarmait ou les blessait, leur laissait la vie, et gagnait leur estime. Il se montrait valeureux comme Achille, humain et généreux comme Bayard, sage et continent comme Scipion, et bientôt il n'était plus question que de lui dans tout l'empire.

Du côté de l'héroïne la passion marchait beaucoup plus lentement ; à la fin du premier volume elle n'en était encore qu'à l'estime ; aux cinq volumes suivants elle était tour à tour enlevée par une demi-douzaine de prétendants, tous ravisseurs bien nés, bien élevés, très-amoureux, mais très-respectueux, qui se contentaient de la faire voyager par monts et par vaux, sur terre et sur mer, en l'entretenant humblement et verbeusement de leur passion. Il va sans dire qu'elle les rudoyait, et comme elle était régulièrement délivrée par celui qui avait déjà son estime, la reconnaissance ne tardait pas à poindre. Le héros, mettant à profit les circonstances, faisait une consommation énorme de précautions oratoires pour toucher un mot de son amour. D'abord, il était mal reçu, tantôt parce que sa condition était encore inconnue, tantôt parce que la vertu sévère de l'héroïne s'a-

larmait de l'expression d'un sentiment que ses nobles parents ne lui permettaient pas de partager. Le héros déclarait et prouvait qu'il était d'une naissance illustre ; on lui laissait voir alors qu'on se sentait une légère disposition à ne le haïr pas (style du temps). Au neuvième volume on lui avouait en baissant les yeux qu'on l'estimait assez pour n'être pas fâchée d'être aimée de lui, et pour souhaiter que cela fût éternellement ; enfin au dixième, avec le consentement des parents, l'on s'expliquait catégoriquement, l'on finissait par s'épouser ; et ils étaient, disait le narrateur, « si heureux que l'on ne peut pas l'être davantage. » Quelquefois le roman finissait mal ; l'héroïne était mariée à un autre ; comme l'adultère était encore peu usité dans les livres, elle mourait de douleur, et l'amant ne tardait pas à la suivre au tombeau, « heureux, disait l'auteur, de n'avoir point survécu à la personne pour laquelle seulement il avait vécu, et glorieux en sa fin d'avoir donné en sa mort un si bel exemple de la plus pure et de la plus véritable passion de laquelle une âme eût jamais été embrasée. »

Il est bon d'ajouter que les dix volumes de

rigueur étaient toujours bourrés d'un grand nombre d'histoires particulières que se racontaient les uns aux autres les personnages secondaires du roman; ces récits se liaient tant bien que mal au récit principal, mais jetaient sur l'ouvrage une grande variété d'incidents et d'aventures. Tout ce que l'imagination peut concevoir de merveilles, tout ce que l'esprit le plus raffiné peut inventer de tours et de détours pour rendre les mille nuances d'une pensée, s'y rencontrait à profusion. Tout cela était passionné à froid, maniéré, coquet, prétentieux, diffus, alambiqué par l'idée plus encore que par la forme; il n'y avait ni plan, ni lien, ni logique; mais tout cela était pur, délicat, chevaleresque; pas la plus petite scène d'alcove ou de boudoir, pas le moindre tableau susceptible d'effaroucher la pudeur la plus sévère; la décence du style y égalait la noblesse des sentiments. Et cependant, en dehors de ce monde idéal et platonique tant aimé des beaux esprits, le monde réel n'allait pas moins son train. Ninon écrivait son billet à Lachâtre; Bussy enlevait des femmes et se comportait avec elles autrement que le prince d'Assyrie avec l'*illustre* Mandane; l'abbé de Gondy et Bassompierre

avaient des amours qui ressemblaient peu aux amours d'Artamène ou de Tiridate ; et la Brinvilliers se détachait en noir sur ces brillants tableaux.

Aujourd'hui nos romanciers ont changé tout cela ; pour nous plaire ils ont pris la chose au rebours. Mais avec autant d'esprit, autant d'imagination, avec plus de science, plus d'observation, plus de logique, plus de passion vraie, une forme littéraire plus perfectionnée, M. de Balzac a souvent, dans un ordre d'idées opposées, déployé la même intempérance de style, le même abus de la description et de l'analyse qui nous frappent dans mademoiselle de Scudéry. Ils ont tous deux des pages qui rivalisent d'affectation et de mauvais goût ; et, chose à noter, c'est que, des deux manières, la plus guindée, la plus tordue, la plus subtile, n'est pas celle de mademoiselle de Scudéry. La lecture de *Cyrus* et de *Clélie* (en exceptant toutefois la carte du Tendre, qui est un modèle du genre *précieux*) est fatigante bien plutôt par la monotonie et l'emphase que par la subtilité. Tout cela est long, diffus, ampoulé ; c'est une amplification interminable écrite au courant de la plume,

variée d'incidents, mais basée toujours sur le même thème ; c'est un déluge de phrases sans lien logique. Mais, si délayée que soit la pensée, elle ne l'est jamais au point de disparaître complétement; elle est fade, absurde ou prétentieuse, mais toujours visible et palpable. Chez M. de Balzac, au contraire, la description et l'analyse, qui forment du reste le côté brillant de son talent, dégénèrent quelquefois en minuties tellement subtiles et entortillées que c'est à n'y rien comprendre. J'en pourrais citer mille exemples. Des deux écrivains, l'un possédait un scalpel inoffensif que, par ignorance, il promenait sans cesse sur la même fibre ; l'autre, plus savant, après avoir effleuré toutes les régions du cœur, se blottit dans un coin où il se plaît et s'épuise, par amour du neuf, à disséquer des fibrilles, à découper des atomes. Le premier n'a qu'une note fausse nuancée de vingt manières, mais au fond toujours la même ; le second possède une gamme bizarre : il a des notes d'un timbre magnifique ; il en a de si menues, de si faibles qu'on les entend à peine ; il en a de criardes à écorcher les oreilles. Combinez ces trois genres de notes de trente manières différentes, et vous

aurez une idée du chant de M. de Balzac. Parfois il n'émet que ses bonnes notes, son chant est peu varié, mais très-pur, très-simple et très-beau; souvent il y joint les notes faibles, et il en résulte un chant incomplet qui ne satisfait qu'à moitié; parfois il donne successivement sa gamme entière : des sons purs d'abord, ensuite des sons faibles, et puis des sons faux; souvent enfin il mélange le tout, et cela produit un véritable charivari.

Si, poursuivant cette comparaison entre le roman au XVIIe siècle et le roman au XIXe, dans la personne de leurs deux principaux représentants, nous passons au fond même des livres, à l'attitude, à la physionomie des personnages et au jeu des passions, tout rapport cesse, ou plutôt se présente un rapport inverse. Mademoiselle de Scudéry vivait dans une société oisive et frivole, mais classée, ordonnée; il y avait dans les choses du cœur comme dans les choses de la vie une sorte d'étiquette de laquelle on ne s'écartait guère. La carte *du Tendre* avait son côté réel, positif, applicable. M. de Balzac appartient à une société qui a des lois politiques, mais qui n'a ni lois sociales

ni lois morales. La vie y est assez régulière dans sa mesquinerie, parce qu'elle a un moteur capital, l'intérêt, et un mobile essentiel, l'argent; mais il y a dans le monde des intelligences un effroyable chaos. Et c'est principalemement par ce côté que M. de Balzac ressemble à son siècle. Ce qui nous distingue littérairement, c'est l'horreur du connu; autant notre vie est froide et vulgaire, autant notre pensée est exigeante et fiévreuse : or voilà bien longtemps que le cœur humain, cette mine d'or, est fouillé en tous sens par les romanciers et les poëtes. Pour y découvrir un filon nouveau, que de patience, que de soins seraient nécessaires! Et pourtant il nous faut du neuf, de l'imprévu; il nous en faut vite et beaucoup, n'en fût-il plus au monde. Dans cette presse, nous amalgamons des types connus, nous cherchons des effets nouveaux dans des contrastes hors nature, nous produisons avec effort des créations tronquées, bizarres, avortées, auxquelles manquent les deux éléments principaux de vie, le simple et le vrai, et qui meurent avec nous ou même avant nous.

Il ne s'agit plus aujourd'hui pour un héros de roman d'être bien fait, d'avoir de l'esprit, du

cœur et de la condition; aucune de ces qualités n'est absolument indispensable; la dernière a non-seulement disparu, et cela se conçoit, mais elle a été remplacée par une qualité contraire. N'avoir pas de père est un des premiers priviléges du héros de roman : rien n'est poétique comme un homme dénué d'acte de naissance. Ajoutons toutefois que sous ce rapport M. de Balzac est encore le plus aristocratique de nos romanciers; ses héros sont généralement pourvus d'un père, voire même d'un titre, et tout au moins d'une particule. Seulement leur existence se trouve assez souvent unie par des liens mystérieux à je ne sais quelle confrérie de forçats libérés, d'escrocs et de filles de joie, monde à part que M. de Balzac a organisé à sa manière, et où il se plaît à chercher des couleurs sombres pour ses tableaux. Les autres qualités qu'aimaient nos devanciers se sont fondues en une qualité complexe et de création moderne, je veux parler du *je ne sais quoi;* ce don précieux remplace tout. Le *je ne sais quoi* gît ordinairement dans l'œil; cet œil est tout ce qu'on veut : il est tantôt doux, tantôt fier, plus souvent fauve, mais essentiellement fascinateur. Il a, pour me servir

d'un mot de M. de Balzac, des *projections fluides* dont l'effet est irrésistible et qui vous transpercent net un cœur de femme à cent pas comme le ferait une carabine Delvigne. Pour ce qui est de l'intelligence et du moral, le héros offre d'ordinaire le plus bizarre assemblage. D'abord il est marqué au front du sceau divin ; il a du génie, beaucoup de génie et un génie universel. Il aurait pu être à volonté un grand capitaine, un grand philosophe, un grand poëte, un grand orateur, un grand homme d'état ; s'il n'a pas été Napoléon, Montesquieu, Chateaubriand, Mirabeau ou Richelieu, c'est qu'il a trouvé les hommes trop petits pour valoir la peine qu'on se donne à les conduire, ou bien c'est qu'il a pénétré d'un coup d'œil le néant des choses humaines ; ou encore (comme dans l'histoire de Marcas) c'est qu'il lui a manqué un habit et une paire de bottes. Dans ses relations avec les femmes il est tout à la fois candide comme un enfant, sombre, audacieux et féroce comme un bandit, élégant et fin comme un roué des temps passés, débraillé, vulgaire et effronté comme un chevalier d'industrie au XIXe siècle. Prenez un peu du Corsaire de Byron, un tant soit

peu de Grandisson, un peu de Lovelace ou de Lauzun, et beaucoup de Robert Macaire; mélangez le tout à doses inégales; appelez cela Rastignac, de Trailles, de Marsay, Ronquerolles, etc., etc., et vous aurez un type d'amoureux comme les affectionne M. de Balzac.

Indépendamment de ces créations qui toutes se ressemblent plus ou moins, M. de Balzac a enfanté d'autres types masculins qui, à mon sens, valent beaucoup mieux; il a trouvé dans la touchante histoire d'*Eugénie Grandet* un type d'avare qu'eût envié Molière lui-même. Il a, dans *le Père Goriot*, un portrait de forçat qui manque de vérité, mais qui est très riche de couleurs (il est bien entendu que je parle du roman de ce nom; quant au drame de *Vautrin* c'est une des choses les plus mauvaises de conception et de forme que notre siècle ait produites). Le portrait de l'alchimiste (dans *la Recherche de l'Absolu*), le portrait du prêtre Birotteau (dans *les Célibataires*), le portrait de l'usurier Gobseck (dans *le Père Goriot*), le portrait du commis-voyageur (dans l'Histoire de l'*illustre Gaudissart*), qui est un petit chef-d'œuvre de verve, de simplicité et de vérité, tous

ces types divers, inconnus pour la plupart aux romanciers des âges précédents, forment la base la plus solide de l'édifice littéraire de M. de Balzac.

Dans ses créations féminines, M. de Balzac nous apparaît comme un Christophe Colomb d'un nouveau genre. Il a découvert des types de beauté que nul ne soupçonnait avant lui, et il décrit sa découverte avec un tel luxe de détails, une telle magie de paroles, une telle apparence de bonne foi dans son enthousiasme que le lecteur s'y laisse prendre; les notions usuelles sur le beau sont renversées; là où nous n'aurions vu avec nos yeux qu'un rocher nu et stérile, M. de Balzac nous fait voir avec les siens une île verdoyante, entrecoupée de ruisseaux, semée de bois, émaillée de fleurs; ce n'est plus le Groënland, c'est Otahiti! Donnez à M. de Balzac une femme de quarante ans, pâle, jaune, triste, maladive, affaissée, le cœur et les yeux cernés, qu'elle soit même bossue ou boiteuse, comme Mme Claes, peu importe; ce sera tout à l'heure un charme de plus. Ainsi faite, le paradoxal romancier vous l'habille avec un goût exquis; il dispose avec art autour d'elle la dentelle et la blonde, il donne à son regard une faculté ma-

gnétique toute particulière, il imprime à tous ses mouvements je ne sais quel voluptueux nonchaloir mêlé de retenue et d'abandon. Sa tristesse devient rêverie; son teint jaune convenablement éclairé se revêt au demi-jour de teintes délicieuses ; dans les plis de ses tempes, dans la forme de son nez, dans les coins de sa bouche, dans les lignes de son cou, dans ses oreilles, dans ses cheveux, dans ses ongles, M. de Balzac découvre tout un monde de merveilles dont vous n'aviez pas l'idée; vous êtes ébloui, fasciné; ce n'est plus une femme d'âge mûr, jaune et contrefaite, que vous avez devant les yeux; c'est un ange, une fée, une Vénus à faire délirer un lycéen et rêver un octogénaire.

Que M. de Balzac ait par hasard à dessiner une femme jeune et belle; ce sera la même horreur du connu, la même ardeur de découvertes. Il laissera de côté tout ce qui attire le vulgaire. Tout à l'heure il transformait la laideur en beauté, maintenant ce sera presque l'inverse. A force de pointiller son dessin, il le gâtera. Du temps de Mlle Scudéry, on n'y regardait pas de si près ; on entassait le beau sur le beau; l'héroïne était toujours un modèle de perfections physiques et morales. Comparons un



peu les deux manières. Voici le portrait de l'*illustre* Mandane (*Artamène*, t. 1, p. 330) :

« Cette princesse commençait d'entrer dans sa seizième année. Le voile de gaze d'argent qu'elle avait sur la tête n'empêchait pas que l'on ne vît mille anneaux d'or que faisaient ses beaux cheveux, qui sans doute étaient du plus beau blond qui sera jamais, ayant tout ce qu'il faut pour donner de l'éclat sans ôter rien de la vivacité, qui est une des parties nécessaires à la beauté parfaite. Elle était d'une taille très-noble, très-avantageuse et très-élégante; et elle marchait avec une majesté si modeste qu'elle entraînait après elle les cœurs de tous ceux qui la voyaient. Sa gorge était blanche, pleine et bien taillée; elle avait les yeux bleus, mais si doux, si brillants et si remplis de pudeur et de charmes, qu'il était impossible de les voir sans respect et sans admiration. Elle avait la bouche si incarnate, les dents si blanches, si égales et si bien rangées, le teint si éclatant, si lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur et la beauté des plus rares fleurs du printemps ne sauraient donner qu'une idée imparfaite de ce que je vis et de ce que cette princesse possédait. Elle avait les plus belles mains et les plus beaux bras qu'il était possible de voir; car, comme elle avait relevé son voile par deux fois en entrant au temple, je remarquai cette dernière beauté comme j'avais déjà remarqué toutes les autres. Mais enfin, seigneur, de toutes ces beautés et de tous ces charmes que je ne vous ai décrits si au long que pour vous rendre Artamène plus excusable, il résultait un agrément en toutes les actions de cette illustre princesse, si merveilleux et si peu commun,

que soit qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât, qu'elle parlât ou qu'elle se tût, qu'elle sourît ou qu'elle rêvât, elle était toujours charmante et toujours admirable (1). »

Voici maintenant les traits principaux d'une des plus jeunes et des plus intéressantes femmes de M. de Balzac, de madame de Mortsauf (*le Lys dans la Vallée*), madame de Mortsauf à vingt-sept ans. Entre les deux portraits il y a cent quatre-vingt-six ans de distance.

« Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées par des eaux amères ; ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles ; mais s'il s'agissait de ses enfants, son œil lançait alors une lueur subtile, qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait les tarir. Un nez grec, comme ciselé par Phidias, et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint, comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Son embonpoint ne détruisait ni la grâce de sa taille, ni la rondeur voulue pour que ses formes demeurassent belles, quoique développées. ....Un duvet follet se mourait le long de ses joues, dans

(1) Il est bien entendu que dans cette citation, qui du reste est textuelle, j'ai, pour faciliter la comparaison, fait disparaître les différences d'orthographe.

les méplats du col, en y retenant la lumière qui s'y faisait soyeuse. Ses oreilles, petites et bien contournées, étaient, suivant son expression, des oreilles d'esclave et de mère ; ses bras étaient beaux; sa main, aux doigts recourbés, était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. Son corps avait la verdeur que nous admirons dans les feuilles nouvellement dépliées; son esprit avait la profonde concision du sauvage; elle était enfant par le sentiment, grave par la souffrance, châtelaine et bachelette. Aussi plaisait-elle sans artifice, par sa manière de s'asseoir, de se lever, de se taire, et de jeter un mot.... Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau, le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi sans le savoir le sens des mots, et vous entraînait l'âme dans un monde immense. »

Lecteur, laquelle aimez-vous mieux, de l'*illustre* Mandane ou de madame de Mortsauf? Pour moi, j'avoue qu'*entre les deux mon cœur balance*, c'est-à-dire qu'elles me déplaisent toutes deux par des motifs différents. Le premier portrait est le produit d'un art dans sa première enfance, du coloris en bloc, pas de nuances, de la facilité, de la négligence et peu de vérité. Le second respire l'effort capricieux et fantasque d'une vieille littérature blasée : c'est prétentieux, ma-

niéré, contourné, monstrueux. Si avant d'écrire *les Précieuses Ridicules*, Molière eût rencontré sur son chemin *ces fleurs noyées par des eaux amères, ces lueurs qui s'enflamment à des sources, ces* t *qui accusent le despotisme du cœur*, il eût jeté sa plume par désespoir d'atteindre à ce haut comique. Il y a pourtant des gens qui à de telles découvertes se pâment et s'écrient : Quel profond analyste que M. de Balzac ! Et voilà comment un écrivain heureusement doué (car il y a dans ce même roman du *Lys dans la Vallée*, et dans vingt autres, des inspirations admirables), se plaît à torturer le bon sens et la langue. Quand on relit à tête reposée les ouvrages de M. de Balzac, quand on se dérobe au prestige d'une conception souvent frappante de vigueur et de vérité, on est stupéfait des incroyables licences que le célèbre romancier se permet en ce genre ; maintes pages de lui resteront comme un modèle du genre baroque et rocailleux. Ce sont de longues phrases traînantes mal soudées, semées de néologismes bizarres, qui loin d'éclaircir la pensée la rendent inintelligible ; ce sont des métaphores à faire dresser les cheveux ; des

images où se trouvent mêlés et tordus ensemble les trois règnes de la nature. Il est bien entendu que tous ces délits sont commis avec la circonstance aggravante de la préméditation. Rien ne ressemble moins à de la négligence que le style actuel de M. de Balzac; sa réputation de correcteur est proverbiale dans les ateliers d'imprimerie; il se donne un mal effroyable pour n'être pas simple; il appelle cela se *débattre avec la langue;* autant vaudrait peut-être vivre avec elle en bonne intelligence.

Et pourtant, je le répète, M. de Balzac me semble un de ces hommes qui ont reçu de la nature le feu sacré; et moi qui critique en raison même de mon admiration, que de fois le jour m'a surpris oubliant le sommeil pour un de ses livres commencé la veille! Quel est le jeune homme, la femme ou le vieillard qui n'aient senti, à la voix de ce magicien, monter de son cœur à sa tête une chaude bouffée de désirs, de rêves, de souvenirs? Il a des pensées qui vous remuent jusque dans les plus intimes profondeurs de l'âme; les yeux se mouillent; on pose le livre, on s'avoure une impression délicieuse; on fait halte

dans une fraiche oasis, et puis l'on poursuit sa route à travers des précipices, des glaciers, des rochers nus, des broussailles et des déserts arides et ennuyeux. Si les limites de cette notice le permettaient, j'aimerais à continuer ce parallèle entre M. de Balzac et mademoiselle de Scudéry, en faisant toucher au doigt, dans la trame de leurs romans, la physionomie et l'action des deux époques. Pour quelques-uns ce travail aurait peut-être un certain attrait; mais comme il ne peut se faire ici convenablement, je me contenterai de l'indiquer, en m'empressant de conclure, pour être juste, que si M. de Balzac a subi dans ses conceptions l'influence délétère et énervante du milieu où il vivait, il a trouvé dans le sens du beau qui est en lui assez de force pour s'y dérober quelquefois; et, s'il doit rester dans l'avenir (il serait présomptueux de l'affirmer), c'est sans doute par là qu'il restera.

La biographie littéraire de M. de Balzac est tout entière dans ce passage quelque peu ambitieux, mais vrai, d'une de ses préfaces : « Le style des êtres souffrants ou foudroyés ne ressemble pas au style de ceux dont la vie s'est écoulée sans catastro-

phe. » Résumons rapidement cette existence *foudroyée*. Honoré de Balzac est né à Tours le 20 mai 1799 d'une famille pauvre; il ne descend point de son illustre homonyme, le grand Balzac, qu'on ne lit plus guère; le nom patronymique de ce dernier était *Guez*. Notre célèbre contemporain se donne la peine de nous apprendre lui-même « qu'il n'est point gentilhomme dans l'acception historique et nobiliaire du mot si profondément significatif pour les familles de la race conquerante ; mais, ajoute-t-il, je le dis en opposant orgueil contre orgueil; car mon père se glorifiait d'être de la race conquise, d'une famille qui avait résisté en Auvergne à l'invasion, et d'où sont sortis les d'Entragues. » Nous admettrons donc volontiers que M. de Balzac est de la race conquise, qu'il est du plus pur sang gaulois. Nous ne le chicanerons pas non plus sur sa particule. A ceux qui lui ont demandé pourquoi il la supprimait en 1826, il a répondu qu'en se faisant imprimeur il avait cru devoir prendre l'esprit de son état. Un cadet de Bretagne, qui entrait dans le commerce, déposait au greffe son épée et ses lettres de noblesse; ainsi a fait M. de Balzac pour sa particule. Je remarque cependant qu'en 1829,

alors qu'il n'était plus imprimeur, le premier roman publié sous son nom, *Le dernier Chouan*, était encore signé Balzac tout court. Quoi qu'il en soit, et pour en finir sur ce point, nous conclurons, avec M. de Balzac, « qu'avec ou sans particule son nom a la même valeur. » Seulement, quand on attache avec raison peu d'importance à de tels détails, il serait convenable, ce me semble, de s'épargner le ridicule d'attaquer les gens en les débaptisant, comme l'a fait M. de Balzac dans sa *Revue Parisienne* au sujet de MM. de Lavergne et Roger de Beauvoir.

Le père de M. de Balzac, secrétaire au grand conseil sous Louis XV, et privé de sa position par la révolution, envoya son fils sous l'Empire au collége de Vendôme, où il fit ses premières études. Là le jeune écolier (voir l'histoire de Louis Lambert) révéla de bonne heure les qualités d'un homme supérieur; car à douze ans il faisait de mauvais vers, de plus mauvais thèmes, gagnait d'innombrables *pensums*, était affligé du sobriquet de *poëte*, et passait son temps à résoudre, en compagnie de son merveilleux ami Lambert, les problèmes les plus ardus de la métaphy-

sique. Les études de M. de Balzac se terminèrent, je crois, à Paris, dans la pension de M. Lepitre.

Une fois bachelier, M. de Balzac, privé de fortune et nanti de l'esprit aventureux d'un homme qui sent sa force, se jeta à corps perdu dans cet enfer qu'on nomme la vie littéraire. L'intéressant roman qu'il a publié depuis sous le titre d'*Un grand Homme de Province à Paris* pourrait sans doute donner une idée de son existence à cette époque. Avec une intrépidité rare et une constance infatigable, il livra à la renommée vingt assauts infructueux et eut une quarantaine de volumes tués sous lui. Il avait à peine perdu une bataille qu'il en hasardait une autre en changeant les couleurs de son drapeau; il s'appelait successivement : Horace de Saint-Aubin, Viellerglé, lord R'hoone. Plus on s'obstinait à ne pas le lire, plus il s'obstinait à écrire. *Les deux Hector*, *le Centenaire*, *le Vicaire des Ardennes*, *Charles Pointel*, *l'Héritière de Birague*, *Jean-Louis*, *le Tartare ou le Retour de l'Exilé*, *Clotilde de Lusignan*, *la Dernière Fée*, *Michel et Christine*, *l'Anonyme*, *Annette et le Criminel*, *Wann-Chlore*, *le Corrupteur*, etc., tels sont les noms des princi-

paux enfants perdus que M. de Balzac vit d'un œil stoïque passer de la boutique du libraire sur l'étalage du bouquiniste, et de là chez l'épicier. Ce bagage littéraire, aujourd'hui oublié, date de 1821 à 1827. Je dois ajouter que M. de Balzac renie aujourd'hui bon nombre des ouvrages qui lui sont attribués, et déclare que parmi ceux qu'il reconnaît, il en est plusieurs qui sont le produit d'une collaboration multiple. On s'explique toutefois difficilement comment il a pu laisser exhumer la plus grande partie de ce fatras, réimprimé de nouveau récemment sous ce transparent pseudonyme : *le plus fécond de nos romanciers.*

Non content de tenter la fortune avec sa plume, le jeune écrivain se livra à des spéculations d'imprimerie et de librairie qui tournèrent mal ; il y gagna de grosses dettes, et pour les payer il dut recourir de nouveau au moyen qui jusque-là lui avait si mal réussi. « Je voulais, a-t-il ditplus tard, payer une dette immense pour moi, et vivre honorablement. Je voulais arriver à ce grand résultat avec une plume d'oie, une bouteille d'encre et quelques mains de papier, dans une ville où le littérateur n'a point de crédit, et où il faut non-seule-

ment du talent, mais du bonheur, et encore travailler nuit et jour pour gagner six mille francs par an ; moi qui devais huit mille francs d'intérêts annuels pour les capitaux dus ! N'était-ce pas folie ? J'entrepris cette lutte au moment où, pour moins, un de mes amis, dont le suicide fut célèbre, se brûlait la cervelle. » A force d'obstination et de courage M. de Balzac sortit vainqueur du combat. *Le dernier Chouan*, publié en 1829. fut le premier point lumineux de sa carrière. Ce livre, inférieur peut-être aux suivants pour ce qui est de conception et d'analyse, me semble par le style un des meilleurs de M. de Balzac. L'auteur y dit assez clairement ce qu'il veut dire, et les phrases quintessenciées et contournées n'abondent pas comme ailleurs. A dater de ce livre la réputation de M. de Balzac alla toujours en croissant; *la Physiologie du Mariage*, *la Peau de Chagrin*, *l'Histoire des Treize* le classèrent parmi les écrivains les plus goûtés; et bientôt surgit une nouvelle et innombrable famille littéraire, mieux accueillie du public.

Cette grande chambre obscure intitulée *Scènes de la vie privée*, où M. de Balzac prétend représenter notre époque sous toutes ses faces, peut se diviser en

trois compartiments principaux. Il y a les *Scènes de la Vie Parisienne*, les *Scènes de la Vie de Province*, et les *Contes ou Études philosophiques*. Je laisse de côté les *Contes drolatiques*, gravelure en style plaqué sur celui de Rabelais, et que son auteur compare, je crois, modestement à la Vénus de Milo et à *Daphnis et Chloé*. C'est tout simplement un recueil d'obscénités ingénieuses et artistement travaillées, une priapée de jeune homme civilisé qui a la naïveté et la candeur d'une débauche de vieillard. Ce sont encore les *Scènes de la Vie de Province* qui forment le plus beau fleuron de la couronne de M. de Balzac. Là surtout se trouvent ces tableaux d'intérieur à la manière flamande qu'il excelle à peindre ; c'est là que l'on rencontre quelquefois ces petites créations délicieuses qui forment un ensemble complet, sans lacunes ni superfétations, sans sécheresse ni mollesse, simples et vraies dans la forme et dans le fond, et qui touchent à la perfection. Quant aux intentions *philosophiques* du romancier, il serait, je crois, fort difficile de les exposer et de les discuter. La plupart des livres pourvus de cette épithète imposante n'ont rien à démêler avec elle ; c'est une

pure amorce de librairie; dans quelques autres, et notamment dans *Séraphita*, l'épithète me fait l'effet d'une gageure. En essayant de parler mysticisme, M. de Balzac s'est parié à lui-même qu'il ferait passer de l'obscurité pour de la profondeur, et du néant pour quelque chose. Bien que cela se soit déjà vu quelquefois, je ne pense pas que l'audacieux écrivain ait gagné son pari. Il n'est guère plus facile à mon avis de résumer les quarante volumes que M. Balzac appelle *son œuvre*, pour en extraire une conclusion morale, politique ou sociale; sa pensée, ou plutôt ses pensées, sont essentiellement négatives; passées au creuset d'un principe quelconque, elles s'évaporeraient à l'instant. Si l'on envisage ces productions variées autrement qu'au point de vue de l'art pour l'art, si l'on y cherche autre chose qu'une peinture plus ou moins fidèle, je n'y vois de saisissable et de permanent qu'une sorte de scepticisme sensuel, tantôt raffiné, tantôt vulgaire, tantôt inquiet et amer, et qui tient à la fois de Voltaire, de M. Paul de Kock et de Byron.

Aux amateurs de détails personnels et intimes, je dirai que M. de Balzac n'a rien dans sa tour

nure des élégants bandits qu'il a enfantés; au plus fort de sa lutte contre l'obscurité et la pauvreté, sous la Restauration, son aspect était plus poétique; il était maigre alors, très maigre; il avait la figure pâle, l'œil étincelant, la parole ardente, les mouvements saccadés et une conversation toute pleine de châteaux en Espagne. C'était l'homme à projets. Sauf ce dernier point qui, dit-on, n'a pas varié, le reste a subi de grands changements. En prenant de la gloire M. de Balzac a fait comme Napoléon : il a pris du ventre. Figurez-vous un petit homme, gros, trapu, large d'épaules, assez mal ajusté d'ordinaire, avec une tête ornée de cheveux noirs, longs, plats et mal peignés, une face de moine, large, rubiconde et joviale, une bouche grande et riante sous une paire de moustaches, des traits dont l'ensemble offrirait quelque chose de commun, n'était l'œil qui est petit, mais d'une finesse et d'une vivacité extrême. On le dit très-séduisant auprès des femmes; je ne sais si cela tient à la faculté magnétique dont il a doté le regard de ses héros, j'aime autant l'attribuer au prestige de sa conversation, qui est étonnante d'esprit et de grâce. En terminant ici ce travail

incomplet, je me dis que pour expliquer ce qu'il y a de tourmenté, de tronqué dans la forme et de faux dans le fond de la plupart des livres de M. de Balzac, je n'ai pas assez insisté sur l'idée amère contenue dans l'épigraphe que j'ai choisie : la raison d'être de toute cette littérature hâtive et fiévreuse que Goethe appelait la *littérature du désespoir*, se trouve presque toujours là et pas ailleurs. Comment attendre quelque chose d'achevé, de naturel et de vraiment beau, d'une époque d'encombrement, de lutte et de misère, où l'art, au lieu d'être un sacerdoce, est une marchandise ; où l'on ne peut concevoir une pensée sans que l'odieux *forceps* de la nécessité vienne vous l'arracher de la tête avant la gestation ? épouvantable supplice que ceux-là seuls comprennent, qui l'ont subi ! Heureux les hommes de l'avenir si, pourvus d'une forme sociale mieux combinée que la nôtre, il leur est donné d'avoir des écrivains qui vivent pour écrire, au lieu d'écrire pour vivre !

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES



BERNADOTTE.

BERNADOTTE

(CHARLES XIV).

> Quelque chose de chevaleresque dans la figure, de noble dans les manières, de très fin dans l'esprit, de déclamatoire dans la conversation, en font un homme remarquable. Courageux dans les combats, hardi dans le propos, timide dans les actions qui ne sont pas militaires, irrésolu dans ses projets.....
>
> *Portrait inédit de Bernadotte sous le consulat*, par Benjamin Constant.

> Il a du sang maure dans les veines.
>
> Napoléon.

Dans une vieille rue de Pau, qui serpente au pied de la montagne sur laquelle s'élève le fameux manoir où naquit Henri IV, il y a une maison de modeste apparence que les voyageurs aiment à

visiter après le château. Par une belle matinée du mois de juillet 1780, la porte de cette petite maison s'ouvrait furtivement pour livrer passage à un jeune homme de dix-sept ans, dont la taille et les allures annonçaient au moins cinq ans de plus ; c'était un grand gaillard bien découplé, à la chevelure noire, épaisse et frisée, à l'œil vif et hardi; le feu de sa prunelle, la courbure prononcée de son nez et la forme allongée de ses traits donnaient à sa physionomie une singulière ressemblance avec celle d'un oiseau de proie (1). Il marchait au pas redoublé, en homme qui se prépare à accomplir une détermination bien arrêtée. C'était le second fils d'un avocat de Pau; se sentant peu de goût pour la profession de son père, et blessé surtout de la prédilection très marquée de sa mère pour son frère aîné, il s'était levé ce jour-là résolu à faire ce qu'on appelle vulgairement un *coup de tête*. Et en effet, quelques instants plus tard il entrait chez un capitaine du régiment Royal-Marine, alors en congé dans sa ville natale, en le suppliant de lui faire signer tout de suite et dans le secret un engagement de volon-

(1) Tous ceux qui ont connu l'homme savent que cette analogie n'est pas inventée.

taire; le capitaine, enchanté d'envoyer à son régiment une recrue de si bon air, ne se fit point trop prier; l'engagement fut signé sur-le-champ. Pour éviter tout éclat, on le fit viser par le maire d'un village voisin (1), et le lendemain à la pointe du jour le nouveau soldat prenait, à l'insu de sa famille, la route de Marseille, où il s'embarquait pour joindre son régiment qui tenait alors garnison en Corse. Au moment même où il arrivait dans cette île, un enfant de onze ans en sortait (2). Le vaisseau qui portait le jeune homme et le vaisseau qui portait l'enfant se croisèrent peut-être; les deux passagers devaient plus d'une fois se croiser dans la vie; ennemis à la première vue, ennemis dans la même carrière, ennemis sous les mêmes drapeaux, ennemis plus tard sous des drapeaux différents, tous deux républicains, soldats et rois, des deux, l'un, le Corse, après avoir remué le monde, devait mourir solitaire sur un rocher de l'Océan; l'autre, le Béarnais, changeant de patrie, allait au loin chercher une couronne

(1) Pour être valable, tout engagement militaire devait être visé par une autorité civile.

(2) Ceci n'est point un rapprochement imaginaire : c'est en 1780 que Bernadotte arriva en Corse, c'est en 1780 que Napoléon en sortit pour se rendre à l'Ecole de Brienne.

qu'il ne tînt pas de son rival ; pour la garder dans la tempête il s'enrôlait, lui roi d'hier, dans une cohorte de vieux rois, et au dernier moment il venait, en détournant les yeux, jeter dans la balance le poids d'une épée française teinte de sang français ; aujourd'hui chef heureux et paisible d'une dynastie naissante, vieillard transplanté des Pyrénées aux bords de la Baltique, le fils de l'avocat de Pau, aux jours d'apparat, vêtu du manteau royal, l'antique couronne des Wasa sur la tête et le sceptre à la main, siége sur le trône d'argent (1) des successeurs de Christine, et la vieille race du Nord, les fils d'Odin, les quatre ordres des États scandinaves, nobles, prêtres, bourgeois, paysans, s'en viennent respectueusement et à la file baiser la

(1) Puisque nous en sommes aux rapprochements, le lecteur n'apprendra peut-être pas sans intérêt que ce trône d'argent, placé au château de Stockholm dans la salle des *États*, et sur lequel siége Bernadotte à l'ouverture des diètes, est un cadeau fait à la reine Christine par son amant Lagardie, autre Français d'origine, qui ne se doutait guère que le don offert à sa royale maîtresse servirait un jour à un Français. Quant au tatouage républicain du bras de Charles-Jean, ce fait que du reste je ne garantis pas, m'a été affirmé par plusieurs personnes.

main de cet enfant de la Gascogne, qui porte encore, dit-on, sur le bras ce signe indélébile dont se tatouaient les soldats français de l'an II : *La république ou la mort ;* c'est là tout ce qui reste de l'homme d'autrefois.

Jean-Baptiste-Jules Bernadotte passa deux ans en Corse comme simple grenadier; sa santé s'étant d'abord altérée au service, il obtint un congé, revint à Pau, se rétablit, et, malgré les instances de sa famille qui s'efforçait de le détourner d'une carrière alors ingrate et sans avenir pour un plébéien, le jeune homme, pressentant déjà peut-être les grandes choses qui allaient s'accomplir, s'obstina à suivre sa vocation, et au commencement de 1785 nous le retrouvons encore simple soldat à Marseille, dans ce même régiment Royal-Marine qui avait changé de garnison ; le 16 juin de la même année il passait caporal, il était sergent le 31 août, fourrier le 21 juin 1786, sergent-major le 11 mai 1788, et enfin le 7 février 1790 il arrivait à la limite que cinquante ans plus tôt il n'eût probablement jamais franchie, il était promu au grade d'adjudant ; cet avancement rapide pour l'époque était dû à une excellente conduite,

à une capacité remarquable, à une éducation soignée, rare chez un subalterne, et à une superbe tournure. L'adjudant Bernadotte était à la fois le plus beau et le plus intelligent des sous-officiers de Royal-Marine.

Tandis que se passaient aussi obscurément les premiers jours de cette grande existence, le volcan révolutionnaire commençait à jeter ses flammes, la voix de Mirabeau sonnait le glas funèbre de la monarchie et retentissait d'un bout de la France à l'autre; la populace de Marseille, la plus exaltée de toutes les populaces du monde, s'insurgeait au nom de la liberté comme on la verra plus tard s'insurger au nom de la royauté. Le colonel du régiment de Bernadotte était entouré et sur le point d'être massacré; le jeune adjudant, suivi de quelques soldats, se précipite au milieu de la foule, la harangue, la contient et lui arrache son colonel qu'il dépose à l'hôtel-de-ville, dont il barre l'entrée; un beau jeune homme, alors secrétaire de la commune, s'avance sur le perron, achève de calmer le peuple, serre dans ses bras l'adjudant et lui prédit une glorieuse carrière; c'était l'Antinoüs futur de la Gironde, l'héroïque Barbaroux. Ces

deux hommes ne devaient plus se revoir ; un trône attendait l'un, et l'autre l'échafaud.

Trois ans plus tard, quand Barbaroux accomplissait ses destinées, Bernadotte marchait à grands pas vers les siennes ; l'ennemi entourait la France d'un cercle de feu, l'émigration avait emporté tout le corps d'officiers, et tandis que Paris se déchirait les entrailles, des généraux improvisés, soldats de la veille, conduisaient à la frontière des légions en guenilles, pieds nus, qui s'habillaient et se chaussaient aux frais de l'ennemi. Le comité de salut public appelait cela *organiser la victoire*. La Convention parlait plus juste, elle se contentait de la *décréter*.

Devenu colonel, et appelé aux bords du Rhin à commander sous Custine une demi-brigade, l'ex-adjudant Bernadotte se distingua aux combats de Spire et de Mayence, et dès son premier pas il donna la mesure de ce qu'il serait un jour en se tirant avec bonheur de situations difficiles dont le canon de l'ennemi ne faisait pas le plus grand péril; ceux qui étudient l'histoire en bloc et s'en tiennent aux résultats s'inquiètent fort peu de savoir quel tohubohu c'était que l'armée du Nord à

cette époque, et quel mérite il y a eu aux chefs militaires des premiers jours de la république à lutter victorieusement contre tant de causes de revers. Qu'on se figure un rassemblement de soldats indisciplinés, mal vêtus, mal nourris, qui motionnaient, déclamaient, s'insurgeaient; un foyer de dénonciations intéressées et d'intrigues sans cesse alimenté par des proconsuls voyageurs, hommes nuls pour la plupart, braillards par goût, féroces par peur, qui discutaient les manœuvres, haranguaient les soldats, ordonnaient de courir sus aux chefs, et punissaient de mort tout revers dont ils étaient trop souvent les premiers auteurs. Deux généraux en chef, Custine et Houchard, payèrent de leur tête leur résistance à d'absurdes volontés; le troisième, Jourdan, s'en tira à force de talent et de bonheur. Bien que placé d'abord dans une position secondaire, le chef de brigade Bernadotte, voué de cœur au triomphe de la cause républicaine, était trop profondément pénétré d'un sentiment de dignité militaire pour ne pas avoir à souffrir plus d'une fois de tout ce désordre; cependant, comme il préférait avec raison la mort du champ de bataille à l'échafaud, il sut être motionneur, discoureur, haran-

gueur plus que pas un; en même temps qu'il luttait de déclamations banales avec un Isoré, un Chasles, un Laurent, un Duquesnoi et autres capacités conventionnelles de même force (1), il savait toujours les faire tourner avec art au profit de la discipline; intrépide et fanfaron, il s'entendait admirablement à rehausser par la parole toute la valeur d'un exploit; sa bravoure française et sa faconde gasconne le faisaient adorer des soldats; dévoré d'ambition, mais sentant bien quelle terrible et multiple responsabilité pesait alors sur les plus hautes têtes de l'armée, il refusait d'accepter l'avancement qu'on lui offrait, et son abnégation patriotique faisait merveille; quand les éternels représentants arrivaient jusqu'à lui simple chef de demi-brigade et le harcelaient, il leur offrait sans hésiter ses épaulettes et demandait à reprendre un mousquet; un jour pourtant sa sagacité fut en défaut, et il frisa la guillotine. La brigade Goguet s'était révoltée contre son général, et, fidèle aux habitudes

(1) Il faut lire la correspondance des représentants en mission auprès des armées avec le comité de salut public, pour se faire une idée de l'ineptie de ces hommes, dont quelques-uns seuls ont mérité leur gloire, et dont la masse dépasse en bêtise les limites du possible.

du temps, elle l'égorgeait; Bernadotte s'avance avec ses troupes, les harangue avec cette chaleur qui le caractérisait, se jette avec elles au milieu des mutins, les disperse et leur enlève le général Goguet à moitié mort d'un coup de fusil. C'en fut assez pour légitimer contre les deux *aristocrates* une dénonciation; ordre arriva du comité de salut public de les faire conduire à Paris. Heureusement que dans la journée même il y eut un combat où Bernadotte se montra si brillant de talent et de valeur, que le représentant Goupilleau crut devoir surseoir à son arrestation et en référer au comité, lequel avec sa logique ordinaire remplaça l'ordre d'arrestation par un brevet de général de division; heureux d'esquiver l'un, Bernadotte crut devoir refuser l'autre; plus tard même, quand il eut passé à l'armée de Sambre-et-Meuse, après la grande bataille de Fleurus au gain de laquelle il avait puissamment contribué, il fallut que Kléber, son supérieur et son ami, lui fît en quelque sorte violence pour le forcer d'accepter sur le champ de bataille même le grade de général de brigade qu'il avait si bien mérité.

Cependant cette période de désordre, de délire et

de fièvre passa avec le danger ; à force de victoires les chefs républicains conquirent enfin le droit de n'avoir plus à lutter qu'avec l'ennemi. Elevé au grade de général de division, Bernadotte prit pendant deux ans (1795 et 1796) une part active et importante à ces mille combats livrés par l'armée de Sambre-et-Meuse au prince Charles. Il déploya pendant toute cette campagne une intrépidité merveilleuse, et ses savantes manœuvres le classèrent définitivement parmi les généraux de premier ordre. Inébranlable au milieu du feu, quand ses soldats pliaient il les électrisait de sa parole méridionale, jetait ses épaulettes dans les rangs ennemis, et les ramenait au combat ; forcé à la retraite par l'inaction de Moreau, il couvrit habilement la marche de l'armée, et par sa brillante résistance à la tête du pont de Neuwied il sut conserver une porte ouverte sur l'Allemagne. « La république, » lui écrivait le Directoire à la fin de cette campagne, « est accoutumée à voir triompher ceux de « ses défenseurs qui vous obéissent. »

A la fin de cette campagne, Bernadotte fut chargé de conduire à l'armée d'Italie 20,000 hommes détachés de l'armée de Sambre-et-Meuse.

L'Europe entière avait alors les yeux fixés sur le théâtre glorieux des hauts-faits de Bonaparte. Bernadotte accepta avec joie la mission de servir sous lui. Il traversa la France avec sa colonne, et arriva à Milan en l'an v, vers la fin de l'hiver. Le chef de l'armée du Nord se trouva là comme dans un autre monde ; il avait vu à l'origine, sur les rives du Rhin, une armée tiraillée en tous sens par des influences contraires, et soumise à toutes les oscillations du pouvoir ; il trouva de l'autre côté des Alpes une armée étroitement unie à un général qui ne rendait compte de ses déterminations qu'à lui-même, et dont l'épée républicaine prenait déjà la tournure d'un sceptre. Le Béarnais ombrageux et rétif se tint en garde. La première entrevue fut décisive : « J'ai vu là, » disait Bernadotte en rentrant à son quartier-général, » un « homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut « avoir l'air d'en avoir cinquante, et cela ne me « présage rien de bon pour la république. » D'un autre côté, suivant quelques biographes, Bonaparte aurait caractérisé Bernadotte en disant de lui que c'était une tête française sur le cœur d'un Romain. Toutefois les opérations militaires n'eurent

pas à souffrir de cette réserve mutuelle. Le général en chef plaça son lieutenant à l'avant-garde, et ce dernier contribua puissamment au succès de cette belle et rapide campagne de l'an v, commencée au Tagliamento et terminée à Léoben. Chargé de présenter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi, Bernadotte arriva à Paris cinq jours avant le coup d'État de fructidor. Il était porteur d'une lettre de son chef qui se terminait ainsi : « Vous « voyez dans le général Bernadotte un des amis « les plus solides de la république, incapable par « principes comme par caractère de capituler avec « les ennemis de la liberté pas plus qu'avec l'hon« neur. »

Le mouvement de fructidor était dès longtemps préparé par le Directoire; Bonaparte s'y était associé en faisant signer à son armée des proclamations et des Adresses contre les membres du corps législatif que les soldats appelaient les *avocats;* de tous les généraux Bernadotte seul avait refusé de prendre part à cette intervention des sabres dans les affaires de l'État. Augereau, qui l'avait précédé à Paris, se chargea d'en finir par un coup de main, et tandis qu'il accomplissait son

expédition contre la majorité des conseils, Bernadotte resta les bras croisés et laissa faire. Il repartit bientôt après pour l'Italie, rejoignit Bonaparte à Passeriano. Questionné vivement par lui sur la situation des affaires depuis le triomphe du Directoire, Bernadotte exposa, dit-on, avec franchise l'état des esprits, la haine secrète que portait au général en chef le Directoire, qui espérait conquérir en éternisant la guerre une dictature qui lui permît de se débarrasser de lui au premier revers. Bonaparte, suspect aux républicains, odieux aux royalistes dont il venait d'anéantir les dernières espérances, et prévoyant que le gouvernement l'environnerait d'entraves de toute espèce, se décida à terminer la guerre en signant le traité de Campo-Formio, et partait lui-même pour Paris. Toutefois, se défiant sans doute déjà de Bernadotte, et craignant de le laisser en Italie pendant son absence à la tête de ce corps de Sambre-et-Meuse qui lui était tout dévoué ; il lui enleva par un ordre daté de Milan la moitié des troupes laissées sous son commandement, et lui enjoignit de rentrer en France avec le reste.

Cette mesure blessa vivement Bernadotte; il

écrivit au Directoire pour lui demander un commandement aux îles de France, aux Indes, à l'armée de Portugal, ou sa retraite. En même temps il adressait à Bonaparte une lettre où il disait : « Quoique j'aie à me plaindre de vous, je m'en « séparerai sans cesser d'avoir pour vos talents « la plus grande estime. »

Le Directoire, ravi au fond de savoir que Bernadotte ne voulait plus servir sous Bonaparte, le choisit justement pour le commandement en chef, pendant la paix, de l'armée d'Italie, laissé à Berthier par *interim*. Il arrivait à son poste à Milan, quand Berthier lui remit un nouvel arrêté du Directoire qui le nommait brusquement ambassadeur à Vienne. J'ai trouvé dans plusieurs biographies (1) que cette nomination subite était l'œuvre des in-

(1) Toutes les biographies sur Bernadotte sont ou très hostiles, ou complétement et exclusivement louangeuses; les plus récentes, écrites évidemment sous la même inspiration et à peu près dans les mêmes termes, sont des panégyriques absolus; toutes se résument en un ouvrage en trois volumes, intéressant d'ailleurs, mais très partial, publié en 1838 par M. Touchard-Lafosse, sous le titre d'*Histoire de Charles XIV*. — Cet ouvrage, qui m'a servi pour les faits, renferme à mon sens un assez bon nombre d'erreurs; l'exiguité de ce cadre me permettra à peine d'en signaler quelques-unes.

trigues de Bonaparte, qui avait voulu non-seulement lui faire quitter l'Italie, mais encore le pousser à Vienne à quelque imprudence qui rallumât la guerre, et qui permît à lui Bonaparte de marcher plus sûrement à l'exécution de ses projets.

Dans cette donnée, l'affaire *du drapeau*, arboré sur la porte de l'hôtel de l'ambassadeur à Vienne par ordre exprès du Directoire et par les insinuations de plusieurs journaux dévoués à Bonaparte, cette affaire du *drapeau* qui devint le signal d'une émeute, et qui, combinée avec la brusque invasion de Rome par Berthier, après l'assassinat du général Duphot, faillit rompre tout-à-coup la paix de Campo-Formio, ne serait plus qu'un coup monté par Bonaparte. Ne pouvant discuter ici la vérité de ces allégations, je me contenterai de rappeler que Bonaparte, alors et plus tard, a constamment blâmé et la nomination de Bernadotte et sa conduite dans cette affaire du drapeau, en l'accusant d'avoir compromis la France par une bravade inutile, et qu'il a blâmé également le Directoire d'avoir renversé le gouvernement papal et proclamé la république romaine quand il fallait se contenter d'exiger une réparation.

C'est à cette époque, pendant que ces incidents compliquaient les opérations du congrès de Rastadt, au moment où se préparait l'expédition d'Égypte, que Bernadotte, rappelé de son ambassade, revint à Paris, et s'allia à la famille Bonaparte en épousant la belle-sœur de Joseph, mademoiselle Désirée Clary, fille d'un négociant de Marseille, aujourd'hui reine de Suède et de Norvége, et qui eût été impératrice des Français si son père ne l'eût refusée quelques années auparavant au général d'artillerie Napoléon Bonaparte, alors en demi-solde et sans emploi. Les deux jeunes gens s'aimaient ; mais M. Clary signifia à sa fille *qu'il y avait bien assez d'un Bonaparte dans la famille,* et le futur empereur fut évincé. Mademoiselle Clary, en devenant madame Bernadotte, ne s'imaginait pas qu'elle avait perdu la plus belle couronne du monde, et qu'elle en gagnait une autre moins brillante, mais plus solide (1).

(1) Mme Bernadotte, bonne et spirituelle personne, s'est longtemps fait prier pour aller en Suède exercer son métier de reine, dont elle s'acquitte, dit-on, parfaitement bien : longtemps après la Restauration, quand on l'appelait à Stockholm pour la couronner, elle était encore à Paris, ne se pressant guère, retenue par des sentiments non partagés, regrettant

L'expédition d'Egypte venait d'enlever à la France 40,000 hommes d'élite et un immense matériel, les négociations de Rastadt n'avaient produit aucun résultat, les hostilités avaient recommencé. Le gouvernement était déchiré par des discordes funestes; l'armée d'Italie, depuis six mois sans solde, sans munitions, sans vivres, avait été forcée d'évacuer le Mantouan, la Cisalpine et le Piémont; la chaîne des Alpes était occupée par l'ennemi. La Suisse jusqu'à Zurich venait de tomber sous la domination autrichienne; le Bas-Rhin était à découvert, la Belgique nous échappait; partout les baïonnettes ennemies se rapprochaient de nos frontières. A l'intérieur la situation n'était pas moins alarmante; les révoltés de l'Ouest relevaient la tête, des troubles venaient d'éclater en même temps à Lyon, à Amiens, à Bordeaux. La dissolution de la république paraissait imminente. C'est dans de telles circonstances que le Directoire, après quelques hésitations motivées par la crainte que nourrissent toujours les gou-

naïvement de n'être pas *une grande dame*, et peu soucieuse des pompes qui l'attendaient. Il fallut des ordres formels et réitérés pour la décider à partir.

vernements faibles contre les hommes forts, se décida à appeler Bernadotte au ministère de la guerre le 15 messidor an VII. La tâche était rude, le général républicain s'y voua avec toute l'ardeur de sa nature. La garde nationale réorganisée partout, des bataillons de vétérans rapidement formés pour contenir les mécontents de l'intérieur, une remonte de 40,000 chevaux, 100,000 hommes de nouvelle levée, habillés, équipés, armés et dirigés sur la frontière, tels furent les principaux résultats d'une administration qui ne dura que deux mois et demi, et sut en si peu de temps multiplier par l'activité les ressources de nos armées, diriger les opérations des généraux, préparer les victoires de Brune en Hollande et le beau triomphe de Masséna à Zurich. On connaît assez généralement l'intrigue qui força Bernadotte à quitter le ministère; on sait comment Sieyès, désespérant de l'associer à ses songes creux de refonte sociale qui aboutirent en définitive à son fameux mot, la *France a trouvé un maître*, l'amena, dans une conversation jésuitique, à exprimer le désir, aussitôt que sa mission réorganisatrice serait accomplie, de reprendre

son poste de général sous les drapeaux. — Dès le lendemain, un arrêté pris en secret par trois directeurs arrivait à Bernadotte ; il était ainsi conçu : « La démission donnée par le citoyen gé-« néral Bernadotte de ses fonctions de ministre « de la guerre est acceptée. » A cet arrêté était jointe une lettre de Sieyès, qui équivoquait sur la conversation de la veille pour expliquer une destitution inattendue. Bernadotte furieux prend la plume et répond : « Je reçois à l'instant, citoyens « directeurs, votre arrêté d'hier et la lettre *obli-« geante* qui l'accompagne; *vous acceptez une dé-« mission que je n'ai pas donnée,* » et il terminait sa lettre en demandant son traitement de réforme. «J'en ai, disait-il noblement, autant besoin que de repos.» Bernadotte, en effet, était pauvre alors ; devenu maréchal et prince, il était pauvre encore, et, quand ses compagnons d'armes regorgeaient d'or, il partit pour occuper un trône, n'emportant guère avec lui d'autres richesses que son épée (1). Dans un temps où la valeur et

(1) A son départ pour la Suède, il reçut de l'empereur 1 million. Cette largesse, rappelée avec amertume dans *le Mémorial de Sainte-Hélène*, est présentée par M. Touchard-

le talent militaire s'alliaient assez à la rapacité, l'intégrité incontestable du maréchal de l'empire, aujourd'hui roi, est un fait qui mérite d'être signalé.

Vingt-cinq jours après la démission *prétendue* de Bernadotte, le général de l'armée d'Egypte débarquait à Fréjus ; un mois plus tard, il n'y avait plus de Directoire, il y avait un maître. Je ne puis parler ici au long de la révolution de brumaire; il paraît certain que, si Bernadotte fût resté au ministère, Bonaparte eût rencontré de sa part une résistance acharnée ; le Gascon était aussi bon harangueur que le Corse ; si sa gloire était moindre de beaucoup, sa popularité à Paris était grande. Armé de toutes les ressources d'un pouvoir établi, il eût péroré au nom de la liberté, et il se pourrait bien faire que le corps législatif n'eût pas sauté par les fenêtres. Qu'en serait-il advenu? la France y aurait-elle gagné? je ne sais, et je crois qu'aujourd'hui ces questions importent peu. Toujours est-il que, dans l'entrevue de la rue

Lafosse comme le prix de vente de la principauté de Ponte-Corvo, abandonnée moyennant 2 millions, dont Bernadotte ne reçut jamais que la moitié.

Chantereine, Bernadotte non-seulement refusa positivement son concours, mais encore ne dissimula pas son intention bien arrêtée d'obéir aux ordres qui pourraient lui être transmis par un des pouvoirs légaux. Bien plus, pendant que Moreau, irrésolu, comme à son ordinaire, manifestait quelques vélléités de résistance, Bernadotte réunit chez lui, le matin même de l'expédition de Bonaparte à Saint-Cloud, quelques républicains du corps législatif et les exhorta à se rendre en toute hâte au sein de l'assemblée, à le faire nommer commandant de la force armée, s'engageant, aussitôt le décret obtenu, à monter à cheval, à réunir tout ce qu'il pourrait ramasser de soldats et à venir défendre la constitution de l'an III.—Les députés partirent, la motion se fit, le temps se passa à bavarder, à protester, Bonaparte parut avec ses grenadiers; on sait le reste.

Bernadotte dut plier; le premier consul, pour l'*absorber*, comme disait Sieyès, le nomma conseiller d'état, plus tard il l'envoya dans l'Ouest pour repousser les tentatives des Anglais et pacifier le pays. Bernadotte s'acquitta de cette double mission en homme qui sait faire abnégation de ses

antipathies personnelles pour le bien du pays. Bonaparte marchait à l'empire, Bernadotte le suivait de l'œil, et son attitude fut loin d'être aussi passive que cherchent à le faire croire, je ne sais pour quel motif, l'*historiographe* cité plus haut, et avec lui plusieurs autres écrivains qui l'ont copié ou qu'il a copiés. Suivant eux, Moreau seul aurait conspiré sous le consulat. « Bernadotte, dit-« on, ne se livra point à cette persistance sacri-« lége; républicain déçu, mais patriote dévoué, il « pensa que, n'ayant pas d'impulsion à donner, il ne « lui restait plus que des fonctions à remplir. » Des documents *importants* que j'ai eus sous les yeux, et qui seront un jour publiés dans un beau livre, me permettent d'affirmer positivement que non-seulement Bernadotte a conspiré pour le renversement du premier consul, mais encore qu'il s'est efforcé à plusieurs reprises et vainement de pousser à une résolution Moreau, toujours indécis, toujours faible, toujours mécontent et par conséquent (1) toujours compromis. Quelque temps

(1) Quelles que soient les vicissitudes de la carrière de Moreau, j'ai entendu souvent des personnes bien informées émettre la conviction profonde qu'il n'avait pas plus fait partie de la conspiration royaliste de Pichegru que de la conspi-



avant l'arrestation de ce dernier, Mme Moreau donna un grand bal auquel assista toute l'opposition républicaine. Pendant cette fête, un salon écarté réunit Bernadotte, Moreau et un tiers qui les avait souvent rapprochés, et à la bienveillance duquel je dois ces détails : la question du renversement de Bonaparte fut remise pour la vingtième fois sur le tapis; après de longues et vives déclamations, Bernadotte, s'adressant à Moreau, termina ainsi : « Avec un nom populaire, le seul parmi nous qui puisse se présenter appuyé de tout un peuple, voyez ce que vous pouvez et ce que nous pouvons guidés par vous. » Moreau répéta ce qu'il disait souvent : « La liberté est menacée, il faut surveiller Bonaparte, mais évitons une guerre civile. » Cette conversation se prolongeait et s'animait, Bernadotte

ration républicaine où cherchait à l'entraîner Bernadotte. — Moreau n'avait pas de volonté, mais au fond il était attaché de cœur à la cause républicaine. Louis XVIII le savait mieux que personne, car à quelqu'un qui lui disait un jour qu'il avait fait dans Moreau une grande perte, il répondit : « Pas si grande ; Moreau était républicain. » Quand je dis que Bernadotte conspirait, je n'entends ni le blâmer, ni dire qu'il ait jamais pris part à un complot contre la vie de Bonaparte, comme le soupçonna un instant ce dernier. — Il y a bien des manières de conspirer.

s'emporta. « Vous n'osez prendre la cause de la liberté; eh bien ! Bonaparte se jouera de la liberté et de vous, elle périra malgré nos efforts, et vous serez enveloppé dans sa ruine sans avoir combattu. »

Bernadotte était bon prophète; quelques mois après, Moreau partait pour l'exil; Bernadotte se tirait d'affaire, il devenait maréchal, prince suédois, et onze ans plus tard tous deux se retrouvaient sous la même bannière aux conférences de Trachenberg. Le fait positif que je viens de citer, fait de conspiration ourdie par Bernadotte et esquivée par Moreau, en même temps qu'il légitime la défiance si vivement reprochée à Napoléon par les panégyristes de son lieutenant, expliquerait peut-être la sévérité injuste et l'espèce de dédain avec lequel est traité Moreau dans l'histoire de Charles-Jean, son compagnon d'armes en France et à l'étranger. Sans doute en 1813 la position des deux hommes n'était pas la même; le prince royal de Suède est justifié par la politique; Moreau est coupable, comme l'était l'armée de Condé en marchant sous la bannière autrichienne, comme l'étaient les patriotes français

contre la Suède pour concourir avec l'armée russe, qui s'avançait vers la Finlande, à réduire à la raison Gustave IV, ennemi obstiné de la France, qui seul, au milieu de la paix générale, se refusait à poser les armes. Bernadotte occupait déjà la Poméranie et se préparait à accomplir les ordres de l'empereur, quand les Suédois se débarrassèrent tout-à-coup d'un fou couronné qui méconnaissait leurs droits et compromettait leur existence politique. Gustave IV descendit du trône sans résistance, et son oncle le duc de Sudermanie fut élu roi de Suède sous le nom de Charles XIII. — A la première nouvelle de cette révolution, le prince de Ponte-Corvo crut devoir suspendre toute hostilité contre une nation qui venait de prouver si énergiquement qu'elle ne partageait pas les inimitiés de son roi ; Napoléon, qui nourrissait peut-être d'autres projets sur la Suède, blâma son lieutenant; mais la modération de ce dernier, jointe à l'éclat de sa gloire militaire et à la réputation de loyauté et d'intégrité qu'il s'était faite en Hanovre, à Hambourg et dans toute l'Allemagne, devait lui servir plus tard.

La campagne de Wagram s'ouvrit ; je ne puis

discuter ici convenablement la part qu'y prit le prince de Ponte-Corvo; suivant lui et ses panégyristes, tous ses mouvements furent irréprochables. Napoléon, par jalousie ou malveillance, le compromit d'une manière affreuse, à Wagram, en lui enlevant tout-à-coup sa réserve sous le boulet ennemi, et en le forçant d'évacuer Adlerklau. Napoléon, au contraire, et les écrivains qui lui sont dévoués prétendent que l'armée avait déjà eu à se plaindre du maréchal dans la campagne précédente, et que dans celle-ci elle eut à lui reprocher des fautes graves; que le 5 il attaqua trop tard Wagram; que le 6, sans combattre, il évacua Adlerklau, appui des manœuvres de Napoléon, et devenu, par sa retraite, le centre des attaques de l'ennemi; que non content d'avoir ainsi paralysé une partie des résultats de la victoire, il se permit, après la bataille, et contre l'usage reçu, une proclamation individuelle où il qualifiait de *colonnes de granit* (1) les troupes saxonnes qui s'étaient laissé enfoncer sous ses ordres. Dans

(1) La citation que fait le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'est pas exacte. Bernadotte avait dit aux Saxons : « Vos colonnes vivantes sont restées immobiles comme l'airain. »



le système de Bernadotte, au contraire, cette proclamation aurait eu pour but de réparer un oubli injurieux et une injustice criante de la part de Napoléon envers des soldats qui avaient subi avec un sang-froid héroïque la boucherie à laquelle il les exposait. Quoi qu'il en soit de cette question stratégique hors de ma compétence, et pour laquelle je renvoie le lecteur aux allégations des deux parties, il est certain qu'à dater de Wagram la froideur qui avait toujours caractérisé les rapports de Napoléon et de Bernadotte s'accrut de jour en jour ; ce dernier quitta l'armée et se rendit à Paris ; le conseil de gouvernement que Napoléon avait institué en son absence, se trouvant surpris à l'improviste par le débarquement des Anglais en Hollande, profita de la présence du maréchal pour l'envoyer à Anvers contenir et repousser les troupes anglaises; Napoléon, toujours défiant, l'entoura d'officiers de son choix, et quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'irrité de quelque passage d'une nouvelle proclamation, l'empereur lui enlevait son commandement et l'exilait dans sa principauté de Ponte-Corvo. Bernadotte revient à Paris, refuse d'obéir à l'ordre d'exil et

offre sa démission. Une entrevue qu'il eut à Vienne avec l'empereur calma un peu le courroux de ce dernier; mais, toujours désireux d'éloigner du théâtre des événements un lieutenant qu'il jugeait dangereux, il insista pour lui faire accepter le gouvernement général de Rome; après quelques hésitations, Bernadotte, découragé, avait accepté et se préparait à partir quand un événement inattendu vint tout-à-coup changer le cours de ses destinées. La nation suédoise, par la voix de ses représentants réunis en diète solennelle à Oérebro, le 18 août 1810, appelait à la succession de Charles XIII le prince de Ponte-Corvo. On sait que l'oncle de Gustave IV était monté sur le trône sans postérité et à un âge où il ne lui était plus permis d'en espérer. Les suffrages des Suédois s'étaient d'abord portés sur le prince Auguste de Holstein-Augustenbourg, l'un des membres de cette illustre maison de Holstein qui a donné de rois à la Suède, au Danemarck et à la Russie. Six mois après son élection, ce jeune prince royal était mort subitement, et la Suède était retombée dans la crise d'où son élection l'avait fait sortir. Les prétentions se croisaient : le frère du défunt,

le roi de Danemarck, le monarque déchu Gustave IV, intriguaient à l'envi auprès des membres de la diète; dans ce conflit de candidatures, la nation, affaiblie et désorganisée, sentit le besoin d'une forte épée; son choix se porta sur un soldat, et deux officiers suédois furent députés à Paris pour apporter au républicain de brumaire l'offre inattendue d'une couronne.

Napoléon a dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène :* « Les Suédois me demandèrent un roi, » puis il ajoute « que Bernadotte fut élu à cause de sa parenté avec Joseph. » Les faits sont contraires à ces assertions; Bernadotte fut choisi spontanément. Il le dut à sa gloire militaire et surtout aux causes déjà indiquées plus haut (1); il le dut sans doute aussi un peu à ce fait que, seul de tous les généraux de l'empire, il n'avait point voulu laisser

(1) Pendant la diète de 1828 à 1830, vingt ans plus tard, un orateur plébéien, Nills Manson, paysan de Scanie, réclamant en vain au gouvernement de Charles XIV la liberté de la presse, disait : « La Suède est particulièrement redevable aux journaux : ce sont eux qui nous ont appris qu'il y avait un maréchal de France qui unissait à un courage et à des talents éclatants une humanité généreuse envers les prisonniers suédois : ce maréchal est devenu notre roi. »

absorber sa personnalité dans celle du souverain ; il est permis de croire que si sa qualité de Français parut aux Suédois un présage d'union avec la France, peut-être aussi virent-ils dans sa défaveur constante une garantie pour l'avenir ; il est certain que si Napoléon eût disposé de la couronne de Suède, Bernadotte est le dernier homme qu'il eût choisi ; il paraît même que l'empereur, bien qu'il ait désavoué la conduite de son agent diplomatique, avait fait travailler à Stockholm en faveur du roi de Danemarck. L'élection faite contrairement à ses désirs, Napoléon, se qualifiant lui-même de roi élu, ne devait ni ne pouvait s'opposer au libre choix d'un peuple : et pourtant son assentiment se fit longtemps attendre ; enfin il le donna, et sa dernière parole à Bernadotte : « *Que nos destinées s'accomplissent !* » exprima toutes les prévisions de sa pensée.

Il me faudrait maintenant beaucoup de place pour prouver tout ce qu'il me reste à dire ; ne pouvant émettre que des affirmations, je dois seulement prier le lecteur de croire qu'elles sont fondées sur l'examen attentif et impartial de tous les

documents publiés par les ennemis et les amis de Charles XIV.

Le prince royal de Suède partit heureux, libre enfin d'un joug qui lui avait toujours pesé, et pourtant sincèrement disposé d'abord à maintenir les liens qui unissaient son ancienne et sa nouvelle patrie. La première, la principale pomme de discorde fut le système continental. Réduire l'Angleterre par l'isolement quand on ne pouvait la vaincre par les armes, faire un lazaret de cette île qui, à défaut d'hommes, entretenait de son argent depuis vingt ans une guerre implacable contre la France, l'atteindre au cœur et l'amener à merci en la privant des ressources qui lui donnaient la force et la vie, telle fut la pensée constante de Napoléon ; c'était là une grande pensée, mais d'une exécution pénible, difficile, on peut même dire impossible. Un peuple ne consent à se couper les vivres pour affamer un ennemi qu'à deux conditions : la première, c'est qu'il a des ressources intérieures ; la seconde, c'est qu'il est animé d'une inimitié mortelle ; si ces deux conditions existaient pour la France, elles n'existaient

pas pour plusieurs des peuples que Napoléon s'efforça, pendant toute la durée de sa puissance, d'associer à son système, et dont le concours universel pouvait seul le rendre efficace ; elles n'existaient pas surtout pour la Suède, péninsule pauvre, stérile, que l'industrie fait vivre, et que l'Angleterre alimenta toujours de ses denrées en même temps qu'elle servait de débouché à ses produits. Répugnant au suicide, la Suède, par l'organe de Bernadotte, demanda du temps ; c'était en octobre 1810. Napoléon accorde huit mois ; et le 13 novembre, un mois après, il envoie une note impérative accordant cinq jours. La Suède céda ; elle déclara la guerre à l'Angleterre et ordonna la confiscation de toutes les denrées ou marchandises britanniques. En réalité ce ne fut guère là qu'une concession de forme ; la contrebande remplaça le commerce, le gouvernement suédois ne put ni ne voulut la détruire ; Napoléon, irrité, s'en prit au prince royal qu'il blessa en devenant de plus en plus impérieux ; ce dernier, devenu à son tour plus fier, s'expliqua catégoriquement en demandant pour la Suède ou la liberté maritime ou de l'argent. Napoléon répondit

en offrant des avantages illusoires, tels que l'achat de 20 millions de produits suédois, payables *seulement* après le déchargement des marchandises dans un port d'Allemagne, et cela quand la Baltique était couverte de croiseurs anglais qui n'auraient pas manqué de courir sus aux navires, et quand la Suède était sans force maritime pour résister. Des notes, pleines d'aigreur d'une part et de froideur de l'autre, s'échangèrent; un chargé d'affaires, M. Alquier, renchérissant sur la rigueur du maître, envenima de plus en plus les rapports. Bref, le 27 janvier 1812, l'empereur fit brusquement envahir la Poméranie et l'île de Rugen.

La Suède fut exaspérée, et cela au moment même où Napoléon s'engageait dans l'aventureuse expédition de Russie, au moment même où la marche combinée d'une armée turque vers Kief et de Bernadotte en Finlande sur Saint-Pétersbourg assurait le succès de nos armes en prévenant les désastres de Moscou; à ce moment même, Napoléon, en brusquant le Divan et en attaquant la Suède, se privait, de gaîté de cœur, du secours des deux puissances les plus utiles et les plus inté-

ressées dans sa querelle, de deux puissances dont la neutralité (pour la Suède surtout) était impossible, et qui allaient forcément se tourner contre lui. La fatalité commençait déjà à peser sur l'empereur; la diplomatie russe comprit le danger et fut mieux inspirée ; en même temps qu'elle signait avec la Turquie le traité de Bucharest, elle entoura, flatta, caressa Bernadotte; elle promit à la Suède ce qu'elle ambitionnait le plus vivement, la possession de la Norvége; le traité de Saint-Pétersbourg fut signé le 24 mars 1812 ; et Napoléon se perdit.

On sait quelle grande part le prince de Suède, une fois engagé dans une voie qui n'était celle ni de ses intérêts réels ni de ses désirs, eut à nos désastres de 1813; on sait comment il arrêta notre mouvement sur Berlin, et décida le sort de la néfaste journée de Leipzig. Les écrivains amis de Bernadotte ont cherché à établir qu'en 1813 il s'était efforcé d'amener les souverains à faire à Napoléon d'excellentes conditions, et que M. de Metternich, à Prague, avait déjoué son plan; c'est là une erreur qu'il faut relever dans l'intérêt de la vérité, et sans prétendre, du reste, en faire une

cause de blâme pour Bernadotte. Forcé d'être l'ennemi de Napoléon, il fut son ennemi le plus dangereux ; il est constant qu'aux conférences de Trachenberg, la Prusse et la Russie liguées contre nous, et comme étonnées de leurs triomphes, n'aspiraient qu'à mettre leurs Etats respectifs à l'abri de Napoléon, et que toute condition assurant ce résultat leur eût été bonne. Il est constant aussi que l'homme qui releva et agrandit leurs espérances, qui leur parla de la lassitude de la France, de la faiblesse réelle de l'empereur, qui les amena à transformer une simple question de territoire, non pas en une question de dynastie, mais en une question de nouvel équilibre européen, en les pénétrant de la nécessité de refouler la France dans les limites de 92, ce fut justement le prince royal de Suède; il suffit de comparer le plan écrit qu'il présenta à Trachenberg avec l'*ultimatum* présenté à Napoléon par M. de Metternich, un peu plus tard, à Prague, pour être convaincu que les conditions du diplomate autrichien étaient moins rigoureuses pour l'empereur que le plan de Bernadotte.

Mais aussi il est juste d'ajouter qu'après Leipzig,

quand Bernadotte vit sa pensée réalisée par la force des armes, il lutta de tout son pouvoir pour empêcher l'invasion de la France et le renversement de la dynastie de Napoléon, tandis que les alliés, au contraire, non contents d'obtenir plus qu'ils n'avaient espéré, faillirent honteusement à la foi des proclamations les plus solennelles.

Aux Cent-Jours, quand Napoléon ressaisit le sceptre, Bernadotte rentré à Stockholm ne se mêla point à la nouvelle prise d'armes de l'Europe ; il avait rempli toutes les conditions de son traité en repoussant les Français au-delà du Rhin, et il s'occupait alors à consolider sa puissance dans la Norvége, qu'il n'avait pas conquise sans coup férir, et qui aujourd'hui est loin d'être aussi solidement incorporée à la Suède qu'on veut bien le dire. A la mort de Charles XIII, qui eut lieu le 5 février 1818, Bernadotte, malgré des influences contraires nées de la répugnance qu'inspirait un souverain élu au congrès peu reconnaissant des souverains-nés, n'en fut pas moins proclamé sans obstacle roi de Suède et de Norvége sous le nom de Charles XIV.

Le règne de Charles XIV, qui dure depuis vingt-

trois ans, comptera dans les annales de la Suède parmi les plus heureux; sauf des difficultés toujours renaissantes avec les Norvégiens, peuple rude, ombrageux, pourvu d'une constitution distincte de celle de la Suède, et dont l'assemblée nationale (Storthing) se met souvent en opposition avec les idées et les plans de Charles XIV, nul orage n'est venu troubler les jours du Béarnais-Suédois, qui est peut-être en ce moment le plus populaire des rois de l'Europe, dont il est le doyen d'âge. Sur ce trône, gagné au grand jeu des destinées, il a développé des qualités qu'on n'eût pas attendues d'un soldat. La Suède a vu sous ses auspices l'agriculture, mise en oubli, naître, prospérer et fleurir, le commerce tiré d'une langueur mortelle, le crédit public restauré, l'industrie expirante rendue à la vie et encouragée. De nombreux travaux d'utilité publique ont été exécutés sur tous les points du royaume; une large route, creusée à travers les Alpes scandinaves, est venue lier physiquement la Suède et la Norvége; et l'immense canal de Gothie, qui unit la mer Baltique à la mer du Nord, gigantesque entreprise aujourd'hui accomplie, restera comme un monu-

ment impérissable des grandes pensées de Charles XIV.

Sous le point de vue intellectuel et politique, le progrès est moindre ; l'historiographe souvent cité dans cette esquisse a dit que Charles XIV était parvenu à résoudre le difficile problème d'une *monarchie entourée d'institutions républicaines.* Des biographes démocrates, qui trouvent tout mauvais chez nous, ont également adopté la phrase modèle sans se donner la peine d'étudier et de connaître la chose dont ils parlaient. Pour rester dans le vrai, il faut rabattre beaucoup de ces éloges. La constitution de 1809, qui régit actuellement la Suède, est à peu de chose près la même que celle promulguée il y a deux siècles par le régent Oxenstiern. C'est une création du passé basée sur une division scrupuleuse de rangs et de castes, et où l'esprit moderne n'a presque pas du tout pénétré.

Des Etats-Généraux (Riksens Stœnde) rassemblés en *Diète* (Riksdag), et divisés en quatre Etats ou ordres qui représentent autant de classes essentiellement distinctes dans la nation : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans (1), parta-

(1) On se tromperait fort si l'on croyait voir dans cette di-

gent fictivement avec le roi l'exercice du pouvoir législatif; je dis *fictivement*, parcequ'en réalité c'est le roi qui l'exerce à peu près tout seul, et voici comment : la Diète ne s'assemble de droit qu'une fois tous les cinq ans; le roi peut la convoquer extraordinairement, mais on conçoit parfaitement qu'il n'y tienne pas. Une fois assemblés, les quatre ordres délibèrent séparément; ils partagent avec le roi l'initiative de la présentation des lois, seulement pendant le premier mois de la session; passé ce terme, l'initiative revient au

vision une représentation complète de la nation, telle que l'entendent chez nous les partisans du suffrage universel. Nul n'est admis en Suède à faire partie de la représentation nationale s'il n'est noble (le roi fait des nobles à volonté), prêtre (le roi est le chef visible de l'église suédoise), bourgeois, c'est-à-dire habitant une ville et exerçant le commerce, ou faisant partie d'une corporation industrielle, et enfin paysan, c'est-à-dire propriétaire du sol, domicilié dans le canton de l'élection, et cultivant de ses mains ses propres terres : d'où il suit que tous ceux qui ne rentrent dans aucune de ces quatre catégories, c'est-à-dire les gens de lettres, les artistes, les savants, les hommes d'affaires, les hommes de loi, les capitalistes, les propriétaires de mines, de forges et d'usines, situées hors de l'enceinte des villes, les fermiers, etc., etc., ne possèdent aucun droit politique et sont exclus de la représentation nationale.

roi. Si une proposition est adoptée par trois ordres, le vote négatif du quatrième est non avenu, sauf toutefois pour les questions qui touchent aux lois fondamentales. Pour qu'une modification quelconque soit introduite dans ces dernières lois, il faut que les quatre ordres soient unanimes, et de plus que la proposition faite et provisoirement discutée à une Diète ne soit définitivement votée qu'à la Diète suivante, c'est-à-dire après un laps de cinq ans.

Ainsi par le moyen d'une quadruple législature on est parvenu d'abord à priver dans les affaires ordinaires chacun des quatre ordres individuellement du *veto* absolu, condition inhérente à l'exercice du pouvoir législatif, en même temps qu'on rendait tout perfectionnement de la constitution à peu près impossssible, en exigeant le vote unanime des quatre ordres, au sein desquels il y a toujours au moins deux intérêts et deux esprits différents, quand il y en a pas quatre; on ne saurait se faire une idée de la lenteur avec laquelle se meut un corps législatif ainsi constitué. La durée légale de la Diète est de quatre mois, mais le gouvernement, pour peu qu'elle soit complaisante

dans l'exercice de son contrôle, la prolonge à volonté; il y en a qui durent jusqu'à dix-huit mois sans qu'il en sorte autre chose qu'un *satisfecit* absolu, et l'argent déboursé par les commettants des trois ordres *non nobles* obligés d'entretenir à grands frais leurs députés. Douze discussions différentes, deux rapports, vingt-quatre ajournements, telles sont les chances que doit braver même une proposition ordinaire faite à la Diète avant d'être présentée à la sanction royale; ajoutez à cela une loi sur la presse qui donne au chancelier sur les journaux un droit absolu non-seulement de *répression*, mais de *suppression*, et vous n'aurez qu'une idée incomplète d'un ordre de choses que des écrivains complaisants nous présentent comme l'idéal du gouvernement représentatif. La députation des paysans, création originale, unique en Europe et riche d'avenir, est bien loin d'avoir produit jusqu'ici les résultats que les amis du progrès peuvent en attendre; malgré les mérites éminents de quelques-uns de ces rustiques orateurs, l'administration a sur eux des moyens d'action qu'un patricien de l'opposition appelait, en 1828, des

raisons sonnantes, dont elle sait, dit-on, suivant les cas, user avec beaucoup d'habileté (1).

Ajoutons toutefois, pour être juste, que Charles XIV, bien qu'imbu au fond en matière de gouvernement des principes de l'école impériale, n'est pas l'homme le moins libéral de son royaume. Il lui est arrivé quelquefois de prendre lui-même l'initiative d'innovations généreuses, et souvent son bon vouloir est venu se briser contre l'organisation vicieuse de ce quadruple corps législatif. Charles XIV, à ses goûts de harangueur qui datent de l'an II, joint aussi, dit-on, depuis qu'il est roi, un goût assez prononcé pour la petite guerre de journaux; ne pouvant plus se servir de son épée, il lui arrive parfois de prendre la plume et d'escarmoucher sous l'anonyme contre les journaux de l'op-

(1) Au lecteur que ne satisferait pas cet exposé incomplet de la constitution suédoise, j'indiquerai un travail très étendu, très remarquable et plein d'intérêt, publié dans la *Revue française* de mai 1830, sous ce titre : *De la liberté constitutionnelle en Suède*. Ce travail anonyme, dont je me suis servi, écrit dans un esprit peut-être un peu hostile, mais exact dans les détails, est l'œuvre de M. de Montalembert ; le noble pair avait vingt ans à peine quand il le composa sur les lieux, et c'est sans contredit une des meilleures choses qui soient sorties de sa plume.

position, ennemis peu dangereux et pour cause, — car le grand-chancelier est toujours là, et pour peu que Sa Majesté soit battue, il soutient que la chose rentre dans les cas prévus par la loi, et veut absolument *supprimer*. Charles XIV, qui est bon prince, s'y refuse en souriant, déclare que la majesté royale n'a rien à voir dans ce duel de journalistes, et le lendemain il s'efforce de prendre sa revanche.

Frais et robuste encore, bien qu'il entre dans sa soixante-dix-septième année, ce glorieux enfant de nos armées républicaines monte à cheval, voyage, passe des revues, et joint à l'activité du corps une activité de pensée non moins grande. Simple dans ses manières, austère dans ses mœurs et dans les habitude de sa vie, affable envers tous, il n'a gardé du Français que la finesse de l'esprit et l'abondance de la parole; pour tout le reste il est aujourd'hui complétement Suédois, sauf la langue, car sa bouche gasconne n'a jamais pu se faire aux rudes accents des Scandinaves. Dans les cas d'ailleurs assez rares (en Suède toute la société parle français) où l'idiome national est indispensable, il trouve dans son fils, le prince

Oscar, son héritier présomptif, un excellent interprète. Ce prince, né Français, et baptisé par Napoléon, son parrain, alors fou d'Ossian, d'un nom cher aux Scandinaves sur lesquels il devait régner un jour, n'a conservé de sa première patrie qu'un souvenir lointain et presque effacé. Il a la gravité, la simplicité, la bonté et la forte intelligence d'un homme du Nord ; les Suédois l'aiment passionnément. De son mariage avec la fille d'un compagnon d'armes de son père, du loyal prince Eugène, il a eu cinq enfans, qui sont un gage d'avenir pour une dynastie dont nous-mêmes pouvons être fiers, car c'est du sang français, et du plus glorieux, qui coule dans ses veines.

Quant au vieux soldat-roi, malgré que la politique l'ait forcé de tourner ses armes contre nous, il aime à parler du pays qui l'a vu naître; les souvenirs de 1813 lui pèsent non comme un remords, mais comme une date fatale pour la France et pour la Suède, dont la responsabilité appartient, suivant lui, à Napoléon. Charles XIV est trop intelligent pour se dissimuler les conséquences du traité de Saint-Pétersbourg ; il voit son petit royaume lié de force à la Russie, qui l'enserre et le presse de

toutes parts; il voit l'existence de la dynastie qu'il a fondée soumise peut-être dans l'avenir au caprice d'un tzar, et cette pensée ne laisse pas que de répandre un peu de tristesse sur ses derniers jours. Quelque temps avant la révolution de 1830, un voyageur français qui porte noblement un nom illustre, et duquel je tiens le fait suivant, causait au palais de Stockholm avec Charles XIV, toujours heureux d'accueillir un compatriote. C'était le soir; une bougie éclairait la salle meublée avec une simplicité scandinave; le vieux roi, s'animant au souvenir de sa dernière querelle avec Napoléon, allait à la croisée, et étendant le bras vers les îles d'Aland, aujourd'hui occupées par la Russie, d'une voix émue il disait: « Ah! si Napoléon avait « voulu se contenter d'être l'un de nous, ce co- « losse qui menace de tout envahir ne serait pas si « près d'ici. »

Une telle parole, si elle est peu diplomatique, honore celui qui l'a proférée, et c'est par elle que je terminerai cette notice.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.



LORD PALMERSTON.

Pernel Imp

René et Cie

LORD PALMERSTON.

Palmerston ! il a fait une grande chose, une des plus grandes qui aient été faites pour l'Angleterre depuis bien longtemps.

Discours de M. Berryer. (Séance du 2 décembre 1840.)

Ils avaient raison ces hommes d'État qui dans le cabinet anglais disaient à lord Palmerston : Vous sacrifiez la grande politique à la petite.

Discours de M. Jouffroy. (Séance du 1er décembre 1840.)

Il n'y a de salut qu'en prouvant que la main qui a signé cette œuvre (le traité du 15 juillet) est une main *criminelle.* C'est le seul moyen de permettre à la lumière du jour d'éclairer *cette infâme trahison.* Si lord Palmerston se retirait du cabinet, le système n'en serait pas moins debout *s'il n'est détruit dans sa personne même. La Crise*, par D. (Urquhart, p. 52).

Voici trois opinions bien distinctes, formulées à la même époque pour le même fait, sur le même homme. Vu à travers le microscope de M. Ber-

ryer, lord Palmerston prend tout à coup des proportions gigantesques. L'Angleterre lui doit des statues, l'histoire une grande page, et c'est à peine si l'*Homme de rien* ose déposer à ses pieds l'hommage éphémère de ses petits feuillets. « Le mouvement du monde est changé! s'écrie M. Berryer; le fond de la Méditerranée est redevenu le centre du monde, du monde actif, du monde social, du monde commerçant, du monde industriel! Le fond de la Méditerranée est le lien de ces soixante millions d'habitants et sujets de l'Inde, dont les dominateurs sont assis dans leur île de l'autre côté de la Manche. Le fond de la Méditerranée est aujourd'hui le point central de toutes les grandes affaires du globe; Palmerston y a assis le pavillon anglais; il a fait une chose énorme, et je ne m'étonne pas qu'à ce chef du cabinet whig les plus ardents tories d'Angleterre soient aujourd'hui résolus à donner un ferme appui. »

M. Berryer est un grand orateur et un mauvais prophète; car à l'heure même où j'écris, voilà déjà quelques mois qu'au lieu de ce *ferme appui* que lui annonçait l'orateur français, lord Palmerston vient de recevoir des tories d'Angleterre le plus

vigoureux croc-en-jambe qui ait jamais été administré à un homme d'État depuis bien longtemps.

Le second appréciateur, M. Jouffroy, est moins enthousiaste; pour lui comme pour plusieurs, lord Palmerston est un homme d'État à courte vue, à cervelle étroite et dure, sacrifiant par entêtement au triomphe d'un moment, à la satisfaction de sa vanité personnelle, les véritables intérêts de son pays. Les dangers de l'Angleterre, dit en substance M. Jouffroy, lui viendront de la Russie, et non de la France; or l'Angleterre ne peut rien contre la Russie sans la France; donc l'Angleterre agit contre ses intérêts quand elle froisse et s'aliène la seule nation capable de la servir utilement dans la grande lutte qui décidera peut-être un jour de son existence. Pour juger inattaquable et parfait le syllogisme de M. Jouffroy, il faudrait être sûr de deux choses : 1° que la France saura garder souvenir de son injure et agir en conséquence; 2° que l'Angleterre et la Russie ne pourront jamais s'entendre et s'arranger à ses dépens. Ces deux propositions, qui se lient assez étroitement à mon avis pour que la solution de la première entraîne la solution de la seconde, ne

sont pas encore à mes yeux tellement démontrées, surtout depuis la nouvelle convention dite *des détroits*, qu'il n'y ait plus pour l'Angleterre qu'à gémir sur les étourderies de son ministre.

La troisième opinion sur lord Palmerston, celle de M. Urquhart, pour être moins répandue que les deux autres, ne laisse pas que d'avoir encore en Angleterre, notamment dans le parti radical, quelques adhérents. M. Urquhart, auteur d'un livre intitulé *la Turquie et ses ressources*, est un publiciste anglais, d'esprit et surtout d'imagination; or, quand les Anglais se mêlent d'avoir de l'imagination, ils en ont beaucoup. M. Urquhart, ex-secrétaire d'ambassade à Constantinople, a été, je crois, destitué par lord Palmerston, ce qui n'a pas peu contribué à développer l'exaltation qui lui est naturelle. Dans cette disposition d'esprit, l'auteur de *la Turquie et ses ressources* a publié l'année dernière, en français, un pamphlet curieux, à l'effet de prouver que lord Palmerston n'est ni un grand homme d'État, comme le dit M. Berryer, ni un petit homme d'État, comme le dit M. Jouffroy, mais un *grand traître*, un *profond scélérat*, qui depuis dix ans machine dans l'ombre un noir com-

plot, et ne se propose rien moins que de livrer l'Angleterre pieds et poings liés à la Russie. Pendant dix ans, pour mieux voiler ses desseins, ce ministre-Judas professe ouvertement une politique anti-russe, et cache sous des dehors d'opposition sa connivence secrète avec le cabinet de Saint-Pétersbourg. « Dans ce système, s'écrie M. Urquhart, tout se lie; rien n'échappe à l'immense ambition qui en est l'âme, et à la profonde dissimulation qui en est l'instrument! Pas un acte qui ne soit un crime, pas une parole qui ne soit un mensonge!... Puissance du secret et du crime, qui prépare la tombe où vont s'ensevelir nation sur nation! Crime qui triomphe parce qu'il accable l'esprit humain par son énormité, etc. » M. Urquhart continue sur ce ton de mélodrame, cent pages durant. Dans sa préoccupation il va jusqu'à accuser M. Thiers, sinon de complicité, au moins d'aveuglement impardonnable pour s'être contenté d'armer, au lieu d'instruire lui-même le procès de lord Palmerston, en prouvant doctement la perversité de ce ministre au peuple anglais, « qui, dit-il, vous eût compris et se fût levé comme un seul homme pour s'unir à vous

sous la bannière de la justice ; » et M. Urquhart termine en déclarant à l'Angleterre qu'elle est perdue si elle ne se hâte de détruire le système de lord Palmerston *dans sa personne même;* c'est-à-dire, en bon français, de *pendre* haut et court Sa Seigneurie, ou tout au moins (par égard pour le noble sang des *Temple*) de livrer sa tête perfide à la hache du bourreau.

Faut-il faire ici, après M. Urquhart, ce que M. Urquhart reproche à M. Thiers de n'avoir pas fait? faut-il confesser que le crime de lord Palmerston accable l'esprit humain par son énormité? faut-il ériger Sa Seigneurie *fardée* (*his cosmetic Lordship*), comme disent les journaux tories, en scélérat colossal, et vouer au bourreau cette tête de ci-devant jeune homme, au risque d'encourir les malédictions des blondes ladies d'outre-Manche? ou bien dois-je, en vertu du principe d'impartialité qui domine ces notices, proclamer lord Palmerston le plus grand génie politique de l'Angleterre? lui dire avec M. Berryer qu'il a fait une grande chose, une chose énorme; ou répéter en son honneur un de ces burlesques dithyrambes que lui prodigue chaque matin sir Napier,

l'exécuteur de ses hautes-œuvres, le vainqueur de Beyrouth, le belliqueux commodore, qui est à Nelson ce que son patron est à Canning?

Le lecteur me permettra de n'adopter aucun de ces deux systèmes; il me semble difficile, même en se plaçant au point de vue anglais, d'attacher au nom de lord Palmerston une idée quelconque d'*énormité*, soit en bien soit en mal, et de Sa Seigneurie l'on peut dire qu'elle n'a mérité

Ni cet excès d'*honneur* ni *cette indignité*.

En effet, parce que la France, après avoir, en juillet 1839, défendu avec M. Villemain contre M. de Lamartine les *droits acquis* de Mohammed-Aly, alors possesseur de la Syrie; après avoir dit, à la même époque, par l'organe de M. Guizot, qu'un rôle à jouer dans la question d'Orient est *une bonne fortune pour elle; que la politique de la paix, par cela seul qu'elle est souvent oisive et froide, court le risque de passer pour pusillanime et égoïste*, et que *les grands intérêts généraux, les grands intérêts moraux*, ne doivent jamais être sacrifiés à cette politique; parce que la France, après avoir dit en juillet 1839, par l'organe de

M. Dupin, que *le jour où ce ne serait plus seulement le sultan qui se battrait avec un de ses pachas*, elle avait le *droit* et le *devoir* d'intervenir ; parce que la France, après avoir, en juillet 1839, déclaré par l'organe de M. Jouffroy (1), aux applaudissements de toute la Chambre, qu'elle ne souffrirait à *aucun prix* que la question fut réglée sans elle ; parce que la France, après avoir dit tout cela, a été conduite, par une série de fautes dont tout le monde a sa part, à dire, un an plus tard, le contraire de ce qu'elle avait dit, par l'organe des mêmes hommes qui l'animaient naguère, jusqu'au moment où celui-là même qui avait parlé en son nom en 1839, M. Jouffroy, usant au moins de franchise, est venu la rappeler au vrai par ces paroles qui résument toute la situation : « Je dis que nous avons échoué dans l'affaire d'Orient, car il n'y a qu'un sentiment dans cette Chambre et dans le pays : c'est que dans cette affaire la France a subi un *grand* et *notable* échec (2) ; » parce que la

(1) M. Jouffroy parlait au nom de la commission qui accorda *à l'unanimité* le crédit extraordinaire de 10 millions, demandé alors par le ministère du 12 mai pour mettre nos forces navales sur un pied respectable dans le Levant.

(2) Séance du 1er décembre 1840.

France, dépossédée déjà de toute influence à Constantinople, s'est résignée bénévolement à subir le même sort en Égypte et en Syrie ; parce qu'en un mot la France a subi un *grand* et *notable* échec, je ne vois rien là dont jusqu'ici l'Angleterre doive, avec M. Urquhart, faire un crime horrible à lord Palmerston.

D'autre part, parce qu'un homme dont la vie politique si longue et si longtemps insignifiante n'a jamais dépassé les limites du médiocre; parce que cet homme, après avoir joué depuis 1809 le rôle obscur d'*utilité*, de *comparse*, dans presque tous les cabinets tories ou whigs qui se sont succédé en Angleterre, parce que cet homme, définitivement enrôlé en 1830 sous les drapeaux du parti whig, éclipsé d'abord par tous les hommes éminents qui formaient le premier ministère de lord Grey, s'est vu grandir peu à peu, par la retraite où la mort de la plupart de ces hommes, au point d'acquérir dans le cabinet, si souvent disloqué de lord Melbourne, une importance que rien en lui ne justifie; parce que cet homme, ainsi grandi par le hasard, après avoir proclamé pendant dix ans que l'alliance anglo-

française est le salut du monde, après avoir proposé à la France un acte d'agression ouverte contre la Russie, se décide brusquement, du jour au lendemain, à passer d'un camp dans l'autre, sans autre motif que sa vanité froissée par la prétendue démarche directe de M. Thiers auprès du pacha, et le fait accidentel de l'insurrection de Syrie, et entraîne malgré eux ses collègues dans une politique de sous-lieutenant, basée uniquement sur une prévision injurieuse pour nous, et qui, en d'autres temps, eût été si téméraire (1); parce que cet homme, agissant ainsi à l'étourdie, sans plan arrêté, sans moyens préparés (2), pour faire face aux éventualités qui peuvent surgir d'un conflit, et au risque de jeter l'Europe dans une guerre interminable, se trouve tout à coup justifié par deux faits également *imprévu-*

(1) M. Guizot a déclaré lui-même (voir son discours dans la discussion de l'Adresse) que lord Palmerston n'avait signé et mis à exécution le traité du 15 juillet que parce qu'il avait la conviction que la France parlerait beaucoup, n'agirait pas, et finirait par se résigner.

(2) Il est constant (voir la discussion de l'Adresse) qu'au moment de l'attaque sur Beyrouth, l'Angleterre n'avait que neuf vaisseaux dans la Méditerranée, tandis que la France en avait quinze.

mables, la faiblesse militaire du pacha et l'inaction de la France; parce qu'en un mot lord Palmerston, quand le *statu quo* était sans périls et l'intervention entourée de dangers, s'est décidé lestement, sans urgence, à jouer le repos du monde avec une chance contre deux, et parce qu'il a gagné la partie, il m'est impossible de voir dans ce *va-tout* d'un joueur impatient et heureux une de ces conceptions longtemps mûries, fortement combinées, assez larges pour tout embrasser, assez solides pour parer à tous les obstacles, assez vivaces pour suffire au présent et à l'avenir, et telles en un mot qu'elles peuvent sortir de la tête d'un homme de génie.

On a dit souvent chez nous que le traité du 15 juillet changeait la face du monde; cela est possible, bien que plusieurs de ceux qui le disaient bien haut d'abord affectent aujourd'hui de dédaigner étrangement ce qu'ils représentaient comme si formidable; mais, ce qui me paraît certain, c'est que lord Palmerston s'inquiétait peu de ce grand résultat. Son but était moins vaste et plus immédiat; l'influence russe l'offusquait à Constantinople, l'influence française l'offusquait en Égypte;

ne pouvant les anéantir toutes deux, il a voulu briser au moins l'une ou l'autre; pour y arriver il a pris le chemin le plus court; il a commencé par proposer à la France d'agir contre la Russie, en forçant de concert les Dardanelles. La France, fidèle à cet esprit d'indécision qui caractérise sa politique extérieure depuis la mort de Casimir Périer, la France a refusé, c'était son droit; mais elle devait s'attendre à ce qui est arrivé : c'est que l'honorable lord, ne pouvant régler la question contre la Russie avec elle, chercherait à la régler avec la Russie contre elle. Ce pis-aller offrait pourtant de nombreux obstacles qui eussent arrêté un esprit moins présomptueux; il fallait, pour donner raison à lord Palmerston, qu'Ibrahim, garrotté d'espérances françaises, ne passât pas le Taurus; que la flotte russe n'eût pas à sortir de la mer Noire pour occuper Constantinople; qu'une superbe flotte française se promenât *innocemment* de Salamine à Toulon, tandis que quatre ou cinq vaisseaux canonnaient Beyrouth; il fallait que le pacha, attendant toujours un appui sérieux, imposât l'inaction à son fils; il fallait que M. Thiers, maître un instant de la situation, attendît à son tour, pour agir, qu'on

pût lui jeter à la tête l'invincible argument des *faits accomplis;* il fallait enfin que le pacha devînt lui aussi le très-humble serviteur des *faits accomplis*, de sir Napier et du Foreign-Office, en attendant que ses successeurs viennent barboter dans les rues de Londres avec tous ces petits souverains détrônés de l'Inde, qui hument le pâle soleil anglais à Hyde-Park, apprennent à chanter le *Gode save the Queen*, et oublient leurs royales splendeurs en buvant du *porter* aux frais du trésor public. Il fallait que lord Palmerston, en tombant du ministère, n'eût pas même à léguer à ses successeurs, comme une conséquence de sa témérité, le redoutable isolement de la France; il fallait, en un mot, que le ministre fashionable apparût jusqu'au bout en politique ce qu'il fut jadis en amour, l'enfant gâté de la Fortune. Et maintenant, en attendant que la face du monde soit changée par le fait de lord Palmerston, ce qui ne serait qu'une preuve de plus que tous les moyens sont bons à la Providence pour arriver à ses fins, comme ce nom est désormais attaché à un fait historique dont les résultats peuvent être immenses, nous allons nous efforcer de tracer ici

brièvement les principaux linéaments de cette vie longtemps obscure.

The right honourable lord Henry John Temple, vicomte Palmerston, est né le 20 octobre 1784 d'une famille d'aristocratie moyenne, originaire du Buckinghamshire, et qui s'établit, je crois, en Irlande vers le milieu du XVIIe siècle. A cette famille appartient le célèbre diplomate sir William Temple qui joua un assez beau rôle sous Charles II. En signant le traité du 15 juillet, lord Palmerston a pu s'inspirer d'une tradition de famille ; car c'est justement un de ses ancêtres, ce même sir William Temple, qui signa avec Jean de Witt à Bruxelles le traité de 1688 entre la Hollande, l'Angletere et la Suède, pour forcer la France à restituer ses conquêtes dans les Pays-Bas. Le père de lord Palmerston exerçait les fonctions d'*attorney* général pour l'Irlande, et jouissait d'une réputation de tory renforcé. Des premières années de Sa Seigneurie je ne sais rien, sinon que c'était un très-bel enfant, très-espiègle, très-gâté par sa famille, en vertu de ce droit d'aînesse, si puissant encore en Angleterre, et qu'il mérita de bonne heure le surnom de *Cupido*, dont ses concitoyens l'ont décoré plus tard à cause

de sa supériorité bien constatée en matière de galanterie.

Il fut envoyé très-jeune encore au collége aristocratique de Harrow, où il se trouva en compagnie de Robert Peel, de Byron, de Bankes, de Hobhouse, et de plusieurs autres jeunes gens qui tous, pour me servir d'un mot de Byron dans une note de ses Mémoires, ont parlé et fait parler d'eux. Les études de lord Palmerston furent assez bonnes. Toutefois, au milieu de cette vie demi-cloîtrée et demi-mondaine que menaient à Harrow les jeunes patriciens de l'Angleterre, il advint que le descendant des Temple négligea quelque peu les austères devoirs du *scholar*, pour acquérir les qualités plus brillantes du *gentleman*. Au sortir de Harrow-School lord Palmerston passa à l'Université d'Edimbourg, et ensuite à celle de Cambridge, où il se livra à ces loisirs dissipés et turbulents par lesquels un jeune Anglais de bonne maison se prépare à l'exercice des hautes fonctions publiques. A vingt et un ans sa famille lui trouva un bourg (1)

(1) Il ne faut pas confondre les bourgs fermés (*close boroughs*) avec les bourgs pourris (*rotten boroughs*), tous deux abolis du reste depuis la réforme électorale. Dans les pre-

fermé ou *pourri*, qui l'envoya en 1805 à la Chambre des communes. Quatre ans plus tard, à vingt-cinq ans, lord Palmerston occupait les fonctions de ministre de la guerre (*secretary of war*), qu'il a conservées dix-neuf ans de suite. Attaché pour ainsi dire à son portefeuille, il a passé dans l'ombre avec lui de M. Perceval à lord Liverpool, de lord Liverpool à M. Canning, de M. Canning à lord Goderich, de lord Goderich à lord Wellington, jusqu'au moment où la démission si timidement offerte et si brutalement acceptée de M. Huskisson, son ami, força lord Palmerston à se séparer, quoiqu'à regret, de ce cher portefeuille, et à suivre M. Huskisson dans l'opposition whig. Ceci se passait en 1828.

Le lecteur français, pour qui lord Palmerston date tout au plus de 1830, me demandera peut-être par quel hasard et comment il se fait que lui lecteur n'ait jamais entendu parler d'un homme qui, si jeune, exerça dans son pays

miers il ne manquait point d'électeurs, mais leurs voix étaient acquises de droit à quelque personne puissante. Dans les seconds, il n'y avait réellement plus qu'une ou deux personnes qui eussent le droit de voter.

pendant dix-neuf ans des fonctions aussi *importantes* que celles de ministre de la guerre ? qui les exerçait à une époque où l'Angleterre soutenait contre Napoléon un duel à mort, dont elle est sortie victorieuse, et qui, par conséquent, devrait ce semble revendiquer une large part de gloire dans ce triomphe? Le lecteur me demandera peut-être encore comment on peut être ministre de la guerre dans cinq ou six cabinets successifs et différents? et si cette immobilité, dans un tel poste, au milieu de toutes les modifications ministérielles, n'implique pas nécessairement une de ces *spécialités* hors ligne, une de ces hautes capacités dont il est impossible de se passer, et qui puisent le principe de leur durée dans la puissance d'un talent supérieur et la force des circonstances?

Une fois sur ce chemin, le lecteur n'a qu'à marcher et il ira loin. Comment! voilà un homme, qui de 1809 à 1815 *dirige* dans le silence du cabinet la grande lutte que l'Angleterre soutient sur tous les points de l'Europe, surveille les opérations de Wellington en Portugal et en Espagne, prépare la *victoire* de Waterloo, et, après avoir *vaincu*,

comme ministre de la guerre, le plus grand capitaine des temps modernes, le voilà qui, plus tard, passe aux affaires étrangères, au milieu des circonstances les plus critiques, qui fait face à toutes les difficultés, et qui finit, comme dit M. Berryer, par changer la face du monde! Mais c'est un grand homme s'il en fut que cet homme-là ! aussi grand stratégiste que grand diplomate ! Et pendant vingt ans l'histoire n'en dit pas un mot ! et c'est à peine si l'on trouve son nom à la queue de toutes les listes ministérielles! et l'Angleterre, après son triomphe, métamorphose lord Wellington en Achille, et ne voit dans lord Palmerston que l'étoffe d'un dandy! et l'Angleterre parle de Pitt, de Fox, de Canning, voire même de Castelreagh, et elle attend, pour se glorifier d'avoir donné le jour à lord Palmerston, qu'il ait signé le traité du 15 juillet! Mais il y a dans cette glorification tardive une grande injustice; car enfin, lord Palmerston a été à vingt-cinq ans le Carnot de l'Angleterre avant de devenir son Richelieu.

Pour calmer l'effervescence du lecteur, il suffira de lui apprendre, s'il l'ignore, que, de toutes les *sinécures* qui foisonnent chez nos voisins, la pre-

mière est souvent la place de ministre de la guerre ; c'est d'ordinaire ce qu'on appelle un portefeuille purement *politique*, une de ces cases si nombreuses où le chef du cabinet, le *leader*, à son arrivée au pouvoir, colloque les plus insignifiants de sa phalange. Vous êtes poëte, avocat, mathématicien ou dandy ; votre parole est sans influence à la Chambre des communes, et vous n'avez pas assez d'importance politique pour aspirer au timon des affaires extérieures ; mais vous avez du zèle, des relations distinguées, une belle position dans le monde ; vous êtes à la mode, vous avez travaillé de toutes vos forces à amener la chute du précédent ministère, vous voulez votre part du gâteau. Le *leader* ne sait que faire de vous ; il vous fait ministre de la guerre (*secretary of war*). Le personnage qui occupait cette place dans le cabinet whig qui vient de tomber, M. Macauley, est un littérateur qu'on dit très-spirituel, mais qui connaît l'histoire de la classique phalange macédonienne beaucoup mieux que l'organisation militaire de son pays (1).

(1) Sir Hardinge, qui dans le nouveau cabinet tory vient

Parmi les trente à quarante hommes que chaque changement de cabinet fait ainsi arriver aux positions ministérielles, il n'en est jamais qu'un très-petit nombre qui partage avec le chef du cabinet la direction générale des affaires ; les autres n'ont qu'une importance secondaire, proportionnée à leur valeur personnelle, et ne remplissent que *pro formâ* les fonctions dont ils sont investis. On s'étonne beaucoup chez nous quand, par hasard, ce qui est très-rare, le portefeuille de la marine ou de la guerre tombe aux mains d'un homme qui n'est ni marin ni soldat. En Angleterre cela est très-commun et ne surprend personne; plusieurs même estiment que c'est un bien, en ce sens que les affaires du département, étant toujours conduites, en dehors des luttes et des hommes politiques, par des conseils et des agents *spéciaux* et presque toujours *permanents*, suivent une marche plus régulière, plus uniforme, participent moins aux inconvénients de l'instabilité ministérielle; tandis que chez nous chacun des hommes spéciaux qui se succèdent si rapidement dans tel ou tel ministère se

d'être appelé à ce poste, se trouve être, *par extraordinaire*, un officier distingué.

croit souvent obligé de faire du neuf en défaisant l'ouvrage de son prédécesseur, et en imprimant une instabilité funeste à la marche de l'administration. Ce n'est pas du reste ici le lieu de traiter cette grave question, en examinant laquelle des deux méthodes est préférable ; le peu que j'en dis n'a d'autre but que de faire comprendre à un lecteur français comment lord Palmerston, à une époque où il n'était guère connu que par la coupe de son habit, l'élégance de ses chevaux, ses prouesses galantes, ses succès au bal d'Almacks, son habileté à la walse, dont quelques-uns lui attribuent l'importation en Angleterre, la fraîcheur *carminée* de son teint, ce mélange de fadeur et d'arrogance, cette tenue à la fois raide et débraillée qui constitue ce que nos voisins appellent un *exclusive*(1),

(1) Dans le jargon fashionable celui-là seul mérite le titre d'*exclusive*, *exclusif*, qui a le privilége de donner le ton dans sa coterie. M. de Balzac traduirait ce mot par *fleur des pois*. L'*exclusif* professe un souverain mépris pour le dandy vulgaire, qu'il appelle un *nobody* (un rien du tout). L'*exclusif* est essentiellement *cutter*, *coupeur*, de sa nature, et se reconnaît à sa manière de *couper* le *nobody*. L'art du CUT consiste à feindre de ne point connaître un homme que l'on connaît parfaitement, et à refuser effrontément d'échanger avec lui soit un salut, soit un mot, de peur de s'abaisser en lui parlant;

c'est-à-dire un *lion* par excellence; comment, dis-je, lord Palmerston a pu devoir à des qualités de ce genre, dont l'influence n'est pas minime de l'autre côté du détroit, d'être appelé dans un âge si tendre au poste de ministre de la guerre (1).

Reste à expliquer comment lord Palmerston est parvenu à s'*éterniser* dans sa sinécure, à passer à travers tous les cabinets tories de nuances diverses, jusqu'au moment où il a été chercher un autre portefeuille dans un ministère whig, ce qui me conduit à résumer de mon mieux ces deux périodes de la vie politique de lord Palmerston.

c'est là ce que l'*exclusif* appelle *couper* son homme. Je donne ces détails, d'abord parce qu'ils ne me paraissent point un hors-d'œuvre en traitant d'un ministre-*lion*, qui dans ses rapports avec la France semble un peu s'être posé en *cutter* (voir sa réponse au *memorandum* de M. Thiers, et son discours aux électeurs de Tiverton), et ensuite parce que la mode est encore aujourd'hui en Angleterre une puissance formidable, même dans les choses sérieuses.

(1) Je dois ajouter cependant que le *Morning-Chronicle* de juillet 1809, en parlant de cette nomination, raille très-agréablement le ministère Perceval sur l'appui qu'il va trouver dans la *littérature* du *jeune* lord Palmerston. Ce qui semblerait indiquer que le *jeune* lord, aux qualités énumérées plus haut, joignait alors des prétentions littéraires dont j'ai vainement cherché la justification.

Les changements de drapeaux, bien qu'on ait souvent dit le contraire, sont tout aussi communs en Angleterre que chez nous. Là comme chez nous il est des transformations de point de vue en politique qui s'expliquent et se justifient par l'influence pure et simple des faits extérieurs et le travail intérieur de la pensée. Lord Stanley, aujourd'hui tory, était whig il n'y a pas huit ans; lord Lyndhurst, le chancelier actuel, un des plus tenaces conservateurs de la Grande-Bretagne, né plébéien et par conséquent démocrate, passait jadis le détroit, aux temps de la république française, pour apporter aux clubs parisiens des adresses de félicitations. Lord Brougham a voté successivement avec les radicaux, avec les whigs et avec les tories. Je pourrais citer mille autres noms distingués qui ont appartenu à des partis opposés. Je dirai même qu'en Angleterre l'opinion est en général moins sévère et souvent plus juste que chez nous au sujet de tels changements; et ceci tient à plusieurs causes que je ne puis qu'indiquer ici. D'abord, entre les tories et les whigs, bien que le combat soit violent en paroles, il y a plus d'un point de contact; au fond ces

deux grandes fractions parlementaires représentent le même intérêt ; les radicaux eux-mêmes, ou du moins la plupart d'entre eux, n'ont avec les nôtres presque rien de commun que le nom. Je ne parle pas des *chartistes*, agrégation d'individus qui peut devenir plus ou moins dangereuse, mais qui ne forme point encore un parti. Quand les points de contact sont ainsi nombreux entre les partis et les hommes, si multipliées que soient les divergences de détail, les transitions sont moins difficiles ; de plus, en Angleterre, chez presque tous ceux qui prennent part aux affaires, la richesse étant la règle et la pauvreté l'exception ; l'accusation de corruption, d'amour du lucre et des places, cette accusation qui en France poursuit tous les hommes qui modifient leur opinion dans un sens contraire à l'opposition, est moins acharnée, moins persistante. Je dois ajouter cependant que lord Palmerston est un des hommes contre lesquels cette accusation a été le plus vivement dirigée ; l'a-t-il mérité plus que d'autres ?

Examinons les faits.

Lorsqu'à vingt et un ans, avec une fortune patri-

moniale relativement médiocre (1), lord Palmerston arriva à la Chambre des communes, Pitt, le grand ministre, l'ardent patriote, se mourait, jeune encore, pauvre, endetté, et épuisé par les rudes travaux d'une vie consacrée tout entière au service de son pays. A sa mort, le parti whig, conduit par Fox, s'empara un instant du timon des affaires; il le garda peu, et huit mois s'étaient à peine écoulés que déjà Fox, mort à la peine comme Pitt, était allé dormir sous les dalles de Westminster, à côté de son illustre adversaire, et le cabinet whig tombait sous les coups du jeune Canning, qui s'annonçait alors à l'Angleterre comme le successeur de Pitt, comme le continuateur de la politique de guerre à mort contre la France et Napoléon.

Lord Palmerston vit du premier coup d'œil que le parti whig était pour longtemps encore éloigné des affaires, et, désireux de faire son chemin, il s'enrôla sous la bannière du torysme, devint l'obscur satellite de l'astre brillant de Canning,

(1) Lord Palmerston a mis plus tard sa position à profit en épousant, en 1840, la veuve du comte Cowper, qui *fut* jadis une beauté à la mode. Lady Cowper lui a apporté une assez brillante fortune, et le titre de beau-frère de lord Melbourne.



qu'il soutint de son mieux au dehors plutôt qu'en dedans de la Chambre, où son influence était nulle et sa parole sans éclat ni puissance. Canning le récompensa de son zèle en le faisant d'abord nommer sous-lord de l'amirauté; et plus tard, lorsque le duel de Canning et de Castelreagh et la démission simultanée de ces deux personnages eurent amené la dislocation du cabinet, pendant le laborieux enfantement de l'administration Perceval, Canning, qui se croyait obligé par des raisons de convenance de se tenir éloigné du ministère, contribua volontiers à le faire *meubler* d'hommes insignifiants mais dévoués, et le *Times* du 24 octobre 1809 annonça à ses lecteurs étonnés que « les sceaux de la secrétairerie d'Etat pour le département de la guerre, après avoir été colportés pendant plusieurs jours, venaient d'être offerts à lord Palmerston, jeune homme, ajoutait le journal, qui n'a atteint sa vingt-cinquième année que vendredi dernier. »

Dans ce ministère et dans celui de lord Liverpool lord Palmerston fit partie de cette minorité qui dans le cabinet se montra favorable à l'émancipation de l'Irlande, soutenue au dehors par

Canning. Jusqu'en 1815 la part personnelle de lord Palmerston aux grandes affaires de l'extérieur fut très-restreinte, et se borna à quelques rapports officiels sur l'état des armées, qu'il vint lire de temps en temps au sein de la Chambre des communes. Le ministère présidé par lord Liverpool eut deux périodes assez distinctes : dans la première, que l'on pourrait appeler la période Castelreagh à cause de l'influence exercée par ce personnage, qui avait repris le portefeuille des affaires étrangères, le torysme le plus effréné régna sans contrôle, et se traduisit au dehors par l'adhésion du gouvernement anglais aux maximes et aux mesures de la Sainte-Alliance, au dedans par le *massacre* de Manchester, et les *six bills* de répression connus sous le nom de *six actes*, qui soulevèrent tout le parti whig. Lord Palmerston, qui a aujourd'hui la prétention d'être très-libéral, sanctionna de son assentiment toutes ces mesures. Sa position de membre du cabinet eût fini même par devenir pénible si elle n'eût été fort secondaire. En effet, Canning, qui avait, lui aussi, débuté par des opinions ultra-tories, Canning si ongtemps odieux aux whigs, après avoir quitté

l'Angleterre pour ne pas assister au procès de la reine dont il s'était déclaré le défenseur, et après un long voyage sur le continent, Canning était revenu avec des idées plus modérées, et s'était montré sur divers points l'adversaire opiniâtre du cabinet dont faisait partie lord Palmerston. Le suicide de Castelreagh, en 1822, mit un terme aux embarras de l'honorable lord, partagé entre les deux adversaires, dont l'un était son collègue et l'autre son ami politique. Castelreagh fut remplacé par Canning, et, à l'arrivée de ce dernier, deux partis ne tardèrent pas à se dessiner au sein même du ministère ; l'un, le vieux parti tory, refusant à l'esprit du siècle la plus légère concession; et l'autre, le parti Canning, moins absolu, et plus disposé à entrer dans une voie d'amélioration et de progrès. Il va sans dire que lord Palmerston se rangea du côté de Canning; à la mort de lord Liverpool, en 1827, Canning devint premier ministre; les ultra-tories sortirent du cabinet, furent remplacés par des whigs, et le reste de la vie politique de Canning fut souvent une lutte contre ses anciens amis.

Sous lui et avec lui lord Palmerston, en repoussant alors comme illusoire toute idée de réforme parlementaire, en prenant part à toutes les mesures énergiques de répression intérieure, fut encore l'avocat de l'émancipation catholique de l'Irlande, qui échoua contre le mauvais vouloir du roi et une majorité de quatre voix dans le Parlement. Canning expira bientôt dans la chambre même et sur le lit de mort de Fox. L'essai d'un ministère de coalition, sous la présidence de lord Goderich, ayant avorté, le parti ultra-tory revint aux affaires en janvier 1828, représenté par lord Wellington et sir Robert Peel (1).

C'est là le moment le plus fâcheux de la vie politique de lord Palmerston ; il avait défendu avec son illustre collègue Canning la cause de l'émancipation ; avec lui il avait soutenu la cause des Grecs ; avec lui il s'était associé à toutes les mesures qui avaient rendu son administration suspecte aux tories, et il consentait à rester aux affaires sous la présidence de l'antagoniste le plus direct de Canning, de l'homme qui depuis deux

(1) Sir Robert Peel, qui représente aujourd'hui le torysme mitigé, appartenait alors à la fraction la plus absolue du parti.

ans n'avait cessé d'attaquer sa politique comme entachée d'un esprit *novateur* et *dangereux*; de l'homme qui s'était formellement prononcé à plusieurs reprises contre l'*émancipation;* de l'homme qui s'était toujours montré contraire aux mesures prises par Canning en faveur des Grecs; de l'homme enfin qui venait de qualifier d'*untoward event*, d'événement *malencontreux*, la bataille de *Navarin*. Cette adhérence *quand même* à son portefeuille lui fit peu d'honneur dans l'opinion publique; huit mois plus tard, des altercations assez vives eurent lieu entre lord Wellington et M. Huskisson, un des anciens collègues de Canning, qui avait consenti comme lord Palmerston à entrer dans le nouveau cabinet. M. Huskisson parla de démission, fut pris au mot, sortit du ministère, et alors seulement lord Palmerston crut de son devoir de le suivre et de mettre fin à une situation compromettante pour lui, en ce qu'il semblait sacrifier ses principes à son intérêt.

A dater de ce moment l'importance politique de l'honorable lord commence à grandir un peu; de 1828 à 1830 il dirige, conjointement avec MM. Huskisson et Grant, une petite fraction par-

lementaire formant une sorte de tiers-parti entre les tories et les whigs. En même temps qu'il applaudit à l'émancipation catholique arrachée à lord Wellington, en même temps qu'il combat le noble duc dans son refus absolu de toute réforme, il refuse de s'associer aux efforts de lord Grey et de lord John Russell pour obtenir une réforme générale; il se prononce pour les concessions de détail, les palliatifs, les modifications progressives; il appuie le parti whig dans certains cas particuliers, tels que le transport du droit d'élection du bourg d'East Redfort aux grandes villes manufacturières, privées alors de tout droit électoral. Il prend une part active aux questions de politique extérieure; il prononce sur les affaires du Portugal, en 1829, et sur les affaires de la Grèce, en 1830, deux discours qui firent une certaine sensation. Durant cette période de demi-opposition, lord Palmerston se fit remarquer par des attaques assez vives contre les sympathies exclusives de lord Wellington pour les gouvernements absolus de l'Europe. — « J'espère, s'écriait alors l'homme qui devait plus tard sacrifier si légèrement l'alliance française à l'alliance

russe, j'espère que l'Angleterre ne se liguera jamais avec les représentants du principe d'intolérance militaire en matière de gouvernement. J'espère que le cabinet cherchera à obtenir les sympathies du peuple, en maintenant non-seulement dans ce pays, mais encore partout où son action pourra s'étendre, la prépondérance des principes d'un libéralisme sage, juste et éclairé. »

On sait comment le contre-coup de la révolution de juillet renversa le cabinet Wellington; le parti whig dut à ce grand fait de reprendre en Angleterre un ascendant qu'il avait perdu depuis cinquante ans. L'alliance anglo-française, cette alliance qui fut le rêve constant de Mirabeau (1),

(1) « L'Angleterre, disait Mirabeau le 28 janvier 1791, avec laquelle il faudrait poser dès à présent les grandes bases d'une éternelle fraternité, ce qui serait l'acte profond d'une politique vertueuse et rare. » — On dit que la veille de sa mort Mirabeau développait encore son plan à M. de Talleyrand. — On peut consulter à ce sujet un livre qui n'a pas encore eu toute la réputation qu'il mérite, car c'est une des productions les plus remarquables de notre époque; je veux parler du grand et bel ouvrage que M. Lucas-Montigny a consacré à la mémoire de Mirabeau, sous le titre de *Mémoires de Mirabeau, par lui-même, son père, son oncle et son fils adoptif.*

et dont il légua la pensée à Talleyrand; l'alliance anglo-française fut la conséquence de cette simultanéité de triomphe des idées libérales en France et en Angleterre; et par une singulière coïncidence, le parti whig, affaibli successivement à mesure qu'il s'éloigne du système où il puisait peut-être une partie de sa force, reçoit un immense échec, et succombe au moment même où il vient de briser le lien qui l'attachait à nous.

Maître des affaires pendant dix ans, et à peine interrompu dans sa possession par la tentative malheureuse des tories en 1834, le ministère whig, appuyé d'abord par une majorité puissante, a vu le nombre de ses ennemis augmenter progressivement d'année en année, et le nombre de ses amis diminuer dans la même proportion, au point de se trouver aujourd'hui, en 1841, déchu du pouvoir à une majorité de quatre-vingts voix; et pourtant, hâtons-nous de le dire, le ministère whig, dont l'historique présente quatre époques bien distinctes, dans la carrière inégale qu'il a parcourue, a accompli de grandes choses. Le premier ministère Grey est sans contredit un des plus glorieux de l'Angleterre. Sous la bannière d'une homme illustré par trente

ans de beaux combats politiques, on vit réunis lord Brougham, lord Stanley, lord Durham, lord John Russell, sir James Graham, lord Ripon, lord Howick, le duc de Richemond, lord Melbourne, lord Althorp ; le public s'étonna un peu de voir le nom jusque-là inférieur de lord Palmerston accolé à tous ces noms alors célèbres dans le parti whig. Mais le souvenir de Canning protégea son pâle disciple ; l'éclat qu'avait eu sa dernière scission avec lord Wellington, l'appui qu'il venait de prêter aux whigs, sans pourtant se donner à eux avant la victoire, parurent à lord Grey un motif suffisant pour l'accueillir dans son camp, et l'admettre aux honneurs du triomphe en lui confiant le portefeuille des affaires étrangères, avec lequel il a traversé toutes les vicissitudes intérieures du ministère whig pendant dix ans, qu'il n'a quitté qu'un instant, lors de la brusque invasion du cabinet par lord Wellington et sir Robert Peel, pour le reprendre bientôt jusqu'au moment où il a fallu définitivement l'abandonner aux mains victorieuses des tories.

Ce n'est pas ici le lieu de résumer toutes les grandes luttes que le parti whig a sou-

tenues à l'intérieur, et toutes les grandes choses qu'il a faites; j'y reviendrai en traitant d'hommes qui représentent plus largement et plus complétement ce parti. La politique extérieure du ministère whig, on la connaît; elle a été presque toujours habile, heureuse et utile au pays. Il a commencé par maintenir la paix du monde, en s'unissant étroitement à la France, de manière à l'empêcher à la fois d'attaquer et d'être attaquée; il a ensuite réglé la question belge, si compliquée d'incidents et de protocoles, au profit à la fois de son influence politique et de son intérêt commercial; il a formé la quadruple alliance dans le but apparent de défendre la cause constitutionnelle en Espagne et en Portugal, et il est aujourd'hui parvenu à implanter dans les deux pays l'influence exclusive de l'Angleterre; il a poursuivi partout l'accomplissement d'une grande mesure où la politique se cache derrière la philanthropie; je veux parler de la suppression de la traite des noirs et de l'abolition de l'esclavage. En même temps qu'il ajoutait à ses conquêtes dans l'Inde de nouvelles conquêtes, il prenait position en Syrie, à Aden, aux îles Bahreyn, sur les points principaux de la côte arabique, et enfin

jusqu'en Chine, où les canons de l'Angleterre s'efforcent en ce moment d'ouvrir de nouveaux débouchés à ses produits.

Voilà de grands faits, d'autant plus saillants qu'aujourd'hui, pour certaines gens, le sublime de la politique semble consister dans l'inaction. Et pourtant l'héritage des whigs est loin d'être tellement brillant qu'il n'y ait plus pour les tories qu'à en recueillir tranquillement le bénéfice. Sans parler ici des difficultés intérieures, qui sont nombreuses, et dont il sera question ailleurs, des embarras qui résultent du mouvement perpétuel et forcé d'expansion de la domination anglaise vers l'Asie centrale, et notamment dans l'Afghanistan, les whigs en tombant lèguent à leurs successeurs trois problèmes extérieurs soulevés, mais non résolus : 1° la querelle avec l'Amérique, établie d'abord sur la question de délimitation des frontières du Canada, envenimée par l'emprisonnement de l'agent anglais Mac-Léod, et qui, malgré la solution pacifique de ce dernier incident, est loin encore d'être arrivée à sa fin ; 2° l'affaire de Chine, qui peut devenir aussi bien pour l'Angleterre une source de grandeur et de prospérité

qu'une source de guerres longues et dispendieuses ; 3° enfin, l'affaire d'Orient.

Si dans tous les autres faits antérieurs accomplis depuis 1830 par le ministère whig, l'action de lord Palmerston n'apparaît pas assez prépondérante pour qu'on doive lui en attribuer exclusivement la responsabilité ou l'honneur, il est difficile de ne pas reconnaître son influence personnelle dans ces trois problèmes dont la solution seule peut condamner ou justifier l'homme qui les a soulevés.

Et pour ne parler ici que de celui qui nous touche de plus près, aujourd'hui que le *statu quo* oriental est détruit ; aujourd'hui que les conséquences de cette politique sournoise, dite d'*intégrité*, surgissent de toutes parts sous la forme d'une fièvre d'anarchie qui envahit les extrémités de l'empire ottoman avant d'arriver au cœur ; aujourd'hui qu'un enfant débile et énervé, emblème d'une nation éteinte, dernier rejeton d'une souche dont la sève est épuisée, se meurt sous l'œil avide de deux puissances qui se préparent à se disputer ou à se partager son héritage ; — en présence d'un tel spectacle, si la France, qui s'est déjà laissé exclure

du partage des influences, consent à jouer le même rôle passif quand se présentera la question plus grave du partage des territoires ; — si la France ne sait pas mettre à profit la belle position que lui font et sa force et son désintéressement même quant à la possession de tel ou tel point de l'empire ottoman ; — si la France, toujours en proie à de misérables dissensions intérieures, continue à être ballottée entre deux tendances contraires également stériles et mauvaises, entre ce vieil esprit révolutionnaire de 93, pour qui toute question extérieure est une question de gouvernement, qui ne comprend pas que l'on puisse aimer ailleurs ce qu'il abhorre, et ne voit pour la France d'autre rôle en Europe que celui de missionnaire sauvage d'une démagogie sanglante, et cet autre esprit pusillanime, égoïste et mesquin, né de la terreur qu'inspire le premier, cet esprit qui a enfanté la politique *du chacun chez soi*, cette politique *oisive et froide* si justement flétrie par M. Guizot en 1839, cet esprit qui feint de ne pas comprendre que le plus mauvais moyen d'avoir une paix honorable est de s'épuiser à l'avance en philippiques de collége contre la guerre, dernier mot de

toutes les affaires humaines qu'il faut toujours garder par-devers soi; esprit étroit et dissolvant, qui tantôt cache ses frayeurs et son égoïsme sous le voile transparent d'une philanthropie verbeuse et vide, et tantôt, promenant sur le monde un regard stupide et indifférent, retombe sur son lit de repos en se disant : Pourvu que je mange, boive et dorme, qu'est-ce que cela me fait? comme si une telle vie n'était pas la mort des nations!— si la France ne trouve pas en elle assez d'énergie pour comprimer ces deux influences qui se combattent dans son sein en essayant de se justifier l'une par l'autre; si, par crainte de ceux que M. de Tocqueville appelle avec raison les *barbares de l'intérieur*, la France constitutionnelle, toujours inquiète et mal assise, recule sans cesse devant l'idée d'aborder et de conduire avec calme, fermeté, persévérance, une grande affaire extérieure; — si la France, qui a Marseille, Toulon, la Corse, Alger, si la France, dont tous les intérêts vitaux sont sur la Méditerranée, permet à l'Angleterre, dont la politique est si active, à l'Angleterre déjà maîtresse de l'Océan et de la porte des deux mers, maîtresse de Malte et des îles Ioniennes, de l'en-

fermer d'abord entre le cap Bon et Gibraltar, jusqu'à ce qu'elle puisse lui enlever une à une les positions qui lui restent; — si, en un mot, la Méditerranée devient jamais *un lac anglais*, la France deviendra une puissance heureuse et forte comme deux autres riveraines déchues, l'Italie et l'Espagne; et lord Palmerston, au lieu d'être une intelligence médiocre, présomptueuse et vaine, deviendra à son tour un grand homme; car, avec bien plus de raisons que nous pour redouter un conflit, avec des finances en désordre, avec une dette énorme, avec le déploiement de forces qu'exige la surveillance de possessions éparpillées sur tous les points du globe, avec des factions intérieures non moins violentes que les nôtres, avec un cancer au flanc, qui s'appelle l'Irlande, lord Palmerston n'aura pas craint de brusquer les choses pour préparer les voies à l'abaissement de la France, et sa politique de coup de main aura pour elle le meilleur de tous les arguments : le succès!


Digitized by Google

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES





M. AUGUSTIN THIERRY.

Imp. de Pernel. A. René et Cie

M. AUGUSTIN THIERRY.

L'histoire aura son Homère comme la poésie.

CHATEAUBRIAND. — *Préface des Etudes historiques.*

Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant, sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

AUGUSTIN THIERRY. — *Dix ans d'Etudes historiques.—Préface*, p. 25.

Entre tous les hommes supérieurs que j'ai rencontrés dans ma vie, il en est peu qui m'aient laissé une impression aussi vive, aussi profonde que M. Augustin Thierry.

Dès longtemps je connaissais les grands travaux qui ont fait de lui un des principaux représentants de l'école historique moderne; j'avais gardé souvenir de l'enthousiasme qui nous saisissait tous sur les bancs de nos colléges, quand, dégoûtés des récits vides, mensongers, mesquins et monotones de Velly, de Millot ou d'Anquetil, nous vîmes tout à coup, sous la plume de M. Augustin Thierry, des perspectives nouvelles et plus larges se dérouler à nos regards étonnés, éblouis. Dès longtemps je savais qu'après avoir doté son pays de deux chefs-d'œuvre, où l'érudition d'un bénédictin s'unit au style coloré d'un poëte, M. Augustin Thierry avait payé de ses yeux, perdus sur les vieux textes, l'honneur d'avoir un des premiers levé l'étendard de la réforme historique, et initié toute une génération aux véritables sources de nos origines nationales. Je savais encore que, plus tard, comme pour éprouver ce rude champion de la science, la destinée s'était plu à accumuler sur lui douleur sur douleur, qu'après l'avoir privé de la lumière elle l'avait privé du mouvement, qu'après avoir éteint son regard pénétrant elle avait paralysé ses robustes organes, qu'après lui avoir interdit la vue

de tous ces monuments du passé dont l'aspect et l'étude faisaient sa joie et sa vie, elle n'avait pas même laissé à sa main mutilée par la souffrance la faculté de tenir une plume. Mais je savais aussi que M. Augustin Thierry était sorti victorieux de ce terrible combat, que jamais cet esprit éminent n'avait brillé d'un éclat plus vif que depuis qu'il avait dû, pour me servir d'une de ses expressions, *faire amitié avec les ténèbres*; que jamais sa marche à travers les difficultés de l'histoire n'avait été plus assurée et plus ferme que depuis qu'il avait dû se conduire à la clarté de la lumière intérieure; je savais que l'auteur des *Récits des temps mérovingiens* n'avait jamais été plus net, plus gracieux et en même temps plus nerveux de style, que depuis qu'il avait fallu laisser à des mains étrangères le soin de confier au papier des compositions élaborées et fondues dans cette forte tête comme dans une fournaise ardente.

Je savais tout cela, et voilà pourquoi j'avais soif d'un spectacle, à mon avis le plus beau de tous, du spectacle d'une grande âme aux prises avec la douleur physique, la rédnisant à l'impuissance, et trouvant dans un sentiment bien plus élevé que

l'orgueil humain d'Epictète, la force et le droit de lui dire : Douleur, tu n'es qu'un mot.

Cette bonne fortune m'est advenue, et puisqu'il m'est impossible, dans les limites de ces esquisses, d'analyser comme je le voudrais des ouvrages qui, d'ailleurs, sont dans toutes les mains, je vais au moins m'efforcer, avant de raconter sommairement la noble vie de M. Augustin Thierry, de faire partager au lecteur les impressions qui m'ont saisi dans un pèlerinage entrepris naguère auprès de l'historien, en compagnie de deux amis, sous les auspices et la conduite d'une femme dont le nom est un talisman qui ouvre toutes les portes.

En arrivant de Paris sur la hauteur qui domine la belle vallée de Montmorency, non loin de ce joli château de l'*Ermitage* immortalisé par Jean-Jacques, on rencontre à gauche un petit chemin sinueux bordé de *villas* à l'italienne. Vers le milieu de ce chemin à droite, la voiture qui nous conduisait s'arrêta devant une petite porte dont nous franchîmes le seuil avec cette émotion respectueuse que fait naître toujours la pensée d'un grand talent illustré par un grand malheur, car c'est là qu'habite au printemps M. Augustin Thierry, c'est là

qu'il vient dans la saison des beaux jours demander à l'air vif et pur de la vallée des forces pour continuer ses travaux. Nous nous trouvâmes dans un jardin élégant, en face d'une pelouse verdoyante semée de fleurs en corbeille ; plus loin le jardin descendait en pentes ombragées. A droite, il y avait une serre, un joli kiosque à vitraux peints, et un beau chien noir de Terre-Neuve qui, tranquillement assis sur le sable, nous accueillit d'un regard bienveillant; en face du kiosque, à gauche, de l'autre côté de la pelouse, s'élevait une maison rectangulaire, blanche, simple et de bon goût, composée d'un rez-de-chaussée donnant de plain pied sur le jardin et d'un premier étage ; la façade était ornée d'une Vénus de Canova, d'un Bacchus indien, d'une tête de Pâris et d'une tête d'Hélène, adaptés au mur et fixés dans des niches. Devant la porte je remarquai une petite voiture à bras, peinte en vert, et posée sur quatre roues ; c'est dans cette voiture que l'on promène l'illustre infirme à travers les allées de son jardin.

A notre entrée dans un petit salon du rez de chaussée décoré avec une élégante simplicité, nous fûmes reçus par une femme jeune encore, de

petite taille, vêtue de noir, aux manières distinguées, à la physionomie vive, intelligente et triste: c'était Mme Augustin Thierry, la compagne de l'historien, celle qui a compris combien il était désirable et beau d'associer son nom à un grand nom, sa vie à une vie de gloire et de douleur, de délaisser les vains plaisirs du monde pour se vouer tout entière au plus admirable rôle qui puisse être donné à une femme, au rôle d'ange gardien, de providence d'une âme d'élite emprisonnée dans un corps souffrant. Je ne saurais pas que Mme Aug. Thierry est douée de facultés assez éminentes pour prendre elle-même une part directe et active à tous les travaux de son mari, je n'aurais pas lu les pages si remarquables de style et de pensée échappées à sa plume, et publiées dans la Revue des deux Mondes sous le titre de *Philippe de Morvelle*, que la destinée qu'elle s'est choisie suffirait à mes yeux pour témoigner chez elle d'un noble cœur et d'un noble esprit (1).

(1) Mme Aug. Thierry, née Julie de Quérangal, appartient à une famille distinguée de la Bretagne. Indépendamment des fragments cités plus haut, Mme Aug. Thierry est l'auteur d'un spirituel ouvrage intitulé *Adélaïde, ou Mémoires d'une jeune Fille*.

Durant que ces idées surgissaient dans ma tête, notre gracieux guide nous présentait, et en attendant l'arrivée de M. Aug. Thierry je m'étais assis dans un coin de ce charmant petit salon, laissant errer mes regards sur une petite table ronde garnie de livres et placée à côté de moi; sur ces livres il y avait un ouvrage de tapisserie commencé; à côté, un pressoir à papier figurant un sphynx, et au milieu un petit vase plein de fleurs à peine écloses. Ce gracieux mélange de choses hétérogènes me plaisait comme une révélation d'intimité conjugale à la fois austère et douce. Bientôt nous vîmes entrer le frère de M. Augustin Thierry (1). M. Amédée Thierry est un homme de taille moyenne, à la parole grave comme sa physionomie, sur laquelle on peut lire les intimes douleurs de son cœur fraternel. A son arrivée, la conversation devint plus générale; j'écoutais à peine, absorbé que j'étais par l'attente de celui que j'allais voir, cherchant à me figurer d'avance jusqu'à

(1) M. Amédée Thierry est lui-même, comme chacun sait, un historien remarquable; tout le monde a lu sa belle *Histoire des Gaulois*. Il est à regretter pour la science que de hautes fonctions administratives aient empêché M. Amédée Thierry de lui consacrer exclusivement ses veilles.

quel point le mal peut atteindre l'âme à travers le corps ; et respirant la brise humide qui m'arrivait du jardin toute chargée de pluie et de parfums, je me demandais pourquoi Dieu, qui a fait la nature si éternellement belle, fraîche et jeune, a fait l'homme à la fois si grand, si éphémère et si petit.

Enfin j'entendis des pas qui s'approchaient, une porte à ma droite s'ouvrit, un domestique parut, portant sur ses épaules un homme aveugle, perclus, impotent. Nous nous levâmes tous : j'avais le cœur serré à la vue de cet être si fort par l'intelligence et si débile par les organes; le domestique mettait dans tous ses mouvements je ne sais quelle respectueuse sollicitude qui me toucha ; on eût dit qu'il comprenait tout le prix de celui qu'il portait. Il se courba doucement en tournant le dos à un fauteuil sur lequel il déposa son fardeau, et il enveloppa d'un voile toute la partie inférieure de ce corps inerte. Cela fait, en un clin d'œil la scène a changé, et je me suis rappelé un passage de l'*Essai sur la littérature anglaise* où M. de Châteaubriand décrit la visite d'un contemporain à Milton : « L'auteur du *Paradis perdu*, vêtu

d'un pourpoint noir, reposait dans un fauteuil à coude, sa tête était nue, ses cheveux argentés tombaient sur ses épaules et ses beaux yeux noirs d'aveugle brillaient sur la pâleur de son visage. » Sauf les cheveux blancs, c'était la même tête que j'avais en face de moi, la même tête avec plus de sève et de jeunesse, en un mot la plus admirable tête d'aveugle qui se puisse imaginer. Cette tête était noblement posée sur de larges épaules; des cheveux du plus beau noir, séparés avec soin sur un vaste front, s'arrondissaient en boucles autour des tempes; sous des sourcils bien dessinés des yeux noirs apparaissaient ouverts; sans l'incertitude de leur direction on les eût dit animés par le regard; le nez grec était de la forme la plus pure; la bouche moyenne, aux lèvres fines, délicates et mobiles, semblait douée de toute la sensibilité ravie à l'œil; le menton bien dessiné portait une légère fossette à son extrémité; il y avait dans les contours du visage et dans l'ensemble de la physionomie une expression remarquable, mélangée d'énergie, de finesse et de calme; le timbre de la voix était net, accentué, quoique maladif; la tenue était parfaitement soignée et élégante;

la partie inférieure du corps semblait paralysée, mais le mouvement du buste et des bras était libre; les mains, dont deux doigts seulement, l'index et le pouce, semblaient libres, étaient couvertes de gants.

Aussitôt qu'il a entendu le nom de la dame qui nous conduisait, le bel aveugle s'est pris à sourire; et pareil au sourire de Chactas, « ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste (1) ». La dame s'est approchée, et l'aveugle a baisé avec une grâce chevaleresque la blanche main qu'on lui tendait.

La conversation une fois engagée, cette belle tête m'a paru comme rayonnante de l'éclat intérieur d'une intelligence plus belle encore. J'ai entendu beaucoup de gens qui ont la réputation de bien parler, et qui parlent bien, mais je n'ai peut-être jamais rien entendu qui égalât en facilité, en netteté, en élégance, l'élocution de M. Aug. Thierry; c'est sans doute l'habitude de la dictée qui lui a donné cette conversation qui ressemble à du style; toujours est il qu'on peut dire

(1) *René*, p. 139.

de lui, en se servant d'une comparaison très-connue, que sans effort aucun, sans prétention aucune, il parle réellement *comme un livre.*

L'un de nous (M. Ampère) se préparait à partir pour l'Orient : M. Augustin Thierry nous a entretenus de l'Orient avec une étonnante poésie de pensées et de mots; cet aveugle connaît tout, sait tout, se souvient de tout, et ce qu'il n'a pas vu avec les yeux du corps, il l'a vu avec les yeux de l'esprit. Comme Milton, il possède presque toutes les langues de l'Europe. Un de ses amis m'a dit l'avoir entendu quelquefois le soir, dans son jardin, aux pâles rayons du soleil couchant, réciter de sa voix maladive un chant d'amour en grec moderne; et à ce moment, ajoutait le narrateur, il me semblait bien plus beau qu'Homère et le Klephte inconnu, aveugle aussi peut-être, qui avait composé les vers qu'il récitait.

Durant tout le cours de cette conversation que j'ecoutais attentif et silencieux, il me fut impossible de surprendre chez M. Augustin Thierry la plus minime préoccupation personnelle, la moindre pensée de retour sur lui-même; bien plus, lui, si cruellement éprouvé par le sort, il parlait des

souffrances et des infirmités des autres avec un accent de commisération plein d'une bonne foi touchante. Ainsi ce martyr mutilé de la science poursuit intrépidement la tâche qu'il s'est imposée. Quelquefois pourtant, aux heures les plus pénibles, les plus torturées. il lui arrive, dit-on, de s'écrier : « Oh! si je n'étais qu'aveugle! » et la Providence, qui donne une grosse santé à tant d'êtres inutiles, ferme l'oreille aux vœux d'un homme supérieur qui ne lui demande qu'une infirmité de moins.

Hors ces moments de découragement qui sont rares, passagers et visibles seulement pour les plus intimes, M. Augustin Thierry semble plus étranger à sa situation que ceux qui l'entourent et l'écoutent : science, histoire, poésie, anecdotes, souvenirs de jeunesse, il traite tous les sujets avec cette même parole souple, élégante, colorée, nerveuse et noble ; chaque nuance de pensée se reflète sur ses lèvres, tantôt finement souriantes, tantôt mélancoliquement fléchies, tantôt énergiquement comprimées. Parfois, quand une pensée lui arrive grave et forte, un mouvement s'imprime aux muscles de l'œil ; ces yeux d'aveugle, dont le noir mat

se détache vigoureusement sur la cornée, s'ouvrent tout grands, vous diriez que la pensée s'efforce de se faire jour à travers l'opacité de la prunelle, et qu'après de vains efforts elle rentre en dedans, descend et passe sur les lèvres qui la reçoivent et la rendent non-seulement avec des mots, mais avec l'expression même du regard ; et de temps en temps le bel aveugle effleure légèrement d'une main débile ces lèvres si expressives, comme pour caresser ce précieux organe, qui semble enrichi de tout ce que les autres ont perdu.

Après deux heures qui passèrent pour moi comme une minute, nous prîmes congé de M. Augustin Thierry ; et, pour que rien ne manquât aux émotions de la journée, nous étions à peine sortis de cette maison où nous avions vu l'histoire incarnée dans un homme, que nous entrions dans un lieu où l'histoire, incrustée dans la pierre, nous écrasa de sa majesté. — Nous arrivions à Saint-Denis ; le ciel, depuis le matin sombre et pluvieux, s'était un peu éclairci, le soleil dardait de timides rayons à travers les nuages ; les cloches de l'église sonnaient à grandes volées. Nous entrâmes ; la

vieille basilique aux piliers fins et cannelés s'élançant en gerbes dans les airs, comme des jets d'eau cristallisés, pour se joindre à cent pieds au-dessus de nos têtes, nous reçut dans son immensité. Pour comble de bonheur, l'église était déserte, et pendant que silencieux, n'entendant que le bruit sourd de nos pas sur les dalles, nous visitions tous ces royaux cadavres de marbre, couchés hideux et nus sur leurs tombeaux, tout à coup un orgue immense, conduit par une main invisible mais habile, a rempli la nef de sons majestueux (1). L'orgue jouait une symphonie du *Jugement dernier*. Le sourd roulement du tonnerre, les éclats de la foudre, le choc des éléments, tout ce fracas terrible de l'univers expirant, répercuté de tous les points de la basilique, faisait courir le frisson dans nos veines, jusqu'au moment où le silence

(1) Par un hasard heureux, ce grand orgue de nouvelle facture établi récemment dans l'église de Saint-Denis, et dont tous les journaux ont parlé depuis, était, ce jour-là même, essayé dans la solitude par un de ses inventeurs sans doute. Et puisque j'ai profité de l'occasion, il est juste que par reconnaissance du plaisir qui m'a été donné, je consigne ici le nom de MM. Cavaillé père et fils, auteurs de ce magnifique instrument.

de la mort planant sur le monde, de célestes accords s'élevèrent purs et doux vers Dieu, comme un chant de prière, d'espérance et d'amour; et à mesure que la voix harmonieuse de l'orgue s'éteignait en un long murmure, une lumière pâle venait, en s'irisant à travers les rosaces coloriées des vitraux, se marier à ses derniers accents.

Nos cœurs palpitaient sous la pression de l'infini; perdus dans ce désert de pierre et de marbre, sous ces grandes voûtes séculaires qui ont vu, immobiles, le flot des générations passer sous elles, et tant de morts couronnés s'engouffrer dans les caveaux profonds, pour en sortir un jour profanés par un peuple furieux, nous errions en silence, évoquant par la pensée ce funèbre cortége de rois, depuis Dagobert jusqu'à Louis XVIII qui, couché sur la première marche de sa tombe, attend pour descendre que le cadavre exilé de Charles X, rompant son ban, vienne le pousser du pied; et au moment où le fantôme de l'histoire se dressait ainsi devant moi avec toutes ses grandeurs et toutes ses misères, je pensais à l'histoire vivante, que j'avais laissée derrière moi, clouée dans un fauteuil, le regard éteint, mais la tête illuminée

d'un immortel flambeau ; et quand je sortis de l'église, ma pensée fantasque s'obstina longtemps à transfigurer en un même symbole de poésie grave et triste l'*Homère* de l'histoire et la vieille basilique.

M. Augustin Thierry est né à Blois, le 20 mai 1795, d'une famille pauvre et obscure. Il fit des études brillantes au collége de sa ville natale, et si j'en juge par les premiers écrits de sa jeunesse (1), empreints d'une verve et d'une énergie singulières, il a dû être doué par la nature d'une sensibilité extrême, d'une imagination très-vive et d'une vigueur d'organisation telle qu'il a fallu sans doute d'énormes, d'impitoyables labeurs pour la terrasser. Il a raconté lui-même dans la préface de son dernier livre (2) comment l'auteur des *Martyrs*, que l'on retrouve toujours comme un grand phare à l'entrée de toutes les idées de ce siècle, devint en quelque sorte le premier mobile de sa vocation à venir; comment un jour, seul dans une salle d'études, ouvrant

(1) La plupart de ces écrits ont été reproduits depuis dans l'ouvrage intitulé : *Dix ans d'Etudes historiques.*

(2) *Récits des temps mérovingiens.* Préface, page 28.

pour la première fois les *Martyrs*, arrivé au VIe livre, à ce tableau si dramatique du combat entre les Franks et les Romains dans les marais de la Batavie, le jeune réthoricien sentit tout à coup s'opérer en lui comme une révélation de la vérité historique faussée par les historiens classiques et restituée par la puissance divinatrice d'un grand poëte; comment, saisi d'enthousiasme, il se leva de son banc, en faisant retentir la salle du bruit de ses pas et du chant de guerre des terribles Franks de M. de Châteaubriand: «Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée, etc.,» comment enfin le souvenir de cette impression électrique resta gravée dans sa mémoire en caractères ineffaçables.

En 1811, au sortir du collége, M. Augustin Thierry entra à l'école normale; il y passa deux ans et fut nommé professeur dans un collége de province; l'invasion de 1814 le ramena à Paris. Il était alors dans toute l'ardeur de la première jeunesse : nourri des études les plus diverses, il n'avait encore de prédilection bien marquée pour aucune branche de la science, et ses idées en politique, bien que ferventes, tenaient du vague et

de la confusion des temps. Il a peint lui-même la situation de son esprit à cette époque :

« A la haine du despotisme militaire, fruit de la réaction des esprits contre le régime impérial, se joignait en moi une profonde aversion des tyrannies révolutionnaires, et, sans aucun parti pris pour une forme quelconque de gouvernement, un certain dégoût pour les institutions anglaises, dont nous n'avions alors qu'une odieuse et ridicule singerie... J'aspirais avec enthousiasme vers un avenir, je ne sais trop lequel, vers une liberté dont la formule, si je lui en donnais une, devait-être celle-ci : *Gouvernement quelconque avec la plus grande somme possible de garanties individuelles, et le moins possible d'action administrative.* »

En ce temps vivait un économiste célèbre, alors ignoré et dont on a plus tard essayé de faire un dieu. La hardiesse de ses vues séduisit d'abord le jeune Augustin Thierry; il quitta l'université, se voua avec toute l'ardeur de sa nature à l'étude des problèmes sociaux les plus élevés, et s'attacha à Saint-Simon en qualité de secrétaire et de disciple (1). Il va sans dire qu'il n'était nullement question alors entre le maître et le disciple de bâtir quoi que ce soit qui ressemblât à une nouvelle religion. La fantaisie n'en vint à Saint-

(1) Diverses brochures furent le résultat de cette association.

Simon que beaucoup plus tard, si tant est que ce ne soit pas une fantaisie posthume, que ses successeurs lui ont bénévolement attribuée. Quoi qu'il en soit, bien que circonscrite à des questions purement sociales, industrielles ou politiques, cette collaboration de M. Augustin Thierry aux travaux d'un homme dont le haut mérite d'économiste et de penseur est incontestable, dura peu : tout ce que renferme, d'ordinaire, de nébuleux et de despotique la tête d'un sectaire quel qu'il soit, ne pouvait manquer de froisser plus d'une fois un esprit essentiellement doué de netteté, de précision et d'indépendance : le disciple se montra souvent rebelle, et d'ailleurs de plus en plus il se sentait attiré vers une sphère d'études plus positives : la séparation eut lieu en 1817, et M. Augustin Thierry s'attacha à la rédaction du *Censeur européen* de MM. Comte et Dunoyer, la plus grave et la plus élevée des publications libérales de l'époque.

La nouvelle école historique était encore dans le néant; Velly, Garnier, Millot, Anquetil, régnaient en souverains. La physionomie générale de notre histoire, surtout pour les huit premiers siècles,

était étrangement défigurée; dans cette aride et terne nomenclature de faits et gestes royaux, le Sicambre Chlodowig apparaissait en manchettes et en perruques à la Louis XIV, les leudes de Charlemagne ressemblaient à des habitués de l'*OEil-de-bœuf*, Frédégonde portait des *fontanges* et Hermangarde des paniers. « On avait dans la tête, comme dit M. de Châteaubriand, le type d'une grave monarchie toujours la même, marchant carrément avec trois ordres et un parlement en robe longue. » Nos historiens ne sortaient pas de là, quand M. Thierry, conduit accidentellement à chercher dans l'histoire du passé des ressources pour alimenter la polémique quotidienne, descendit le premier dans l'arène, et jeune, fougueux, sans avoir la conscience de sa vocation et de sa destinée, il commença cette grande lutte de laquelle devait sortir plus tard un ensemble de doctrines nouvelles et de principes nouveaux.

Dans son ardeur juvénile et dans son enthousiasme de plébéien, M. Aug. Thierry commença par dépasser la vérité, en poussant jusqu'au paradoxe. Il ne pouvait guère en être autrement. L'a-

ristocratie attaquée et décimée par Louis XI, baillonnée et vaincue par Richelieu et Louis XIV, déshonorée sous Louis XV, décapitée par la Convention, et enfin menée en laisse par Napoléon, tentait de se relever avec la restauration ; elle y fût peut-être parvenue jusqu'à un certain point si elle eût été mieux servie et surtout moins compromise par la plupart de ceux qui se constituaient ses organes. A entendre ses publicistes, on eût dit qu'elle voulait passer l'éponge sur quatre siècles de décadence progressive : elle ne se contentait pas d'attaquer les faits accomplis, elle les niait ; et faible, perdue qu'elle était dans la grande unité sociale sortie de 89, au lieu de s'y poser franchement, et de chercher dans une rénovation d'elle-même un élément de force et de durée, elle ne tendait à rien moins qu'à faire rentrer le passé dans le néant et à confisquer l'histoire. En plein XIXe siècle il se trouvait des voix éloquentes pour dire en face à la France nouvelle : « Race d'affranchis, race d'esclaves arrachés de nos mains, « peuple tributaire, peuple nouveau, licence vous « fut octroyée d'être libres, mais non pas à vous d'être nobles ; pour nous tout est de droit, pour vous

« tout est de grâce(1). » Des prétentions de ce genre, appuyées tout entières sur le vieux droit de la conquête, conduisirent naturellement sur le terrain de l'histoire un plébéien fier de son origine et prêt à opposer orgueil contre orgueil. Lorsqu'un siècle plus tôt, le comte de Boulainvilliers avait voulu édifier un système historique, en déduisant des conséquences fausses de ce fait, déjà éteint, de la distinction des vainqueurs et des vaincus de la Gaule, un homme de la bourgeoisie, l'abbé Dubos, s'était levé pour combattre une erreur par une erreur; en réponse à un livre qui abusait du fait de conquête, il avait écrit un très-savant livre (2) à l'effet de prouver qu'il n'y avait pas eu conquête, qu'il y avait eu alliance entre les deux races, et rien de plus; que seulement cinq siècles plus tard, au xe siècle, par suite du démembrement de la souveraineté et du changement des offices en seigneuries, une caste dominatrice s'était élevée par intrusion entre les rois et le peuple; et

(1) *De la monarchie française*, par M. de Montlosier, t. 2, *passim*.

(2) *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules.*

que c'était la féodalité seule et non l'invasion franke qui avait asservi la Gaule.

En reproduisant les doctrines aristocratiques de M. de Boulainvilliers, M. de Montlosier rencontra dès l'abord un antagoniste bien moins accommodant que l'abbé Dubos. Loin de nier le fait de conquête, M. Aug. Thierry l'accepta fièrement pour revendiquer le droit en faveur du peuple conquis; non content d'établir l'iniquité première du fait et ses conséquences fatales, il s'en préoccupa au point de le voir traversant quatorze siècles, subsistant toujours et partout, et de le présenter comme la source non-seulement des maux passés, mais de toutes les difficultés présentes. Prenant au sérieux les assertions de M. de Montlosier, acceptant sa division imaginaire de la France de 1815 en Gaulois et en Franks, combattant la menace avec la menace et le paradoxe avec le paradoxe, à son tour il s'écria : « Nous croyons être une na« tion et nous sommes deux nations sur la même « terre, deux nations ennemies dans leurs souve« nirs, inconciliables dans leurs projets....... Le « génie de la conquête s'est joué de la nature et « du temps, il plane encore sur cette terre mal-

« heureuse. C'est par lui que les distinctions des « castes ont succédé à celles du sang, celles des « ordres à celles des castes, celles des titres à « celles des ordres (1). » Entraîné ainsi par les besoins de sa polémique à sortir du vrai, M. Thierry acceptait et livrait le combat dans le vide. Une fois engagé à chercher pour la France la raison et la solution de toutes choses dans ce fait permanent de conquête, il entreprit de le suivre à la piste hors de France et de le combattre partout. Il commença par esquisser dans le *Censeur* un tableau des révolutions d'Angleterre, depuis l'invasion normande jusqu'à la mort de Charles Ier, et non content de transformer les *puritains* et les *cavaliers* en Saxons et en Normands, il poussa sa formule favorite de *conquête* et d'*asservissement* d'une race par l'autre jusqu'au delà du règne de Charles II.

Il a raconté lui-même plus tard (2) ces exagérations et ces tâtonnements d'un jeune et grand esprit cherchant sa voie; il a dit, avec cette franchise qui est le propre d'un homme supérieur,

(1) *Censeur Européen*, du 2 avril 1820.
(2) *Dix ans d'Études hist.*, préface,

comment il s'était aperçu bientôt qu'il abusait de ce principe fécond et vrai de la distinction des races, qu'il faussait l'histoire en imposant à des époques entièrement diverses des formules entièrement identiques. Mais il a dit aussi comment, à ses erreurs de journaliste égaré d'abord dans le passé, comme par hasard, il avait dû le sentiment de sa véritable vocation, comment du jour où il eut effleuré le grand problème des invasions germaniques et du démembrement de l'empire romain, il fut attiré vers lui par une attraction irrésistible, comment dès son premier regard jeté sur l'histoire, il se dit : Je serai historien, et comment il sentit dès lors le besoin de régler et de mûrir par l'étude la passion qui naissait en lui.

Après que le *Censeur Européen* eut succombé sous les coups d'une censure d'un autre genre que la sienne, M. Augustin Thierry, déjà plus spécialement livré aux travaux d'érudition pure, inséra dans le *Courrier Français* de 1820 à 1821 une série de lettres, où, traçant en quelque sorte le canevas d'un de ses ouvrages à venir, il exposa son plan de réforme dans la manière d'étudier et d'écrire l'histoire. Les exigences de la polémique du

jour lui fermèrent bientôt cette tribune scientifique, à son grand regret d'abord, et aussi, ce me semble, au grand avantage de l'histoire, car si ce genre de travail sans continuité convenait comme il le dit à la fougue aventureuse de sa critique et au peu de maturité qu'avaient alors ses études, il était peut-être de nature à le détourner d'une investigation patiente et suivie et à arrêter la croissance de son beau talent. C'est à ce moment en effet que M. Aug. Thierry, jusque-là partagé entre l'histoire du passé et les préoccupations du présent, se séquestre du monde et des journaux, se plonge dans l'étude opiniâtre des faits, compulse, analyse, compare, épuise les livres et les textes. Toujours sous l'influence du grand problème des invasions germaniques qui l'avait frappé dès l'origine, il s'assimile tous les documents propres à l'éclairer, à le pénétrer, à le résoudre; et de progrès en progrès, ses idées, successivement mûries et développées par cinq ans de travaux solitaires, aboutissent enfin à deux livres où la beauté de la forme le dispute au mérite du fond, et dont notre époque, si encombrée de productions futiles et absurdes, peut au moins se faire

honneur et gloire, car ils resteront dans les annales de la science. La première édition de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* parut au printemps de 1825, la première édition des *Lettres sur l'histoire de France,* vers la fin de 1827 ; la seconde parut l'année suivante entièrement refondue et remaniée.

Il faut lire, dans le tableau (1) si attachant, si dramatique où M. Thierry s'est peint lui-même dans toute la ferveur de ces travaux, alors qu'il composait le premier de ces ouvrages, il faut lire la description des journées de cet historien de vingt-six ans. Dans l'âge où fermentent et grondent toutes les passions, il faut le voir dominé, absorbé par l'insatiable passion de la science et se livrant à elle de toute l'ardeur qu'il refuse aux autres ; lui donnant toutes ses pensées, toutes ses heures, toutes ses forces, et, comme il l'a dit plus tard, *usant noblement sa vie.*

On sait la sensation immense produite par cette œuvre conçue avec tant d'amour; l'auteur jouissait de son succès quand il s'aperçut, mais trop tard, que ses yeux s'étaient perdus au travail et que ses

(1) Préface de *Dix ans d'Etudes historiques.*

forces l'abandonnaient. Après un voyage en Suisse il parcourut la Provence en compagnie de son savant ami M. Fauriel, et quand il revint à Paris en 1826, sa santé s'était un peu raffermie, mais sa vue n'avait pas cessé de décliner. Presque aveugle, il se remit au travail; un jeune homme obscur encore, et dont le nom devait briller plus tard d'un grand éclat, Armand Carrel, lui vint en aide comme secrétaire et comme ami, et lui rendit moins pénible la nécessité de lire par les yeux d'autrui : un instant il forma avec M. Mignet le projet de rédiger en commun une grande histoire nationale; après quelques essais qui firent juger la tentative impossible, ce projet n'eut pas de suite.

Il reprit alors sa polémique de 1820, ébauchée dans le *Courrier Français*; et après la publication des *Lettres sur l'histoire de France,* au commencement de 1830, l'Institut l'appela dans son sein comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Dans l'intervalle, survinrent des souffrances aiguës et une maladie nerveuse de la nature la plus grave. Il fallut renoncer encore à des études chéries et quitter Paris. Il sé-

journa de 1831 à 1836, tantôt à Vesoul, auprès de son frère, préfet de la Haute-Saône, tantôt aux eaux de Luxeuil. C'est à Luxeuil, en 1831, qu'il connut et épousa la femme qui devait alléger ses souffrances, en l'aidant à traverser les mauvais jours d'une vieillesse anticipée. Dans les intervalles de repos que lui laissait la douleur, il reprenait avec une ardeur nouvelle sa tâche d'historien. D'abord il s'occupa de la révision définitive de son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, ensuite il fit le choix de tous les travaux de sa jeunesse qu'il réunit en un volume paru en 1834, sous le titre de *Dix ans d'Etudes historiques*. Toujours désireux d'achever son toire des invasions germaniques, il entreprit de peindre, dans une série de lettres publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, le tableau exact et complet de la vie civile, politique et religieuse en France au VIe siècle.

Il commençait cet élégant, chaleureux et substantiel travail qui, réuni l'année dernière en deux volumes (1) sous le titre de *Récits des temps Méro-*

(1) M. Aug. Thierry nous fait espérer une continuation attendue par tous avec impatience.

vingiens, lui a valu le prix de *dix mille francs* fondé par le baron Gobert et décerné par l'Académie française, lorsque M. Guizot le rappela à Paris vers la fin de 1835 pour lui confier la surveillance d'une grande entreprise qui honore à la fois l'historien qui l'a conçue et l'historien qui la dirige. Il ne s'agit de rien moins que d'extraire des archives de toutes les villes et communes de France tous les matériaux qui tiennent de près ou de loin à l'histoire du Tiers-État, de manière à former un recueil qui rivalise avec les grandes collections bénédictines, consacrées à la noblesse et au clergé, et de manière à fournir au génie futur tous les éléments d'une œuvre gigantesque déclarée jusqu'ici impossible, c'est-à-dire d'une histoire générale et complète de la nation française. S'il est donné aux générations à venir de voir s'élever ce beau monument, sur sa base seront inscrits de droit les noms de MM. Guizot et Aug. Thierry.

Il faudrait des volumes pour énumérer tout ce que la science historique doit à ces deux hommes; et pour ne parler ici que de celui qui fait le sujet de cette notice, tout le monde sait combien il a puissamment contribué à détruire cette unité fac-

tice sous laquelle on rangeait les temps antérieurs au moyen-âge ; tableau mensonger que l'on décorait du nom de France, quand le moyen-âge étalait aux yeux l'immense variété de ses institutions rivales.

Un illustre philosophe, dont l'Allemagne déplore encore la mort prématurée (1), écrivait :

« C'est Thierry qui a victorieusement démontré ce qu'il y avait de faux dans ces systèmes historiques qui voient la France entière dans les peuplades frankes, qui, passant sous silence l'élément importé du Sud, oublient que jusqu'au commencement du XIIIe siècle les bornes de l'empire frank ne dépassaient pas l'Isère, et que dans la langue d'*oc* et de *no* la langue d'*ouy* et de *nenny* se comparait aux aboiements d'un chien; c'est Thierry qui nous a appris enfin à nous rendre compte de la véritable signification de ce qu'on appelle les quatorze siècles de la monarchie française. »

C'est M. Aug. Thierry qui, en s'efforçant de restituer de son mieux aux noms propres, sous les deux premières races, leur véritable orthographe, est parvenu à fixer le moment de la métamorphose des Franks en Français; c'est M. Thierry qui a démoli de fond en comble l'axiome historique in-

(1) Edouard Gans. — *Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwickelung :* Du droit de succession et de son développement dans l'histoire du monde, t. IV, p. 242.

scrit en tête de la charte de 1814, c'est-à-dire le *prétendu* affranchissement des communes par Louis-le-Gros. Quelques autres vues nouvelles dues en partie à M. Thierry ont été discutées et le sont encore, entr'autres, l'invasion du royaume des Franks de Neustrie par les Franks d'Austrasie, laquelle invasion aurait mis sur le pavois la dynastie karolingienne. M. de Châteaubriand nie cette invasion, il prétend encore que l'école moderne a trop généralisé le mouvement insurrectionnel des communes au XIe siècle. D'autres (1) ont reproché à l'historien de *la Conquête de l'Angleterre* d'avoir fait encore trop de sacrifices à son idée favorite de l'antagonisme des races, notamment dans l'exposition de la fameuse et sanglante querelle de Henri II et de Thomas Becket, où la question s'agitait bien moins entre la race normande et la race saxonne qu'entre la royauté et l'église qui représentait alors dans le monde le principe de liberté.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion qui exigerait de longs développements. Il est cependant une objection d'un ordre plus général que je voudrais soumettre à M. Aug. Thierry, et ce

(1) Voir un élégant et judicieux article de M. Magnier dans la *Revue des Deux Mondes* du mois de mai 1841.

serait celle-ci : N'a-t-il pas, même dans les considérations dogmatiques placées en tête de son dernier ouvrage, où brillent d'ailleurs tant de science, tant d'impartialité, tant de raison ; n'a-t-il pas encore conservé un peu trop de cette ardeur du premier âge qui le fit s'armer en guerre contre le peuple conquérant en faveur du peuple conquis? en un mot, avec ce faible des grandes âmes, la prédilection du vaincu, ne serait-il pas à son tour un peu exclusif dans sa manière d'envisager les deux éléments principaux qui ont servi à la formation de la nationalité française, l'élément germanique et l'élément romain? Parce qu'on a souvent sacrifié le second au premier, n'est-il pas à redouter de tomber dans le défaut contraire et de pousser trop loin ce que M. Thierry appelle la réaction en faveur de l'élément romain? Les maux immédiats de l'invasion franke furent grands sans doute ; pendant plusieurs siècles elle couvrit une partie de la Gaule de ruines et de ténèbres, elle arrêta si l'on veut la marche de la civilisation, qui dut se réfugier sous l'égide de l'esprit romain éminemment conservateur, sinon doué de force progressive. Les historiens nos devanciers, qui

faisaient disparaître tout d'abord la race conquise sous la race conquérante, et qui déifiaient la force brutale en lui sacrifiant la vérité, faisaient eux aussi du *fatalisme*, à leur manière, avant que le mot fût inventé. Mais en se plaçant à un autre point de la perspective, en suivant du regard, de siècle en siècle, le laborieux enfantement de la France actuelle, cet enfantement mêlé de nécessité et de liberté dont l'histoire doit rendre compte, on est tout d'abord frappé d'un grand fait, que le philosophe allemand cité plus haut formule ainsi. Gans se demande pourquoi, à la différence de toutes les autres nations de civilisation romaine, à la différence de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal, qui n'ont brillé qu'un instant au moyen-âge pour s'éteindre ensuite et disparaître du mouvement de l'histoire, pourquoi la France seule, sortie grande du moyen-âge, n'a pas cessé de grandir, et se trouve encore aujourd'hui placée à la tête de la civilisation européenne. Gans attribue sans hésiter ce grand résultat à la lutte suivie de fusion des deux éléments germanique et romain, et à la grande énergie vitale importée par le premier, fusion unique, heureuse, qui fait

la force de la personnalité française, et qui lui a donné une physionomie essentiellement distincte de celle des deux races germanique et romaine.

« La France, dit Gans, diffère de ses deux sœurs; elle a « sur la race latine l'avantage de pouvoir combattre l'influence « engourdissante du principe romain, par l'influence con- « traire du principe germanique si fortement empreint de « vitalité subjective. Ainsi richement dotée de la faculté « toujours nouvelle d'agir sur les masses par la pensée, elle « a pu s'ouvrir une route vers les transformations politiques. « La France se distingue également des peuples du Nord en « ce qu'elle a pu régler les élans incertains du génie germa- « nique par la fusion de l'*élément formel* romain (*das for- « melle moment*), essentiellement doué de netteté et de pré- « cision. Le Français n'aime guère à s'égarer au milieu de « épais brouillards des rêveries allemandes; quand il se « meut, son point de départ est toujours une réalité, son « but, il l'aperçoit devant lui, laissant à d'autres la tâche de « scruter les mystères du possible; à lui l'initiative dans « l'histoire du monde, parce qu'il ne se contente pas de pen- « ser, d'attendre et de souffrir, mais parce qu'il pense, et « qu'après avoir pensé il agit (1). »

Si par hasard mon objection contre les tendances *ultra-romaines* de M. Thierry était mal fondée, peut-être n'apprendra-t-il pas sans plaisir, au cas où il n'aurait pas lu l'ouvrage de Gans,

(1) *Gans-Erbrecht*, t. III, p. 54, et t. IV, p. 247.

en quels termes le brillant disciple de Hegel parle de lui et de la France.

Quoi qu'il en soit, M. Aug. Thierry a laissé dans nos annales une trace glorieuse qui ne s'effacera plus ; nul entre tous les historiens anciens et modernes n'a possédé à un plus haut degré que lui ce *sens humain* qui est l'âme de l'histoire ; je veux parler de cette sensibilité large, synthétique, sans cesser d'être vraie, qui fait qu'on s'attache à la destinée d'un peuple entier comme à la destinée d'un seul homme, et qu'on suit pas à pas ce peuple à travers les siècles, avec un intérêt aussi attentif, avec des émotions aussi vives que s'il s'agissait de suivre les pas d'un ami engagé dans une course périlleuse : nul en un mot n'a mieux réalisé que M. Thierry ce programme de l'idéal en histoire formulé par lui-même, « c'est-à-dire la « narration complète épuisant les textes, rassem- « blant les détails épars, recueillant jusqu'aux « moindres indices des faits et des caractères, et « de tout cela formant un corps, auquel vient le « souffle de vie par l'union de la science et de « l'art (1). »

(1) *Récits des temps mérovingiens*, t. II, p. 357.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES



M. ROSSINI.

Imp. de Pernel. A. René et Cie

M. ROSSINI.

> Une chose fort triste, qui est peut-être une vérité, c'est que le BEAU IDÉAL change tous les trente ans en musique.
>
> *Vie de Rossini*, par M. DE STENDHAL, t. I, page 12.

Le livre auquel j'emprunte l'idée qui me sert d'épigraphe est lui-même une preuve de la justesse de cette idée. Consacré tout entier à Rossini, bien qu'il ait deux volumes, cet ouvrage, qui date déjà de loin, fut publié en 1823 par un écrivain très-spirituel, un dilettante très-passionné, aujourd'hui consul dans je ne sais quelle ville d'Italie. Voici comment on débutait dans ce temps-là, quand on écrivait sur Rossini; je copie l'exorde de M. de Stendhal : « Depuis la mort de Napoléon « il s'est trouvé un autre homme duquel on parle « tous les jours à Moscou comme à Naples, à Lon-

« dres comme à Vienne, à Paris comme à Cal-
« cutta ; la gloire de cet homme ne connait d'au-
« tres bornes que celles de la civilisation, et il n'a
« pas trente-deux ans ! »

Aujourd'hui Rossini touche à la cinquantaine. C'est un grand compositeur qui ne compose plus; et si je m'étais avisé de donner comme miennes les lignes que je viens de citer, il est probable que le lecteur se serait étonné un peu, et que ce parallèle avec Napoléon, qui, en 1823, au plus fort des succès du maestro, n'était pas dénué de vraisemblance, aurait paru, en 1841, au moins fort exagéré. Est-ce à dire que le génie de Rossini ait baissé depuis 1823? Non, certainement, car son chef-d'œuvre, *Guillaume Tell*, date de 1829; mais c'est qu'à partir de ce chef-d'œuvre Rossini a pris sa retraite; dès le lendemain de la première représentation de *Guillaume Tell*, le cygne de Pesaro s'était dit : «Ma renommée ne peut maintenant que décroître, je ne chanterai plus,» et il a tenu parole; vainement la France a rappelé à à cet artiste ingrat qu'au moment où sa gloire, toujours méconnue dans le nord de l'Allemagne, commençait déjà à pâlir en Italie, elle l'avait

accueilli dans son sein pour le raviver au contact de son admiration. Vainement, plus tard, la voix de Duprez, digne interprète des pensées de Rossini, entourait son nom d'une auréole plus brillante que jamais, et arrachait au public des cris d'enthousiasme qui ont dû retentir au delà des Alpes ; rien n'a pu réveiller le cygne endormi, rien n'a pu émouvoir ce génie blasé et allangui par un long repos.

Je me trompe : Rossini vient de fouiller dans ses papiers, il en a tiré un *Stabat* à grand orchestre, annoncé depuis deux ans, et composé depuis plus longtemps encore (1) ; il nous l'envoie, et tandis que ses amis s'efforçent de faire autour de cette partition le plus grand bruit possible, le maestro, rentré dans son apathie, s'épuise à chercher une nouvelle manière de tuer le temps qui le tue ; il promène ses ennuis de sa villa à son palais de Bologne ; il sème, il plante, il bâtit, il entasse, il spécule, plusieurs même prétendent (*horresco referens*) que l'auteur de *Guillaume Tell*

(1) Il résulte du procès récemment soulevé entre deux éditeurs, dont chacun se prétend propriétaire de l'œuvre en question, que la composition de cet œuvre date de 1832.

s'est fait marchand de poisson en grand, pour se distraire (1). Vains efforts! derrière son livre de caisse *sedet atra cura;* au milieu du luxe princier qui l'environne, il regrette ce temps

(1) Dans une pensée d'équité que le lecteur appréciera, je m'empresse d'ajouter ici que cette réputation de rapacité faite à Rossini, confirmée par plusieurs écrivains, et notamment par M. Fétis dans sa *Biographie universelle des musiciens*, vient d'être combattue par M. Fétis lui-même dans une lettre adressée de Florence au directeur de la *Gazette musicale.* Dans cette lettre, M. Fétis, mieux informé sans doute, sans renier complétement ce qu'il avait précédemment écrit de sévère sur le caractère du grand compositeur, mitige beaucoup certains passages de sa biographie de Rossini. Les faits du genre de ceux que j'ai donnés plus haut, d'après différentes personnes, sont réfutés en ces termes : « A l'égard de tout ce qu'on a dit ou écrit concer- « nant de prétendues spéculations peu dignes d'un si grand « artiste, je désire, Monsieur, que vos lecteurs soient per- « suadés, comme je le suis, qu'elles n'ont rien de réel. Par « exemple, on a prétendu que Rossini avait fait construire « à Bologne un marché; qu'il en louait les boutiques aux « marchands, et leur donnait des conseils pour le débit « de leurs marchandises : or je n'ai rien vu de semblable « dans cette ville. De plus, il aurait été impossible qu'il « s'occupât de choses de ce genre, lors même qu'il en au- « rait eu la fantaisie, car le chagrin que lui causa la mort « de son père, ses voyages à Venise et à Naples, sa longue « et douloureuse maladie, enfin l'état de langueur où elle « l'a plongé ne lui en auraient laissé ni le temps ni la force. « Ce conte, si bien accrédité à Paris, est donc faux de tous « points. »

où, riche d'un superbe avenir qui n'est plus que du passé, le petit Joacchino apportait, radieux, à son père quelques *paoli* gagnés en chantant dans les églises de la Romagne. Privé de ces joies de famille qui aident à descendre doucement le penchant des jours, et rongé par un scepticisme universel, on dit qu'il se meurt d'ennui, le grand maestro. Que je connais d'illustrations de ce siècle qui en sont là ! et quel homme a, plus que Rossini, le droit de s'ennuyer? quel homme a mené vie plus joyeuse, plus folle, plus insoucieuse, plus tourbillonnante? quel homme a, plus que lui, jeté aux quatre vents du ciel les admirables facultés dont l'avait doué la nature? quel homme a pris, moins que lui, au sérieux, l'art et l'artiste? quel homme a moins recherché la gloire qui le cherchait toujours? quel homme s'est moins inquiété de la postérité que Rossini? Et après tout, qu'est-ce que la postérité pour un compositeur? où commence-t-elle? où finit-elle? jusqu'à quel point le beau *absolu*, en musique, est-il séparable de ce beau *relatif*, qui tient aux goûts particuliers de chaque génération et qui disparaît avec elle? quel compositeur peut se flatter de vivre, je ne

dis pas chez les érudits, mais dans les masses, cent ans de plus que tel chanteur, dont la voix a popularisé ses inspirations. Talma mort, on lit encore Racine, et il reste beau quoique dépouillé d'une partie de son prestige; le gondolier qui chante les vers du Tasse sait que ce sont les vers du Tasse; qui lit aujourd'hui *Tancrède*, ce délicieux opéra où la voix de Mme Pasta électrisait tout Paris, il y a dix-huit ans? et combien de gens s'en vont fredonnant l'air fameux *Di tanti palpiti*, cette admirable cantilène qui s'est gâtée en courant les rues, sans se douter le moins du monde qu'elle sortit un jour fraîche et pure du cerveau de Rossini, en cinq minutes, le temps de faire cuire du riz (1)? Des quarante-huit ouvrages de Rossini, dont trente-sept opéras, combien en reste-t-il aujourd'hui à la scène, et combien en restera-

(1) A Venise on appelait cet air l'*aria dei rizi*, l'*air du riz*. Rossini, obligé de subir les caprices d'une cantatrice qui ne voulait pas du grand air composé d'abord pour l'entrée de Tancrède, avait été obligé d'en improviser un autre quelques heures avant la représentation, au moment de dîner, pendant qu'on préparait le plat de riz à demi-cuit par lequel on commence invariablement tous les repas en Lombardie.

t-il dans cinquante ans (1)? et cependant nul homme n'a plus remué ses contemporains; nul homme n'a remporté de plus grands et de plus légitimes triomphes; mais le temps, qui dévore tant de gloires, est insatiable de gloires musicales : ici la fragilité est en proportion même de l'éclat; et, pour ne parler que de l'Italie, cette terre où l'art fleurit avec l'amour et l'oranger, où l'on comprend si bien cette chose si enivrante et si fugitive qui s'appelle le chant, voyez combien de devanciers de Rossini, dont les noms seuls restent aujourd'hui, et qui ont passé depuis un siècle aux yeux de leurs contemporains pour avoir atteint les dernières limites du beau. Que sont devenus Porpora, Durante, Leo, Galuppi, Pergolesi, Vinci, Hasse, Jomelli, Legroscino, Guglielmi, Piccini, Sacchini, Sarti, Paisiello, Anfossi, Traetta, Zingarelli, Mayer, Mosca, Paër, Pavesi, Generali? et ce Cimarosa lui-même, dont le chant était aussi doux que son nom, n'a-t-il pas subi l'inévitable loi du temps?

Et voilà pourquoi l'auteur de *Guillaume Tell*

(1) Les opéras de Rossini ne se jouent déjà plus en Italie. (Voir la lettre déja citée de M. Fétis.)

n'est peut-être point trop blâmable de faire un peu fi de sa gloire ; il a largement escompté l'avenir, il vit aujourd'hui sur le passé. Finir à propos est d'un homme d'esprit, il vaut mieux quitter le public que d'être quitté par lui ; et qui sait si le maestro retrouverait aujourd'hui la fraîcheur des mélodies de sa jeunesse et la vigueur des inspirations de son âge mûr ! ceci soit dit sans vouloir décider entre ceux qui prétendent que le *Stabat* tant prôné et exécuté jusqu'ici à huis clos constitue une nouvelle transformation dans le talent de l'auteur, *une troisième manière*, et ceux qui affirment, au contraire, qu'en marchant sur les brisées du fervent Palestrina, le Voltaire de la musique s'est fourvoyé. Que Rossini ait tort ou raison de s'endormir sur ses lauriers, ou de finir comme le diable quand il devient vieux, par de la musique religieuse, ceci n'est pas notre affaire ; laissons ces questions graves à de plus savants que nous, et contentons-nous de remonter rapidement le cours de la plus brillante existence qui ait jamais été donnée à un artiste.

Il y avait, à la fin du dernier siècle, à Pesaro, jolie petite ville de l'Etat du pape, bâtie en amphi-

théâtre sur le golfe de Venise, un pauvre et honnête joueur de cor de troisième ordre, nommé Joseph Rossini, marié à une jeune femme qui s'appelait Anna Guidarini, et qui n'avait pour toute fortune qu'une voix médiocre et une jolie figure. Quand venait la saison des foires, le couple quittait Pesaro et parcourait les petites villes de la Romagne, le mari faisant sa partie dans les orchestres improvisés d'opéras forains également improvisés, et la femme chantant passablement sur la scène les rôles de *seconda donna;* à l'automne, mari et femme s'en retournaient bras dessus bras dessous à Pesaro, où ils subsistaient le reste de l'année du mince produit de leur industrie nomade. Quoique pauvres, ces deux braves gens vivaient heureux, et ne s'inquiétaient guère de l'avenir, lorsqu'il leur naquit, le 29 février 1792, un bel enfant qu'ils appelèrent Joacchino Rossini, sans se douter du fracas que ce nom devait faire un jour dans le monde.

D'après M. de Stendhal (1), Joacchino n'aurait commencé à étudier la musique qu'à l'âge de

(1) Voir l'ouvrage déjà cité.

douze ans; suivant M. Fétis (1), qui dit le tenir du maestro lui-même, il accompagnait dès sa dixième année son père et sa mère dans leurs excursions, et jouait tant bien que mal à côté de son père la deuxième partie de cor. A douze ans, ses parents s'aperçurent qu'il avait une belle voix; ils le conduisirent à Bologne, et le présentèrent au professeur Angelo Tesei, qui le prit en amitié, lui enseigna le chant, le piano, et le mit à même, en très-peu de temps, de gagner quelque argent en chantant des solos de soprano dans les églises de Bologne. Au bout de deux ans son éducation musicale était déjà fort avancée; il lisait et chantait à première vue les morceaux les plus difficiles, et, comme il était bien tourné et joli garçon, l'honnête Joseph Rossini commençait à espérer que son fils ferait un jour un ténor assez distingué; en attendant, il le fit attacher, en qualité de directeur

(1) *Biographie universelle des Musiciens.* — Le travail plus étendu et plus spirituel de M. de Stendhal, et le travail plus récent et plus grave de M. Fétis, pourvus chacun d'un mérite particulier, se contredisent sur quelques points. Je me servirai des deux, et je m'efforcerai autant que possible de les résumer ici, en les complétant et les rectifiant l'un par l'autre.

des choristes, à une troupe ambulante avec laquelle le jeune Joacchino se promena de Lugo à Ferrare, Forli, Sinigaglia et autres petites villes de la Romagne; pendant cette tournée, la mue de sa voix se déclara ; il rentra à Bologne, fut admis au Lycée de cette ville le 20 mars 1807, et le père Stanislao Mattei, savant professeur de contrepoint, se chargea de l'initier aux mystères de la composition musicale. Rossini ne voulait de la science que tout juste ce qui lui en fallait pour être un grand génie ; un an d'études s'était à peine écoulé qu'il avait déjà planté là le père Mattei ; le digne abbé, après avoir inculqué à son pétulant élève la notion du contrepoint simple, et, au moment de l'introduire dans le labyrinthe plus compliqué du *contrepoint double*, des *canons* et de la *fugue*, s'était avisé, un beau matin, de lui confesser qu'il en savait assez pour faire de la musique libre, mais que la musique religieuse exigeait beaucoup plus de connaissances. « Eh parbleu ! maître, s'écria Rossini, qui ne pensait pas alors qu'il finirait un jour par un *Stabat*, ce sont justement des opéras que je veux faire ; vous me permettrez donc d'en rester là. » Et quelques jours plus tard

Rossini débutait, à seize ans, par une symphonie à grand orchestre et une cantate intitulée *Il pianto d'armonia*, qui fut exécutée à Bologne, le 11 août 1808, et le fit choisir comme directeur de l'académie des *Concordi*, réunion musicale formée au sein même du Lycée de Bologne.

De seize à dix-huit ans, Rossini compensa ce qu'il y avait de superficiel dans ses études théoriques par des études pratiques qui allaient mieux à sa nature, et qui consistaient à mettre en partition des quatuors et des symphonies de Haydn et de Mozart, dont il dirigeait l'exécution à Bologne. A dix-huit ans il fit un voyage à Peṣaro; la famille Perticari, une des plus distinguées du pays, s'intéressa à lui, et l'aida à faire recevoir au théâtre San-Mosè, à Venise, un petit opéra intitulé *la Cambiale di Matrimonio*. Cet ouvrage eut un succès passable; il fut bientôt suivi de *l'Equivoco stravagante*, opéra bouffe qui fut joué à Bologne, à l'automne de 1811, et ne réussit pas; il se releva en 1812, en faisant jouer à Rome, avec succès, l'opéra de *Demetrio e Polibio*, qu'il aurait, suivant M. de Stendhal, composé en 1809 et qui serait par conséquent son premier opéra,

retouché toutefois pour le théâtre *Valle* de Rome. Dans cette même année 1812, Rossini composa coup sur coup *l'Inganno felice*, joué au carnaval à Venise ; *Ciro in Babylonia*, exécuté à Ferrare pour le carême ; au printemps, *la Scala di seta*, opéra bouffe exécuté à Venise, au théâtre San Mosè ; à l'automne, *la Pietra del paragone*, jouée au théâtre de la Scala à Milan ; pour la même saison, à Venise, *l'Occasione fa il ladro*. Ces trois derniers opéras bouffes, écrits au courant de la plume, étaient loin d'être parfaits ; mais certaines parties remarquables fixèrent l'attention du public sur le jeune compositeur, qui ne devait pas tarder à concentrer sur lui tous les regards.

C'est à un de ces premiers ouvrages, *la Scala di seta*, suivant M. de Stendhal, ou, suivant M. Fétis, à un opéra oublié et mauvais, intitulé *Sigismondo*, que se rattache une anecdote assez connue, et qui donne déjà une idée du caractère original de Rossini. Je prends la version de M. Fétis comme plus récente et plus vraisemblable : Un *impresario* de Venise apporte à Rossini un livret absurde à mettre en musique ; la partition faite, et au moment d'être représentée, l'impresario

s'excuse auprès du jeune maestro de lui avoir donné un livret si mauvais. « Tranquillisez-vous, répond en riant Rossini, je m'en suis aperçu, et j'ai fait ma musique plus mauvaise encore.» L'entrepreneur s'imagine que c'est une plaisanterie, et oublie le propos. Aux approches de la représentation, Rossini, qui s'était réellement attaché à faire de la musique exécrable, commence à craindre, non pour l'œuvre, mais pour sa réputation, et le voilà qui imagine, comme moyen ingénieux d'empêcher sa musique d'être entendue, d'ordonner aux violons de l'orchestre de s'interrompre à chaque mesure, pour frapper un coup d'archet sur le garde-vue en ferblanc qui cachait la lumière de la bougie qui les éclairait. Ce singulier accompagnement commença par étonner le public, il siffla légèrement d'abord; puis, voyant que le manége continuait, et qu'il était évidemment la dupe d'une mystification, il se leva furieux, brisa les banquettes, cassa les lustres, et faillit assommer Rossini qui se sauva en riant comme un fou de sa drolatique invention.

Après un nouvel opéra bouffe, *Il Figlio per azzardo*, joué à Venise au carnaval de 1813,

Rossini, à peine âgé de vingt et un ans, révéla tout à coup son génie dans une œuvre qui fit une telle fureur en Italie qu'en un instant, dans les salons, dans les rues, dans les églises, dans l'enceinte même des tribunaux, au nez des juges, le public italien, comme piqué de la tarentule, au lieu de danser, n'eut plus qu'une voix pour chanter partout et toujours : *Ti rivedrò, mi rivedrai*, ou bien : *Tu che accendi*, et les autres mélodies délicieuses de l'œuvre magique qui venait de le charmer. *Tancrède*, joué pour la première fois au théâtre *della Fenice* à Venise, eut un de ces succès prodigieux qui élèvent d'emblée un homme au sommet de la gloire ; or n'oubliez pas que Rossini était beau, jeune, ardent, impétueux, qu'il vivait dans un pays où toutes les passions sont défendues hormis une (1) qui remplace

(1) Ceci me rappelle un mot d'un député ultra-conservateur, fort houspillé par les petits journaux ; ce digne vieillard faisait un jour dans un salon un cours de politique *compressive* au suprême degré, quand une dame l'interrompit tout à coup en s'écriant : « Mais, monsieur, vous voulez donc étouffer toutes les nobles passions ! — Madame, je n'en admets qu'une, répondit gravement l'honorable. — Et laquelle ? fit la dame étonnée. — Madame, répliqua le septuagénaire en arrondissant son geste et en rou-

toutes les autres, et jugez des succès, des bonheurs et des mille folies de l'auteur de *Tancrède!* Les grandes dames se l'arrachaient, la Ma..., cantatrice bouffe, alors dans toute la fleur de la jeunesse, du talent et de la beauté, l'enleva aux grandes dames, et, pour ne pas être en reste avec lui, elle lui sacrifia, dit-on, stoïquement le prince Lucien Bonaparte, jusqu'au moment où la plus jolie, et jusqu'alors la plus vertueuse femme de la Lombardie, l'enleva à son tour à la Ma..., jusqu'au moment..... Je n'en finirais pas si je voulais parcourir cette longue filière de triomphes que traversa vainement le mariage, qui se poursuivirent jusqu'en ces derniers temps, et ne s'arrêtèrent qu'à l'original de Judith dans le beau tableau de M. Horace Vernet. Bien plus, la conscription, l'impitoyable conscription baissa pavillon devant Rossini. Le prince Eugène, alors vice-roi, se fit scrupule d'exposer un aussi beau talent à un boulet russe ou prussien.

Le succès de *Tancrède* fit de Rossini le compo-

coulant de la voix, à faire éclater de rire un moribond, madame, c'est... l'amour! » M. F... était évidemment né pour être prince italien.

siteur le plus aimé de l'Italie ; toutes les villes se disputèrent sa présence ; après avoir, dans la même année 1813, composé pour la délicieuse voix de la Marcolini et fait jouer à Venise *l'Italiana in Algeri*, son chef-d'œuvre dans le genre bouffe, et donné l'année suivante, à Milan, *l'Aureliano in Palmira* et *il Turco in Italia*, il alla revoir à Pesaro sa famille, que la gloire ne lui fit jamais oublier. « Il n'a écrit, disait M. de Stendhal en 1823, il n'a écrit de sa vie qu'à une seule personne, c'est sa mère, et il adresse sans façon ses lettres : *All' ornatissima signora Rossini, madre del celebre maestro, in Bologna.* »

Le succès en Italie donne beaucoup de célébrité, mais peu d'argent ; Rossini s'en tenait alors à la célébrité ; le goût du reste ne lui est venu que plus tard, après ses voyages en Angleterre et en France. M. de Stendhal nous le peint à cette belle époque de sa vie, s'en allant gaîment de ville en ville, et sans souci du lendemain, heureux des quelques *sequins* arrachés des *impresari* râpés et voleurs. Ce tableau de la jeunesse de Rossini nous fait souvenir que vingt ans plus tard Paris l'a vu millionnaire, et déjà ennuyé, se loger dans

une misérable mansarde du théâtre Favart, pour n'avoir pas de loyer à payer, et recevoir dans ce taudis toutes les illustrations de l'Europe, en s'excusant sur la rigueur des temps et la nécessité de l'économie; ce qui prouve que l'appétit vient en mangeant. Le Rossini de 1814, celui de M. de Stendhal, est plus amusant; revenons à lui et citons le peintre :

« De 1810 à 1814, Rossini parcourut successivement toutes les villes de l'Italie, passant deux ou trois mois dans chacune. A son arrivée il était reçu, fêté, porté aux nues par les *dilettanti* de l'endroit : les quinze ou vingt premiers jours se passaient à recevoir des dîners, et à hausser les épaules de la bêtise du libretto. Rossini, outre qu'il a dans l'esprit un feu étonnant, a été élevé par sa première maîtresse (la comtesse P.... de Pesaro) dans la lecture de l'Arioste, des comédies de Machiavel, des Fable de Gozzi, des poëmes de Buratti (jolie éducation !), et sent fort bien les sottises d'un libretto. *Tu mi hai dato versi, ma non situazioni,* lui ai-je entendu dire plusieurs fois au poëte crotté qui se confond en excuses et deux heures après lui apporte un sonnet *umiliato alla gloria del piu grand maestro d'Italia e del mondo.* Après quinze ou vingt jours de cette vie dissipée, Rossini commence à refuser les dîners et les soirées musicales, et il prétend s'occuper sérieusement à étudier la voix de ses acteurs. Il les fait chanter au piano, et on le voit obligé de mutiler les plus belles idées du monde, parce que le *tenore* ne peut pas atteindre à la note dont sa pensée avait besoin, ou parce que la *prima donna* chante toujours faux dans le

passage de tel ton à tel autre. Quelquefois dans toute la troupe il n'y a que le *basso* qui puisse chanter.

« Enfin, vingt jours avant la première représentation, Rossini, connaissant bien les voix de ses chanteurs, se met à écrire. Il se lève tard, compose au milieu de la conversation de ses nouveaux amis, qui, quoi qu'il fasse, ne le quittent pas un instant de toute la journée. Il va dîner avec eux à l'*Osteria* et souvent souper : il rentre fort tard, et ses amis le reconduisent jusqu'à sa porte en chantant à tue-tête de la musique qu'il improvise, quelquefois un *miserere*, au grand scandale des dévôts du quartier. Il rentre enfin, et c'est à cette époque de la journée, vers les trois heures du matin, que lui sont venues ses idées les plus brillantes. Il les écrit à la hâte et sans piano sur de petits bouts de papier, et le lendemain il les arrange, les *instrumente*, pour parler son langage, en causant avec ses amis. Figurez-vous un esprit vif, ardent, que toutes choses frappent, qui tire parti de tout et ne s'embarrasse de rien. Ainsi dernièrement, composant son Moïse, quelqu'un lui dit : Vous faites chanter des Hébreux, les ferez-vous nazilier comme à la synagogue ! Cette idée le frappe, et sur-le-champ il compose un chœur magnifique, qui commence en effet par certaines combinaisons de sons rappelant un peu la synagogue juive. . .

Dans une journée très-froide de l'hiver de 1813, il se trouvait campé dans une mauvaise chambre d'auberge à Venise, et composait au lit pour ne pas faire de feu. Son duetto terminé (il faisait alors la partition de *il Figlio per azzardo*), la feuille de papier lui échappe des mains et descend en louvoyant sur le plancher ; Rossini la cherche en vain des yeux, la feuille était allée tomber sous le lit. Il étend le bras, et se penche pour tâcher de la saisir; enfin, prenant du froid, il se renveloppe dans sa couverture et se dit : « Je vais récrire ce duetto, rien de plus facile, je m'en souviendrai bien. » Mais aucune idée ne lui revient : il est plus d'un quart d'heure à

s'impatienter; enfin il s'écrie en riant : « Je suis bien dupe : je vais refaire le duetto : que les compositeurs riches aient du feu dans leurs chambres, moi je ne me donne pas la peine de ramasser les duetti qui tombent; d'ailleurs c'est de mauvais augure. » Comme il achevait le second duetto, arrive un de ses amis : « Pourriez-vous m'avoir, lui dit-il, un duetto qui doit être sous mon lit? » L'ami atteint le duetto avec sa canne et le donne à Rossini. « Maintenant, dit Rossini, je vais vous chanter les deux duetti, dites-moi celui qui vous plaît le plus. » L'ami du jeune compositeur donna la préférence au premier, et voilà Rossini qui, sans perdre de temps, fait du second un terzetto pour le même opéra. La personne de qui je tiens l'histoire m'assure qu'il n'y avait pas le moindre trait de ressemblance entre les deux duetti.

« Une seule chose, à ma connaissance, peut paralyser ce génie brillant, toujours créateur, toujours en action : c'est la présence d'un pédant, qui vient lui parler gloire, théorie, et l'accabler de compliments savants. Alors il prend de l'humeur et se permet des plaisanteries souvent plus remarquables par leur énergie grotesque que par la mesure parfaite et l'atticisme. — Un de ces pédants, *Monsignore* (prélat romain) de son métier, l'avait relancé jusque dans sa petite chambre d'auberge et l'empêchait de se lever. « *Ella mi vanta per mia gloria*, Monseigneur me vante pour ma gloire, lui dit brusquement Rossini ; savez-vous quel est mon véritable titre à l'immortalité? C'est d'être le plus bel homme de mon siècle. Canova m'a dit qu'il compte me faire poser un jour pour une statue d'Achille. » A ces mots il saute de son lit et paraît aux yeux du Monsignore en costume d'Achille, ce qui est un grand manque de respect en ce pays-là .. : « Voyez-vous cette jambe, voyez-vous ce bras, etc, etc., etc. » Je supprime la suite du discours; une fois lancé dans la mauvaise plaisanterie, Rossini ne s'arrête plus, et le Monsignore pédant en fut bientôt réduit à prendre

la fuite... Rossini a le grand malheur de ne rien respecter que le génie, il ne ménage rien, il ne se refuse rien dans ses espiégleries. Un jour, on l'invite à chanter (1) à Rome, chez un cardinal: un *caudataire* s'approche pour le prier de ne chanter que le moins possible des chants d'amour; Rossini chante des polissonneries en *bolonais*, que personne ne comprend; il rit, s'en va, et pense à autre chose. »

Tel était Rossini de vingt à trente ans, vif, espiègle, étourdi, spirituel, paresseux dans son activité, se moquant de lui et des autres, véritable Italien, chantant d'instinct et sans souci du mieux, comme l'oiseau sur la branche, et de plus assez mal élevé. Cette dernière qualité, qu'on supporte très-bien au delà des monts, réussit moins en France; Rossini a eu beaucoup de peine à s'en défaire, s'il s'en est défait, et le peu de goût qu'il a pris pour nous, malgré le succès immense de ses opéras, tient peut-être au peu de succès de certaines plaisanteries *transalpines* jugées trop crues même pour un homme de génie.

Jusqu'en 1814 Rossini mena cette vie nomade, travaillant au jour le jour, souvent pour des théâtres de troisième ordre, pliant son talent à toutes

(1) Rossini possédait et possède peut-être encore un remarquable talent de chanteur.

les exigences des *impresari*, des chanteurs et du public, sifflé quelquefois sans miséricorde, et presque toujours applaudi à outrance, tenant le piano à l'orchestre (comme c'est l'usage en Italie) aux trois premières représentations, faisant les trois saluts de rigueur, après quoi recevant ses 70 sequins (800 francs), dont il envoyait presque toujours les deux tiers à sa mère et à son vieux père, assistant à un grand dîner d'adieu, offert par les *dilettanti* du lieu, et partant en voiturin avec un porte-manteau plus garni de papiers de musique que d'effets, pour aller recommencer le même métier à quarante milles de là dans une ville voisine.

Cependant Rossini n'avait point encore écrit pour Naples, et il n'est pas de gloire musicale en Italie qui n'ait besoin, pour être consacrée, de prendre possession du théâtre *San Carlo*. Le fameux *Barbaja*, ce garçon de café, mort récemment, qui à force de tailler au pharaon s'était fait une fortune de plusieurs millions, et dirigeait concurremment les théâtres de Naples, de Milan, et l'opéra *italien* de Vienne, se mit en tête qu'il ferait une bonne affaire en exploitant Rossini. Il prit

la poste, courut chercher le jeune maestro à Bologne, lui offrit 12,000 francs par an, et un intérêt dans les jeux qu'il tenait à ferme, à la condition de lui composer deux opéras nouveaux par an, et d'arranger la musique de tous les opéras anciens que lui Barbaja jugerait à propos de faire représenter. Rossini ébloui, et jusque-là peu habitué à de telles aubaines, accepta bien vite cet engagement qui plus tard fut étendu à plusieurs années, et dont la dernière partie lui imposa souvent une besogne de manœuvre qui eût suffi pour tuer un talent moins souple et moins vivace que le sien.

Quand Rossini arriva à Naples, Mlle Colbrand, dont la voix s'usa si vite, était alors dans tout son éclat. « Jamais peut-être, dit M. de Sendhal, cette chanteuse célèbre ne fut si belle. C'était une beauté du genre le plus imposant : de grands traits qui à la scène sont superbes, une taille magnifique, un œil de feu à la Circassienne, une forêt de cheveux d'un noir-jais, enfin l'instinct de la tragédie. Cette femme, qui hors la scène a toute la dignité d'une marchande de modes, dès qu'elle paraît le front chargé du diadème, frappe d'un respect involon-

taire même les gens qui viennent de la quitter au foyer. »

Rossini débuta brillamment à Naples, à la fin de 1815, par l'opéra d'*Elisabetta regina d'Inghiltera*, où Mlle Colbrand fut admirable.

De 1815 à 1822 le maestro écrivit successivement, pour Mlle Colbrand, *Othello* (1816), *Armida* (1817), *Mosè in Egitto* (1818), *Ricciardo e Zoraïde* (1818), *Ermione* (1819), dont le libretto est calqué sur l'Andromaque de Racine. La *Donna del Lago* (1819), *Maometto secondo* (1820), *Zelmira* (1822). Ces ouvrages n'eurent pas tous le même succès ; quelques-uns même durent souffrir de la voix déjà incertaine de Mlle Colbrand ; l'*Armida* n'en reste pas moins une partition remarquable, le *Mosè*, une partition admirable surtout depuis qu'il a été remanié pour la France, et *Othello* un chef-d'œuvre d'énergie et de grâce touchante. Qui n'a pleuré à la romance *du Saule*, chantée par Mme Pasta ou Mme Malibran :

Assisa a pie d'un salice.

La fécondité incroyable de Rossini croissait avec sa renommée. Sans se refuser aucune distraction,

aucun plaisir, en même temps qu'il composait ces huit opéras à Naples, il écrivait pour la même ville un petit opéra bouffe intitulé *la Gazzetta;* ensuite il courait à Rome, où il faisait jouer, pour le carnaval de 1816, un opéra *semi-seria*, intitulé *Torvaldo e Dorlisca*, qui n'eut qu'un demi-succès. Dans la même année, dans la même ville, l'impresario du théâtre Argentina lui apporte un livret, *le Barbier de Séville*, en lui demandant une partition; or ce livret avait déjà été jadis mis en musique par Paisiello; Rossini accepte la tâche difficile de faire oublier le vieux maestro napolitain. Les Romains s'offensent de cette audace, et de propos délibéré sifflent outrageusement à la première représentation; le lendemain ils s'aperçoivent qu'ils ont sifflé un chef-d'œuvre de gaîté, d'entrain, de finesse et de verve comique, en un mot, une des plus belles productions de Rossini; ils se révoltent contre leur propre injustice: l'ouvrage sifflé est porté *aux étoiles* (*alle stelle*), et Rossini est porté en triomphe. Le *Barbier de Séville* se promène brillant à travers l'Italie, passe plus tard en France, et fait le tour du monde.

Ce succès flatta Rossini; il en récompensa les

Romains en leur donnant en 1817 *la Cenerentola.* Ce charmant ouvrage, exécuté plus tard à Paris avec tant de talent et de succès, fut chanté à Rome par des artistes de second ordre, et assez mal apprécié. Dans la même année 1817, Rossini écrivit, pour le théâtre de la Scala à Milan, la *Gazza ladra*, « composition, dit M. Fétis, où les plus gran- « des beautés sont mêlées aux défauts les plus « choquants, et qui reçut à la fois l'éloge et le « blâme des gens de goût. » En 1818, Rossini écrivit encore *Adelaïde di Borgogna*, jouée à Rome; *il Califo di Bagdad*, envoyé à Lisbonne en 1819; l'opéra d'*Eduardo e Cristina*, exécuté à Venise en 1820; *Bianca e Faliero* à Milan en 1821; *Matilde di Sabran* à Rome; ces cinq partitions comptent parmi les plus médiocres de Rossini.

Ainsi, en sept ans, Rossini, indépendamment de plusieurs cantates de circonstance, produisit à lui tout seul de quoi défrayer douze compositeurs ordinaires. Les annales de la musique n'offrent pas d'exemple d'une aussi prodigieuse facilité. Toutefois ce don si rare, qui a tant contribué à populariser Rossini, n'a pas été sans résultat fâcheux

sur l'ensemble et l'avenir de ses œuvres. Outre que l'indolent maestro, tout en brodant des livrets à l'infini, ne s'est jamais fait faute de servir trois ou quatre fois au public le même plat, et souvent sans se donner même la peine de varier l'assaisonnement, il est certain qu'une grande partie des productions du célèbre compositeur, sans parler ici de la recherche souvent excessive de l'effet matériel à l'aide d'une orchestration exagérée, présentent dans la liaison, l'enchaînement, la conception et l'enfantement des idées musicales, quelque chose de heurté, de confus, de superficiel, d'inachevé, qui sent la besogne faite à *bâtons rompus*. Cela passe inaperçu au premier coup-d'œil, grâce à la verve intarissable qui domine le tout; mais au second coup d'œil, à la seconde représentation, quand vient le moment de l'analyse froide et réfléchie, ces défauts surgissent et impressionnent désagréablement. La perfection complète et absolue ne fut jamais le but de Rossini; si, plus heureux que tous les musiciens de son temps, il a presque atteint ce but dans *Guillaume-Tell*, c'est certainement sans y songer.

L'engagement pris avec Barbaja finit en 1822.

Le Mondor-garçon de café avait largement usé de ses droits : outre les œuvres originales qu'il avait eues de Rossini, il l'avait forcé de transposer, rajuster, rhabiller, selon la voix des chanteurs, une quantité énorme de musique ancienne. Rossini trouva du temps, de la patience et de la gaîté pour venir à bout de ce travail fastidieux, sans compter qu'il se moqua du Barbaja et se vengea amplement de lui en se faisant aimer, à sa barbe, de Mlle Colbrand, qu'il épousa dans la même année 1822. Cette célèbre cantatrice lui apporta une superbe dot.

Au commencement de 1823, Rossini quitta Naples pour aller à Venise faire jouer *Semiramide*. Le succès de ce bel ouvrage, si aimé en France, fut d'abord au-dessous de son mérite. A mesure que Rossini avançait en âge, s'il perdait un peu de la naïveté, de la fraîcheur, de la grâce négligée et facile de l'auteur de *Tancrède*, d'un autre côté il gagnait de plus en plus en élévation de style, en profondeur d'idées et en sévérité d'allures ; il se *germanisait* un peu, il arrivait à ce qu'un *Rossiniste* de 1813 appellerait de la pédanterie, et ce qu'un Rossiniste de la *seconde manière* appelle

du *sublime*. Les Vénitiens, encore énivrés des suaves mélodies de *Tancrède*, goûtèrent médiocrement la facture large et l'orchestration un peu compliquée et bruyante de la *Sémiramide;* le goût italien n'avait pas subi encore la transformation que lui ont imposée plus tard les imitateurs exagérés du *second* Rossini ; on trouvait à Venise l'orchestre *insolent* s'il couvrait la voix, et on exigeait de l'accompagnement qu'il se tînt avec le chant dans les limites d'une conversation respectueuse (*fanno col canto conversazione rispetosa*). Aujourd'hui on aime les trombones et la grosse caisse à Venise presque autant qu'à Berlin. Quoi qu'il en soit, Rossini, blessé de cette froideur qui lui parut à bon droit une injustice, prêta l'oreille aux offres brillantes que lui faisait l'Angleterre. Il quitta presqu'aussitôt l'Italie, traversa Paris, passa cinq mois à Londres, occupé de concerts et de leçons qui lui rapportèrent la bagatelle de 250,000 francs, et revint, en octobre de la même année 1823, se fixer à Paris, où M. de La rochefoucauld, qui l'aimait passionnément, l'attendait pour lui offrir la direction du Théâtre-Italien, avec de très-beaux avantages, à la condition

« par l'intelligence fine et profonde de l'action « dramatique, par le sentiment des convenances, « et par une excellente déclamation dans le réci- « tatif, il avait conservé tout son feu, toute son « élégance, toute son abondance italienne de mo- « tifs heureux, et avait acquis plus de fini dans les « détails, plus d'habileté dans la facture, plus de « ces qualités enfin dont l'ensemble compose ce « qu'on appelle *le style.* »

Malheureusement le livret de ce bel opéra était un des plus absurdes de tous ceux de M. Scribe, ce qui n'est pas peu dire ; le public français, qui ne sait point encore faire abstraction du sens littéraire d'un opéra pour s'occuper du sens musical, rendit celui-là responsable des niaiseries du livret, et ne témoigna pas d'abord tout l'enthousiasme qu'il devait à *Guillaume Tell;* Rossini s'en offensa à juste titre, et l'on dit qu'il faut attribuer peut-être à cette circonstance la fatale résolution que prit le maestro de ne plus écrire pour la scène française ; mais, s'il en était ainsi, la reprise avec Duprez, cette reprise dont le succès a été immense, merveilleux, inouï, aurait dû désarmer Rossini.

La révolution de juillet arriva sur ces entrefaites. Rossini avait dirigé deux ans le Théâtre-Italien ; mais, taillé pour l'administration à peu près comme pour la papauté, il avait administré en conséquence, et le pauvre théâtre rendait le dernier soupir quand on le lui arracha des mains, en créant, pour le dédommager, la fastueuse sinécure d'*intendant-général de la musique du roi* et d'*inspecteur général du chant en France*, entraînant pour Rossini l'obligation de recevoir *vingt mille francs* par an, transformables en 6,000 fr. de pension, si, disait l'acte, par des circonstances *imprévues*, ses *fonctions* venaient à cesser. Quand survint la circonstance *imprévue* du départ forcé de Charles X, les liquidateurs de la liste civile s'imaginèrent que l'opulent Rossini se résignerait facilement à voir assimiler son sort à celui de tant de pauvres diables que la privation de leurs emplois auprès du roi détrôné réduisait à la misère. Il n'en fut point ainsi : Rossini s'insurgea, se déclara frustré, volé, assassiné, se lamenta sur ses malheurs et la perte de ses revenus, apporta son contrat, que par un raffinement de prévoyance il avait, sous prétexte d'honneur, fait signer de la

main même de Charles X ; l'acte se trouva par là assimilé aux obligations personnelles de l'ex-roi. Les liquidateurs résistèrent de leur mieux, la contestation dura près de six ans ; Rossini tint bon, remua ciel et terre, se logea dans un grenier, s'appauvrit, dans l'intervalle, de deux ou trois excellentes spéculations faites sous les auspices de MM. Rotschild et Aguado, obtint enfin sa pension de 6,000 francs, partit en février 1837, et nous ne l'avons plus revu.

Voici maintenant quelques fragments de la lettre où M. Fétis raconte une visite faite à l'illustre compositeur, il y a quatre mois :

« Je fus péniblement affecté lorsqu'en entrant chez lui j'aperçus son corps amaigri, ses traits vieillis, et je ne sais quelle débilité dans ses mouvements. Une maladie des voies urinaires, dont l'origine remonte aux derniers temps du séjour de Rossini à Paris, est la cause principale de son dépérissement. La mort de son père a beaucoup augmenté le mal, en le plongeant dans une vive douleur; car c'est un des traits principaux du caractère de Rossini que sa piété filiale. Cet homme, dont l'égoïsme affecté et l'indifférence apparente pour toutes choses sont devenus proverbes à Paris, cet homme fut toujours un fils dévoué. Au premier bruit de la maladie de son père, il accourut de Milan à Bologne. Lorsque le vieillard cessa de vivre, son fils ne voulut plus rentrer dans le palais où il l'avait perdu, et ce palais, embelli à grands frais, fut vendu. La suite de ce

malheur fut pour Rossini une longue et douloureuse maladie qui mit ses jours en péril, il y a quinze mois, et dont les résultats se font encore apercevoir...

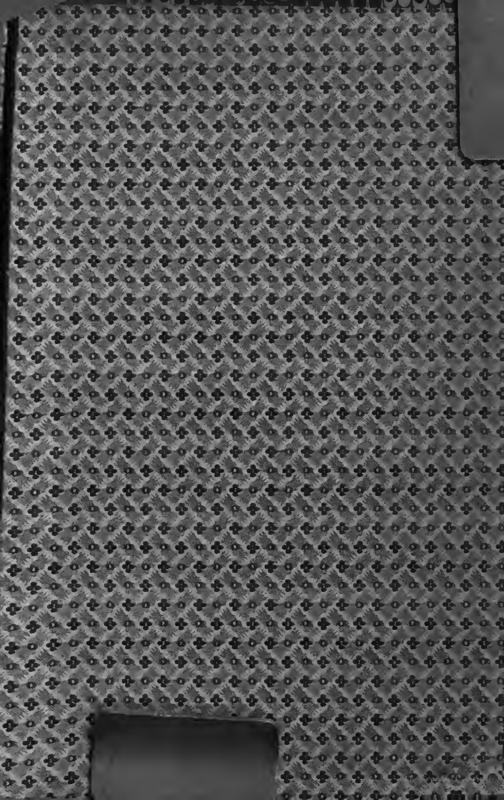
Je ne sais si l'inconstance du goût public en ce qui concerne la musique dramatique, inconstance qu'il n'avait pas prévue, ou que l'habitude d'une domination universelle lui avait fait oublier ; je ne sais, dis-je, si cette inconstance a transformé en aversion l'indifférence qu'il avait toujours affichée pour l'art et pour les succès qu'il lui devait; mais il est certain qu'il évite avec soin l'occasion d'entendre de la musique, d'y prendre part, d'en parler même. Il me fit remarquer le piano qui est dans son salon lorsque j'arrivai à sa campagne près de Bologne, et me dit : *Vous devez être étonné de voir ici cet instrument?* — *Pourquoi donc?* lui dis-je. — Sans répondre à ma question, il ajouta : *Cet instrument n'est point ici pour moi : on ne s'en sert que quand je n'y suis pas, et jamais je ne l'entends.* Le lendemain, je lui demandai s'il ne se sentait jamais le besoin de composer, non pour le théâtre, dont l'éloignent sa position et sa santé, mais au moins pour l'église, où je pense qu'il pourrait faire des choses nouvelles. Il me répondit avec une sorte d'amertume, bien qu'en souriant: *Pour l'Eglise? Est-ce que je suis un musicien savant, moi? Dieu merci, je ne m'occupe plus de musique!* — *Je me persuade cependant que cela vous reviendra.* — *Comment voulez-vous que cela me revienne? Cela ne m'est jamais venu!*

Il échappe encore de temps en temps à Rossini des boutades qui donneraient une fausse idée de son caractère si elles avaient d'autres témoins que ses amis. Par exemple, il vous dit sérieusement que sa chienne est le seul être qu'il aime au monde; mais ses amis, et l'attachement qu'ils lui portent, donnent un éclatant démenti à ses paroles. C'est un travers de son esprit, si distingué d'ailleurs, qui le porte à dissimuler ses impressions, et à cacher ce que son cœur renferme de sentiments honorables. Frappé du ridicule que

se donnent la plupart des artistes par la naïveté de leur amour-propre, il a voulu s'y soustraire en ne parlant jamais de lui et paraissant dédaigner sa gloire. Il ne s'est pas aperçu que ce dédain est un contre-sens chez celui qui a consacré la plus belle partie de sa vie à l'art, et que la foi dans cet art et dans son noble but, principe de l'amour-propre, rend l'artiste bien plus respectable qu'elle ne peut le rendre ridicule, lorsque l'admiration de soi-même n'est pas poussée jusqu'à l'excès, et qu'elle se renferme dans les bornes d'un juste sentiment de ce qu'on vaut.

De même Rossini, persuadé que tout attachement est jusqu'à un certain point une faiblesse qui impose un joug, a presque toujours caché ses penchants d'amitié ou de bienveillance, et a cru se rendre plus indépendant en traitant ces sentiments avec le ton de légèreté et de plaisanterie qu'il mettait à toute chose. Mais en cela encore l'erreur est dans son esprit et non dans son cœur. Pour moi, j'ai la conviction actuelle qu'il serait peut-être plus sensible qu'un autre à un attachement réel, à un dévouement sincère d'amitié.

Je l'ai déjà dit ailleurs : ce grand artiste est atteint du mal le plus grave qui puisse affecter une haute intelligence, car il manque de foi dans la réalité de toute chose. La crainte d'être pris pour dupe le préoccupe incessamment. Sa philosophie n'est pas seulement celle du doute, c'est celle de la négation : philosophie d'autant plus déplorable qu'il ne lui donne pas même une forme sérieuse, et que la faisant moqueuse et badine, il la soustrait aux attaques du raisonnement. Toutefois je crois qu'il est plus près qu'il ne pense du moment où son esprit s'affranchira du joug fatal de cette désastreuse philosophie. En dépit de lui-même, il devient sérieux, et sa bonté se fait jour. Vienne le moment où il osera se montrer tel qu'il est en réalité, ce ne sera pas un médiocre sujet détonnement pour le monde qu'un homme illustre se soit donné tant de peine pour s'amoindrir.




BIBLIOTE
SCAFFA
PLUTEO.
N.° CAT


BIBL
SCA
PL
N